
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00361649 7

VOYAGES DANS TOUS LES MONDES

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

Publiée sous la direction de M. Eugène MULLER, conservateur à la Bibliothèque de l'Arsenal.

HISTOIRE COMIQUE

DES ÉTATS ET EMPIRES

DE LA LUNE ET DU SOLEIL

PAR

CYRANO DE BERGERAC

AVEC APPENDICE

contenant

1° **ANTONIN DIOGÈNE** : Choses vues au delà de Thulé

2° **LUCIEN** : Histoire véritable



PARIS

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

1886


LIBRARY
JUL 14 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

CYRANO DE BERGERAC

> J'aime mieux Bergerac et sa *burlesque audace*
> Que ces vers où Mottin se morfond et nous glace,

a dit Boileau. Audace, soit ! rien de mieux ; mais pourquoi qualifier *burlesques* ces récits qui, dans un cadre d'assez folle apparence à la vérité, ne constituent rien moins que de véritables chefs-d'œuvre de bon, de franc, de profond comique, en même temps qu'ils peuvent passer pour d'excellents modèles d'une langue à la fois sobre, hardie et d'une clarté charmante ?

Savinien Cyrano de Bergerac naquit, selon son premier biographe, vers 1620, au château de Bergerac en Périgord. Le bibliophile Jacob, dans une préface, et Jal, dans son *Dictionnaire critique d'Histoire,* le font naître à Paris en 1619, sur la foi d'un acte retrouvé dans les archives d'une paroisse. Toujours est-il que, d'après les assertions du premier biographe, son

père le plaça tout d'abord aux environs de Bergerac, pour qu'il y fît ses études, chez un honnête curé de campagne, qui avait quelques pensionnaires. Là Savinien, d'humeur vive et fort indisciplinée, ne se fit guère remarquer que par une suite de mauvais tours joués au digne pasteur et à sa gouvernante, et par de nombreuses querelles avec ses condisciples.

Il se lia cependant étroitement avec un de ceux-là, qui, plus tard, devait se faire l'éditeur de ses œuvres posthumes.

« L'éducation que nous avions eue ensemble chez le bon prêtre, écrit ce condisciple, M. Le Bret, nous avait fait bons amis dès la plus grande jeunesse. Je lui ai souvent entendu dire qu'il y a dans le monde beaucoup de farceurs, qu'il appelait des Sidias. (Ce Sidias est un pédant que Théophile [1], dans ses *Fragments comiques,* fait battre à coups de poings contre un jeune homme à qui ce pédant opiniâtrait que *odor in pomo non erat forma, sed accidens.* Il croyait donc qu'on pouvait donner ce nom de Sidias à ceux qui disputent avec la même opiniâtreté de choses aussi inutiles. »

1. Théophile Viau ou de Viau, poète français, né en 1590, mort en 1626.

Or l'horreur du pédant était, paraît-il, instinctive chez Cyrano, car il la ressentit dès son séjour chez le brave ecclésiastique, qui, probablement, ne savait pas, selon lui, sauver assez l'aridité ou le vide de ses enseignements.

« Il le jugeait incapable de lui enseigner quelque chose ; de sorte qu'il faisait si peu d'état de ses leçons et de ses corrections, que son père, qui était un bon vieux gentilhomme, assez indifférent pour l'éducation de ses enfants et trop crédule aux plaintes de celui-ci, l'en retira un peu trop brusquement ; et, sans s'informer si son fils serait mieux ailleurs, il l'envoya à Paris, où il le laissa jusqu'à dix-neuf ans, sur sa bonne foi. Cet âge, où la nature se corrompt plus aisément, et la grande liberté qu'il avait de ne faire que ce que bon lui semblait, le portèrent sur un dangereux penchant, où j'ose dire que je l'arrêtai ; parce qu'ayant achevé mes études, et mon père voulant que je servisse dans les gardes, je l'obligeai d'entrer dans la même compagnie que moi.

« Les duels, qui semblaient être en ce temps-là le plus sûr et le plus prompt moyen de se faire connaître, le rendirent en peu de jours si fameux, que les Gascons, qui composaient

presque seuls cette compagnie, le considéraient comme le démon de la bravoure, et lui comptaient autant de combats que de jours qu'il y était entré. »

Si le jeune Cyrano n'avait fait que peu de progrès chez le curé campagnard, ce n'était pas, il faut le noter, qu'il confondît dans la même aversion les études et ceux qui les dirigent : car tout le mouvement de sa vie batailleuse ne le détournait point d'étudier. « Je le vis un jour, dit encore M. Le Bret, dans un corps de garde, travailler à une élégie, avec aussi peu de distraction que s'il eût été dans un cabinet fort éloigné du bruit. »

Étant donné que le bravache s'occupait d'élégies en plein corps de garde, il va de soi qu'il n'avait pas cru que la carrière des armes lui interdît de se créer des relations parmi les gens de science et les gens d'esprit de son temps. Il faisait partie, dit-on, du groupe de jeunes enthousiastes que les entretiens et les écrits du très profond et très aimable philosophe Gassendi poussaient à la lutte contre les vieilles doctrines scolastiques et philosophiques, où rien n'était offert au contrôle de la raison, où tout devait rester immobilisé dans les antiques formules des maîtres, qui déjà n'a-

vaient fait que transcrire les formules de leurs devanciers. Il se rencontra là notamment avec Molière encore inconnu, qui, plus tard, faisant certains emprunts à l'un des ouvrages de Cyrano, s'en excusa en disant qu'il se bornait à « *reprendre* son bien là où il le trouvait ».

Ce mot devenu célèbre — mais le plus souvent incorrectement cité, car on dit *prendre* et non *reprendre* — impliquerait l'idée d'une collaboration de jeunesse, très bien justifiée par l'analogie de ces deux exprits, essentiellement incisifs et brillants.

Soldat, Cyrano se devait à son métier de soldat. « Il alla, dit son ami, au siège de Mouzon, où il reçut un coup de mousquet au travers du corps, et, depuis, un coup d'épée dans la gorge, au siège d'Arras, en 1640. Mais les incommodités qu'il souffrit pendant ces deux sièges, celles que lui laissèrent ces deux grandes plaies, les fréquents combats que lui attirait la réputation de son courage et de son adresse, qui l'engagèrent plus de cent fois à être second [1] (car il n'eut jamais une querelle

1. A cette époque, le *second* d'un duelliste n'était pas, comme aujourd'hui, un simple assistant ou témoin ; il croisait en même temps le fer avec le *second* de l'adversaire.

de son chef), le peu d'espérance qu'il avait d'être considéré, faute d'un patron auprès de qui son génie tout libre le rendait incapable de s'assujettir, et enfin le grand amour qu'il avait pour l'étude, le firent renoncer entièrement au métier de la guerre, qui veut tout un homme, et qui le rend autant ennemi des lettres que les lettres le font ami de la paix. »

De cette retraite ne résultait pas, cependant, qu'à l'occasion il oubliât qu'il savait magistralement tenir une épée. L'acteur Montfleury, dont la corpulence était proverbiale, et qui, probablement, manquait d'égards envers Cyrano, apprit qu'il ne faisait pas bon l'avoir pour ennemi.

Cyrano lui manda qu'il lui interdisait de paraître sur la scène durant un mois. Montfleury n'ayant tenu aucun compte de l'avis, Cyrano, qui se trouvait au parterre et qui était homme à braver toute une assemblée, cria au comédien de se retirer, s'il ne voulait pas être assommé. Le comédien se retira.

Il faut voir, d'ailleurs, comme il est arrangé de la plume dans certaine lettre *sur un Gros Homme*. Jugez de l'ensemble par ces quelques détails :

« Enfin, gros homme, je vous ai vu : mes

prunelles ont achevé sur vous de grands voyages, et, le jour où vous éboulâtes corporellement jusqu'à moi, j'eus le temps de parcourir votre hémisphère, ou, pour parler plus véritablement, d'en découvrir quelques cantons... Ah! si les coups de bâton s'envoyaient par écrit, vous liriez ma lettre des épaules. Et ne vous étonnez pas de mes procédés; car la vaste étendue de vos épaules me fait croire si fermement que vous êtes une terre, que, de bon cœur, je planterais du bois sur vous pour voir comme il s'y porterait.

« Pensez-vous donc, à cause qu'un homme ne vous saurait battre tout entier en vingt-quatre heures, et qu'il ne saurait en un jour *échigner* qu'une de vos omoplates, pensez-vous que je me veuille reposer de votre mort sur le bourreau? Non, non, je serai moi-même votre Parque ; et ce serait déjà fait de vous si j'étais délivré d'un mal pour la guérison duquel les médecins m'ont ordonné encore quatre ou cinq prises de vos impertinences ; mais, sitôt que j'aurai fait banqueroute aux divertissements, tenez pour assuré que je vous enverrai défendre de vous compter entre les choses qui vivent, » etc., etc.

Un jour que Cyrano dînait avec son ami

de Linière, l'on vint avertir celui-ci qu'une centaine d'hommes étaient attroupés vers la porte de Nesle, avec des intentions d'insulte ou d'attaque. Comme, à cet avis, Linière hésitait à rentrer chez lui, Cyrano, l'armant tout simplement d'une lanterne allumée : « Pardieu ! s'écria-t-il, c'est moi qui veux t'aller aider à faire la couverture de ton lit ! Marchons ! » On part, et les insulteurs aperçus, Linière n'ayant qu'à éclairer la scène, Cyrano fond sur eux, en tue deux ou trois, en blesse grièvement une demi-douzaine, et met le reste en fuite.

Au fond, toutefois, affirme son affectueux biographe, ce terrible pourfendeur était de commerce très sûr et très facile, menant d'ailleurs la vie la plus sobre, la plus exemplaire. « Il passa toujours pour un homme d'esprit très rare ; à quoi la nature joignit tant de bonheur du côté des sens, qu'il se les soumit toujours autant qu'il voulut ; de sorte qu'il ne but du vin que rarement, à cause, disait-il, que son excès abrutit, et qu'il fallait être autant sur la précaution à son égard que de l'arsenic (c'était à quoi il le comparait), parce qu'on doit tout appréhender de ce poison, quelque préparation qu'on y apporte ; quand même il n'y aurait à en craindre que ce que

le vulgaire nomme *qui pro quo,* qui le rend toujours dangereux. Il n'était pas moins modéré dans son manger, dont il bannissait les ragoûts tant qu'il pouvait, dans la croyance que le plus simple vivre, et le moins mixtionné, était le meilleur : ce qu'il confirmait par l'exemple des hommes modernes, qui vivent si peu ; au contraire de ceux des premiers siècles, qui semblent n'avoir vécu si longtemps qu'à cause de la simplicité de leurs repas.

« Il joignait à cela une si grande aversion pour tout ce qui lui semblait intéressé, qu'il ne put jamais s'imaginer ce que c'était de posséder du bien en particulier, le sien étant bien moins à lui qu'à ceux de sa connaissance qui en avaient besoin. Aussi le ciel, qui n'est point ingrat, voulut que, d'un grand nombre d'amis qu'il eut pendant sa vie, plusieurs l'aimassent jusqu'à la mort, et quelques-uns même par delà. »

Belle et noble chose que le désintéressement ; mais Cyrano n'avait aucune fortune personnelle ; et, à cette époque, la vie matérielle de l'homme de lettres ne pouvait guère être assurée que du fait de quelque haut patronage. Maint personnage de marque s'était

trouvé tout prêt à se faire honneur d'un pareil protégé ; mais Cyrano s'était défendu autant qu'il avait pu de cette condition qui s'accommodait mal, dit M. Le Bret, « avec le grand amour qu'il avait pour la liberté ».

Cependant pour complaire à ses amis, il se *donna,* comme on disait alors, à M. le duc d'Arpajon, qui ne l'eut pas longtemps pour commensal ; car, un soir que Cyrano rentrait chez ce protecteur, ayant heurté de la tête contre une poutre qu'il n'avait pas aperçue, il se blessa si grièvement que, après une longue année de souffrances, il mourut âgé seulement de trente-cinq ans (1655).

Cyrano avait, tout jeune encore, fait jouer *la Mort d'Agrippine,* tragédie où se trouvent quelques scènes magnifiques, et beaucoup de vers que le grand Corneille, alors à ses premiers triomphes, n'eût certainement pas désavoués.

Cette représentation valut à l'auteur un reproche d'impiété, dont il se défendit en alléguant que les passages incriminés se trouvaient dans la bouche d'un odieux personnage, dont il avait voulu faire détester le caractère. Mais la défaveur persista, et l'on raconte à ce sujet certaine anecdote.

De bonnes et naïves gens, prévenus du mauvais esprit de la pièce, n'y avaient encore cependant rien su trouver à reprendre, quand un des personnages, se préparant à tuer l'autre :

« Frappons! dit-il, voilà l'*hostie!* (la victime).

— Oh! le mécréant! s'écrièrent les candides spectateurs; oh! l'athée! entendez-vous comme il parle du saint-sacrement! »

Après *Agrippine* vint *le Pédant joué,* qui fut, dit-on, la première comédie régulière en prose, et la première où l'auteur osa mettre dans la bouche des paysans leur véritable langage : deux innovations dont Molière devait un jour faire très heureusement son profit.

En 1654, c'est-à-dire peu après son entrée chez le duc d'Arpajon, à qui d'ailleurs le livre fut dédié, Cyrano publia, sous le titre d'*OEuvres diverses,* un recueil de lettres — nous dirions aujourd'hui d'*articles* — sur les sujets les plus variés : *contre l'Hiver, pour le Printemps; pour l'Été, contre l'Automne; pour une Maison de campagne; pour et contre les Sorciers; sur un Duelliste, contre un Faux Brave; sur un Songe, contre les Médecins; sur le Triomphe des Dames, contre les Frondeurs; sur l'Ombre que faisaient des arbres dans l'eau; Énigme sur le sommeil; contre le Caresme,* etc.; le tout suivi

de la comédie du *Pédant joué,* où Molière devait prendre, ou reprendre non seulement l'idée d'écrire en prose pour le théâtre et de faire parler les paysans en langage de paysan, mais encore deux des principales scènes pour ses *Fourberies de Scapin*, avec le fameux : « Que diable allait-il faire dans cette galère ? »

A vrai dire, si la postérité n'avait jamais dû trouver au compte de Cyrano que les œuvres contenues dans le seul volume qu'il publia lui-même, la postérité aurait bien justement couvert d'indifférence et d'ombre ces dissertations dont le principal mérite, si jamais c'en fut un, ne consistait guère qu'en un assemblage de périodes prétentieuses, de fadaises longuement, froidement taillées en pointes, et se voulant donner comme pensées magnifiques.

En êtes-vous curieux ? J'ouvre au hasard ; c'est l'éloge du Printemps : « Monsieur, ne pleurez plus, le beau temps est revenu. Le Soleil s'est réconcillié avec les hommes, sa chaleur a fait trouver des jambes à l'Hiver, tout engourdi qu'il fût ; il ne lui a prêté de mouvement que ce qu'il fallait pour s'enfuir ; et cependant, ces longues nuits, qui semblaient ne faire qu'un pas en une heure (à cause que pour

être dans l'obscurité, elles n'osaient courir à tâtons) sont aussi loin de nous que la première qui fit dormir Adam. »

> Vraiment, l'on ne s'attendait guère
> A voir Adam en cette affaire.

Le froid avait, comme d'ordinaire, cette année-là gelé les rivières.

« Le vieux jaloux d'Hiver avait fait cela, afin que les animaux n'y pussent voir leur image : il avait malicieusement tourné vers eux la glace de ces miroirs qui coulent, du côté du vif-argent (du côté étamé), et ils y seraient encore, si le Printemps à son retour ne les eût renversés (les miroirs). » Plus loin : « La Terre, dépitée de s'être vue au pillage de cet Automne, s'était tellement endurcie contre nous, avec les forces que lui prêta l'Hiver, que, si le Ciel n'eût pleuré deux mois sur son sein, elle ne se fût jamais attendrie. » Voyez encore, à propos de fleurs : « Le lis, ce colosse, ce géant de lait caillé, glorieux de voir ses images triompher au Louvre (dans les armes des rois), s'élève sur ses compagnes et fait devant soi prosterner la violette qui, jalouse, redouble ses odeurs afin d'obtenir de notre nez la préférence que nos yeux lui refusent ; là, le gazon de thym s'agenouille

devant la tulipe, à cause qu'elle porte un *calice* (comme le prêtre qui officie). » Tout, ou à peu près tout est au même diapason.

Que voulez-vous ! c'était le temps où la *préciosité* était maîtresse souveraine de l'esprit et du langage. Après avoir donné la note fière dans une tragédie, après avoir lestement frondé le pédantisme dans une comédie, Cyrano, qui semble n'avoir nul souci de gloire ou de profit littéraires, va rechercher, pour en composer l'hommage public obligé à son nouveau patron, ce qu'il appelle « les premiers caprices », ou mieux « les premières folies de sa jeunesse qu'il a quelque honte d'avouer en un âge plus avancé ; quelque chose, dit-il dans son épître dédicatoire, comme la jeune chevelure que les Grecs offraient au divin Apollon, pensant lui faire un agréable présent ; » à savoir le billet à celui-ci, l'épître à celle-là, qui formaient diplôme de bel esprit et ouvraient toutes les portes à qui s'en pouvait dire l'auteur. Il faut être de son temps, au moins en ce qui touche aux aimables relations de chaque jour, dont, moins que personne, Cyrano n'eût voulu s'interdire le bénéfice. La mise au jour de ces badinages, monnaie courante dont certains se composaient alors une sorte d'opu-

lence, ne tirait donc pas autrement à conséquence.

Au surplus, ne malmenons pas trop une tendance dont l'abus, comme tous les abus, allait à l'absurde ou au funeste, mais qui avait sa raison d'être dans l'histoire de l'esprit et du goût français. Nous en avons hérité dans une si large mesure, et nous en conservons si bien l'héritage, que quand nous nous reportons, notamment par les œuvres de Molière, aux fameux combats livrés contre le ridicule des locutions, grand nombre des coups les plus vifs nous échappent; beaucoup de formes, de traits qui alors soulevaient la risée, ne devaient pas moins avoir une influence toute particulière sur notre langue, dont la force était faite, dont la saveur propre était fixée, mais qu'il fallait encore doter d'une élégance définitive.

Quoi qu'il en fût, l'insouciant, l'indépendant Cyrano, visant, en épicurien de la plus sage école, aux tranquillités de l'existence, se contentait des simples plaisirs goûtés en la société d'amis sincères, gens de large esprit, de vaste savoir, avec lesquels il faisait bon penser, deviser, discuter, à propos de toutes choses et d'autres encore, en pleine aisance et liberté, pour

se distraire ou pour s'instruire ; il aimait à trouver en ces réunions la haute pensée ouvrant son aile au milieu d'un éclat de rire ; les meilleurs sentiments humains, l'équité, la tolérance, la pitié pour tous les êtres, professés en belle humeur ; l'idée du bien, l'amour du beau, du vrai, s'unissant à la frondeuse aversion du faux, du louche, du sombre.

Dans ce milieu vivait paisible, insouciant du lendemain, le brave Cyrano, qui, entre temps cependant — évidemment sans aucune préoccupation de publicité autre que la communication aux familiers — donnait, la plume à la main, carrière à sa verve de Gascon et de poète comique, en même temps qu'à ses méditations de philosophe et de savant : car il n'ignorait rien de ce qui constituait alors l'ensemble des sciences physiques et naturelles.

Et ainsi furent tracées les pages qui devaient faire vivre le nom de Cyrano, comme celui d'un de nos conteurs les plus originaux et d'un de nos écrivains du meilleur aloi.

C'est qu'alors il ne s'agit plus de fades dissertations destinées aux ruelles des belles dames ou aux cénacles des mièvres diseurs et *écriveurs* de jolis riens. C'était bon au temps de prime jeunesse. L'âge est venu, l'esprit

s'est élevé, il a mûri aux solides entretiens. Tout autre est la visée ; tout autre est aussi le cercle qui doit connaître et apprécier l'œuvre, et au besoin d'ailleurs en indiquer, en modifier la marche, l'esprit et les développements.

Plus rien ne reste donc du *précieux* émérite, que nous avons connu alambiquant les mots, aiguisant et fleurissant les pointes.

La pensée jaillit claire et vive, le style court abondant et ferme, toujours net sans aridité, toujours imagé sans prétention.

Sans doute, Cyrano pensait à livrer quelque jour au public les récits communiqués aux intimes ; mais la mort vint avant qu'il n'eût mis la dernière main à ses cahiers.

Après son décès, son ami Le Bret, à qui il avait confié le soin de publier ses écrits, ne trouva chez lui que le manuscrit des *États et Empires de la Lune,* qu'il imprima l'année suivante. « Un voleur, dit-il, qui pilla son coffre pendant sa maladie, » en avait enlevé son *Histoire de l'Étincelle et de la République du Soleil.*

Mais cinq ans plus tard, en 1661, un libraire favorisé par le *pilleur* de coffre — en ce temps-là, la propriété littéraire n'étendait guère ses effets au delà de la possession toute maté-

rielle du manuscrit — mit au jour le récit qu'on croyait perdu, et dont la perte eût été vraiment des plus regrettables, au double point de vue philosophique et littéraire.

A la vérité, l'on peut se demander si toutes les restitutions furent faites ; car, si d'une part l'exécuteur des dernières volontés de Cyrano regrette la disparition de l'*Histoire de l'Étincelle et de la République du Soleil,* ce qui semble énoncer le titre d'un seul et même ouvrage, d'autre part nous voyons, à la fin du *Voyage à la Lune,* cette *Histoire de l'Étincelle* mentionnée séparément.

Était-ce réellement un ouvrage distinct? nous ne saurions le dire.

L'histoire des *États et Empires de la Lune* et celle des *États et Empires du Soleil* que l'on va lire, ont été plus d'une fois imitées, notamment par Swift dans ses *Voyages de Gulliver,* par Fontenelle dans sa *Pluralité des Mondes,* par Voltaire dans *Micromégas* : Cyrano n'eut-il aucun précurseur?

A cette question l'on a depuis longtemps ré-

pondu, en citant d'abord un voyage imaginaire écrit en vingt-quatre livres par un Grec, Antonin Diogène, qui était, à ce qu'on croit, contemporain d'Alexandre le Grand. De ce récit intitulé : *des Choses qu'on voit au delà de Thulé* (île problématique, qui chez les anciens était l'objet de toutes sortes de suppositions plus ou moins extravagantes), il ne reste qu'un résumé sommaire dans la *Bibliothèque grecque* du patriarche Photius, qui vivait au neuvième siècle de notre ère. Il y a là une suite d'aventures fort surprenantes. A un moment, les voyageurs s'approchent de la Lune, qui leur paraît une terre nue, où ils voient toutes sortes de créatures et de choses étranges. Mais ce surnaturel ne donne lieu à aucune intention d'allusions philosophiques ou morales.

On cite ensuite l'*Histoire véritable* de Lucien, très fécond et très célèbre écrivain grec, qui naquit, dit-on, sous Trajan. Lucien, doué de beaucoup d'imagination, d'une verve fort originale, en même temps que d'un grand sens critique et satirique, intitule par ironie *Histoire véritable* un récit où il accumule toutes les impossibilités, dans un but qu'il explique en tête de son ouvrage.

« Chaque trait de cette histoire, dit-il, fait

allusion d'une manière assez divertissante à quelques anciens poètes, aux historiens, philosophes, géographes, qui ont écrit des récits merveilleux et semblables à des fables. J'ai toujours été étonné de ce qu'ils avaient cru qu'en écrivant des fictions, la fausseté de leurs récits échapperait aux lecteurs. Comme il ne m'est jamais rien arrivé qui méritât d'être écrit, je n'ai pas voulu être le seul qui n'eût point participé à cette liberté générale de feindre et d'inventer. »

Afin que le lecteur puisse juger par lui-même de ce que Cyrano dut à Antonin Diogène et à Lucien, nous plaçons à la fin du présent volume l'analyse sommaire que Photius a faite de l'œuvre du premier et la majeure partie de l'*Histoire Véritable*, qui, pour être fort peu connue aujourd'hui, ne nous offre pas moins l'intéressante lecture d'une facétie toujours spirituelle et parfois très poétique.

On verra que si notre auteur a pu emprunter à l'un ou à l'autre de ces anciens écrivains l'idée première de se transporter dans les astres, il diffère essentiellement d'eux par ce point très important : la visée de l'ouvrage.

Tandis que pour eux il n'y a là prétexte qu'à donner un essor absolument fantaisiste à leur

imagination, il cherche lui, surtout, à faire naître par ces étranges pérégrinations célestes, l'occasion d'exercer son rôle de critique sur les choses humaines, et de discuter, avec une grande liberté de vues, avec une étonnante lucidité d'argumentation, les doctrines des philosophes, les assertions des savants.

Bien plus rationnel serait de dire — à part toute donnée *topographique* de ses voyages imaginaires — que Cyrano procède de Rabelais. Des mers que parcourt le gigantesque Pantagruel, des îles où il aborde aux espaces que franchit Cyrano, aux globes qu'il visite, il n'y a, en effet, qu'une courte distance philosophique : le même génie plaisant y aiguise les traits de satire; la même âpreté frondeuse y fustige les vanités mondaines; le même souffle de liberté intellectuelle y secoue le feuillage du vieil arbre des préjugés.

EUG. MULLER.

HISTOIRE COMIQUE

DES

ÉTATS ET EMPIRES DE LA LUNE

La Lune était en son plein; le ciel était découvert, et neuf heures du soir étaient sonnées, lorsque, revenant de Clamart près Paris (où M. de Guigy, le fils, qui en est seigneur, nous avait régalés, plusieurs de mes amis et moi), les diverses pensées que nous donna cette boule de safran nous défrayèrent sur le chemin. De sorte que, les yeux noyés dans ce grand astre, tantôt l'un le prenait pour une lucarne du ciel; tantôt un autre assurait que c'était la platine[1] où Diane dresse les rabats[2] d'Apollon; un autre, que ce pouvait bien être le Soleil lui-même, qui, s'étant, au soir, dépouillé de ses rayons, regardait par un trou ce qu'on faisait au monde quand il n'y était pas.

« Et moi, leur dis-je, qui souhaite mêler mes enthousiasmes aux vôtres, je crois, sans m'amuser aux imaginations pointues dont vous chatouillez le temps pour le faire marcher plus vite, que la Lune est un monde comme celui-ci, à qui le nôtre sert de lune. »

1. Instrument de repasseuse.
2. Le rabat, sorte de col de toile pendant sur la poitrine, faisait alors partie du costume masculin.

Quelques-uns de la compagnie me régalèrent d'un grand éclat de rire.

« Ainsi peut-être, leur dis-je, se moque-t-on maintenant, dans la Lune, de quelque autre qui soutient que ce globe-ci est un monde. » Mais j'eus beau leur alléguer que plusieurs grands hommes avaient été de cette opinion; je ne les obligeai qu'à rire de plus belle[1].

Cette pensée cependant, dont la hardiesse biaisait à mon humeur, affermie par la contradiction, se plongea si profondément chez moi, que, pendant tout le reste du chemin, j'imaginai mille définitions de Lune : de sorte qu'à force d'appuyer cette croyance burlesque par des raisonnements presque sérieux, il s'en fallait peu que je n'y déférasse déjà, quand le miracle ou l'accident, la Providence, la fortune, ou peut-être ce qu'on nommera vision, fiction, chimère, ou folie, si on veut, me fournit l'occasion qui m'engagea à ce discours.

Étant arrivé chez moi, je montai dans mon cabinet, où je trouvai sur la table un livre ouvert que je n'y avais point mis. C'était celui de Cardan[2]; et, quoique je n'eusse pas dessein d'y lire, je tombai de la vue, comme par force, justement sur une histoire de ce philosophe, qui dit qu'étudiant un soir à la chandelle, il aperçut entrer, au travers des portes fermées, deux grands vieillards, lesquels, après beaucoup d'interrogations qu'il leur fit, répondirent qu'ils étaient habitants de la Lune, et en même temps disparurent. Je demeurai si surpris, tant de voir un livre qui s'était apporté là tout

1. En ce temps, l'on pouvait, en effet, trouver très hasardeuse cette opinion qui constitue aujourd'hui la plus élémentaire des notions astronomiques.

2. Cardan, très habile médecin, naturaliste, physicien, mathématicien et astrologue, né en 1501, mort en 1576, après une existence fort aventureuse. Ses nombreux écrits, mélange incohérent de savoir profond et d'idées extravagantes, furent longtemps en grand crédit comme guides en l'art cabalistique.

seul que de l'endroit où il s'était rencontré ouvert, que je pris toute cette enchaînure d'incidents pour une inspiration de faire connaître aux hommes que la Lune est un monde.

« Quoi! disais-je en moi-même, après avoir tout aujourd'hui parlé d'une chose, un livre qui est peut-être le seul au monde où cette matière se traite si particulièrement, voler de ma bibliothèque sur ma table; devenir capable de raison, pour s'ouvrir justement à l'endroit d'une aventure si merveilleuse; entraîner mes yeux dessus, comme par force, et fournir ensuite à ma fantaisie les réflexions et à ma volonté les desseins que je fais! Sans doute, continuais-je, les deux vieillards qui apparurent à ce grand homme sont ceux-là mêmes qui ont dérangé mon livre, et qui l'ont ouvert sur cette page, pour s'épargner la peine de me faire la harangue qu'ils ont faite à Cardan. Mais, ajoutais-je, je ne saurais m'éclaircir de ce doute, si je ne monte jusque-là! — Et pourquoi non? me répondais-je aussitôt. Prométhée fut bien autrefois au ciel y dérober du feu. Suis-je moins hardi que lui? et ai-je lieu de n'en pas espérer un succès aussi favorable? »

A ces boutades, qu'on nommera peut-être des accès de fièvre chaude, succéda l'espérance de faire réussir un si beau voyage : de sorte que je m'enfermai, pour en venir à bout, dans une maison de campagne assez écartée, où, après avoir flatté mes rêveries de quelques moyens proportionnés à mon sujet, voici comment je montai au ciel.

J'avais attaché autour de moi quantité de fioles pleines de rosée, sur lesquelles le Soleil dardait ses rayons si violemment, que la chaleur, qui les attirait, comme elle fait des plus grosses nuées, m'éleva si haut, qu'enfin je me trouvai au-dessus de la moyenne région. Mais, comme cette attraction me faisait monter avec

tant de rapidité, qu'au lieu de m'approcher de la Lune, comme je prétendais, elle me paraissait plus éloignée qu'à mon départ, je cassai plusieurs de mes fioles, jusqu'à ce que je sentis que ma pesanteur surmontait l'attraction, et que je redescendais vers la Terre. Mon opinion ne fut point fausse; car j'y retombai quelque temps après; et, à compter de l'heure que j'en étais parti, il devait être minuit.

Cependant je reconnus que le Soleil était alors au plus haut de l'horizon, et qu'il était là midi. Je vous laisse à penser combien je fus étonné : certes, je le fus de si bonne sorte, que, ne sachant à quoi attribuer ce miracle, j'eus l'insolence de m'imaginer qu'en faveur de ma hardiesse Dieu avait encore une fois recloué le Soleil aux cieux[1], afin d'éclairer une si généreuse entreprise. Ce qui accrut mon étonnement, ce fut de ne point connaître le pays où j'étais, vu qu'il me semblait qu'étant monté droit, je devais être descendu au même lieu d'où j'étais parti. Équipé pourtant comme j'étais, je m'acheminai vers une espèce de chaumière, où j'aperçus de la fumée; et j'en étais à peine à une portée de pistolet, que je me vis entouré d'un grand nombre d'hommes tout nus. Ils parurent fort surpris de ma rencontre, car j'étais le premier, à ce que je pense, qu'ils eussent jamais vu habillé de bouteilles. Et, pour renverser encore toutes les interprétations qu'ils auraient pu donner à cet équipage, ils voyaient qu'en marchant je ne touchais presque point à la terre. Aussi ne savaient-ils pas qu'au moindre branle que je donnais à mon corps, l'ardeur des rayons de midi me soulevait avec ma rosée; et que, sans que mes fioles n'étaient plus en assez grand nombre, j'eusse été peut-être à leur vue enlevé dans les airs. Je les voulus aborder; mais,

1. Allusion au miracle de Josué.

comme si la frayeur les eût changés en oiseaux, un moment les vit perdre dans la forêt prochaine. J'en attrapai un toutefois, dont les jambes sans doute avaient trahi le cœur. Je lui demandai avec bien de la peine (car j'étais tout essoufflé) combien l'on comptait de là à Paris, et depuis quand en France le monde allait tout nu, et pourquoi ils me fuyaient avec tant d'épouvante.

Cet homme, à qui je parlais, était un vieillard olivâtre, qui d'abord se jeta à mes genoux; et, joignant les mains en haut derrière la tête, ouvrit la bouche et ferma les yeux. Il marmotta longtemps entre ses dents; mais je ne discernai point qu'il articulât rien : de façon que je pris son langage pour le gazouillement enroué d'un muet.

A quelque temps de là, je vis arriver une compagnie de soldats, tambour battant; et j'en remarquai deux se séparer du gros, pour me reconnaître. Quand ils furent assez proches pour être entendu, je leur demandai où j'étais. « Vous êtes en France, me répondirent-ils; mais quel diable vous a mis en cet état? et d'où vient que nous ne vous connaissons point? Est-ce que les vaisseaux sont arrivés? En allez-vous donner avis à M. le gouverneur? et pourquoi avez-vous divisé votre eau-de-vie en tant de bouteilles? »

A tout cela, je leur repartis que le diable ne m'avait point mis en cet état; qu'ils ne me connaissaient pas, à cause qu'ils ne pouvaient pas connaître tous les hommes; que je ne savais point que la Seine portât de navires à Paris; que je n'avais point d'avis à donner à M. le maréchal de l'Hôpital[1], et que je n'étais point chargé d'eau-de-vie.

« Ho! ho! me dirent-ils, me prenant les bras, vous

1. Alors gouverneur de Paris.

faites le gaillard ? M. le gouverneur vous connaîtra bien, lui ! »

Ils me menèrent vers leur compagnie, où j'appris que j'étais véritablement en France, mais en la Nouvelle[1], de sorte qu'à quelque temps de là je fus présenté au vice-roi, qui me demanda mon pays, mon nom et ma qualité; et, après que je l'eus satisfait, lui contant l'agréable succès de mon voyage, soit qu'il le crût, soit qu'il feignît de le croire, il eut la bonté de me faire donner une chambre dans son appartement.

Mon bonheur fut grand de rencontrer un homme capable de hautes opinions, et qui ne s'étonna point, quand je lui dis qu'il fallait que la Terre eût tourné pendant mon élévation, puisque, ayant commencé de monter à deux lieues de Paris, j'étais tombé par une ligne quasi-perpendiculaire en Canada.

Le soir, comme je m'allais coucher, il entra dans ma chambre, et me dit : « Je ne serais pas venu interrompre votre repos, si je n'avais cru qu'une personne qui a pu trouver le secret de faire tant de chemin en un demi-jour n'ait pas eu aussi celui de ne se point lasser. Mais vous ne savez pas, ajouta-t-il, la plaisante querelle que je viens d'avoir pour vous avec nos pères[2] ? Ils veulent absolument que vous soyez magicien; et la plus grande grâce que vous puissiez obtenir d'eux est de ne passer que pour imposteur[3]. Et, en effet, ce mouvement que vous attribuez à la Terre est un paradoxe

1. Au Canada, qui portait alors le nom de Nouvelle-France.

2. Les ecclésiastiques chargés de la discipline spirituelle du pays.

3. C'est-à-dire de ne pas encourir les rigueurs exercées contre les gens convaincus de magie ou sorcellerie. Toute la discussion qui va suivre nous prouve que l'opinion qui faisait de la Terre le centre du mouvement astronomique avait encore de nombreux partisans. Cyrano écrivait d'ailleurs à l'époque ou Galilée était persécuté pour avoir soutenu la rotation de la Terre.

assez délicat. Pour moi, je vous dirai franchement que ce qui fait que je ne suis pas de votre opinion, c'est qu'encore qu'hier vous soyez parti de Paris, vous pouvez être arrivé aujourd'hui en cette contrée, sans que la Terre ait tourné; car le Soleil, vous ayant enlevé par le moyen de vos bouteilles, ne doit-il pas vous avoir amené ici, puisque, selon Ptolémée et les philosophes modernes, il chemine du biais que vous faites marcher la Terre? Et puis, quelle grande vraisemblance avez-vous, pour vous figurer que le Soleil soit immobile, quand nous le voyons marcher? et quelle apparence que la Terre tourne avec tant de rapidité, quand nous la sentons ferme dessous nous?

— Monsieur, lui répliquai-je, voici les raisons à peu près qui nous obligent à le préjuger. Premièrement, il est du sens commun de croire que le Soleil a pris la place au centre de l'univers, puisque tous les corps qui sont dans la nature ont besoin de ce feu radical; qu'il habite au cœur de ce royaume, pour être en état de satisfaire promptement à la nécessité de chaque partie, de même que la sage nature a placé les pépins dans le centre des pommes, les noyaux au milieu de leur fruit; et de même que l'oignon conserve, à l'abri de cent écorces qui l'environnent, le précieux germe où dix millions d'autres ont à puiser leur essence; car cette pomme est un petit univers à soi-même, dont le pépin, plus chaud que les autres parties, est le soleil, qui répand autour de soi la chaleur conservatrice de son globe; et ce germe, dans cette opinion, est le petit soleil de ce petit monde, qui réchauffe et nourrit le sel végétatif de cette petite masse. Cela donc supposé, je dis que la Terre ayant besoin de la lumière, de la chaleur et de l'influence de ce grand feu, elle tourne autour de lui, pour recevoir également en toutes ses parties cette vertu qui la conserve. Car il serait aussi

ridicule de croire que ce grand point lumineux tournât autour d'un point dont il n'a que faire que de s'imaginer, quand nous voyons une alouette rôtie, qu'on a, pour la cuire, tourné la cheminée alentour. Autrement, si c'était au Soleil à faire cette corvée, il semblerait que la médecine eût besoin du malade; que le fort dût plier sous le faible; le grand servir au petit; et qu'au lieu qu'un vaisseau cingle le long des côtes d'une province, la province tournerait autour du vaisseau. Que si vous avez peine à comprendre comme une masse si lourde se peut mouvoir, dites-moi, je vous prie, les astres et les cieux, que vous faites si solides, sont-ils plus légers? Encore est-il plus aisé à nous, qui sommes assurés de la rondeur de la Terre, de conclure son mouvement par sa figure. Mais pourquoi supposer le ciel rond, puisque vous ne le sauriez savoir, et que, de toutes les figures, s'il n'a pas celle-ci, il est certain qu'il ne peut se mouvoir? Je ne vous reproche pas vos excentriques, ni vos épicycles; lesquels vous ne sauriez expliquer que très confusément, et dont je sauve mon système. Parlons seulement des causes naturelles de ce mouvement. Vous êtes contraints, vous autres, de recourir aux intelligences qui remuent et gouvernent vos globes? Mais moi, sans interrompre le repos du souverain Être, qui sans doute a créé la nature toute parfaite, et de la sagesse duquel il est de l'avoir achevée, de telle sorte que, l'ayant accomplie pour une chose, il ne l'ait pas rendue défectueuse pour une autre, je dis que les rayons du Soleil, avec ses influences, venant à frapper dessus, par leur circulation, la font tourner, comme nous faisons tourner un globe en le frappant de la main; ou de même que les fumées, qui s'évaporent continuellement de son sein, du côté que le Soleil la regarde, répercutées par le froid de la moyenne région, rejaillissent dessus, et de nécessité, ne

la pouvant frapper que de biais, la font ainsi pirouetter. L'explication des deux autres mouvements est encore moins embrouillée. Considérez un peu, je vous prie... »

A ces mots, le vice-roi m'interrompit : « J'aime mieux, dit-il, vous dispenser de cette peine (aussi bien, ai-je lu, sur ce sujet, quelques livres de Gassendi), mais à la charge que vous écouterez ce que me répondit un jour un de nos pères, qui soutenait votre opinion : « En effet, « disait-il, je m'imagine que la Terre tourne, non point « pour les raisons qu'allègue Copernic, mais pour ce « que, le feu d'enfer étant enclos au centre de la Terre, « les damnés, qui veulent fuir l'ardeur de sa flamme, « gravissent, pour s'en éloigner, contre la voûte, et font « ainsi tourner la Terre, comme un chien fait tourner « une roue, lorsqu'il court enfermé dedans. »

Nous louâmes quelque temps cette pensée, comme un pur zèle de ce bon père, et enfin le vice-roi me dit qu'il s'étonnait fort, vu que le système de Ptolémée était si peu probable, qu'il eût été si généralement reçu.

« Monsieur, lui répondis-je, la plupart des hommes qui ne jugent que par les sens, se sont laissé persuader à leurs yeux, et de même que celui dont le vaisseau vogue terre à terre croit demeurer immobile, et que le rivage chemine, ainsi les hommes, tournant avec la Terre autour du ciel, ont cru que c'était le ciel lui-même qui tournait autour d'eux. Ajoutez à cela l'orgueil insupportable des humains, qui se persuadent que la nature n'a été faite que pour eux, comme s'il était vraisemblable que le Soleil, un grand corps quatre cent trente-quatre fois plus vaste que la Terre[1], n'eût été allumé que pour mûrir ses nèfles et pommer ses choux.

1. Les astronomes modernes estiment que le Soleil est 1,283 fois plus volumineux que la Terre.

Quant à moi, bien loin de consentir à leur insolence, je crois que les planètes sont des mondes autour du Soleil, et que les étoiles fixes sont aussi des soleils qui ont des planètes autour d'eux; c'est-à-dire des mondes que nous ne voyons pas d'ici à cause de leur petitesse, et parce que leur lumière empruntée ne saurait venir jusqu'à nous. Car comment, en bonne foi, s'imaginer que ces globes si spacieux ne soient que de grandes campagnes désertes; et que le nôtre, à cause que nous y campons, ait été bâti pour une douzaine de petits superbes? Quoi! parce que le Soleil compasse nos jours et nos années, est-ce à dire, pour cela, qu'il n'ait été construit qu'afin que nous ne frappions pas de la tête contre les murs? Non, non, si ce dieu visible éclaire l'homme, c'est par accident, comme le flambeau du roi éclaire par accident un crocheteur qui passe par la rue.

— Mais, me dit-il, si, comme vous assurez, les étoiles fixes sont autant de soleils, on pourrait conclure de là que le monde serait infini, puisqu'il est vraisemblable que les peuples de ce monde qui sont autour d'une étoile fixe, que vous prenez pour un soleil, découvrent encore au-dessus d'eux d'autres étoiles fixes que nous ne saurions apercevoir d'ici, et qu'il en va de cette sorte à l'infini. — N'en doutez point, lui répliquai-je. Comme Dieu a pu faire l'âme immortelle, il a pu faire le monde infini, s'il est vrai que l'éternité n'est rien autre chose qu'une durée sans bornes, et l'infini, une étendue sans limites. Et puis, Dieu serait fini lui-même, supposé que le monde ne fût pas infini, puisqu'il ne pourrait pas être où il n'y aurait rien, et qu'il ne pourrait accroître la grandeur du monde qu'il n'ajoutât quelque chose à sa propre étendue, commençant d'être où il n'était pas auparavant. Il faut donc croire que, comme nous voyons ici Saturne et Jupiter, si nous étions dans l'un ou dans

l'autre, nous découvririons beaucoup de mondes que nous n'apercevons pas, et que l'univers est à l'infini construit de cette sorte[1].

— Ma foi! me répliqua-t-il, vous avez beau dire, je ne saurais du tout comprendre cet infini.

— Hé! dites-moi, lui repartis-je, comprenez-vous le rien qui est au delà? Point du tout. Car, quand vous songez à ce néant, vous vous l'imaginez tout au moins comme du vent ou comme de l'air; et cela, c'est quelque chose; mais l'infini, si vous ne le comprenez en général, vous le concevez au moins par parties, puisqu'il n'est pas difficile de se figurer, au delà de ce que nous voyons de terre et d'air, du feu, d'autre air, et d'autre terre. Or, l'infini n'est rien qu'une tissure sans bornes de tout cela. Que si vous me demandez de quelle façon ces mondes ont été faits, vu que la sainte Ecriture parle seulement d'un que Dieu créa, je réponds que je ne dispute plus; car, si vous voulez m'obliger à vous rendre raison de ce que me fournit mon imagination, c'est m'ôter la parole, et m'obliger de vous confesser que mon raisonnement le cédera toujours en ces sortes de choses à la foi. »

Il me dit qu'à la vérité sa demande était blâmable; mais que je reprisse mon idée.

« De sorte, ajoutai-je, que tous ces autres mondes qu'on ne voit point, ou qu'on ne voit qu'imparfaitement, ne sont rien que l'écume des soleils qui se purgent. Car comment ces grands feux pourraient-ils subsister, s'ils n'étaient attachés à quelque matière qui les nourrit? Or, de même que le feu pousse loin de chez soi la cendre dont il est étouffé; de même que l'or, dans le creuset, se détache, en s'affinant, du marcassite qui affaiblit son carat, et de même encore que notre cœur se dégage, par le vomissement, des humeurs indigestes

1. La science moderne confirme pleinement ces assertions.

qui l'attaquent : ainsi ces soleils dégorgent tous les jours et se purgent des restes de la matière qui nouait leur feu. Mais, lorsqu'ils auront tout à fait consumé cette matière qui les entretient, vous ne devez point douter qu'ils ne se répandent de tous côtés pour chercher une autre pâture; et qu'ils ne s'attachent à tous les mondes qu'ils auront construits autrefois, à ceux particulièrement qu'ils rencontreront les plus proches; alors ces grands feux, rebouillant tous les corps, les rechasseront pêle-mêle de toutes parts comme auparavant, et, s'étant peu à peu purifiés, ils commenceront de servir de soleils à d'autres petits mondes, qu'ils engendreront en les poussant hors de leurs sphères. Et c'est ce qui a fait sans doute prédire aux Pythagoriciens l'embrasement universel. Cela n'est pas une imagination ridicule : la Nouvelle-France, où nous sommes, en produit un exemple bien convaincant. Ce vaste continent de l'Amérique est une moitié de la terre, laquelle, en dépit de nos prédecesseurs, qui avaient mille fois cinglé l'Océan, n'avait point été encore découverte; aussi n'y était-elle pas encore, non plus que beaucoup d'îles, de péninsules, et de montagnes, qui se sont soulevées sur notre globe, quand les rouillures du Soleil qui se nettoyait ont été poussées assez loin, et condensées en pelotons assez pesants, pour être attirées par le centre de notre monde, possible peu à peu, en particules menues, peut-être aussi tout à coup en une masse. Cela n'est pas si déraisonnable que saint Augustin n'y eût applaudi, si la découverte de ce pays eût été faite de son âge; puisque ce grand personnage, dont le génie était fort éclairé, assure que de son temps la Terre était plate comme un four, et qu'elle nageait sur l'eau comme la moitié d'une orange coupée. Mais, si j'ai jamais l'honneur de vous voir en France, je vous ferai observer, par le moyen d'une lunette excellente, que certaines obscurités, qui

d'ici paraissent des taches, sont des mondes qui se construisent[1]. »

Mes yeux, qui se fermaient en achevant ce discours, obligèrent le vice-roi de sortir. Nous eûmes, le lendemain et les jours suivants, des entretiens de pareille nature. Mais, comme quelque temps après l'embarras des affaires de la province accrocha notre philosophie, je retombai de plus belle au dessein de monter à la Lune.

Je m'en allais, dès qu'elle était levée, rêvant, parmi les bois, à la conduite et à la réussite de mon entreprise; et enfin, une veille de Saint-Jean, qu'on tenait conseil dans le fort, pour déterminer si l'on donnerait secours aux sauvages du pays contre les Iroquois, je m'en allai tout seul, derrière mon habitation, au sommet d'une petite montagne, où voici ce que j'exécutai.

J'avais fait une machine, que je m'imaginais capable de m'élever autant que je voudrais; en sorte que, rien de tout ce que j'y croyais nécessaire n'y manquant, je m'assis dedans, et me précipitai en l'air, du haut d'une roche; mais, parce que je n'avais pas bien pris mes mesures, je culbutai rudement dans la vallée.

Tout froissé néanmoins que j'étais, je m'en retournai dans ma chambre, sans perdre courage; et je pris de la moelle de bœuf, dont je m'oignis tout le corps; car j'étais meurtri depuis la tête jusqu'aux pieds; et, après m'être fortifié le cœur d'une bouteille d'essence cordiale, je m'en retournai chercher ma machine; mais je ne la trouvai point, car certains soldats, qu'on avait envoyés dans la forêt couper du bois pour faire le feu de la Saint-Jean[2], l'ayant rencontrée par hasard,

1. Quelque bizarre que puisse paraître cette dissertation, la science actuelle y pourrait relever plus d'un trait s'accordant avec ses théories sur la formation des *systèmes* solaires qui fourmillent dans l'immensité.

2. La coutume autrefois générale, et qui s'est conservée encore en cer-

l'avaient apportée au fort, où, après plusieurs explications de ce que ce pouvait être, quand on eut découvert l'invention du ressort, quelques-uns dirent qu'il y fallait attacher quantité de fusées volantes, parce que, leur rapidité les ayant enlevées bien haut, et le ressort agitant ses grandes ailes, il n'y aurait personne qui ne prît cette machine pour un dragon de feu. Je la cherchai longtemps, cependant; mais enfin je la trouvai, au milieu de la place de Québec, comme on y mettait le feu.

La douleur de rencontrer l'œuvre de mes mains en un si grand péril me transporta tellement, que je courus saisir le bras du soldat qui y allumait le feu. Je lui arrachai sa mèche, et me jetai tout furieux dans ma machine, pour briser l'artifice dont elle était environnée; mais j'arrivai trop tard, car à peine y eus-je les deux pieds, que me voilà enlevé dans la nue.

L'horreur dont je fus consterné ne renversa point tellement les facultés de mon âme, que je ne me sois souvenu depuis de tout ce qui m'arriva en cet instant. Car, dès que la flamme eut dévoré un rang de fusées, qu'on avait disposées six à six, par le moyen d'une amorce qui bordait chaque demi-douzaine, un autre étage s'embrasait, puis un autre; en sorte que le salpêtre, prenant feu, éloignait le péril en le croissant. La matière toutefois étant usée, fit que l'artifice manqua; et, lorsque je ne songeais plus qu'à laisser ma tête sur celle de quelque montagne, je sentis, sans que je remuasse aucunement, mon élévation continuée, et ma machine prenant congé de moi, je la vis tomber vers la terre.

Cette aventure extraordinaire me gonfla le cœur d'une joie si peu commune, que, ravi de me voir dé-

tains pays, d'allumer des feux le jour de la Saint-Jean a évidemment son origine dans l'hommage que les anciens peuples celtiques rendaient au Soleil, alors au plus haut de sa course annuelle.

livré d'un danger assuré, j'eus l'impudence de philosopher là-dessus. Comme donc je cherchais, des yeux et de la pensée, ce qui en pouvait être la cause, j'aperçus ma chair boursouflée et grasse encore de la moelle dont je m'étais enduit pour les meurtrissures de mon trébuchement; je connus qu'étant alors en décours, et la Lune pendant ce quartier ayant accoutumé de sucer la moelle des animaux [1], elle buvait celle dont je m'étais enduit, avec d'autant plus de force que son globe était plus proche de moi, et que l'interposition des nuées n'en affaiblissait point la vigueur.

Quand j'eus percé, selon le calcul que j'ai fait depuis, beaucoup plus des trois quarts du chemin qui sépare la Terre d'avec la Lune, je me vis tout d'un coup choir les pieds en haut, sans avoir culbuté en aucune façon; encore, ne m'en fussé-je pas aperçu, si je n'eusse senti ma tête chargée du poids de mon corps. Je connus bien à la vérité que je ne retombais pas vers notre monde; car, encore que je me trouvasse entre deux Lunes [2], et que je remarquasse fort bien que je m'éloignais de l'une à mesure que je m'approchais de l'autre, j'étais assuré que la plus grande était notre globe; parce qu'au bout d'un jour ou deux de voyage les réfractions éloignées du Soleil venant à confondre la diversité des corps et des climats, il ne m'avait plus paru que comme une grande plaque d'or : cela me fit imaginer que je baissais vers la Lune; et je me confirmai dans cette opinion quand je vins à me souvenir que je n'avais commencé de choir qu'après les trois quarts du chemin.

« Car, disais-je en moi-même, cette masse étant moindre que la nôtre, il faut que la sphère de son ac-

1. Le spirituel narrateur met à profit, pour expliquer son ascension, une des bizarres et nombreuses facultés attribuées à la Lune par la crédulité populaire.

2. Placé dans l'espace entre la Terre et son satellite, il va de soi qu'il les voie l'une et l'autre à l'état de *lunes*.

tivité ait aussi moins d'étendue, et que, par conséquent, j'aie senti plus tard la force de son centre. »

Enfin, après avoir été fort longtemps à tomber, à ce que je préjugeai, car la violence de la chute m'empêcha de le remarquer; le plus loin dont je me souvienne, c'est que je me trouvai sous un arbre, embarrassé avec trois ou quatre branches assez grosses que j'avais éclatées et le visage mouillé d'une pomme qui s'était écrasée dessus. Vous pouvez bien juger que, sans ce hasard, je serais mille fois mort. J'ai souvent fait depuis réflexion sur ce que le vulgaire assure, qu'en se précipitant d'un lieu fort haut, on est étouffé avant de toucher la terre; et j'ai conclu, de mon aventure, qu'il en avait menti, ou bien qu'il fallait que le jus énergique de ce fruit, qui m'avait coulé dans la bouche, eût rappelé mon âme qui n'était pas loin de mon cadavre, encore tout tiède et encore disposé aux fonctions de la vie. En effet, sitôt que je fus à terre, ma douleur s'en alla, avant même de se perdre en ma mémoire; et la faim, dont pendant mon voyage j'avais été beaucoup travaillé, ne me fit trouver en sa place qu'un léger souvenir de l'avoir perdue.

A peine, quand je fus relevé, eus-je observé la plus large de quatre grandes rivières qui forment un lac en s'abouchant, que l'esprit ou l'âme invisible des simples qui s'exhalent sur cette contrée, me vint réjouir l'odorat; et je connus que les cailloux n'y étaient ni durs ni raboteux, et qu'ils avaient soin de s'amollir quand on marchait dessus. Je rencontrai d'abord une forêt de cinq avenues, dont les arbres, par leur excessive hauteur, semblaient porter au ciel un parterre de haute futaie.

En promenant mes yeux de la racine au sommet, puis les précipitant du faîte jusqu'au pied, je doutais si la terre les portait, ou si eux-mêmes ne portaient point la terre pendue à leurs racines; leur front, superbe-

ment élevé, semblait aussi plier, comme par force, sous la pesanteur des globes célestes, dont on dirait qu'ils ne soutiennent la charge qu'en gémissant; leurs bras étendus vers le ciel témoignaient, en l'embrassant, demander aux astres la bénignité toute pure de leurs influences, et les recevoir, avant qu'elles aient rien perdu de leur innocence, au lit des éléments. Là, de tous côtés, les fleurs, sans avoir eu d'autre jardinier que la nature, respirent une haleine si douce, quoique sauvage, qu'elle réveille et satisfait l'odorat. Là, l'incarnat d'une rose sur l'églantier, et l'azur éclatant d'une violette sous des ronces, ne laissant point de liberté pour le choix, font juger qu'elles sont toutes deux plus belles l'une que l'autre; là, le printemps compose toutes les saisons; là, ne germe point de plante vénéneuse, que sa naissance ne trahisse sa conversation; là, les ruisseaux, par un agréable murmure, racontent leurs voyages aux cailloux; là, mille petits gosiers emplumés font retentir la forêt au bruit de leurs mélodieuses chansons; et la trémoussante assemblée de ces divins musiciens est si générale, qu'il semble que chaque feuille, dans ce bois, ait pris la langue et la figure d'un rossignol; et même l'Écho prend tant de plaisir à leurs airs, qu'on dirait, à les lui entendre répéter, qu'elle [1] ait envie de les apprendre.

A côté de ce bois se voient deux prairies, dont le vert gai, continu, fait une émeraude à perte de vue. Le mélange confus des peintures, que le printemps attache à cent petites fleurs, en égare les nuances l'une dans l'autre, avec une si agréable confusion, qu'on ne sait si ces fleurs, agitées par un doux zéphir, courent plutôt après elles-mêmes qu'elles ne fuient pour échapper aux

1. *Elle* se rapporte à Écho, la nymphe qui, dans la mythologie ancienne, personnifie ce phénomène d'acoustique.

caresses de ce vent folâtre. On prendrait même cette prairie pour un océan, à cause qu'elle est comme une mer qui n'offre point de rivage; en sorte que mon œil, épouvanté d'avoir couru si loin sans découvrir le bord, y envoyait vitement ma pensée; et ma pensée, doutant que ce fût l'extrémité du monde, se voulait persuader que des lieux si charmants avaient peut-être forcé le ciel de se joindre à la Terre.

Au milieu d'un tapis si vaste et si plaisant, court, à bouillons d'argent, une fontaine rustique, qui couronne ses bords d'un gazon émaillé de bassinets [1], de violettes et de cent autres petites fleurs, qui semblent se presser à qui s'y mirera la première. Cette fontaine est encore au berceau, car elle ne vient que de naître, et sa face jeune et polie ne montre pas seulement une ride. Les grands cercles qu'elle promène, en revenant mille fois sur elle-même, montrent que c'est bien à regret qu'elle sort de son pays natal.

Il faut que je vous avoue qu'à la vue de tant de belles choses, je me sentis chatouillé d'une sorte d'agréable douleur. Le vieux poil me tomba, pour faire place à d'autres cheveux plus épais et plus déliés. Je sentis ma jeunesse se rallumer, mon visage devenir vermeil, ma chaleur naturelle se remêler doucement à mon humide radical; enfin, je reculai sur mon âge environ quatorze ans.

J'avais cheminé une demi-lieue à travers une forêt de jasmins et de myrtes, quand j'aperçus, couché à l'ombre, je ne sais quoi qui remuait. C'était un jeune adolescent, dont la majestueuse beauté me força presque à l'adoration. Il se leva pour m'en empêcher :

« Ce n'est pas à moi, s'écria-t-il; c'est à Dieu que tu dois ces humilités!

1. *Bassinet,* nom vulgaire de la renoncule des prés, dite aussi *bouton d'or*.

— Vous voyez une personne, lui répondis-je, consternée de tant de miracles, que je ne sais par lequel débuter mes admirations; car, venant d'un monde que vous prenez sans doute ici pour une lune, je pensais être abordé dans un autre, que ceux de mon pays appellent la Lune aussi; et voilà que je me trouve en paradis, aux pieds d'un dieu qui ne veut pas être adoré.

— Hormis la qualité de Dieu, me répliqua-t-il, dont je ne suis que la créature, ce que vous dites est véritable; cette terre-ci est la Lune, que vous voyez de votre globe; et ce lieu-ci où vous marchez est..... »

(*Ici le texte, imprimé, comme on sait, après la mort de l'auteur, d'après un manuscrit volontairement ou accidentellement incomplet, présente une suite de phrases et de périodes dont il est assez difficile de fixer le sens précis et que nous croyons inutile de reproduire. Autant qu'on peut le déduire de ces fragments rassemblés, le jeune homme apprend au nouveau venu que la Terre eut pour premiers habitants des transfuges de la Lune, qui, là-bas, furent honorés par les peuples, selon le lieu, comme patriarches bibliques ou comme divinités mythologiques. Mais le jour vint où l'un des enfants de ces anciens habitants de la Lune, ennuyé de la compagnie des habitants de la Terre, dont l'innocence se corrompait, eut envie de les abandonner.*)

« Ce personnage toutefois, reprend le jeune homme, ne jugea point de retraite assurée contre l'ambition de ses parents qui s'égorgeaient déjà pour le partage de votre monde, sinon le pays bienheureux dont son aïeul lui avait tant parlé, et dont personne n'avait encore observé le chemin. Mais son imagination y suppléa..... Il remplit de fumée deux grands vases, qu'il luta hermétiquement, et se les attacha sous les ailes. La fumée aussitôt, qui tendait à s'élever, et qui ne pouvait pénétrer le

métal, poussa les vases en haut, et, de la sorte, enlevèrent avec eux ce grand homme [1]. Quand il fut monté jusques à la Lune, et qu'il eut jeté les yeux sur ce beau jardin, un épanouissement de joie presque surnaturelle lui fit connaître que c'était le lieu où son aïeul avait autrefois demeuré. Il délia promptement les vaisseaux qu'il avait ceints comme ailes autour de ses épaules, et le fit avec tant de bonheur, qu'à peine était-il en l'air quatre toises au-dessus de la Lune, qu'il prit congé de ses nageoires. L'élévation cependant était assez grande pour le beaucoup blesser, sans le grand tour de sa robe, où le vent s'engouffra, et le soutint doucement, jusqu'à ce qu'il eût mis pied à terre. Pour les deux vases, ils montèrent jusqu'à un certain espace où ils sont demeurés : et c'est ce qu'aujourd'hui vous appelez les Balances.

« Il faut maintenant que je vous raconte la façon dont j'y suis venu. Je crois que vous n'aurez pas oublié mon nom ; car je vous l'ai dit naguère [2]. Vous saurez donc que j'habitais sur les agréables bords d'un des plus renommés fleuves de votre monde, où je menais, parmi mes livres, une vie assez douce pour ne pas regretter, encore qu'elle s'écoulât. Cependant, plus les lumières de mon esprit croissaient, plus croissait aussi la connaissance de celles que je n'avais point. Jamais nos savants ne me rappelaient l'illustre Mada, que le souvenir de sa philosophie parfaite ne me fît soupirer. Je désespérais de la pouvoir acquérir, quand un jour, après avoir longtemps rêvé, je pris de l'aimant environ deux pieds en carré, que je mis dans un fourneau ; puis, lorsqu'il fut bien purgé, précipité et dissous, j'en tirai l'attractif

1. Avons-nous besoin de faire remarquer qu'on trouve indiquée là, sans explication théorique à vrai dire, l'idée de l'aérostat à air chaud, plus d'un siècle avant la premiere expérience des frères Montgolfier ?

2. Ceci se rapporte à un passage qui devait se trouver dans la partie ou le texte offre des lacunes.

calciné, et le réduisis à la grosseur d'environ une balle médiocre.

« En suite de ces préparations, je fis construire une machine de fer fort légère, dans laquelle j'entrai ; et, lorsque je fus bien ferme et bien appuyé sur le siège, je jetai fort haut en l'air cette boule d'aimant. Or la machine de fer, que j'avais forgée tout exprès plus massive au milieu qu'aux extrémités, fut enlevée aussitôt, et dans un parfait équilibre, à cause qu'elle se poussait toujours plus vite par cet endroit. Ainsi donc, à mesure que j'arrivai où l'aimant m'avait attiré, je rejetais aussitôt ma boule en l'air au-dessus de moi.

— Mais, l'interrompis-je, comment lanciez-vous votre balle si droit au-dessus de votre chariot, qu'il ne se trouvât jamais à côté ?

— Je ne vois point de merveille en cette aventure, me dit-il ; car l'aimant poussé, qui était en l'air, attirait le fer droit à lui ; et, par conséquent, il était impossible que je montasse jamais à côté. Je vous dirai même que, tenant ma boule en ma main, je ne laissais pas de monter, parce que le chariot courait toujours à l'aimant que je tenais au-dessus de lui ; mais la saillie de ce fer, pour s'unir à ma boule, était si violente, qu'elle me faisait plier le corps en double, de sorte que je n'osai tenter qu'une fois cette nouvelle expérience. A la vérité, c'était un spectacle à voir bien étonnant ; car l'acier de cette maison volante, que j'avais poli avec beaucoup de soin, réfléchissait de tous côtés la lumière du soleil, si vive et si brillante, que je croyais moi-même être tout en feu.

« Enfin, après avoir beaucoup jeté et volé après mon coup, j'arrivai, comme vous avez fait, à un terme où je tombai vers ce monde-ci ; et, parce qu'en cet instant je tenais ma boule bien serrée entre mes mains, ma machine, dont le siège me pressait pour m'approcher de son attractif, ne me quitta point : tout ce qui me res-

tait à craindre, c'était de me rompre le cou ; mais, pour m'en garantir, je rejetais ma boule de temps en temps, afin que la violence de la machine, retenue par son attractif, se ralentît, et qu'ainsi ma chute fût moins rude, comme en effet il arriva ; car, quand je me vis à deux ou trois cents toises près de terre, je lançai ma balle de tous côtés à fleur du chariot, tantôt deçà, tantôt delà, jusqu'à ce que je m'en visse à une certaine distance ; et aussitôt je la jetai au-dessus de moi, et, ma machine l'ayant suivie, je la quittai, et me laissai tomber d'un autre côté le plus doucement que je pus sur le sable, de sorte que ma chute ne fut pas plus violente que si je fusse tombé de ma hauteur. Je ne vous représenterai point l'étonnement qui me saisit à la vue des merveilles qui sont céans, parce qu'il fut à peu près semblable à celui dont je vous viens de voir consterné. »

(*Autre lacune : l'auteur redevient héros du récit.*)

J'avais à peine goûté... (de ce fruit), qu'une épaisse nuée tomba sur mon âme : je ne vis plus personne autour de moi, et mes yeux ne reconnurent en tout l'hémisphère une seule trace du chemin que j'avais fait, et, avec tout cela, je ne laissais pas de me souvenir de tout ce qui m'était arrivé. Quand depuis j'ai fait réflexion sur ce miracle, je me suis figuré que l'écorce du fruit où j'avais mordu ne m'avait pas tout à fait abruti, à cause que mes dents, la traversant, se sentirent un peu du jus qu'elle couvrait, dont l'énergie avait dissipé la malignité de l'écorce. Je restai bien surpris de me voir tout seul au milieu d'un pays que je ne connaissais point. J'avais beau promener mes yeux, et les jeter par la campagne, aucune créature ne s'offrait pour les consoler. Enfin, je résolus de marcher jusqu'à ce que la fortune me fît rencontrer la compagnie, ou de quelques bêtes, ou de la mort.

Elle m'exauça, car, au bout d'un demi-quart de lieue, je rencontrai deux forts grands animaux, dont l'un s'arrêta devant moi; l'autre s'enfuit légèrement au gîte (au moins, je le pensai ainsi), à cause qu'à quelque temps de là je le vis revenir accompagné de plus de sept ou huit cents de même espèce, qui m'environnèrent.

Quand je les pus discerner de près, je connus qu'ils avaient la taille et la figure comme nous. Cette aventure me fit souvenir de ce que jadis j'avais ouï conter, à ma nourrice, des sirènes, des faunes et des satyres. De temps en temps, ils élevaient des huées si furieuses, causées sans doute par l'admiration de me voir, que je croyais quasi être devenu monstre. Enfin, une de ces bêtes-hommes, m'ayant pris par le col, de même que font les loups quand ils enlèvent des brebis, me jeta sur son dos et me mena dans leur ville, où je fus plus étonné que devant, quand je reconnus en effet que c'étaient des hommes, de n'en rencontrer pas un qui ne marchât à quatre pattes.

Lorsque ce peuple me vit si petit (car la plupart d'entre eux ont douze coudées de longueur), et mon corps soutenu de deux pieds seulement, ils ne purent croire que je fusse un homme; car ils tenaient que, la nature ayant donné aux hommes, comme aux bêtes, deux jambes et deux bras, ils s'en devaient servir comme eux. Et, en effet, rêvant depuis là-dessus, j'ai songé que cette situation de corps n'était point trop extravagante, quand je me suis souvenu que les enfants, lorsqu'ils ne sont encore instruits que de la nature, marchent à quatre pieds, et qu'ils ne se lèvent sur deux que par le soin de leurs nourrices, qui les dressent dans de petits chariots, et leur attachent des lanières pour les empêcher de choir sur les quatre, comme la seule assiette où la figure de notre masse incline de se reposer.

Ils disaient donc (à ce que je me suis fait depuis in-

terpréter) qu'infailliblement j'étais la femelle du petit animal de la reine. Ainsi je fus, en qualité de telle ou d'autre chose, mené droit à l'hôtel de ville, où je remarquai, selon le bourdonnement et les postures que faisaient et le peuple et les magistrats, qu'ils consultaient ensemble ce que je pouvais être. Quand ils eurent longtemps conféré, un certain bourgeois, qui gardait les bêtes rares, supplia les échevins de me commettre à sa garde, en attendant que la reine m'envoyât querir pour vivre avec mon mâle. On n'en fit aucune difficulté, et ce bateleur me porta à son logis, où il m'instruisit à faire des culbutes, à figurer des grimaces; et, les après-dînées, il faisait prendre à la porte un certain prix de ceux qui me voulaient voir. Mais le ciel, fléchi de mes douleurs, et fâché de voir profaner le temple de son maître, voulut qu'un jour, comme j'étais attaché au bout d'une corde, avec laquelle le charlatan me faisait sauter pour divertir le monde, j'entendis la voix d'un homme qui me demanda en grec qui j'étais. Je fus bien étonné d'entendre parler, en ce pays-là, comme en notre monde. Il m'interrogea quelque temps; je lui répondis, et lui contai ensuite généralement toute l'entreprise et le succès de mon voyage. Il me consola, et je me souviens qu'il me dit : « Hé bien, mon fils, vous portez enfin la peine des faiblesses de votre monde. Il y a du vulgaire, ici comme là, qui ne peut souffrir la pensée des choses où il n'est point accoutumé. Mais sachez qu'on ne vous traite qu'à la pareille; et que, si quelqu'un de cette terre avait monté dans la vôtre, avec la hardiesse de se dire homme, vos savants le feraient étouffer comme un monstre. »

Il me promit ensuite qu'il avertirait la cour de mon désastre; et il ajouta qu'aussitôt qu'il avait su la nouvelle qui courait de moi, il était venu pour me voir, et m'avait reconnu pour un homme du monde dont je

disais être; parce qu'il y avait autrefois voyagé, et qu'il avait demeuré en Grèce, où on l'appelait le *démon de Socrate*[1]; qu'il avait, depuis la mort de ce philosophe, gouverné et instruit, à Thèbes, Épaminondas; qu'ensuite, étant passé chez les Romains, la justice l'avait attaché au parti du jeune Caton; qu'après sa mort, il s'était donné à Brutus[2]; que tous ces grands personnages n'ayant laissé en ce monde à leurs places que le fantôme de leurs vertus, il s'était retiré, avec ses compagnons, dans les temples et dans les solitudes.

« Enfin, ajouta-t-il, le peuple de votre Terre devint si stupide et si grossier, que mes compagnons et moi perdîmes tout le plaisir que nous avions autrefois pris à l'instruire, Il n'est pas que vous n'ayez entendu parler de nous, car on nous appelait oracles, nymphes, génies, fées, dieux, foyers, lémures, larves, lamiers, farfadets, naïades, ombres, mânes, spectres et fantômes, et nous abandonnâmes votre monde sous le règne d'Auguste, un peu après que j'eus apparu à Drusus[3], fils de Livia, qui portait la guerre en Allemagne, et que je lui eus défendu de passer outre. Il n'y a pas longtemps que j'en suis arrivé pour la seconde fois; depuis cent ans en çà, j'ai eu commission d'y faire un voyage : j'ai rôdé beaucoup en Europe, et conversé avec des personnes que possible vous aurez connues. Un jour, entre autres, j'apparus à Cardan, comme il étudiait;

1. Les anciens et les modernes ont beaucoup discuté sur le *démon de Socrate*. Plutarque, dans un traité sur ce sujet, auquel d'ailleurs Cyrano fait ici allusion, en citant Épaminondas, dit que ce démon ou génie s'était attaché à Socrate dès sa naissance, qu'il lui donnait une vision sûre, lui servait de guide, l'éclairait dans les choses obscures et impénétrables à la raison humaine, lui parlait par une sorte d'inspiration divine, et dirigeait toutes ses actions. (Voy. l'extrait de préface placé à la fin du volume.)

2. Allusion au fantôme qui apparut, dit-on, à Brutus un peu avant la bataille de Philippes.

3. Ce trait est rapporté par Dion Cassius (*Hist. d'Auguste*, ch. xxiii)

je l'instruisis de quantité de choses, et, en récompense, il me promit qu'il témoignerait à la postérité de qui il tenait les miracles qu'il s'attendait d'écrire. J'y vis Agrippa, l'abbé Tritème, le docteur Fauste, La Brosse, César et une certaine cabale des jeunes gens que le vulgaire a connus sous le nom de Chevaliers de la Rose-Croix[1], à qui j'ai enseigné quantité de souplesses et de secrets naturels, qui sans doute les auront fait passer pour de grands magiciens. Je connus aussi Campanella; ce fut moi qui lui conseillai, pendant qu'il était à l'Inquisition dans Rome, de styler son visage et son corps aux postures ordinaires de ceux dont il avait besoin de connaître l'intérieur, afin d'exciter chez soi par une même assiette les pensées que cette même situation avait appelées dans ses adversaires, parce qu'ainsi il ménagerait mieux leur arme, quand il la connaîtrait, et il commença, à ma prière, un livre que nous intitulâmes *de Sensu rerum*[2]. J'ai fréquenté pareillement en France La Mothe Le Vayer et Gassendi[3]. Le second est un homme qui écrit autant en philosophe que le premier y vit. J'ai connu quantité d'autres gens, que votre siècle traite de devins, mais je n'ai trouvé en eux que beaucoup d'orgueil. Enfin, comme je traversais de votre pays en Angleterre, pour étudier les mœurs de ses habitants, je rencontrai un homme, la honte de son pays; car, certes, c'est une honte aux grands de

1. Sorte d'association mystérieuse qui disait posséder des secrets précieux pour arriver à une rénovation sociale. Le savant G. Naudé, bibliothécaire de Mazarin, publia en 1623 une *Instruction à la France sur la vérité de l'histoire des frères de la Rose-Croix*.

2. Campanella, célèbre philosophe italien, né en 1568, mort en 1639. Adversaire déclaré de la vieille école scolastique, il dut à la hardiesse de ses pensées d'être accusé d'hérésie et de conspiration contre l'État. Il passa vingt-sept ans en prison. Il reconnaissait comme principe de toute science l'étude de la nature et prétendait, comme Socrate et Cardan, avoir un démon ou génie familier qui l'assistait souvent de ses conseils.

3. Voyez la notice biographique en tête du volume.

votre État de reconnaître en lui, sans l'adorer, la vertu dont il est le trône. Pour abréger son panégyrique, il est tout esprit, il est tout cœur, et il a toutes ces qualités, dont une jadis suffisait à marquer un héros : c'était Tristan l'Hermite. Véritablement, il faut que je vous avoue que, quand je vis une vertu si haute, j'appréhendai qu'elle ne fût pas reconnue; c'est pourquoi je tâchai de lui faire accepter trois fioles : la première était pleine d'huile de talk, l'autre de poudre de projection, et la dernière d'or potable; mais il les refusa avec un dédain plus généreux que Diogène ne reçut les compliments d'Alexandre. Enfin, je ne puis rien ajouter à l'éloge de ce grand homme, sinon que c'est le seul poète, le seul philosophe et le seul homme libre que vous ayez [1]. Voilà les personnes considérables que j'ai fréquentées; toutes les autres, au moins de celles que j'ai connues, sont si fort au-dessous de l'homme que j'ai vu des bêtes un peu au-dessus.

« Au reste, je ne suis point originaire de votre Terre ni de celle-ci : je suis né dans le Soleil. Mais, parce que quelquefois notre monde se trouve trop peuplé, à cause de la longue vie de ses habitants, et qu'il est presque exempt de guerres et de maladies, de temps en temps nos magistrats envoient des colonies dans les mondes des environs.

« Quant à moi, je fus commandé pour aller au vôtre, et déclaré chef de la peuplade qu'on y envoyait avec moi.

« J'ai passé depuis en celui-ci, pour les raisons que je vous ai dites; et ce qui fait que j'y demeure actuellement, c'est que les hommes y sont amateurs de la

1. Tristan l'Hermite, que Cyrano juge ici en ami, fut à la vérité un poète dramatique de talent, qui, bien qu'absolument oublié aujourd'hui, brilla cependant à côté du grand Corneille; mais il ne nous est pas revenu que par son caractère et par ses mœurs il méritât un aussi pompeux éloge.

vérité; qu'on n'y voit point de pédants; que les philosophes ne se laissent persuader qu'à la raison, et que ni l'autorité d'un savant ni le plus grand nombre ne l'emportent point sur l'opinion d'un batteur en grange, quand il raisonne aussi fortement. Bref, en ce pays, on ne compte pour insensés que les sophistes et les orateurs [1]. »

Je lui demandai combien de temps ils vivaient. Il me répondit trois ou quatre mille ans, et continua de cette sorte :

« Encore que les habitants du Soleil ne soient pas en aussi grand nombre que ceux de ce monde, le Soleil en regorge bien souvent.

« Ce que je vous dis ne vous doit pas sembler une chose étonnante: car, quoique notre globe soit très vaste, et le vôtre petit, quoique nous ne mourions qu'après quatre mille ans, et vous après un demi-siècle, apprenez que, tout de même qu'il n'y a pas tant de cailloux que de terre, ni tant de plantes que de cailloux, ni tant d'animaux que de plantes, ni tant d'hommes que d'animaux; ainsi, il n'y doit pas avoir tant de démons que d'hommes, à cause des difficultés qui se rencontrent à la création d'un composé parfait. »

Je lui demandai s'ils étaient des corps comme nous. Il me répondit que oui; qu'ils étaient des corps, mais non pas comme nous, ni comme aucune chose que nous estimons telle; parce que nous n'appelons vulgairement corps que ce que nous pouvons toucher; qu'au reste, il n'y avait rien en la nature qui ne fût matériel; et que, quoiqu'ils le fussent eux-mêmes, ils étaient contraints, quand ils voulaient se faire voir à nous, de prendre des corps proportionnés à ce que nos sens sont capables de connaître; et que c'était sans doute ce qui

1. Par orateurs il faut entendre les vains parleurs.

avait fait penser à beaucoup de gens que les histoires qui se contaient d'eux n'étaient qu'un effet de la rêverie des faibles, à cause qu'ils n'apparaissaient que de nuit; et il ajouta que, comme ils étaient contraints de bâtir eux-mêmes à la hâte le corps dont il fallait qu'ils se servissent, ils n'avaient pas le temps bien souvent de les rendre propres qu'à choir seulement dessous nos sens, tantôt l'ouïe, comme les voix des oracles; tantôt la vue, comme les spectres; que, cette masse n'étant qu'un air épaissi de telle ou de telle façon, la lumière, par sa chaleur, les détruisait, ainsi qu'on voit qu'elle dissipe un brouillard en le dilatant.

Tant de belles choses qu'il m'expliquait me donnèrent la curiosité de l'interroger sur sa naissance et sur sa mort; si au pays du Soleil l'individu venait au jour comme chez nous, et s'il mourait par le désordre de son tempérament ou la rupture de ses organes.

« Il y a trop peu de rapport, dit-il, entre vos sens et l'explication de ces mystères. Vous vous imaginez, vous autres, que ce que vous ne sauriez comprendre est spirituel, ou qu'il n'est point; mais cette conséquence est très fausse, et c'est un témoignage qu'il y a dans l'univers un million peut-être de choses qui, pour être connues, demanderaient en vous un million d'organes tous différents. Moi, par exemple, je connais par mes sens la cause de la sympathie de l'aimant avec le pôle, celle du reflux de la mer, et ce que l'animal devient après sa mort; vous autres, ne sauriez donner jusqu'à ces hautes conceptions que par la foi, à cause que les proportions à ces miracles vous manquent, non plus qu'un aveugle ne saurait s'imaginer ce que c'est que la beauté d'un paysage, le coloris d'un tableau et les nuances de l'iris; ou bien il se les figurera tantôt comme quelque chose de palpable comme le manger, comme un son ou comme une odeur.

« Tout de même, si je voulais vous expliquer ce que j'aperçois, par les sens qui vous manquent, vous vous le représenteriez comme quelque chose qui peut être ouï, vu, touché, flairé ou savouré, et ce n'est rien cependant de tout cela. »

Il en était là de son discours, quand mon bateleur s'aperçut que la chambre commençait à s'ennuyer de mon jargon, qu'ils n'entendaient point, et qu'ils prenaient pour un grognement non articulé; il se remit de plus belle à tirer ma corde, pour me faire sauter, jusqu'à ce que, les spectateurs étant soûls de rire et d'assurer que j'avais presque autant d'esprit que les bêtes de leurs pays, ils se retirèrent chacun chez soi.

J'adoucissais ainsi la dureté des mauvais traitements de mon maître par les visites que me rendait cet officieux démon; car, de m'entretenir avec ceux qui me venaient voir, outre qu'ils me prenaient pour un animal des mieux enracinés dans la catégorie des brutes, ni je ne savais leur langue, ni eux n'entendaient pas la mienne, et jugez ainsi quelque proportion; car vous saurez que deux idiomes seulement sont usités en ce pays, l'un qui sert aux grands, et l'autre qui est particulier pour le peuple.

Celui des grands n'est autre chose qu'une différence de tons non articulés, à peu près semblables à notre musique, quand on n'a pas ajouté les paroles à l'air; et certes c'est une invention tout ensemble et bien utile et bien agréable; car, quand ils sont las de parler, ou quand ils dédaignent de prostituer leur gorge à cet usage, ils prennent ou un luth ou un autre instrument, dont ils se servent aussi bien que de la voix à se communiquer leurs pensées; de sorte que quelquefois ils se rencontreront jusqu'à quinze ou vingt de compagnie, qui agiteront un point de théologie, ou les difficultés d'un

procès, par un concert, le plus harmonieux dont on puisse chatouiller l'oreille.

Le second langage, qui est en usage chez le peuple, s'exécute par le trémoussement des membres; mais non pas peut-être comme on se le figure, car certaines parties du corps signifient un discours tout entier. L'agitation, par exemple, d'un doigt, d'une main, d'une oreille, d'une lèvre, d'un bras, d'un œil, d'une joue, feront, chacun en particulier, une oraison ou une période, avec tous ses membres. D'autres ne servent qu'à désigner des mots, comme un pli sur le front, les divers frissonnements des muscles, les renversements des mains, les battements de pied, les contorsions de bras; de sorte que, quand ils parlent, avec la coutume qu'ils ont prise d'aller tout nus, leurs membres, accoutumés à gesticuler leurs conceptions, se remuent si dru, qu'il ne semble pas un homme qui parle, mais un corps qui tremble.

Presque tous les jours le démon me venait visiter, et ses merveilleux entretiens me faisaient passer sans ennui les violences de ma captivité. Enfin, un matin, je vis entrer dans ma logette un homme que je ne connaissais point, et qui, m'ayant fort longtemps léché, m'enleva doucement par les aisselles et de l'une des pattes dont il me soutenait, de peur que je me blessasse, me jeta sur son dos, où je me trouvai si mollement et si à mon aise, qu'avec l'affliction que me faisait sentir un traitement de bête, il ne me prit aucune envie de me sauver, et puis, ces hommes qui marchent à quatre pieds vont bien d'une autre vitesse que nous, puisque les plus pesants attrapent les cerfs à la course.

Je m'affligeais cependant outre mesure de n'avoir point de nouvelles de mon courtois démon, et, le soir de la première traite, arrivé que je fus au gîte, je me promenais dans la cour de l'hôtellerie, attendant que le manger fût prêt, lorsqu'un homme, fort jeune et

assez beau, me vint rire au nez, et jeter à mon col ses deux pieds de devant[1]. Après que je l'eus quelque temps considéré : « Quoi ! me dit-il en français, vous ne connaissez plus votre ami ? »

Je vous laisse à penser ce que je devins alors. Certes, ma surprise fut si grande, que dès lors je m'imaginai que tout le globe de la Lune, tout ce qui m'y était arrivé et tout ce que j'y voyais n'était qu'enchantement ; et cet homme-bête, étant le même qui m'avait servi de monture, continua de me parler ainsi :

« Vous m'aviez promis que les bons offices que je vous rendrais ne vous sortiraient jamais de la mémoire, et cependant il semble que vous ne m'ayez jamais vu ! »

Mais, voyant que je demeurais dans mon étonnement : « Enfin, ajouta-t-il, je suis le démon de Socrate. » Ce discours augmenta mon étonnement ; mais, pour m'en tirer, il me dit : « Je suis le démon de Socrate, qui vous ai diverti pendant votre prison, et qui, pour vous continuer mes services, me suis revêtu du corps avec lequel je vous portai hier.

— Mais, l'interrompis-je, comment tout cela se peut-il faire, vu qu'hier vous étiez d'une taille extrêmement longue, et qu'aujourd'hui vous êtes très court ; qu'hier vous aviez une voix faible et cassée, et qu'aujourd'hui vous en avez une claire et vigoureuse ; qu'hier enfin vous étiez un vieillard tout chenu, et que vous n'êtes aujourd'hui qu'un jeune homme ? Quoi donc ! au lieu qu'en mon pays on chemine de la naissance à la mort, les animaux de celui-ci vont de la mort à la naissance, et rajeunissent à force de vieillir ?

— Sitôt que j'eus parlé au prince, me dit-il, après

1. Nous avons vu plus haut que les hommes des États lunaires, quoique conformés comme ceux de la Terre, marchent à *quatre pattes* : les *pieds de devant* sont donc les bras.

avoir reçu l'ordre de vous conduire à la cour, je vous allai trouver où vous étiez, et, vous ayant porté ici, j'ai senti le corps que j'informais si atténué de lassitude, que tous les organes me refusaient leurs fonctions ordinaires, en sorte que je me suis enquis du chemin de l'hôpital, où, entrant, j'ai trouvé le corps d'un jeune homme qui venait d'expirer par un accident fort bizarre, et pourtant fort commun en ce pays..... Je m'en suis approché, feignant d'y connaître encore du mouvement, et protestant à ceux qui étaient présents qu'il n'était point mort, et que ce qu'on croyait lui avoir fait perdre la vie n'était qu'une simple léthargie ; de sorte que, sans être aperçu, j'ai approché ma bouche de la sienne, où je suis entré comme par un souffle ; lors mon vieux cadavre est tombé, et, comme si j'eusse été ce jeune homme, je me suis levé, et m'en suis venu vous chercher, laissant là les assistants crier miracle. »

On nous vint querir là-dessus, pour nous mettre à table, et je suivis mon conducteur dans une salle magnifiquement meublée, mais où je ne vis rien de préparé pour manger. Une si grande solitude (absence) de viande, lorsque je périssais de faim, m'obligea de lui demander où l'on avait mis le couvert. Je n'écoutai point ce qu'il me répondit, car trois ou quatre jeunes garçons, enfants de l'hôte, s'approchèrent de moi dans cet instant, et avec beaucoup de civilité me dépouillèrent jusqu'à la chemise. Cette nouvelle cérémonie m'étonna si fort, que je n'en osai pas seulement demander la cause à mes beaux valets de chambre ; et je ne sais comment mon guide, qui me demanda par où je voulais commencer, put tirer de moi ces deux mots : *Un potage;* mais je les eus à peine proférés, que je sentis l'odeur du plus succulent mitonné qui frappa jamais le nez du mauvais riche. Je voulus me lever de ma place pour chercher à

la piste la source de cette agréable fumée; mais mon porteur m'en empêcha :

« Où voulez-vous aller? me dit-il. Nous irons tantôt à la promenade, mais maintenant il est saison de manger; achevez votre potage, et puis nous ferons venir autre chose.

— Et où diable est ce potage? lui répondis-je presque en colère. Avez-vous fait gageure de vous moquer de moi tout aujourd'hui?

— Je pensais, me répliqua-t-il, que vous eussiez vu, à la ville d'où nous venons, votre maître, ou quelque autre, prendre ses repas; c'est pourquoi je ne vous avais point dit de quelle façon on se nourrit ici. Puis donc que vous l'ignorez encore, sachez que l'on n'y vit que de fumée. L'art de cuisinerie est de renfermer, dans de grands vaisseaux moulés exprès, l'exhalaison qui sort des viandes en les cuisant; et, quand on en a ramassé de plusieurs sortes et de différents goûts, selon l'appétit de ceux que l'on traite, on débouche le vaisseau où cette odeur est assemblée, on en découvre après cela un autre, et ainsi jusqu'à ce que la compagnie soit repue. A moins que vous n'ayez déjà vécu de cette sorte, vous ne croirez jamais que le nez, sans dents et sans gosier, fasse, pour nourrir l'homme, l'office de la bouche; mais je vous le veux faire voir par expérience. »

Il n'eut pas plus tôt achevé, que je sentis entrer successivement dans la salle tant d'agréables vapeurs, et si nourrissantes, qu'en moins de demi-quart d'heure je me sentis tout à fait rassasié.

Quand nous fûmes levés : « Ceci n'est pas, dit-il, une chose qui doive causer beaucoup d'admiration, puisque vous ne pouvez pas avoir tant vécu, sans avoir observé qu'en votre monde les cuisiniers, les pâtissiers et les rôtisseurs, qui mangent moins que les personnes d'une autre vocation, sont pourtant beaucoup plus gras. D'où

procède leur embonpoint, à votre avis, si ce n'est de la fumée dont ils sont sans cesse environnés, et laquelle pénètre leur corps et les nourrit? Aussi les personnes de ce monde jouissent d'une santé bien moins interrompue et plus vigoureuse, à cause que la nourriture n'engendre presque point d'excréments, qui sont l'origine de presque toutes les maladies. Vous avez peut-être été surpris lorsque avant le repas on vous a déshabillé, parce que cette coutume n'est pas usitée en votre pays; mais c'est la mode de celui-ci, et l'on en use ainsi, afin que l'animal soit plus transpirable à la fumée.

— Monsieur, lui repartis-je, il y a très grande apparence à ce que vous dites, et je viens moi-même d'en expérimenter quelque chose; mais je vous avouerai que, ne pouvant pas me débrutaliser si promptement, je serais bien aise de sentir un morceau palpable sous mes dents. »

Il me le promit; et toutefois ce fut pour le lendemain, à cause, dit-il, que de manger sitôt après le repas, cela me produirait une indigestion. Nous discourûmes encore quelque temps, puis nous montâmes à la chambre pour nous coucher.

Un homme, au haut de l'escalier, se présenta à nous, et, nous ayant envisagés attentivement, me mena dans un cabinet dont le plancher était couvert de fleurs d'orange à la hauteur de trois pieds, et mon démon, dans un autre, rempli d'œillets et de jasmins; il me dit, voyant que je paraissais étonné de cette magnificence, que c'étaient les lits du pays. Enfin, nous nous couchâmes chacun dans notre cellule; et, dès que je fus étendu sur mes fleurs, j'aperçus, à la lueur d'une trentaine de gros vers luisants enfermés dans un cristal (car on ne se sert point de chandelles), ces trois ou quatre jeunes garçons qui m'avaient déshabillé au souper, dont l'un se mit à me chatouiller les pieds, l'autre

les cuisses, l'autre les flancs, l'autre les bras, et tous avec tant de mignoteries et de délicatesse, qu'en moins d'un moment je me sentis assoupi.

Je vis entrer le lendemain mon démon, avec le soleil.

« Je vous veux tenir parole, me dit-il; vous déjeunerez plus solidement que vous ne soupâtes hier. »

A ces mots, je me levai, et il me conduisit, par la main, derrière le jardin du logis, où l'un des enfants de l'hôte nous attendait avec une arme à la main, presque semblable à nos fusils. Il demanda à mon guide si je voulais une douzaine d'alouettes, parce que les magots (il croyait que j'en fusse un) se nourrissaient de cette viande. A peine eus-je répondu que oui, que le chasseur déchargea un coup de feu, et vingt ou trente alouettes tombèrent à nos pieds toutes rôties. Voilà, m'imaginai-je aussitôt, ce qu'on dit, par proverbe, en notre monde, d'un pays où les alouettes tombent toutes rôties! Sans doute que quelqu'un était revenu d'ici.

« Vous n'avez qu'à manger, me dit mon démon; ils ont l'industrie de mêler parmi leur poudre et leur plomb une certaine composition qui tue, plume, rôtit, et assaisonne le gibier. » J'en ramassai quelques-unes, dont je mangeai sur sa parole, et, en vérité, je n'ai jamais en ma vie rien goûté de si délicieux.

Après ce déjeuner, nous nous mîmes en état de partir; et avec mille grimaces dont ils se servent, quand ils veulent témoigner de l'affection, l'hôte reçut un papier de mon démon. Je lui demandai si c'était une obligation pour la valeur de l'écot. Il me repartit que non; qu'il ne lui devait rien, et que c'étaient des vers. « Comment, des vers? lui répliquai-je. Les taverniers sont donc ici des curieux de rimes?

— C'est, me dit-il, la monnaie du pays, et la dé-

pense que nous venons de faire céans s'est trouvée montée à un sixain[1] que je lui viens de donner. Je ne craignais pas de demeurer court, car, quand nous ferions ici ripaille pendant huit jours, nous ne saurions dépenser un sonnet, et j'en ai quatre sur moi, avec deux épigrammes, deux odes et une églogue.

— Et plût à Dieu, lui dis-je, que cela fût de même en notre monde! J'y connais beaucoup d'honnêtes poètes qui meurent de faim, et qui feraient bonne chère, si on payait les traiteurs en cette monnaie. »

Je lui demandai si ces vers servaient toujours, pourvu qu'on les transcrivît : il me répondit que non, et continua ainsi : « Quand on en a composé, l'auteur les porte à la cour des monnaies, où les poètes jurés du royaume tiennent leur séance. Là, les versificateurs officiers mettent les pièces à l'épreuve, et, si elles sont jugées de bon aloi, on les taxe, non pas selon leur prix, c'est-à-dire qu'un sonnet ne vaut pas toujours un sonnet, mais selon le mérite de la pièce; et ainsi, quand quelqu'un meurt de faim, ce n'est jamais qu'un buffle[2], et les personnes d'esprit font toujours grand'chère. »

J'admirais, tout extasié, la police judicieuse de ce pays-là, et il poursuivit de cette façon : « Il y a encore d'autres personnes qui tiennent cabaret d'une manière bien différente. Lorsqu'on sort de chez eux, ils demandent, à proportion des frais, un acquit pour l'autre monde; et, dès qu'on le leur donne, ils écrivent dans un grand registre qu'ils appellent les comptes du grand jour, à peu près en ces termes : « *Item*, la valeur de « tant de vers, délivrés un tel jour, à un tel, qu'on m'y « doit rembourser aussitôt l'acquit reçu du premier « fonds qui s'y trouvera; » et, lorsqu'ils se sentent en danger de mourir, ils font hacher ces registres en mor-

1. Sixain, billet contenant six vers.
2. Autrement dit : ce n'est qu'un incapable en travaux littéraires.

ceaux, et les avalent; parce qu'ils croient que, s'ils n'étaient ainsi digérés, cela ne leur profiterait de rien. »

Cet entretien n'empêchait pas que nous ne continuassions de marcher, c'est-à-dire mon porteur à quatre pattes sous moi, et moi à califourchon sur lui. Je ne particulariserai point davantage les aventures qui nous arrêtèrent sur le chemin, qu'enfin nous terminâmes à la ville où le roi fait sa résidence.

Je n'y fus pas plus tôt arrivé, qu'on me conduisit au palais, où les grands me reçurent avec des admirations plus modérées que n'avait fait le peuple quand j'étais passé dans les rues. Mais la conclusion que j'étais sans doute la femelle du petit animal de la reine fut celle des grands comme celle du peuple. Mon guide me l'interprétait ainsi, et cependant lui-même n'entendait point cette énigme et ne savait qui était ce petit animal de la reine; mais nous en fûmes bientôt éclaircis. Le roi, quelque temps après m'avoir considéré, commanda qu'on l'amenât, et, à une demi-heure de là, je vis entrer, au milieu d'une troupe de singes qui portaient la fraise et le haut-de-chausses, un petit homme bâti presque tout comme moi, car il marchait à deux pieds; sitôt qu'il m'aperçut, il m'aborda par un *criado de vuestra merced*[1]! Je lui ripostai sa révérence à peu près en mêmes termes. Mais, hélas! ils ne nous eurent pas plus tôt vus parler ensemble, qu'ils crurent tous le préjugé véritable; et cette conjecture n'avait garde de produire un autre succès; car celui des assistants qui opinait pour nous avec plus de ferveur protestait que notre entretien était un grognement que la joie d'être rejoints, par un instinct naturel, nous faisait bourdonner.

Ce petit homme me conta qu'il était Européen, natif

1. Formule de civilité équivalant à *Votre humble serviteur.*

de la vieille Castille; qu'il avait trouvé moyen, avec des oiseaux, de se faire porter jusqu'au monde de la Lune, où nous étions alors; que, étant tombé entre les mains de la reine, elle l'avait pris pour un singe, à cause qu'ils habillent par hasard, en ce pays-là, les singes à l'espagnole[1]; et que, l'ayant à son arrivée trouvé vêtu de cette façon, elle n'avait point douté qu'il ne fût de l'espèce.

« Il faut bien dire, lui répliquai-je, qu'après leur avoir essayé toutes sortes d'habits, ils n'en ont point rencontré de plus ridicules, et que ce n'est qu'à cause de cela qu'ils les équipent de la sorte, n'entretenant ces animaux que pour s'en donner du plaisir.

— Ce n'est pas connaître, reprit-il, la dignité de notre nation, en faveur de qui l'univers ne produit des hommes que pour nous donner des esclaves, et pour qui la nature ne saurait engendrer que des matières de rire[2]. » Il me supplia ensuite de lui apprendre comment je m'étais osé hasarder de monter à la Lune, avec la machine dont je lui avais parlé; je lui répondis que c'était à cause qu'il avait emmené les oiseaux sur lesquels j'y pensais aller. Il sourit de cette raillerie, et, environ un quart d'heure après, le roi commanda aux gardeurs de singes de nous ramener ensemble, l'Espagnol et moi.

On exécuta de point en point la volonté du prince, de quoi je fus très aise, pour le plaisir que je recevais d'avoir quelqu'un qui m'entretînt pendant la solitude de ma brutification[3].

1. Critique des extravagances du costume que portaient alors les Espagnols.

2. Après la satire du costume, voici celle du caractère des Espagnols, évidemment convaincus d'être, à tous les points de vue, supérieurs à l'universalité des hommes.

3. État de bête brute où le réduisait l'opinion générale des gens du pays.

Un jour, mon mâle (car on me prenait toujours pour la femelle) me conta que ce qui l'avait véritablement obligé de courir toute la Terre, et enfin de l'abandonner pour la Lune, était qu'il n'avait pu trouver un seul pays où l'imagination même fût en liberté.

« Voyez-vous, me dit-il, à moins de porter un bonnet, quoi que vous puissiez dire de beau, s'il est contre les principes des docteurs de drap, vous êtes un idiot, un fou, et quelque chose de pis. On m'a voulu mettre, en mon pays, à l'inquisition, parce que, à la barbe des pédants, j'avais soutenu qu'il y avait du vide[1] et que je ne connaissais point de matière au monde plus pesante l'une que l'autre. »

Je lui demandai de quelles probabilités il appuyait une opinion si peu reçue. « Il faut, me répondit-il, pour en venir à bout, supposer qu'il n'y a qu'un élément; car, encore que nous voyions de l'eau, de la terre, de l'air et du feu séparés, on ne les trouve jamais pourtant si parfaitement purs, qu'ils ne soient encore engagés les uns avec les autres. Quand, par exemple, vous regardez du feu, ce n'est pas du feu, ce n'est que de l'eau beaucoup étendue; l'air n'est que de l'eau fort dilatée; l'eau n'est que de la terre qui se fond, et la terre elle-même n'est autre chose que de l'eau beaucoup resserrée; et ainsi, à pénétrer sérieusement la matière, vous connaîtrez qu'elle n'est qu'une, qui, comme excellente comédienne, joue ici-bas toutes sortes de per-

1. Chacun peut savoir combien fut vive vers le milieu du XVII[e] siècle la lutte entre les savants à propos du *vide*. On sait aussi que la victoire définitive fut assurée aux partisans de l'existence du vide par suite des expériences de Pascal sur la pesanteur de l'atmosphère. A voir plus bas la peine que prendra l'Espagnol pour accumuler — d'après les idées d'Épicure et de Gassendi — les meilleures raisons en faveur de l'existence du vide, nous pouvons conclure que Cyrano écrivait son ouvrage avant la fameuse expérience dite du puy de Dôme (1647) dont il n'eût pas manqué de se faire un argument sans réplique.

sonnages, sous toutes sortes d'habits; autrement, il faudrait admettre autant d'éléments qu'il y a de sortes de corps, et, si vous me demandez pourquoi le feu brûle et l'eau refroidit, vu que ce n'est qu'une seule matière, je vous réponds que cette matière agit par sympathie, selon la disposition où elle se trouve dans le temps qu'elle agit. Le feu, qui n'est rien que de la terre encore plus répandue qu'elle ne l'est pour constituer l'air, tâche de changer en elle, par sympathie, ce qu'elle rencontre. Ainsi la chaleur du charbon, étant le feu le plus subtil et le plus propre à pénétrer un corps, se glisse entre les pores de notre masse au commencement, parce que c'est une nouvelle matière qui nous remplit et nous fait exhaler en sueur; cette sueur, étendue par le feu, se convertit en fumée et devient air; cet air, encore davantage fondu par la chaleur des astres qui l'avoisinent, s'appelle feu, et l'autre partie, abandonnée par le froid, tombe en terre; l'eau, d'autre part, quoiqu'elle ne diffère de la matière du feu qu'en ce qu'elle est plus serrée, ne nous brûle pas, à cause que, étant serrée, elle demande par sympathie à resserrer les corps qu'elle rencontre; et le froid que nous sentons n'est autre chose que l'effet de notre chair, qui se replie sur elle-même par le voisinage de la terre ou de l'eau qui la contraint de lui ressembler. De là vient que les hydropiques remplis d'eau changent en eau toute la nourriture qu'ils prennent; de là vient que les bilieux changent en bile tout le sang que forme le foie. Supposé donc qu'il n'y ait qu'un seul élément, il est certissime que tous les corps, chacun selon sa qualité, inclinent également vers le centre de la Terre.

« Mais vous me demanderez pourquoi donc le fer, les métaux, la terre, le bois, descendent plus vite à ce centre qu'une éponge, si ce n'est à cause qu'elle est pleine d'air, qui tend naturellement en haut? Ce n'en est point

du tout la raison et voici comment je vous réponds : Quoiqu'une roche tombe avec plus de rapidité qu'une plume, l'une et l'autre ont même inclination pour ce voyage; mais un boulet de canon, par exemple, s'il trouvait la terre percée à jour, se précipiterait plus vite à son centre qu'une vessie grossie de vent; et la raison est que cette masse de métal est beaucoup de terre recognée en un petit canton, et que ce vent est fort peu de terre en beaucoup d'espace; car toutes les parties de la matière qui logent dans ce fer, jointes qu'elles sont les unes aux autres, augmentent leur force par l'union, à cause que, s'étant resserrées, elles se trouvent à la fin beaucoup à combattre contre peu, vu qu'une parcelle d'air, égale en grosseur au boulet, n'est pas égale en quantité.

« Sans prouver ceci par une enfilure de raisons, comment, par votre foi, une pique, une épée, un poignard, nous blessent-ils? si ce n'est à cause que l'acier étant une matière où les parties sont plus proches et plus enfoncées les unes dans les autres que non pas votre chair, dont les pores et la mollesse montrent qu'elle contient fort peu de matière répandue en un grand lieu, et que la pointe de fer qui nous pique étant une quantité presque innombrable de matière contre fort peu de chair, il la contraint de céder au plus fort, de même qu'un escadron bien pressé entame aisément un bataillon moins serré et plus étendu; car pourquoi une loupe d'acier embrasée est-elle plus chaude qu'un tronc de bois allumé? si ce n'est qu'il y a plus de feu dans la loupe en peu d'espace, y en ayant d'attaché à toutes les parties du métal, que dans le bâton, qui, pour être fort spongieux, enferme par conséquent beaucoup de vide, et que le vide n'étant qu'une privation de l'être, ne peut être susceptible de la forme du feu. Mais, m'objecterez-vous, vous supposez du vide comme si vous

l'aviez prouvé, et c'est cela dont nous sommes en dispute ! Eh bien, je vais vous le prouver, et, quoique cette difficulté soit la sœur du nœud gordien, j'ai les bras assez forts pour en devenir l'Alexandre.

« Qu'elle me réponde donc, je l'en supplie, cette bête vulgaire, qui ne croit être homme que parce qu'on le lui a dit ! Supposé qu'il n'y ait qu'une matière, comme je pense l'avoir assez prouvé, d'où vient qu'elle se relâche et se restreint selon son appétit ? d'où vient qu'un morceau de terre, à force de se condenser, s'est fait caillou ? Est-ce que les parties de ce caillou se sont placées les unes dans les autres, en telle sorte que là où s'est fiché ce grain de sablon, là même, dans le même point loge un autre grain de sablon? Tout cela ne se peut, et selon leur principe même, puisque les corps ne se pénètrent point ; mais il faut que cette matière se soit rapprochée, et, si vous voulez, se soit raccourcie, en sorte qu'elle ait rempli quelque lieu qui ne l'était pas.

« De dire que cela n'est point compréhensible qu'il y eût du rien dans le monde, que nous fussions en partie composés de rien : hé ! pourquoi non ? Le monde entier n'est-il pas enveloppé de rien? Puisque vous m'avouez cet article, confessez donc qu'il est aussi aisé que le monde ait du rien dedans soi qu'autour de soi.

« Je vois fort bien que vous me demanderez pourquoi donc l'eau, restreinte par la gelée dans un vase, le fait crever, si ce n'est pour empêcher qu'il ne se fasse du vide ? Mais je réponds que cela n'arrive qu'à cause que l'air de dessus, qui tend aussi bien que la terre et l'eau au centre, rencontrant sur le droit chemin de ce pays une hôtellerie vacante, y va loger : s'il trouve les pores de ce vaisseau, c'est-à-dire les chemins qui conduisent à cette chambre de vide trop étroits, trop longs, trop tortus, il satisfait, en le brisant, à son impatience pour arriver plus tôt au gîte.

« Mais, sans m'amuser à répondre à toutes leurs objections, j'ose bien dire que, s'il n'y avait point de vide, il n'y aurait point de mouvement, ou il faut admettre la pénétration des corps. Il serait trop ridicule de croire que, quand une mouche pousse de l'aile une parcelle de l'air, cette parcelle en fait reculer devant elle une autre, cette autre encore une autre, et qu'ainsi l'agitation du petit orteil d'une puce allât faire une bosse derrière le monde. Quand ils n'en peuvent plus, ils ont recours à la raréfaction ; mais, en bonne foi, comment se peut-il faire, quand un corps se raréfie, qu'une particule de la masse s'éloigne d'une autre particule sans laisser ce milieu vide ? N'aurait-il pas fallu que ces deux corps qui se viennent de séparer eussent été en même temps au même lieu où était celui-ci, et que de la sorte ils se fussent pénétrés tous trois? Je m'attends bien que vous me demanderez pourquoi donc, par un chalumeau, une seringue ou une pompe, on fait monter l'eau contre son inclination : à quoi je vous répondrai qu'elle est violentée, et que ce n'est pas la peur qu'elle a du vide qui l'oblige à se détourner de son chemin, mais que, étant jointe avec l'air d'une nuance imperceptible, elle s'élève quand on élève en haut l'air qui la tient embarrassée.

« Cela n'est pas fort épineux à comprendre, quand on connaît le cercle parfait et la délicate enchaînure des éléments ; car, si vous considérez attentivement ce limon qui fait le mariage de la terre et de l'eau, vous trouverez qu'il n'est plus terre, qu'il n'est plus eau, mais qu'il est l'entremetteur du contrat de ces deux ennemis ; l'eau, tout de même, avec l'air, s'envoient réciproquement un brouillard qui pénètre aux humeurs de l'un et de l'autre pour moyenner leur paix, et l'air se réconcilie avec le feu par le moyen d'une exhalaison médiatrice qui les unit. »

Je pense qu'il voulait encore parler; mais on nous apporta notre mangeaille; et, parce que nous avions faim, je fermai les oreilles à ses discours, pour ouvrir l'estomac aux viandes qu'on nous donna.

Il me souvient qu'une autre fois, comme nous philosophions, car nous n'aimions guère ni l'un ni l'autre à nous entretenir des choses basses : « Je suis bien fâché, dit-il, de voir un esprit de la trempe du vôtre infecté des erreurs du vulgaire. Il faut donc que vous sachiez, malgré le pédantisme d'Aristote, dont retentissent aujourd'hui toutes les classes de votre France, que tout est en tout, c'est-à-dire que dans l'eau, par exemple, il y a du feu[1]; dedans le feu, de l'eau; dedans l'air, de la terre, et dedans la terre, de l'air. Quoique cette opinion fasse aux scolares les yeux grands comme des salières, elle est plus aisée à prouver qu'à persuader. Car je leur demande premièrement si l'eau n'engendre pas du poisson; quand ils me le nieront : creuser un fossé, le remplir du sirop de l'aiguière, et qu'ils passeront encore, s'ils veulent, à travers un bluteau, pour échapper aux objections des aveugles, je veux, en cas qu'ils n'y trouvent du poisson dans quelque temps, avaler toute l'eau qu'ils y auront versée; mais, s'ils y en trouvent, comme je n'en doute point, c'est une preuve convaincante qu'il y a du sel et du feu. Par conséquent, de trouver ensuite de l'eau dans le feu, ce n'est pas une entreprise fort difficile. Car qu'ils choisissent le feu,

1. Cette assertion, absolument extravagante pour l'époque, est aujourd'hui passée à l'état d'axiome physique, comme d'ailleurs maint autre principe que le verbeux dissertateur émet au cours de ses démonstrations. Presque partout dans sa diffuse argumentation, apparaissent à l'état de vérités intuitives (si nous pouvons ainsi dire) des données que depuis la science a rendues palpables, évidentes, et dont la prévision témoigne du grand esprit qui animait les anciens chercheurs, aux prises avec la solution, aujourd'hui même encore si incomplète, des grands problèmes de la nature.

même le plus détaché de la matière, comme les comètes, il y en a toujours beaucoup, puisque si cette humeur onctueuse dont ils sont engendrés, réduite en soufre par la chaleur de l'antipéristase qui les allume, ne trouvait un obstacle à sa violence dans l'humide froideur qui la tempère et la combat, elle se consommerait brusquement comme un éclair. Qu'il y ait maintenant de l'air dans la terre, ils ne le nieront pas; ou bien ils n'ont jamais entendu parler des frissons effroyables dont les montagnes de la Sicile ont été si souvent agitées : outre cela, nous voyons la terre toute poreuse, jusqu'aux grains de sablon qui la composent. Cependant personne n'a dit encore que ces creux fussent remplis de vide : on ne trouvera donc pas mauvais que l'air y fasse son domicile. Il me reste à prouver que dans l'air il y a de la terre; mais je ne daigne quasi pas en prendre la peine, puisque vous en êtes convaincu autant de fois que vous voyez tomber sur vos têtes ces légions d'atomes, si nombreuses qu'elles étouffent l'arithmétique.

« Mais passons des corps simples aux composés : ils me fourniront des sujets beaucoup plus fréquents ; et pour montrer que toutes choses sont en toutes choses, non point qu'elles se changent les unes aux autres, comme le gazouillent vos péripatéticiens ; car je veux soutenir à leur barbe que les principes se mêlent, se séparent et se remêlent derechef en telle sorte que ce qui a été fait eau par le sage Créateur du monde le sera toujours ; je ne suppose point, à leur mode, de maxime que je ne prouve.

« C'est pourquoi prenez, je vous prie, une bûche ou quelque autre matière combustible, et y mettez le feu : ils diront, quand elle sera embrasée, que ce qui était bois est devenu feu. Mais je leur soutiens que non, et qu'il n'y a point davantage de feu, quand elle est tout

enflammée, qu'auparavant qu'on en eût approché l'allumette ; mais celui qui était caché dans la bûche, que le froid et l'humide empêchaient de s'étendre et d'agir, secouru par l'étranger, a rallié ses forces contre le flegme qui l'étouffait et s'est emparé du champ qu'occupait son ennemi ; aussi, se montre-t-il sans obstacles, en triomphant de son geôlier. Ne voyez-vous pas comme l'eau s'enfuit par les deux bouts du tronçon, chaude et fumante encore du combat qu'elle a rendu ?

« Cette flamme, que vous voyez en haut, est le feu le plus subtil, le plus dégagé de la matière et le plus tôt prêt, par conséquent, à retourner chez soi. Il s'unit pourtant en pyramide jusques à certaine hauteur, pour enfoncer l'épaisse humidité de l'air qui lui résiste ; mais, comme il vient en montant à se dégager peu à peu de la violente compagnie de ses hôtes, alors il prend le large, parce qu'il ne rencontre plus rien d'antipathique à son passage, et cette négligence est bien souvent cause d'une seconde prison ; car, cheminant séparé, il s'égarera quelquefois dans un nuage. S'ils s'y rencontrent, d'autres fois, en assez grande quantité, pour faire tête à la vapeur, ils se joignent, ils foudroient, et la mort des innocents est bien souvent l'effet de la colère animée de ces choses mortes. Si, quand il se trouve embarrassé dans ces crudités importunes de la moyenne région, il n'est pas assez fort pour se défendre, il s'abandonne à la discrétion de son ennemi, qui le contraint par sa pesanteur de retomber en terre ; et ce malheureux, enfermé dans une goutte d'eau, se rencontrera peut-être au pied d'un chêne, de qui le feu animal invitera ce pauvre égaré de se loger avec lui ; ainsi le voilà qui revient au même état dont il était sorti depuis quelques jours auparavant.

« Mais voyons la fortune des autres éléments qui composaient cette bûche. L'air se retire à son quartier,

encore pourtant mêlé de vapeurs, à cause que le feu tout en colère les a brusquement chassés pêle-mêle. Le voilà donc qui sert de ballon aux vents, fournit aux animaux de respiration, remplit le vide que la nature fait, et peut-être que, s'étant enveloppé dans une goutte de rosée, il sera sucé et digéré par les feuilles altérées de cet arbre, où s'est retiré notre feu. L'eau, que la flamme avait chassée de ce tronc, élevée par la chaleur jusques au berceau des météores, retombera en pluie sur notre chêne aussitôt que sur un autre; et la terre, devenue cendre, et puis guérie de sa stérilité, ou par la chaleur nourrissante d'un fumier, où on l'aura jetée, ou par le sel végétatif de quelques plantes voisines, ou par l'eau féconde des rivières, se rencontrera peut-être près de ce chêne, qui, par la chaleur de son germe, l'attirera, et en fera une partie de son tout[1].

« De cette façon, voilà ces quatre éléments qui reçoivent le même sort, et rentrent en même état d'où ils étaient sortis quelques jours auparavant. Ainsi, on peut dire que dans un homme il y a tout ce qui est nécessaire pour composer un arbre, et dans un arbre tout ce qui est nécessaire pour composer un homme. Enfin, de cette façon, toutes choses se rencontreront en toutes choses; mais il nous manque un Prométhée qui nous tire du sein de la nature et nous rende sensible ce que je veux bien appeler matière première. »

Voilà les choses à peu près dont nous amusions le temps; car ce petit Espagnol avait l'esprit joli. Notre entretien toutefois n'était que la nuit, à cause que, depuis six heures du matin jusques au soir, la grande foule du monde qui nous venait contempler à notre

1. Ces théories, alors fort audacieuses du mouvement et de la transformation incessante des éléments, se trouvent pour la plupart confirmées par les travaux de la science moderne.

logis, nous eût détournés; car quelques-uns nous jetaient des pierres; d'autres, des noix; d'autres, de l'herbe. Il n'était bruit que des bêtes du roi.

Je ne sais si ce fut pour avoir été plus attentif que *mon mâle* à leurs simagrées et à leurs tons, mais j'appris plus tôt que lui à entendre leur langue et à l'écorcher un peu : ce qui fit qu'on nous considéra d'une autre façon qu'on n'avait fait; et les nouvelles coururent aussitôt par tout le royaume qu'on avait trouvé deux hommes sauvages, plus petits que les autres, à cause des mauvaises nourritures que la solitude leur avait fournies, et qui, par un défaut naturel, n'avaient pas eu les jambes de devant assez fortes pour s'appuyer dessus.

Cette créance allait prendre racine à force d'être confirmée, sans les docteurs du pays, qui s'y opposèrent, disant que c'était une impiété épouvantable de croire que non seulement des bêtes, mais des monstres, fussent de leur espèce.

« Il y aurait bien plus d'apparence, ajoutaient les moins passionnés, que nos animaux domestiques participassent au privilège de l'humanité et de l'immortalité[1], par conséquent, à cause qu'ils sont nés dans notre pays, qu'une bête monstrueuse qui se dit née je ne sais où dans la Lune; et puis, considérez la différence qui se remarque entre nous et eux. Nous autres marchons à quatre pieds, parce que Dieu ne se voulut pas fier d'une chose si précieuse à une moins ferme assiette; et il eut peur qu'allant autrement, il n'arrivât malheur à l'homme; c'est pourquoi il prit la peine de l'asseoir sur quatre piliers, afin qu'il ne pût tomber; mais, dédaignant de se mêler de la construction de ces deux

1. Tout ce passage est dirigé contre l'école de Descartes, qui, déniant aux animaux la moindre parcelle de raison et d'intelligence proprement dites, les réduisait, contrairement à l'opinion des Gassendistes, à l'état de pures machines.

brutes, il les abandonna au caprice de la nature, laquelle, ne craignant pas la perte de si peu de chose, ne les appuya que sur deux pattes.

« Les oiseaux mêmes, disaient-ils, n'ont pas été si maltraités qu'elles; car au moins ils ont reçu des plumes pour subvenir à la faiblesse de leurs pieds, et se jeter en l'air, quand nous les éconduisons de chez nous; au lieu que la nature, en ôtant les deux pieds à ces monstres, les a mis en état de ne pouvoir échapper à notre justice.

« Voyez un peu, outre cela, comment ils ont la tête tournée vers le ciel. C'est la disette où Dieu les a mis de toutes choses qui l'a située de la sorte, car cette posture suppliante témoigne qu'ils se plaignent au ciel de celui qui les a créés, et qu'ils lui demandent permission de s'accommoder de nos restes. Mais, nous autres, nous avons la tête penchée en bas, pour contempler les biens dont nous sommes seigneurs; et comme n'y ayant rien au ciel à qui notre heureuse condition puisse porter envie. »

J'entendais tous les jours, à ma loge, faire ces contes ou d'autres semblables; et ils en bridèrent si bien l'esprit des peuples sur cet article, qu'il fut arrêté que je ne passerais tout au plus que pour un perroquet sans plumes; car ils confirmaient les persuadés sur ce que, non plus qu'un oiseau, je n'avais que deux pieds. Cela fit qu'on me mit en cage par ordre exprès du Conseil d'en haut.

Là, tous les jours, l'oiseleur de la reine prenait le soin de me siffler la langue, comme on fait ici aux sansonnets. J'étais heureux, à la vérité, en ce que je ne manquais point de mangeaille. Cependant, parmi les sornettes dont les regardants me rompaient les oreilles, j'appris à parler comme eux, en sorte que, quand je fus assez rompu dans l'idiome pour exprimer la plupart

de mes conceptions, j'en contai des plus belles. Déjà les compagnies ne s'entretenaient plus que de la gentillesse de mes bons mots et de l'estime que l'on faisait de mon esprit. On vint jusque-là que le Conseil fut contraint de faire publier un arrêt, par lequel on défendait de croire que j'eusse de la raison, avec un commandement très exprès à toutes personnes, de quelque qualité ou condition qu'elles fussent, de s'imaginer, quoi que je pusse faire de spirituel, que c'était l'instinct qui me le faisait faire.

Cependant la définition de ce que j'étais partagea la ville en deux factions. Le parti qui soutenait en ma faveur grossissait de jour en jour; et enfin, en dépit de l'anathème par lequel on tâchait d'épouvanter le peuple, ceux qui tenaient pour moi demandèrent une assemblée des États, pour résoudre cette controverse. On fut longtemps à s'accorder sur le choix de ceux qui opineraient; mais les arbitres pacifièrent l'animosité par le nombre des intéressés qu'ils égalèrent, et qui ordonnèrent qu'on me porterait dans l'assemblée, comme l'on fit; mais j'y fus traité aussi sévèrement qu'on se le peut imaginer. Les examinateurs m'interrogèrent, entre autres choses, de philosophie : je leur exposai, tout à la bonne foi, ce que jadis mon régent m'en avait appris; mais ils ne mirent guère à me le réfuter par beaucoup de raisons convaincantes; de sorte que, n'y pouvant répondre, j'alléguai pour dernier refuge les principes d'Aristote, qui ne me servirent pas davantage que les sophismes; car, en deux mots, ils m'en découvrirent la fausseté. « Cet Aristote, me dirent-ils, dont vous vantez si fort la science, accommodait sans doute les principes à sa philosophie, au lieu d'accommoder sa philosophie aux principes [1], et encore devait-il les

1. « Accommoder la philosophie aux principes, au lieu d'accommoder

prouver au moins plus raisonnables que ceux des autres sectes dont vous nous avez parlé. C'est pourquoi le bon seigneur ne trouvera pas mauvais si nous lui baisons les mains. »

Enfin, comme ils virent que je ne clabaudais autre chose, sinon qu'ils n'étaient pas plus savants qu'Aristote, et qu'on m'avait défendu de discuter contre ceux qui niaient les principes, ils conclurent tous d'une commune voix que je n'étais pas un homme, mais possible quelque espèce d'autruche, vu que je portais comme elle la tête droite; que je marchais sur deux pieds, et qu'enfin, hormis un peu de duvet, je lui étais tout semblable; si bien qu'on ordonna à l'oiseleur de me reporter en cage.

J'y passais mon temps avec assez de plaisir; car, à cause de leur langue que je possédais correctement, toute la Cour se divertissait à me faire jaser. Les filles de la reine, entre autres, fourraient toujours quelque bribe dans mon panier; et la plus gentille de toutes ayant conçu quelque amitié pour moi, elle était si transportée de joie, lorsqu'étant en secret je l'entretenais des mœurs et des divertissements des gens de notre monde, et principalement de nos cloches et de nos autres instruments de musique, qu'elle me protestait, les larmes aux yeux, que, si jamais je me trouvais en état de revoler en notre monde, elle me suivrait de bon cœur.

Un jour, de grand matin, m'étant éveillé en sursaut, je la vis qui tambourinait contre les bâtons de ma cage. « Réjouissez-vous, me dit-elle; hier, dans le Conseil, on décida la guerre contre le roi *La-la-ut-mi*[1].

les principes à la philosophie », telle est la formule exacte de la différence existant entre le mouvement scientifique moderne, s'astreignant à l'étude de la nature, et l'école ancienne, restant exclusivement asservie, sans idée d'examen, aux assertions trop souvent erronées des devanciers.

1. Dans le texte primitif, le nom de ce roi est traduit par quatre notes placées sur un fragment de portée musicale.

« J'espère, parmi l'embarras des préparatifs, pendant que notre monarque et ses sujets seront éloignés, faire naître l'occasion de vous sauver.

— Comment, la guerre? l'interrompis-je. Arrive-t-il des querelles entre les princes de ce monde-ci comme entre ceux du nôtre? Hé! je vous prie, parlez-moi de leur façon de combattre.

— Quand les arbitres, reprit-elle, élus au gré des deux parties, ont désigné le temps accordé pour l'armement, celui de la marche, le nombre des combattants, le jour et le lieu de la bataille, et tout cela avec tant d'égalité qu'il n'y a pas dans une armée un seul homme plus que dans l'autre, les soldats estropiés, d'un côté, sont tous enrôlés dans une compagnie; et, lorsqu'on en vient aux mains, les maréchaux de camp ont soin de les exposer aux estropiés ; de l'autre côté, les géants ont en tête les colosses ; les escrimeurs, les adroits; les vaillants, les courageux; les débiles, les faibles ; les indisposés, les malades; les robustes, les forts; et, si quelqu'un entreprenait de frapper un autre que son ennemi désigné, à moins qu'il ne pût justifier que c'était par méprise, il est condamné comme couard. Après la bataille donnée, on compte les blessés, les morts, les prisonniers; car, pour les fuyards, il ne s'en trouve point; si les pertes se trouvent égales de part et d'autre, ils tirent à la courte paille à qui se proclamera victorieux.

« Mais, encore qu'un royaume ait défait son ennemi de bonne guerre, ce n'est presque rien avancé, car il y a d'autres armées, plus nombreuses, de savants et d'hommes d'esprit, des disputes desquelles dépend entièrement le triomphe ou la servitude des États.

« Un savant est opposé à un autre savant, un esprité à un autre esprité [1], et un judicieux à un autre judicieux.

1. *Esprité*, homme ayant de l'esprit ou faisant profession d'en avoir.

Au reste, le triomphe que remporte un État en cette façon est compté pour trois victoires à force ouverte. Après la proclamation de la victoire, on rompt l'assemblée; et le peuple vainqueur choisit pour être son roi ou celui des ennemis ou le sien. »

Je ne pus m'empêcher de rire de cette façon scrupuleuse de donner des batailles; et j'alléguais, pour exemple d'une bien plus forte politique, les coutumes de notre Europe, où le monarque n'avait garde d'omettre aucun de ses avantages pour vaincre; et voici comme elle me parla :

« Apprenez-moi, me dit-elle, si vos princes ne prétextent pas leurs armements du droit?

— Si fait, lui répliquai-je, et de la justice de leur cause.

— Pourquoi donc, continua-t-elle, ne choisissent-ils des arbitres non suspects pour être accordés? Et, s'il se trouve qu'ils aient autant de droit l'un que l'autre, qu'ils demeurent comme ils étaient, ou qu'ils jouent en un coup de piquet la ville ou la province dont ils sont en dispute !

— Mais vous, lui repartis-je, pourquoi toutes ces circonstances en votre façon de combattre? Ne suffit-il pas que les armées soient en pareil nombre d'hommes?

— Vous n'avez guère de jugement, me répondit-elle. Croiriez-vous, par votre foi, ayant vaincu sur le pré votre ennemi seul à seul, l'avoir vaincu de bonne guerre, si vous étiez maillé et lui non; s'il n'avait qu'un poignard et vous une estocade; enfin s'il était manchot et que vous eussiez deux bras? Cependant, avec toute l'égalité que vous recommandez tant à vos gladiateurs, ils ne se battent jamais pareils; car l'un sera de grande, l'autre de petite taille; l'un sera adroit, l'autre n'aura jamais manié d'épée; l'un sera robuste, l'autre faible; et, quand même ces disproportions seraient égales, qu'ils seraient

aussi adroits et aussi forts l'un que l'autre, encore ne seraient-ils pas pareils; car l'un des deux aura peut-être plus de courage que l'autre; et, sous l'ombre que cet emporté ne considérera pas le péril, qu'il sera bilieux, qu'il aura plus de sang, qu'il avait le cœur plus serré, avec toutes ces qualités qui font le courage, comme si ce n'était pas, aussi bien qu'une épée, une arme que son ennemi n'a point, il s'ingère de se ruer éperdument sur lui, de l'effrayer, et d'ôter la vie à ce pauvre homme, qui prévoit le danger, dont la chaleur est étouffée dans la pituite, et duquel le cœur est trop vaste pour unir les esprits nécessaires à dissiper cette glace qu'on appelle poltronnerie. Ainsi vous louez cet homme d'avoir tué son ennemi avec avantage; et, le louant de hardiesse, vous le louez d'un péché contre nature, puisque sa hardiesse tend à la destruction. Et, à propos de cela, je vous dirai qu'il y a quelques années, on fit une remontrance au Conseil de guerre pour apporter un règlement plus circonspect et plus consciencieux dans les combats. Et le philosophe qui donnait l'avis parla ainsi :

« Vous vous imaginez, messieurs, avoir bien égalé « les avantages de deux ennemis, quand vous les avez « choisis tous deux grands, tous deux adroits, tous deux « pleins de courage; mais ce n'est pas encore assez, « puisqu'il faut qu'enfin le vainqueur surmonte par « adresse, par force et par fortune. Si ç'a été par « adresse, il a frappé sans doute son adversaire par un « endroit où il ne l'attendait pas, ou plus vite qu'il « n'était vraisemblable; ou, feignant de l'attraper d'un « côté, il l'a assailli de l'autre. Cependant, tout cela c'est « affiner, c'est tromper, c'est trahir; et la tromperie et « la trahison ne doivent pas faire l'estime d'un véritable « généreux. S'il a triomphé par force, estimerez-vous « son ennemi vaincu, puisqu'il a été violenté? Non sans

« doute, non plus que vous ne direz pas qu'un homme « ait perdu la victoire, encore qu'il soit accablé de la « chute d'une montagne, parce qu'il n'a pas été en puis- « sance de la gagner. Tout de même, celui-là n'a point « été surmonté, à cause qu'il ne s'est point trouvé, dans « ce moment, disposé à pouvoir résister aux violences « de son adversaire. Si ç'a été par hasard qu'il a ter- « rassé son ennemi, c'est la fortune qu'on doit cou- « ronner : il n'y a rien contribué; et enfin le vaincu « n'est non plus blâmable que le joueur de dés qui sur « dix-sept points en voit faire dix-huit [1]. »

« On lui confessa qu'il avait raison; mais qu'il était impossible, selon les apparences humaines, d'y mettre ordre, et qu'il valait mieux subir un petit inconvénient que de s'abandonner à cent autres de plus grande importance. »

Elle ne m'entretint pas cette fois davantage, parce qu'elle craignait d'être trouvée toute seule avec moi si matin. Et, sans doute, lui fit-on un crime de ses visites; car elle ne revint pas.

Comme je ne songeais plus qu'à mourir en ma cage, on me vint quérir encore une fois pour me donner audience. Je fus donc interrogé, en présence d'un grand nombre de courtisans, sur quelques points de physique; et mes réponses, à ce que je crois, en satisfirent un, car celui qui présidait m'exposa fort au long ses opinions sur la structure du monde : elles me semblèrent ingénieuses; et, sans qu'il passa jusqu'à son origine, qu'il soutenait éternelle, j'eusse trouvé sa philosophie beaucoup plus raisonnable que la nôtre. Mais, sitôt que je l'entendis soutenir une rêverie si contraire à ce que l'on nous apprend, je brisai avec lui, dont il ne fit que

1. Pour un ferrailleur émérite, Cyrano nous semble faire ici bien gravement la leçon aux duellistes.

rire; ce qui m'obligea de lui dire que, puisqu'ils en venaient là, je recommençais à croire que leur monde n'était qu'une Lune.

« Mais, me dirent-ils tous, vous y voyez de la terre, des rivières, des mers; que serait-ce donc tout cela?

— N'importe! repartis-je, Aristote assure que ce n'est que la Lune; et, si vous aviez dit le contraire dans les classes où j'ai fait mes études, on vous aurait sifflés. » Il se fit, sur cela, un grand éclat de rire. Il ne faut pas demander si ce fut de leur ignorance; mais cependant on me conduisit dans ma cage.

Mais d'autres savants, plus emportés que les premiers, avertis que j'avais osé dire que la Lune d'où je venais était un monde, et que leur monde n'était qu'une Lune, crurent que cela leur fournirait un prétexte assez juste pour me faire condamner à l'eau [1]; c'est la façon d'exterminer les impies. Pour cet effet, ils furent en corps faire leur plainte au roi, qui leur promit justice, et ordonna que je serais remis sur la sellette.

Me voilà donc décagé pour la troisième fois; et lors, le plus ancien prit la parole, et plaida contre moi. Je ne me souviens pas de sa harangue, à cause que j'étais trop épouvanté pour recevoir les espèces de sa voix sans désordre; et aussi parce qu'il s'était servi, pour déclamer, d'un instrument dont le bruit m'étourdissait: c'était une trompette qu'il avait tout exprès choisie, afin que la violence de ce son martial échauffât leurs esprits à ma mort, et afin d'empêcher par cette émotion que le raisonnement ne pût faire son office, comme il arrive dans nos armées, où le tintamarre des trompettes et des tambours empêche le soldat de réfléchir sur l'importance de sa vie. Quand il eut dit, je me levai pour défendre ma cause; mais j'en fus délivré par

1. La noyade.

une aventure qui va vous surprendre. Comme j'avais la bouche ouverte, un homme, qui avait eu grande difficulté à traverser la foule, vint choir aux pieds du roi, et se traîna longtemps sur le dos en sa présence. Cette façon de faire ne me surprit pas; car je savais que c'était la posture où ils se mettaient, quand ils voulaient discourir en public. Je rengainai seulement ma harangue; voici celle que nous eûmes de lui :

« Justes, écoutez-moi ! vous ne sauriez condamner cet homme, ce singe ou ce perroquet, pour avoir dit que la Lune est un monde d'où il venait ; car, s'il est homme, quand même il ne serait pas venu de la Lune, puisque tout homme est libre, ne lui est-il pas libre aussi de s'imaginer ce qu'il voudra? Quoi ! pouvez-vous le contraindre à n'avoir pas vos visions? Vous le forcerez bien à dire que la Lune n'est pas un monde, mais il ne le croira pas pourtant ; car, pour croire quelque chose, il faut qu'il se présente à son imagination certaines possibilités plus grandes au oui qu'au non; à moins que vous ne lui fournissiez ce vraisemblable, ou qu'il ne vienne de soi-même s'offrir à son esprit, il vous dira bien qu'il croit, mais il ne le croira pas pour cela [1].

« J'ai maintenant à vous prouver qu'il ne doit pas être condamné, si vous le posez dans la catégorie des bêtes.

« Car, supposé qu'il soit animal sans raison, en au-

1. « *Et cependant elle tourne!* » avait dit à voix basse en se relevant Galilée, contraint de rétracter à genoux et publiquement la prétendue erreur du mouvement de la Terre. Selon toute évidence, il est fait ici allusion à ce mot du célèbre astronome; toujours est-il que ce plaidoyer, ou il est déclaré que « tout homme est libre et peut s'imaginer ce qu'il voudra », est une violente critique de cette formalité dite *amende honorable*, qui était si souvent obtenue par la crainte des tourments, et qui prouvait si peu la sincérité de la rétractation.

riez-vous vous-mêmes de l'accuser d'avoir péché contre elle? Il a dit que la Lune était un monde; or, les bêtes n'agissent que par instinct de la nature; donc, c'est la nature qui le dit, et non pas lui. De croire que cette savante nature qui a fait le monde et la Lune ne sache ce que c'est elle-même, et que vous autres, qui n'avez de connaissance que ce que vous en tenez d'elle, ne sachiez plus certainement, cela serait bien ridicule. Mais, quand même la passion vous ferait renoncer à vos principes, et que vous supposeriez que la nature ne guidât pas les bêtes, rougissez à tout le moins des inquiétudes que vous causent les caprices d'une bête. En vérité, messieurs, si vous rencontriez un homme d'âge mûr qui veillât à la police d'une fourmilière, pour tantôt donner un soufflet à la fourmi qui aurait fait choir sa compagne; tantôt en emprisonner une qui aurait dérobé à sa voisine un grain de blé; tantôt mettre en justice une autre qui aurait abandonné ses œufs, ne l'estimeriez-vous pas insensé de vaquer à des choses trop au-dessous de lui, et de prétendre assujettir à la raison des animaux qui n'en ont pas l'usage? Comment donc, vénérable assemblée, défendrez-vous l'intérêt que vous prenez aux caprices de ce petit animal? Justes, j'ai dit. »

Dès qu'il eut achevé, une sorte de musique d'applaudissements fit retentir toute la salle; et, après que toutes les opinions eurent été débattues un gros quart d'heure, le roi prononça:

« Que dorénavant je serais censé homme, comme tel mis en liberté, et que la punition d'être noyé serait modifiée en une amende honteuse (car il n'en est point en ce pays-là d'honorable); dans laquelle amende je me dédirais publiquement d'avoir soutenu que la Lune était un monde, à cause du scandale que la nouveauté de cette opinion aurait pu apporter dans l'âme des faibles.

Cet arrêt prononcé, on m'enlève hors du palais; on

m'habille, par ignominie, fort magnifiquement; on me porte sur la tribune d'un magnifique chariot; et, traîné que je fus par quatre princes qu'on avait attachés au joug, voici ce qu'ils m'obligèrent de prononcer aux carrefours de la ville:

« Peuple, je vous déclare que cette Lune-ci n'est pas une Lune, mais un monde; et que ce monde là-bas n'est pas un monde, mais une Lune. Tel est ce que le Conseil trouve bon que vous croyiez. »

Après que j'eus crié la même chose aux cinq grandes places de la cité, j'aperçus mon avocat qui me tendait la main pour m'aider à descendre. Je fus bien étonné de reconnaître, quand je l'eus envisagé, que c'était mon démon. Nous fûmes une heure à nous embrasser: « Et venez-vous-en chez moi, me dit-il; car de retourner en Cour après une amende honteuse, vous n'y seriez pas vu de bon œil. Au reste, il faut que je vous dise que vous seriez encore parmi les singes, aussi bien que 'Espagnol votre compagnon, si je n'eusse publié dans les compagnies la vigueur et la force de votre esprit, et brigué contre vos ennemis, en votre faveur, la protection des grands. »

La fin de mes remerciements nous vit entrer chez lui; il m'entretint, jusqu'au repas, des ressorts qu'il avait fait jouer pour obliger mes ennemis, malgré tous les plus spécieux scrupules dont ils avaient embabouiné le peuple, à se déporter d'une poursuite si injuste. Mais, comme on nous eut avertis qu'on avait servi, il me dit qu'il avait, pour me tenir compagnie, ce soir-là, prié deux professeurs d'académie de cette ville de venir manger avec nous.

« Je les ferai tomber, ajouta-t-il, sur la philosophie qu'ils enseignent en ce monde-ci, et, par même moyen, vous verrez le fils de mon hôte. C'est un jeune homme autant plein d'esprit que j'en aie jamais rencontré; ce

serait un second Socrate, s'il pouvait régler ses lumières, et ne point étouffer dans le vice les grâces dont Dieu continuellement le visite, et ne plus affecter le libertinage[1], comme il fait, par une chimérique ostentation et une affectation de s'acquérir la réputation d'homme d'esprit. Je me suis logé céans pour épier les occasions de l'instruire. »

Il se tut, comme pour me laisser à mon tour la liberté de discourir; puis, il fit signe qu'on me dévêtit des honteux ornements dont j'étais encore tout brillant.

Les deux professeurs que nous attendions entrèrent presque aussitôt.

Le moment du repas étant venu, nous nous étendîmes sur des matelas fort mollets, couverts de grands tapis; et un jeune serviteur, ayant pris le plus vieux de nos philosophes, le conduisit dans une petite salle séparée, d'où mon démon lui cria de nous venir trouver sitôt qu'il aurait mangé.

Cette fantaisie de manger à part me donna la curiosité d'en demander la cause.

« Il ne goûte point, me dit-il, d'odeur de viande, ni même des herbes, si elles ne sont mortes d'elles-mêmes, à cause qu'il les pense capables de douleur.

— Je ne suis pas si surpris, répliquai-je, qu'il s'abstienne de la chair et de toutes choses qui ont eu vie sensitive; car, en notre monde, les pythagoriciens et même quelques saints anachorètes ont usé de ce régime; mais de n'oser, par exemple, couper un chou, de peur de le blesser, cela me semble tout à fait ridicule.

— Et moi, répondit mon démon, je trouve beaucoup d'apparence (de raison) en son opinion[2].

1. Le mot *libertinage* s'entendait alors dans le sens d'*impiété*.
2. La philosophie épicurienne et gassendiste admettant la diffusion

« Car, dites-moi, ce chou dont vous parlez n'est-il pas comme vous un être existant de la nature? Ne l'avez-vous pas tous deux pour mère également? Encore semble-t-il qu'elle ait pourvu plus nécessairement à celle du végétant que du raisonnable, puisqu'il est rare que l'homme compte jamais plus d'une vingtaine d'enfants, au lieu que d'un chou il en pourra naître au moins quatre cent mille, tant les graines de cette plante sont nombreuses. De dire que la nature a pourtant plus aimé l'homme que le chou, c'est que nous nous chatouillons, pour nous faire rire[1]; étant incapable de passion, elle ne saurait ni haïr ni aimer personne; et, si elle était susceptible d'amour, elle aurait plutôt des tendresses pour ce chou que vous tenez, qui ne saurait l'offenser, que pour cet homme qui voudrait la détruire, s'il le pouvait. Ajoutez à cela que l'homme ne saurait naître sans crime, étant une partie du premier criminel; mais nous savons fort bien que le premier chou n'offensa pas son Créateur. Si on dit que nous sommes faits à l'image du premier Être, et non pas le chou : quand il serait vrai, nous avons, en souillant notre âme, par où nous lui ressemblons, effacé cette ressemblance, puisqu'il n'y a rien de plus contraire à Dieu que le péché. Si donc notre âme n'est plus son portrait, nous ne lui ressemblons pas plus par les pieds, par les mains, par la bouche, par le front et par les oreilles que ce chou par ses feuilles, par ses fleurs, par sa tige, par son trognon et par sa tête. Ne croyez-vous pas, en vérité, si cette pauvre plante pouvait parler, quand on la coupe, qu'elle ne dît : « Homme, mon « cher frère, que t'ai-je fait qui mérite la mort? Je ne

d'une âme universelle, il s'ensuit que les végétaux doivent être considérés comme des êtres réellement animés. Ce poétique raisonnement a depuis rallié beaucoup de partisans.

1. Expression empruntée à Rabelais.

« crois que dans les jardins, et l'on ne me trouve ja-
« mais en lieu sauvage[1], où je vivrais en sûreté; je dé-
« daigne toutes les autres sociétés, hormis la tienne;
« et, à peine suis-je semé dans ton jardin que, pour te
« témoigner ma complaisance, je m'épanouis, je te
« tends les bras, je t'offre mes enfants en graine, et,
« pour récompense de ma courtoisie, tu me fais tran-
« cher la tête! » Voilà le discours que tiendrait ce chou s'il pouvait s'exprimer. Hé quoi! à cause qu'il ne saurait se plaindre, est-ce à dire que nous pouvons justement lui faire tout le mal qu'il ne saurait empêcher? Si je trouve un misérable lié, puis-je sans crime le tuer, à cause qu'il ne peut se défendre? Au contraire, sa faiblesse aggraverait ma cruauté; car, combien que cette misérable créature soit pauvre et dénuée de tous nos avantages, elle ne mérite pas la mort. Quoi! de tous les biens de l'être, elle n'a que celui de rejeter, et nous le lui arrachons. Le péché de massacrer un homme n'est pas si grand, parce qu'un jour il revivra, que de couper un chou et lui ôter la vie, à lui qui n'en a point d'autre à espérer. Vous anéantissez le chou en le faisant mourir; mais, en tuant un homme, vous ne faites que changer son domicile; et je dis bien plus, puisque Dieu chérit également ses ouvrages, et qu'il a partagé ses bienfaits également entre nous et les plantes, qu'il est très juste de les considérer également comme nous. Il est vrai que nous naquîmes les premiers; mais, dans la famille de Dieu, il n'y a point de droit d'aînesse; si donc les choux n'eurent point de part avec nous du fief de l'immortalité, ils furent sans doute avantagés de quelque autre qui, par sa grandeur, récompensa sa brièveté; c'est peut-être un intellect universel, une connais-

1. Les botanistes ne sont pas encore absolument certains de connaître la plante sauvage dont la culture a fait le chou des jardins.

sance parfaite de toutes les choses dans leurs causes; et c'est aussi pour cela que ce sage Moteur ne leur a point taillé d'organes semblables aux nôtres, qui n'ont qu'un simple raisonnement faible et souvent trompeur, mais d'autres plus ingénieusement travaillés, plus forts et plus nombreux, qui servent à l'opération de leurs spéculatifs entretiens. Vous me demanderez peut-être ce qu'ils nous ont jamais communiqué de ces grandes pensées. Mais dites-moi, que nous ont jamais enseigné certains êtres que nous admettons au-dessus de nous, avec lesquels nous n'avons aucun rapport ni proportion, et dont nous comprenons l'existence aussi difficilement que l'intelligence et les façons avec lesquelles un chou est capable de s'exprimer à ses semblables, et non pas à nous, à cause que nos sens sont trop faibles pour pénétrer jusque-là?

« Moïse, le plus grand de tous les philosophes, et qui puisait la connaissance de la nature dans la source de la nature même, signifiait cette vérité, lorsqu'il parlait de l'arbre de science, et il voulait sans doute nous enseigner, sous cette énigme, que les plantes possèdent, privativement à nous, la philosophie parfaite. Souvenez-vous donc, ô de tous les animaux le plus superbe! qu'encore qu'un chou que vous coupez ne dise mot, il n'en pense pas moins. Mais le pauvre végétant n'a pas des organes propres à hurler comme vous; il n'en a pas pour frétiller ni pour pleurer; il en a, toutefois, par lesquels il se plaint du tort que vous lui faites et par lesquels il attire sur vous la vengeance du ciel. Que si enfin vous insistez à me demander comment je sais que les choux ont ces belles pensées, je vous demande comment vous savez qu'ils ne les ont point, et que tel d'entre eux, à votre imitation, ne dise pas le soir, en s'enfermant : « *Je suis, monsieur le Chou Frisé, votre très humble serviteur Chou Cabus.* »

Il en était là de son discours, quand le jeune garçon qui avait emmené notre philosophe le ramena.

« Eh quoi ! déjà dîné ? » lui cria mon démon.

Il répondit que oui, à l'issue (dessert) près, d'autant que le physionome lui avait permis de tâter de la nôtre.

Le jeune hôte n'attendit pas que je lui demandasse l'explication de ce mystère : « Je vois bien, dit-il, que cette façon de vivre vous étonne. Sachez donc, quoiqu'en votre monde on gouverne la santé plus négligemment, que le régime de celui-ci n'est pas à mépriser.

« Dans toutes les maisons il y a un physionome, entretenu du public, qui est à peu près ce qu'on appellerait chez vous un médecin, hormis qu'il n'y gouverne que les sains, et qu'il ne juge des diverses façons dont il nous fait traiter que par la proportion, figure et symétrie de nos membres, par les linéaments du visage, le coloris de la chair, la délicatesse du cuir, l'agilité de la masse, le son de la voix, la teinture, la force et la dureté du poil. N'avez-vous pas tantôt pris garde à un homme, de taille assez courte, qui vous a considéré ? C'était le physionome de céans. Assurez-vous que, selon qu'il a reconnu votre complexion, il a diversifié l'exhalaison de votre dîner. Regardez combien le matelas où l'on vous a fait coucher est éloigné de nos lits ; sans doute qu'il vous a jugé d'un tempérament bien éloigné du nôtre, puisqu'il a craint que l'odeur qui s'évapore de ces petits robinets sous notre nez ne s'épandît jusqu'à vous ou que la vôtre ne fumât jusqu'à nous. Vous le verrez, ce soir, qui choisira les fleurs pour votre lit avec la même circonspection. »

Pendant tout ce discours, je faisais signe à mon hôte qu'il tâchât d'obliger les philosophes à tomber sur quelque chapitre de la science qu'ils professaient ; il m'était

trop ami pour n'en pas faire naître aussitôt l'occasion; c'est pourquoi je ne vous dirai point ni les discours ni les prières qui firent l'ambassade de ce traité ; aussi bien, la nuance du ridicule au sérieux fut trop imperceptible pour pouvoir être imitée. Tant y a, lecteur, que le dernier venu de ces docteurs, après plusieurs autres choses, continua ainsi :

« Il me reste à prouver qu'il y a des mondes infinis dans un monde infini. Représentez-vous donc l'univers comme un animal ; que les étoiles, qui sont des mondes, sont dans ce grand animal, comme d'autres grands animaux, qui servent réciproquement de mondes à d'autres peuples, tels que nous, nos chevaux, etc., et que nous, à notre tour, sommes aussi des mondes à l'égard de certains animaux encore plus petits sans comparaison que nous, comme sont certains vers, des poux, des cirons; que ceux-ci sont la terre d'autres plus imperceptibles; qu'ainsi, de même que nous paraissons chacun en particulier un grand monde à ce petit peuple, peut-être que notre chair, notre sang, nos esprits ne sont autre chose qu'une tissure de petits animaux qui s'entretiennent, nous prêtent mouvement par le leur, et, se laissant aveuglément conduire à notre volonté, qui leur sert de cocher, nous conduisent nous-mêmes et produisent tous ensemble cette action que nous appelons la vie. Car, dites-moi, je vous prie, est-il malaisé à croire qu'un pou prenne votre corps pour un monde, et que, quand quelqu'un d'eux voyage depuis l'une de vos oreilles jusqu'à l'autre, ses compagnons disent qu'il a voyagé aux deux bouts de la terre ou qu'il a couru de l'un à l'autre pôle? Oui, sans doute, ce petit peuple prend votre poil pour les forêts de son pays, les pores pleins de sueur pour des fontaines, les bubes pour des lacs et des étangs, etc.; et, quand vous vous peignez en devant et en arrière, ils prennent cette agitation

pour le flux et le reflux de l'Océan. La démangeaison ne prouve-t-elle pas mon dire? Le ciron qui la produit, est-ce autre chose qu'un de ces petits animaux qui s'est dépris de la société civile pour s'établir tyran de son pays? Si vous me demandez d'où vient qu'ils sont plus grands que ces autres imperceptibles, je vous demande pourquoi les éléphants sont plus grands que nous et les Hibernois que les Espagnols... »

Il acheva.

Le second philosophe s'aperçut que nos yeux assemblés sur les siens l'exhortaient de parler à son tour.

« Hommes, dit-il, vous voyant curieux d'apprendre à ce petit animal notre semblable quelque chose de la science que nous professons, je dicte maintenant un traité que je serais bien aise de lui produire, à cause des lumières qu'il donne à l'intelligence de notre physique, c'est l'explication de l'origine éternelle du monde. Mais, comme je suis empressé de faire travailler à mes soufflets (car demain sans remise la ville part), vous pardonnerez au temps, avec promesse toutefois qu'aussitôt qu'elle sera arrivée où elle doit aller, je vous satisferai. »

Je le priai de me dire ce qu'il entendait par ce voyage de la ville; et si les maisons et les murailles cheminaient. Il me répondit :

« Entre nos villes, cher étranger, il y en a de mobiles et de sédentaires; les mobiles, comme par exemple celle où nous sommes maintenant, sont faites comme je vais vous dire. L'architecte construit chaque palais, ainsi que vous voyez, d'un bois fort léger; il pratique dessous quatre roues; dans l'épaisseur de l'un des murs, il place dix gros soufflets, dont les tuyaux passent, d'une ligne horizontale, à travers le dernier étage, de l'un à l'autre pignon, en sorte que, quand on veut traîner les villes autre part (car on les change d'air à toutes

les saisons), chacun déplie sur l'un des côtés de son logis quantité de larges voiles au-devant des soufflets; puis, ayant bandé un ressort pour les faire jouer, leurs maisons, en moins de huit jours, avec les bouffées continuelles que vomissent ces monstres à vent, sont emportées, si on veut, à plus de cent lieues. Quant à celles que nous appelons sédentaires, les logis en sont presque semblables à vos tours, hormis qu'ils sont de bois, et qu'ils sont percés au centre d'une grosse et forte vis, qui règne de la cave jusqu'au toit, pour les pouvoir hausser et baisser à discrétion.

« Or, la terre est creusée aussi profond que l'édifice est élevé, et le tout est construit de cette sorte, afin qu'aussitôt que les gelées commencent à morfondre le ciel, ils puissent descendre leurs maisons en terre, où ils se tiennent à l'abri des intempéries de l'air. Mais, sitôt que les douces haleines du printemps viennent à le radoucir, ils remontent au jour, par le moyen de leur grosse vis, dont je vous ai parlé. »

Je le priai, puisqu'il avait déjà eu tant de bonté pour moi, et que la ville partait le lendemain, de me dire quelque chose de cette origine éternelle du monde, dont il m'avait parlé quelque temps auparavant : « Et je vous promets, lui dis-je, qu'en récompense, sitôt que je serai de retour dans ma Lune, dont mon gouverneur (je lui montrai mon démon) vous témoignera que je suis venu, j'y sèmerai votre gloire, en y racontant les belles choses que vous m'aurez dites. Je vois bien que vous riez de cette promesse, parce que vous ne croyez pas que la Lune dont je vous parle soit un monde, et que j'en suis un habitant ; mais je vous puis assurer aussi que les peuples de ce monde-là, qui ne prennent celui-ci que pour une Lune, se moqueront de moi, quand je dirai que votre Lune est un monde, et qu'il y a des campagnes avec des habitants. »

Il ne me répondit que par un souris, et parla ainsi :

« Puisque nous sommes contraints, quand nous voulons recourir à l'origine de ce grand Tout, d'encourir trois ou quatre absurdités, il est bien raisonnable de prendre le chemin qui nous fait le moins broncher. Je dis donc que le premier obstacle qui nous arrête, c'est l'éternité du monde ; et l'esprit des hommes n'étant pas assez fort pour la concevoir, et ne pouvant non plus s'imaginer que ce grand univers, si beau, si bien réglé, pût s'être fait soi-même, ils ont eu recours à la création ; mais, semblable à celui qui s'enfoncerait dans la rivière, de peur d'être mouillé de la pluie, ils se sauvent, des bras nains, à la miséricorde d'un géant ; encore, ne s'en sauvent-ils pas ; car cette éternité, qu'ils ôtent au monde pour ne l'avoir pu comprendre, ils la donnent à Dieu, comme s'il avait besoin de ce présent, et comme s'il était plus aisé de l'imaginer dans l'un que dans l'autre. Car, dites-moi, je vous prie, a-t-on jamais conçu comment de rien il se peut faire quelque chose ? Hélas ! entre rien et un atome seulement il y a des proportions tellement infinies que la cervelle la plus aiguë n'y saurait pénétrer ; il faudra, pour échapper à ce labyrinthe inexplicable, que vous admettiez une matière éternelle avec Dieu. Mais, me direz-vous, quand je vous accorderais la matière éternelle, comment ce chaos s'est-il arrangé de soi-même ? Ah ! je vous le vais expliquer [1] :

« Il faut, ô mon petit animal ! après avoir séparé mentalement chaque petit corps visible en une infinité de petits corps invisibles, s'imaginer que l'univers infini n'est composé d'autre chose que de ces atomes infinis,

1. Dans le discours qui suit le philosophe lunaire ne fait qu'exposer, d'après le poème de Lucrèce d'abord, la théorie de la constitution atomique de l'univers imaginée par Épicure, avec les modifications introduites par Gassendi.

très solides, très incorruptibles et très simples, dont les uns sont cubiques, les autres parallélogrammes, d'autres angulaires, d'autres ronds, d'autres pointus, d'autres pyramidaux, d'autres hexagones, d'autres ovales, qui tous agissent diversement chacun selon sa figure. Et qu'ainsi ne soit, posez une boule d'ivoire ronde sur un lieu fort uni : à la moindre impression que vous lui donnerez, elle sera un demi-quart d'heure sans s'arrêter. Or, j'ajoute que, si elle était aussi parfaitement ronde que le sont quelques-uns de ces atomes dont je parle, et la surface où elle serait posée, parfaitement unie, elle ne s'arrêterait jamais. Si donc l'art est capable d'incliner un corps au mouvement perpétuel, pourquoi ne croirons-nous pas que la nature le puisse faire? Il en est de même des autres figures, desquelles l'une, comme carrée, demande le repos perpétuel, d'autres un mouvement de côté, d'autres un demi-mouvement comme de trépidation; et la ronde, dont l'être est de se remuer, venant à se joindre à la pyramidale, fait peut-être ce que nous appelons *feu*, parce que non seulement le feu s'agite sans se reposer, mais perce et pénètre facilement. Le feu a, outre cela, des effets différents, selon l'ouverture et la qualité des angles où la figure ronde se joint, comme par exemple le feu du poivre est autre chose que le feu du sucre, le feu du sucre que celui de la cannelle, celui de la cannelle que celui du clou de girofle, et celui-ci que le feu du fagot. Or, le feu, qui est le constructeur des parties et du tout de l'univers, a poussé et ramassé dans un chêne la quantité des figures nécessaires à composer ce chêne. Mais, me direz-vous, comment le hasard peut-il avoir ramassé en un lieu toutes les choses nécessaires à produire ce chêne? Je vous réponds que ce n'est pas merveille que la matière, ainsi disposée, ait formé un chêne; mais que la merveille eût été plus grande, si,

la matière ainsi disposée, le chêne n'eût pas été produit ; un peu moins de certaines figures, c'eût été un orme, un peuplier, un saule ; un peu plus de certaines figures, c'eût été la plante sensitive, une huître à l'écaille, un ver, une mouche, une grenouille, un moineau, un singe, un homme. Quand, ayant jeté trois dés sur une table, il arrive rafle de deux ou bien de trois, quatre et cinq, ou bien six et un, direz-vous : « O le « grand miracle ! A chaque dé il est arrivé le même « point, tant d'autres points pouvant arriver ! O le grand « miracle ! il est arrivé trois points qui se suivent. O le « grand miracle ! il est arrivé justement deux fiches et « le dessous de l'autre fiche ! » Je suis assuré que, étant homme d'esprit, vous ne ferez jamais ces exclamations : car, puisqu'il n'y a sur les dés qu'une certaine quantité de nombres, il est impossible qu'il n'en arrive quelqu'un. Et, après cela, vous vous étonnez comment cette matière, brouillée pêle-mêle au gré du hasard, peut avoir constitué un homme, vu qu'il y avait tant de choses nécessaires à la construction de son être. Vous ne savez donc pas qu'un million de fois cette matière s'acheminant au dessein d'un homme, s'est arrêtée à former tantôt une pierre, tantôt du plomb, tantôt du corail, tantôt une fleur, tantôt une comète, et tout cela à cause du plus ou du moins de certaines figures qu'il fallait, ou qu'il ne fallait pas, pour former un homme ? Si bien que ce n'est pas merveille qu'entre une infinité de matières qui changent et se remuent incessamment, elle ait rencontré à faire le peu d'animaux, de végétaux, de minéraux que nous voyons ; non plus que ce n'est pas merveille qu'en cent coups de dés il arrive une rafle ; aussi bien est-il impossible que de ce remuement il ne se fasse quelque chose, et cette chose sera toujours admirée d'un étourdi qui ne saura pas combien peu s'en est fallu qu'elle n'ait pas été faite.

Quand la grande rivière de *Fa la ut la* [1] fait moudre un moulin, conduit les ressorts d'une horloge [2], et que petit ruisseau de *Fa la ut ut* ne fait que couler et se dérober quelquefois, vous ne direz pas que cette rivière a bien de l'esprit, parce que vous savez qu'elle a rencontré les choses disposées à faire tous ces beaux chefs-d'œuvre; car, si son moulin ne se fût pas trouvé dans son cours, elle n'aurait pas pulvérisé le froment; si elle n'eût point rencontré l'horloge, elle n'aurait pas marqué les heures; et, si le petit ruisseau dont j'ai parlé avait eu la même rencontre, il aurait fait les mêmes miracles. Il en va tout ainsi de ce feu qui se meut de soi-même, car, ayant trouvé les organes propres à l'agitation nécessaire pour raisonner, il a raisonné; quand il en a trouvé de propres seulement à sentir, il a senti; quand il en a trouvé de propres à végéter, il a végété; et qu'ainsi ne soit, qu'on crève les yeux de cet homme que le feu de cette âme fait voir, il cessera de voir, de même que notre grande horloge cessera de marquer les heures si l'on en brise le mouvement.

« Enfin, ces premiers et indivisibles atomes font un cercle, sur qui roulent sans difficulté les difficultés les plus embarrassantes de la physique; il n'est pas jusqu'à l'opération des sens que personne n'a pu encore bien concevoir, que je n'explique fort aisément par les petits corps. Commençons par la vue: elle mérite, comme la plus incompréhensible, notre premier début.

« Elle se fait donc, à ce que je m'imagine, quand les tuniques de l'œil, dont les pertuis sont semblables à ceux du verre, transmettent cette poussière de feu qu'on appelle rayons visuels, et qu'elle est arrêtée par quel-

1. Ici encore le nom de la rivière et celui du ruisseau sont écrits en notes de musique.

2. On se servait encore en certains pays d'horloges à eau ou clepsydres.

que matière opaque qui le fait rejaillir chez soi ; car, alors, rencontrant en chemin l'image de l'objet qui l'a repoussée, et cette image n'étant qu'un nombre infini de petits corps qui s'exhalent continuellement, en égale superficie, du sujet regardé, elle la pousse jusqu'à notre œil. Vous ne manquerez pas de m'objecter que le verre est un corps opaque et fort serré, et que cependant, au lieu de rechasser ces autres petits corps, il s'en laisse pénétrer? Mais je vous réponds que ces pores du verre sont taillés de même figure que ces atomes de feu qui le traversent, et que, comme un crible à froment n'est pas propre à l'avoine ni un crible à l'avoine à cribler du froment, ainsi une boîte de sapin, quoique mince et qu'elle laisse pénétrer les sons, n'est pas pénétrable à la vue; et une pièce de cristal, quoique transparente, qui se laisse percer à la vue, n'est pas pénétrable au toucher.»

Je ne pus là m'empêcher de l'interrompre. « Un grand poète [1] et philosophe de notre monde, lui dis-je, a parlé après Épicure, et lui après Démocrite, de ces petits corps, presque comme vous; c'est pourquoi vous ne me surprenez point par ce discours ; et je vous prie, en le continuant, de me dire comment, par ces principes, vous expliqueriez la façon de vous peindre dans un miroir.

— Il est fort aisé, me répliqua-t-il ; car figurez-vous que ces feux de votre œil ayant traversé la glace, et rencontrant derrière un corps non diaphane qui les rejette, ils repassent par où ils étaient venus ; et, trouvant ces petits corps cheminant en superficies égales sur le miroir, ils les rappellent à nos yeux ; et notre imagination, plus chaude que les autres facultés de notre âme, en attire le plus subtil, dont elle fait chez soi un portrait en raccourci.

1. Lucrèce, poète latin.

« L'opération de l'ouïe n'est pas plus malaisée à concevoir, et, pour être plus succinct, considérons-la seulement dans l'harmonie d'un luth touché par les mains d'un maître de l'art. Vous me demanderez comment il se peut faire que j'aperçoive si loin de moi une chose que je ne vois point? Est-ce qu'il sort de mes oreilles une éponge qui boit cette musique pour me la rapporter? ou ce joueur engendre-t-il dans ma tête un autre petit joueur avec un petit luth, qui ait ordre de me chanter comme un écho les mêmes airs? Non; mais ce miracle procède de ce que la corde tirée venant à frapper de petits corps dont l'air est composé, elle le chasse dans mon cerveau, le perçant doucement avec ces petits riens corporels; et, selon que la corde est bandée, le son est haut, à cause qu'elle pousse les atomes plus vigoureusement; et l'organe, ainsi pénétré, en fournit à la fantaisie de quoi faire son tableau; si trop peu, il arrive que, notre mémoire n'ayant pas encore achevé son image, nous sommes contraints de lui répéter le même son, afin que, des matériaux que lui fournissent, par exemple, les mesures d'une sarabande, elle en prenne assez pour achever le portrait de cette sarabande. Mais cette opération n'a rien de si merveilleux que les autres, par lesquelles, à l'aide du même organe, nous sommes émus tantôt à la joie, tantôt à la colère..... Et cela se fait lorsque, dans ce mouvement, ce petit corps en rencontre d'autres, en nous remués de même façon, ou que leur propre figure rend susceptibles du même ébranlement; car alors les nouveaux venus excitent leurs hôtes à se remuer comme eux; et, de cette façon, lorsqu'un air violent rencontre le feu de notre sang, il le fait incliner au même branle, et il l'anime à se pousser dehors : c'est ce que nous appelons ardeur de courage.

« Si le son est plus doux, et qu'il n'ait la force de soulever qu'une moindre flamme plus ébranlée, en la

promenant le long des nerfs, des membranes et des pertuis de notre chair, elle excite ce chatouillement qu'on appelle joie. Il en arrive ainsi de l'ébullition des autres passions, selon que ces petits corps sont jetés plus ou moins violemment sur nous, selon le mouvement qu'ils reçoivent par la rencontre d'autres branles, et selon qu'ils trouvent à remuer chez nous ; c'est quant à l'ouïe.

« La démonstration du toucher n'est pas maintenant plus difficile, en concevant que de toute matière palpable il se fait une émission perpétuelle de petits corps, et qu'à mesure que nous la touchons, il s'en évapore davantage, parce que nous les épreignons du sujet même, comme l'eau d'une éponge, quand nous la pressons. Les durs viennent faire à l'organe le rapport de leur solidité ; les souples, de leur mollesse ; les raboteux, etc. Et qu'ainsi ne soit, nous ne sommes plus si fins à discerner par l'attouchement avec des mains usées de travail, à cause de l'épaisseur du cal, qui, pour n'être ni poreux, ni animé, ne transmet que fort malaisément ces fumées de la matière. Quelqu'un désirera d'apprendre où l'organe de toucher tient son siège ? Pour moi, je pense qu'il est répandu dans toutes les superficies de la masse, vu qu'il sent dans toutes ses parties. Je m'imagine, toutefois, que plus nous tâtons par un membre proche de la tête, et plus vite nous distinguons ; ce qui se peut expérimenter, quand, les yeux clos, nous patinons quelque chose, car nous la devinons plus facilement ; et si, au contraire, nous la tâtions du pied, nous aurions plus de peine à la connaître. Cela provient de ce que, notre peau étant partout criblée de petits trous, nos nerfs, dont la matière n'est pas plus serrée, perdent en chemin beaucoup de ces petits atomes par les menus pertuis de leur contexture, avant que d'être arrivés jusqu'au cerveau, qui

est le terme de leur voyage. Il me reste à parler de l'odorat et du goût.

« Dites-moi, lorsque je goûte un fruit, n'est-ce pas à cause de la chaleur de la bouche qu'il fond? Avouez-moi donc que, y ayant dans une poire des sels, et que la dissolution les partageant en petits corps d'autre figure que ceux qui composent la saveur d'une pomme, il faut qu'ils percent notre palais d'une manière bien différente, tout ainsi que l'escarre, enfoncée par le fer d'une pique qui me traverse, n'est pas semblable à ce que me fait souffrir en sursaut la balle d'un pistolet, et de même que la balle de ce pistolet m'imprime une autre douleur que celle d'un carreau d'acier.

« De l'odorat, je n'ai rien à dire, puisque les philosophes mêmes confessent qu'il se fait par une émission continuelle de petits corps.

« Je m'en vais, sur ce principe, vous expliquer la création, l'harmonie et l'influence des globes célestes avec l'immuable variété des météores [1]. »

Il allait continuer, mais le vieil hôte entra là-dessus, qui fit songer notre philosophe à la retraite. Il apportait des cristaux pleins de vers luisants, pour éclairer la salle; mais, comme ces petits feux-insectes perdent beaucoup de leur éclat, quand ils ne sont pas nouvellement amassés, ceux-ci, vieux de dix jours, n'éclairaient presque point. Mon démon n'attendit pas que la compagnie en fût incommodée; il monta dans son cabinet, et en redescendit aussitôt avec deux boules de feu si brillantes que chacun s'étonna comment il ne se brûlait point les doigts.

1. Avons-nous besoin de faire remarquer que, si ingénieuses qu'elles puissent paraître, les théories atomiques énoncées par l'orateur d'après les enseignements épicuriens et gassendistes ne soutiendraient que très imparfaitement le contrôle de la science actuelle, — qui toutefois en a vérifié et gardé plus d'un principe.

« Ces flambeaux incombustibles, dit-il, nous serviront mieux que vos pelotons de vers. Ce sont des rayons du soleil, que j'ai purgés de leur chaleur[1] ; autrement, les qualités corrosives de son feu auraient blessé votre vue en l'éblouissant. J'en ai fixé la lumière, et l'ai renfermée dans ces boules transparentes que je tiens. Cela ne vous doit pas fournir un grand sujet d'admiration, car il ne m'est pas plus difficile à moi, qui suis né dans le soleil, de condenser ses rayons, qui sont la poussière de ce monde-là, qu'à vous d'amasser de la poussière ou des atomes, qui sont de la terre pulvérisée de celui-ci. »

Là-dessus, notre hôte envoya un valet conduire les philosophes, parce qu'il était nuit, avec une douzaine de globes à vers pendus à ses quatre pieds. Pour nous autres (savoir : mon précepteur et moi), nous nous couchâmes, par l'ordre du physionome.

Il me mit cette fois-là dans une chambre de violettes et de lis, et m'envoya chatouiller à l'ordinaire ; et le lendemain, sur les neuf heures, je vis entrer mon démon, qui me dit qu'il venait du palais..... où l'une des demoiselles de la reine l'avait prié de l'aller trouver, et qu'elle s'était enquise de moi, témoignant qu'elle persistait toujours dans le dessein de me tenir parole, c'est-à-dire que, de bon cœur, elle me suivrait si je la voulais mener avec moi dans l'autre monde.

« Ce qui m'a fort édifié, continua-t-il, c'est quand j'ai reconnu que le motif principal de son voyage était de se faire chrétienne. Ainsi, je lui ai promis d'aider son dessein de toutes mes forces, et d'inventer, pour cet effet, une machine capable de tenir trois ou quatre personnes, dans laquelle vous pourrez monter ensemble dès aujourd'hui. Je vais m'appliquer sérieusement à

1. Les électriciens ont vulgarisé de nos jours la production d'un phénomène analogue.

l'exécution de cette entreprise : c'est pourquoi, afin de vous divertir, pendant que je ne serai point avec vous, voici un livre que je vous laisse. Je l'apportai jadis de mon pays natal ; il est intitulé : les *États et Empires de la Lune, avec une Addition de l'Histoire de l'Étincelle*[1]. Je vous donne encore celui-ci, que j'estime beaucoup davantage ; c'est le *Grand Œuvre des Philosophes,* qu'un des plus forts esprits du Soleil a composé. Il prouve là-dedans que toutes choses sont vraies, et déclare la façon d'unir physiquement les vérités de chaque contradictoire, comme, par exemple, que le blanc est noir et que le noir est blanc ; qu'on peut être et n'être pas, en même temps ; qu'il peut y avoir une montagne sans vallée ; que le néant est quelque chose, et que toutes les choses qui sont ne sont point. Mais remarquez qu'il prouve tous ces inouïs paradoxes sans aucune raison captieuse ou sophistique. Quand vous serez ennuyé de lire, vous pourrez vous promener, ou vous entretenir avec le fils de notre hôte : son esprit a beaucoup de charmes ; ce qui me déplaît en lui, c'est qu'il est impie. S'il lui arrive de vous scandaliser, ou de faire par quelque raisonnement chanceler votre foi, ne manquez pas aussitôt de me le venir proposer, je vous en résoudrai les difficultés. Un autre vous ordonnerait de rompre compagnie ; mais, comme il est extrêmement vain, je suis assuré qu'il prendrait cette fuite pour une défaite, et il se figurerait que notre croyance serait sans raison, si vous refusiez d'entendre les siennes. »

Il me quitta en achevant ces mots ; mais il fut à peine sorti que je me mis à considérer attentivement mes livres et leurs boîtes, c'est-à-dire leurs couvertures, qui me semblaient admirables pour leurs richesses ;

1. Voyez la notice biographique, en tête du volume.

l'une était taillée d'un seul diamant, sans comparaison plus brillant que les nôtres ; la seconde ne paraissait qu'une monstrueuse perle fendue en deux. Mon démon avait traduit ces livres en langage de ce monde ; mais, parce que je n'en ai point de leur imprimerie, je m'en vais expliquer la façon de ces deux volumes.

A l'ouverture de la boîte je trouvai dans un je ne sais quoi de métal presque semblable à nos horloges, plein de je ne sais quels petits ressorts et de machines imperceptibles. C'est un livre, à la vérité ; mais c'est un livre miraculeux, qui n'a ni feuillets ni caractères ; enfin, c'est un livre où, pour apprendre, les yeux sont inutiles : on n'a besoin que des oreilles. Quand quelqu'un donc souhaite lire, il bande, avec grande quantité de toutes sortes de petits nerfs, cette machine ; puis il tourne l'aiguille sur le chapitre qu'il désire écouter ; et au même temps il en sort, comme de la bouche d'un homme ou d'un instrument de musique, tous les sons distincts et différents qui servent, entre les grands lunaires, à l'expression du langage..... [1].

Quatre d'entre eux portaient sur leurs épaules une espèce de cercueil enveloppé de noir. Je m'informai d'un regardant ce que voulait dire ce convoi semblable aux pompes funèbres de mon pays ; il me répondit que ce méchant, convaincu d'envie et d'ingratitude, était décédé le jour précédent, et que le Parlement l'avait condamné, il y avait plus de vingt ans, à mourir dans son lit, et puis à être enterré après sa mort.

Je me pris à rire de cette réponse ; et lui, m'interrogeant pourquoi : « Vous m'étonnez, dis-je, de dire que ce qui est une marque de bénédiction dans notre monde, comme la longue vie, une mort paisible, une

1. Si ce paragraphe nous était donné comme extrait d'un ouvrage publié de nos jours, nous nous demanderions bien certainement si ce n'est pas le *phonographe* que l'auteur a voulu décrire.

sépulture honorable, serve en celui-ci d'une punition exemplaire.

— Quoi ! vous prenez la sépulture pour quelque chose de précieux? me repartit cet homme. Et, par votre foi, pouvez-vous concevoir quelque chose de plus épouvantable qu'un cadavre marchant sous les vers dont il regorge à la merci des crapauds qui lui mâchent les joues ; enfin, la peste revêtue du corps d'un homme? Bon Dieu ! la seule imagination d'avoir, quoique mort, le visage embarrassé d'un drap, et sur la bouche une pique de terre, me donne de la peine à respirer ! Ce misérable que vous voyez porter, outre l'infamie d'être mis dans une fosse, a été condamné à être assisté, dans son convoi, de cent cinquante de ses amis ; et commandement à eux, en punition d'avoir aimé un envieux et un ingrat, de paraître à ses funérailles avec un visage triste ; et si les juges n'en avaient eu pitié, imputant en partie ses crimes à son peu d'esprit, ils auraient ordonné d'y pleurer. Hormis les criminels, on brûle ici tout le monde ; aussi, est-ce une coutume très décente et très raisonnable ; car nous croyons que le feu ayant séparé le pur d'avec l'impur, la chaleur rassemble par sympathie cette chaleur naturelle qui faisait l'âme et lui donne la force de s'élever toujours, en montant jusqu'à quelque astre, la terre de certains peuples plus immatériels que nous et plus intellectuels, parce que leur tempérament doit répondre et participer à la pureté du globe qu'ils habitent.

« Ce n'est pas encore notre façon d'inhumer la plus belle. Quand un de nos philosophes vient à un âge où il sent ramollir son esprit, et la glace de ses ans engourdir les mouvements de son âme, il assemble ses amis par un banquet somptueux ; puis, ayant exposé les motifs qui le font résoudre à prendre congé de la nature, et le peu d'espérance qu'il y a d'ajouter quel-

que chose à ses belles actions, on lui fait ou grâce, c'est-à-dire qu'on lui permet de mourir, ou on lui fait un sévère commandement de vivre. Quand donc, à la pluralité de voix, on lui a mis son souffle entre les mains, il avertit ses plus chers et du jour et du lieu : ceux-ci se purgent et s'abstiennent de manger pendant vingt-quatre heures ; puis, arrivés qu'ils sont au logis du sage, et sacrifié qu'ils ont au soleil, ils entrent dans la chambre, où le généreux les attend sur un lit de parade. Chacun le vient embrasser ; et, quand c'est au rang de celui qu'il aime le mieux, après l'avoir baisé tendrement, il l'appuie sur son estomac, et, joignant sa bouche sur sa bouche, de la main droite il se plonge un poignard dans le cœur. »

J'interrompis ce discours en disant à celui qui me le faisait que ces façons de faire avaient beaucoup de ressemblance avec celles de quelque peuple de notre monde ; et je continuai ma promenade, qui fut si longue, que, quand je revins, il y avait deux heures que le dîner était prêt. On me demanda pourquoi j'étais arrivé si tard : « Ce n'a pas été ma faute, répondis-je au cuisinier, qui s'en plaignait : j'ai demandé plusieurs fois, par les rues, quelle heure il était, mais on ne m'a répondu qu'en ouvrant la bouche, serrant les dents et tournant le visage de travers.

« Quoi ! s'écria toute la compagnie, vous ne savez pas que par là ils vous montraient l'heure ?

— Par ma foi, repartis-je, ils avaient beau exposer leur grand nez au soleil, avant que je l'apprisse. — C'est une commodité, me dirent-ils, qui leur sert à se passer d'horloge ; car de leurs dents ils font un cadran si juste que, lorsqu'ils veulent instruire quelqu'un de l'heure, ils ouvrent leurs lèvres, et l'ombre de ce nez, qui vient tomber dessus leurs dents, marque comme un cadran celle dont le curieux est en peine. Maintenant,

afin que vous sachiez pourquoi en ce pays tout le monde a le nez grand, apprenez qu'aussitôt qu'un enfant est né, la matrone porte l'enfant au maître du séminaire; et justement, au bout de l'an, les experts étant assemblés, si son nez est trouvé plus court qu'à une certaine mesure que tient le syndic, il est déclaré *camus* et retranché du nombre des citoyens. Vous me demanderez la cause de cette barbarie. Mais sachez que nous le faisons après avoir observé, depuis trente siècles, qu'un grand nez est le signe d'un homme spirituel, courtois, affable, généreux, libéral, et que le petit est le signe du contraire [1]... » Il parlait encore, lorsque je vis entrer un homme tout nu. Je m'assis aussitôt et me couvris pour lui faire honneur, car ce sont les marques du plus grand respect qu'on puisse, en ce pays-là, témoigner à quelqu'un. « Le royaume, dit-il, souhaite qu'avant de retourner en votre monde vous en avertissiez les magistrats, à cause qu'un mathématicien vient tout à l'heure de promettre au conseil que, pourvu que, étant de retour chez vous, vous vouliez construire une certaine machine qu'il vous enseignera, il attirera votre globe et le joindra à celui-ci. » A quoi je promis de ne pas manquer. Pendant tout ce discours, nous ne laissions pas de dîner, et, sitôt que nous fûmes levés, nous allâmes au jardin prendre l'air, et là, prenant occasion de la création et formation des choses, il me dit : « Vous devez savoir que la terre se faisant un arbre, d'un arbre un pourceau, et d'un pourceau un homme, nous devons croire, puisque tous les êtres dans la nature tendent au plus parfait, qu'ils aspirent à devenir hom-

1. Sans nul doute cette appréciation des camards est dirigée contre quelque personnage qui s'était attiré l'aversion de Cyrano; mais on peut noter, en outre, d'après de nombreuses remarques, que beaucoup d'hommes supérieurs eurent le nez très fort : Descartes, S. Vincent de Paul, T. Corneille, Montesquieu, etc.

mes, cette essence étant l'achèvement du plus beau mixte, et le mieux imaginé qui soit au monde, parce que c'est le seul qui fasse le lien de la vie animale avec la raisonnable. C'est ce qu'on ne peut nier sans être pédant, puisque nous voyons qu'un prunier, par la chaleur de son germe, comme par une bouche, suce et digère le gazon qui l'environne; qu'un pourceau dévore ce fruit et le fait devenir une partie de soi-même, et qu'un homme mange le pourceau, réchauffe cette chair morte, la joint à soi et fait revivre cet animal sous une plus noble espèce. Ainsi, cet homme que vous voyez était peut-être, il y a soixante ans, une touffe d'herbe dans mon jardin; ce qui est d'autant plus probable que l'opinion de la métempsycose pythagorique, soutenue par tant de grands hommes, n'est vraisemblablement parvenue jusqu'à nous qu'afin de nous engager à en rechercher la vérité, comme, en effet, nous avons trouvé que tout ce qui est sent et végète, et qu'enfin, après que toute la matière est parvenue à ce période qui est sa perfection, elle descend et retourne dans son inanité, pour revenir et jouer derechef les mêmes rôles. »

Je descendis, très satisfait, au jardin, et je commençais à réciter à mon compagnon ce que notre maître m'avait appris, quand le physionome arriva pour nous conduire à la réfection et au dortoir.....

Le lendemain, dès que je fus éveillé, je m'en allai faire lever mon antagoniste. « C'est un aussi grand miracle, lui dis-je en l'abordânt, de trouver un fort esprit comme le vôtre enseveli dans le sommeil, que de voir du feu sans action. »

Il souffrit de ce mauvais compliment. « Mais, s'écria-t-il avec colère, ne vous déferez-vous jamais de ces termes fabuleux? Sachez que ces noms-là diffament le nom de philosophe, et que, comme le sage ne voit rien

au monde qu'il ne conçoive et qu'il ne juge pouvoir être conçu, il doit abhorrer toutes ces expressions de prodiges et d'événements de nature, qu'ont inventés les stupides pour excuser les faiblesses de leur entendement. »

Je crus alors être obligé, en conscience, de prendre la parole pour le détromper. « Encore, lui répliquai-je, que vous soyez fort obstiné dans vos sentiments, j'ai vu plusieurs choses arrivées surnaturellement.

— Vous le dites, reprit-il ; mais vous ne savez pas que la force de l'imagination est capable de guérir toutes les maladies que vous attribuez au surnaturel, à cause d'un certain baume naturel contenant toutes les qualités contraires à toutes celles de chaque mal qui nous attaque : ce qui se fait quand notre imagination, avertie par la douleur, va chercher en ce lieu le remède spécifique qu'elle apporte au venin. C'est là d'où vient qu'un habile médecin de votre monde conseille au malade de prendre plutôt un médecin ignorant qu'on estimera pourtant fort habile, qu'un fort habile qu'on estimera ignorant, parce qu'il se figure que notre imagination, travaillant à notre santé, pourvu qu'elle soit aidée de remèdes, est capable de nous guérir ; mais que les plus puissants étaient trop faibles quand l'imagination ne les appliquait pas. Vous étonnez-vous que les premiers hommes de votre monde vivaient tant de siècles sans avoir aucune connaissance de la médecine ? Non. Et qu'est-ce, à votre avis, qui en pouvait être la cause, sinon leur nature encore dans sa force, et ce baume universel, qui n'est pas encore dissipé par les drogues dont vos médecins vous consument [1] ; n'ayant lors pour entrer en convalescence qu'à le souhaiter

1. On voit que parmi les disciples de Gassendi, Molière ne fut pas seul à faire profession d'incrédulité envers la science des médecins.

fortement et s'imaginer d'être guéris ? Aussi, leur fantaisie vigoureuse, se plongeant dans cette huile, en attirait l'élixir, et, appliquant l'actif au passif, ils se trouvaient presque dans un clin d'œil aussi sains qu'auparavant ; ce qui, malgré la dépravation de la nature, ne laisse pas de se faire encore aujourd'hui, quoiqu'un peu rarement, à la vérité ; mais le populaire l'attribue à miracle. Pour moi, je n'en crois rien du tout, et je me fonde sur ce qu'il est plus facile que tous ces docteurs se trompent que cela n'est facile à faire ; car, je leur demande : Le fiévreux, qui vient d'être guéri, a souhaité bien fort, pendant sa maladie, comme il est vraisemblable, d'être guéri, et même il a fait des veux pour cela ; de sorte qu'il fallait nécessairement qu'il mourût, ou qu'il demeurât dans son mal, ou qu'il guérît ; s'il fût mort, on eût dit que le ciel l'avait récompensé de ses peines, et même on eût dit que, selon la prière du malade, il a été guéri de tous ses maux ; s'il fût demeuré dans son infirmité, on aurait dit qu'il n'avait pas la foi ; mais, parce qu'il est guéri, c'est un miracle toujours visible. N'est-il pas bien plus vraisemblable que sa fantaisie, excitée par les violents désirs de la santé, a fait son opération ? Car je veux qu'il soit réchappé. Pourquoi crier miracle, puisque nous voyons beaucoup de personnes qui s'étaient vouées, périr misérablement avec leurs vœux ?

— Mais à tout le moins, lui repartis-je, si ce que vous dites de ce baume est véritable, c'est une marque de la raisonnabilité de notre âme, puisque, sans se servir des instruments de notre raison, sans s'appuyer du concours de notre volonté, elle fait elle-même comme si, étant hors de nous, elle appliquait l'actif au passif Or, si, étant séparée de nous, elle est raisonnable, il faut nécessairement qu'elle soit spirituelle ; et, si vous la confessez spirituelle, je conclus qu'elle est immortelle,

puisque la mort n'arrive dans l'animal que par le changement des formes, dont la matière seule est capable. »

Ce jeune homme alors, s'étant mis en son séant sur son lit, et m'ayant fait asseoir, discourut à peu près de cette sorte : « Pour l'âme des bêtes, qui est corporelle, je ne m'étonne pas qu'elle meure, vu qu'elle n'est, peut-être, qu'une harmonie des quatre qualités, une force de sang, une proportion d'organes bien concertés ; mais je m'étonne bien fort que la nôtre, intellectuelle, incorporelle et immortelle, soit contrainte de sortir de chez nous, par la même cause qui fait périr celle d'un bœuf. A-t-elle fait pacte avec notre corps que, quand il aurait un coup d'épée dans le cœur, une balle de plomb dans la cervelle, une mousquetade à travers le corps, d'abandonner aussitôt sa maison ?... Et, si cette âme était spirituelle, et par soi-même si raisonnable, qu'elle fût aussi capable d'intelligence quand elle est séparée de notre masse que quand elle en est revêtue, pourquoi les aveugles-nés, avec tous les beaux avantages de cette âme intellectuelle, ne sauraient-ils s'imaginer ce que c'est que de voir ? Est-ce à cause qu'ils ne sont pas encore privés, par le trépas, de tous leurs sens ? Quoi ! je ne pourrai donc me servir de ma main droite à cause que j'en ai une gauche ?... Et enfin, pour faire une comparaison juste, et qui détruise tout ce que vous avez dit, je me contenterai de vous apporter l'exemple d'un peintre, qui ne peut travailler sans pinceau, et je vous dirai que l'âme est tout de même, quand elle n'a pas l'usage des sens.

« Oui, mais, ajouta-t-il, ils veulent cependant que cette âme, qui ne peut agir qu'imparfaitement, à cause de la vie, puisse alors travailler avec perfection quand, après notre mort, elle les aura tous perdus. S'ils me viennent rechanter qu'elle n'a pas besoin de ces instruments pour faire ses fonctions, je leur rechanterai qu'il

faut fouetter les quinze-vingts, qui font semblant de ne voir goutte. »

Il voulait continuer dans de si impertinents raisonnements ; mais je lui fermai la bouche en le priant de les cesser ; comme il fit, de peur de querelle ; car il connaissait que je commençais à m'échauffer. Il s'en alla ensuite, et me laissa dans l'admiration des gens de ce monde-là, dans lesquels, jusqu'au simple peuple, il se trouve naturellement tant d'esprit, au lieu que ceux du nôtre en ont si peu, et qui leur coûte si cher.

Enfin, l'amour de mon pays me détachant petit à petit de l'affection, et même de la pensée que j'avais eue de demeurer en celui-là, je ne songeai plus qu'à mon départ ; mais j'y vis tant d'impossibilité que j'en devins tout chagrin. Mon démon s'en aperçut ; et, m'ayant demandé à quoi il tenait que je ne parusse pas le même que toujours, je lui dis franchement le sujet de ma mélancolie ; mais il me fit de si belles promesses pour mon retour, que je m'en reposai sur lui entièrement.

J'en donnai avis au conseil, qui m'envoya quérir, et qui me fit prêter serment que je raconterais dans notre monde les choses que j'avais vues en celui-là. Ensuite, on me fit expédier des passe-ports, et mon démon, s'étant muni des choses nécessaires pour un si grand voyage, me demanda en quel endroit de mon pays je voulais descendre. Je lui dis que la plupart des riches enfants de Paris, se proposant un voyage à Rome une fois en la vie, ne s'imaginant pas, après cela, qu'il y eût rien de beau ni à faire ni à voir, je le priais de trouver bon que je les imitasse.

« Mais, ajoutai-je, dans quelle machine ferons-nous ce voyage, et quel ordre pensez-vous que me veuille donner le mathématicien qui me parla l'autre jour de joindre ce globe-ci au nôtre ?

— Quant au mathématicien, me dit-il, ne vous y arrêtez point, car c'est un homme qui promet beaucoup et qui ne tient rien. Et quant à la machine qui vous reportera, ce sera la même qui vous voitura à la cour.

— Comment! dis-je, l'air deviendra, pour soutenir vos pas, aussi solide que la terre? C'est ce que je ne crois point.

— Et c'est une chose étrange, reprit-il, que ce que vous croyez et ne croyez pas! Eh! pourquoi les sorciers de votre monde, qui marchent en l'air et conduisent des armées de grêles, des neiges, des pluies et d'autres tels météores, d'une province en une autre, auraient-ils plus de pouvoir que nous? Soyez, soyez, je vous prie, plus crédule en ma faveur.

— Il est vrai, lui dis-je, que j'ai reçu de vous tant de bons offices, de même que Socrate et les autres pour qui vous avez tant eu d'amitié, que je me dois fier à vous, comme je fais, en m'y abandonnant de tout mon cœur. »

Je n'eus pas plus tôt achevé cette parole, qu'il s'enleva comme un tourbillon, me tenant entre ses bras; il me fit passer, sans incommodité, tout ce grand espace que nos astronomes mettent entre nous et la Lune, en un jour et demi; ce qui me fit connaître le mensonge de ceux qui disent qu'une meule de moulin serait trois cent soixante et tant d'années à tomber du ciel, puisque je fus si peu de temps à tomber du globe de la Lune en celui-ci.

Enfin, au commencement de la seconde journée, je m'aperçus que j'approchais de notre monde. Déjà je distinguais l'Europe d'avec l'Afrique, et ces deux d'avec l'Asie, lorsque je sentis le soufre que je vis sortir d'une fort haute montagne; cela m'incommodait, de sorte que je m'évanouis.

Je ne puis dire ce qui m'arriva ensuite; mais je me trouvai, ayant repris mes sens, dans des bruyères sur

la pente d'une colline, au milieu de quelques pâtres qui parlaient italien.

Je ne savais ce qu'était devenu mon démon, et je demandai à ces pâtres s'ils ne l'avaient point vu. A cè mot, ils firent le signe de la croix et me regardèrent comme si j'eusse été un démon moi-même. Mais, leur disant que j'étais chrétien, et que je les priais par charité de me conduire en quelque lieu où je pusse me reposer, ils me menèrent dans un village, à un mille de là, où je fus à peine arrivé que tous les chiens du lieu, depuis les bichons jusqu'aux dogues, se vinrent jeter sur moi, et m'eussent dévoré si je n'eusse trouvé une maison où je me sauvai.

Mais cela ne les empêcha pas de continuer leur sabbat, en sorte que le maître du logis m'en regardait de mauvais œil ; et je crois que, dans le scrupule où le peuple augure de ces sortes d'accidents, cet homme était capable de m'abandonner en proie à ces animaux, si je ne me fusse avisé que ce qui les acharnait ainsi après moi était le monde d'où je venais, à cause que, ayant accoutumé d'aboyer à la Lune, ils sentaient que j'en venais, et que j'en avais l'odeur, comme ceux qui conservent une espèce de relan ou air marin, quelque temps après être descendus de dessus la mer. Pour me purger de ce mauvais air, je m'exposai sur une terrasse, durant trois ou quatre heures, au soleil ; après quoi je descendis ; et les chiens, qui ne sentaient plus l'influence qui m'avait fait leur ennemi, ne m'aboyèrent plus et s'en retournèrent chacun chez soi.

Le lendemain, je partis pour Rome, où je vis les restes des triomphes de quelques grands hommes, de même que ceux des siècles ; j'en admirai les belles ruines et les belles réparations qu'y ont faites les modernes. Enfin, après y être demeuré quinze jours en la

1. Allusion au dicton populaire : *aboyer à la lune.*

compagnie de M. de Cyrano, mon cousin, qui me prêta de l'argent pour mon retour, j'allai à Civita-Vecchia et me mis sur une galère qui m'amena jusqu'à Marseille.

Pendant tout ce voyage, je n'eus l'esprit tendu qu'aux merveilles de celui que je venais de faire. J'en commençai les mémoires dès ce temps-là ; et, quand j'ai été de retour, je les mis autant en ordre que la maladie qui me retient au lit me l'a pu permettre. Mais, prévoyant quelle sera la fin de mes études et de mes travaux, pour tenir parole au conseil de ce monde-là, j'ai prié M. Le Bret, mon plus cher et mon plus inviolable ami, de les donner au public, avec l'*Histoire de la République du soleil*, celle de l'*Étincelle*, et quelques autres ouvrages de même façon, si ceux qui nous les ont dérobés les lui rendent, comme je les en conjure de tout mon cœur.



HISTOIRE COMIQUE

DES

ÉTATS ET EMPIRES DU SOLEIL

Enfin, notre vaisseau surgit au havre de Toulon[1], et d'abord, après avoir rendu grâce aux vents et aux étoiles pour la félicité du voyage, chacun s'embrassa sur le port et se dit adieu. Pour moi, parce qu'au monde de la Lune, d'où j'arrivais, l'argent se met au nombre des contes faits à plaisir, et que j'en avais comme perdu la mémoire, le pilote se contenta, pour le naulage, de l'honneur d'avoir porté dans son navire un homme tombé du ciel. Rien ne nous empêcha donc d'aller jusqu'auprès de Toulouse, chez un de mes amis. Je brûlais de le voir, pour la joie que j'espérais lui causer au récit de mes aventures. Je ne serai point ennuyeux à vous réciter tout ce qui m'arriva sur le chemin; je me lassai, je me reposai, j'eus soif, j'eus faim, je bus, je mangeai.

Au milieu de vingt ou trente chiens qui composaient sa meute, quoique je fusse en fort mauvais ordre, maigre et rôti du hâle, il ne laissa pas de me reconnaître. Transporté de ravissement, il me sauta au cou; et, après m'avoir baisé plus de cent fois, tout tremblant

1. A la fin du *Voyage à la Lune* Cyrano dit qu'à Rome il monta sur une galère qui l'amena jusqu'à Marseille. — Contradiction *historique* d'ailleurs sans importance.

d'aise, il m'entraîna dans son château, où, sitôt que les larmes eurent fait place à la voix :

« Enfin, s'écria-t-il, nous vivons, et nous vivrons, malgré tous les accidents dont la fortune a ballotté notre vie ! Mais, bons dieux ! il n'est donc pas vrai, le bruit courut que vous aviez été brûlé, en Canada, dans ce grand feu d'artifice duquel vous fûtes l'inventeur ? Et cependant, deux ou trois personnes de créance, parmi ceux qui m'en apportèrent les tristes nouvelles, m'ont juré avoir vu et touché cet oiseau de bois dans lequel vous fûtes enlevé. Ils me contèrent que, par malheur, vous étiez entré dedans au moment qu'on y mit le feu, et que la rapidité des fusées qui brûlaient tout alentour vous enleva si haut, que l'assistance vous perdit de vue. Et vous fûtes, à ce qu'ils protestent, consumé de telle sorte que, la machine étant retombée, on n'y trouva que fort peu de vos cendres.

— Ces cendres, lui répondis-je, Monsieur, étaient donc celles de l'artifice même, car le feu ne m'endommagea en façon quelconque. L'artifice était attaché au dehors, et sa chaleur, par conséquent, ne pouvait pas m'incommoder. »

Je lui racontai ensuite fort au long toutes les particularités de mon voyage, et M. de Colignac, ravi d'entendre des choses si extraordinaires, me conjura de les rédiger par écrit. Moi, qui aime le repos, je résistai longtemps, à cause des visites qu'il était vraisemblable que cette publication m'attirerait. Toutefois, honteux du reproche dont il me rebattait, de ne faire assez de compte de ses prières, je me résolus enfin de le satisfaire. Je mis donc la plume à la main, et, à mesure que j'achevais un cahier, impatient de ma gloire, qui lui démangeait plus que la sienne, il allait à Toulouse le prôner dans les plus belles assemblées. Comme il était en réputation d'être un des plus forts génies de

son siècle, mes louanges, dont il semblait l'infatigable écho, me firent connaître de tout le monde. Déjà les graveurs, sans m'avoir vu, avaient buriné mon image, et la ville retentissait, dans chaque carrefour, du gosier enroué des colporteurs qui criaient à tue-tête : « *Voilà Le portrait de l'auteur des* ÉTATS ET EMPIRES DE LA LUNE. » Parmi les gens qui lurent mon livre, il se rencontra beaucoup d'ignorants qui le feuilletèrent. Pour contrefaire les esprits de la grande revolée, ils applaudirent comme les autres, jusqu'à battre des mains à chaque mot, de peur de se méprendre, et, tout joyeux, s'écrièrent : « Qu'il est bon ! » aux endroits qu'ils n'entendaient point. Mais la superstition, travestie en remords, de qui les dents sont bien aiguës, sous la chemise d'un sot, leur rongea tant le cœur, qu'ils aimèrent mieux renoncer à la réputation de philosophe (laquelle aussi bien leur était un habit mal fait), que d'en répondre au jour du jugement.

Voilà donc la médaille renversée : c'est à qui chantera la palinodie. L'ouvrage dont ils avaient fait tant de cas, n'est plus qu'un pot-pourri de contes ridicules, un amas de lambeaux décousus, un répertoire de *Peau-d'Ane* à bercer les enfants ; et tel qui ne connaît pas seulement la syntaxe condamme l'auteur à porter une bougie à saint Mathurin [1].

Ce contraste d'opinions entre les habiles et les idiots augmenta son crédit. Peu après, les copies en manuscrit se vendirent sous le manteau ; tout le monde, et ce qui est hors du monde, c'est-à-dire depuis le gentilhomme jusqu'au moine, acheta cette pièce ; les femmes même prirent parti. Chaque famille se divisa, et les intérêts de cette querelle allèrent si loin, que la ville

1. C'est-à-dire le déclare fou, en vertu de la tradition populaire qui attribuait à S. Mathurin la vertu de guérir la folie.

fut partagée en deux sections, la Lunaire et l'Antilunaire.

On était aux escarmouches de la bataille, quand un matin je vis entrer, dans la chambre de Colignac, neuf ou dix barbes à longue robe, qui d'abord lui parlèrent ainsi :

« Monsieur, vous savez qu'il n'y a pas un de nous en cette compagnie qui ne soit votre allié, votre parent ou votre ami ; et que, par conséquent, il ne vous peut rien arriver de honteux qui ne nous rejaillisse sur le front. Cependant, nous sommes informés de bonne part que vous retirez un sorcier dans votre château.

— Un sorcier ! s'écria Colignac ; ô dieux ! nommez-le-moi ! je vous le mets entre les mains. Mais il faut prendre garde que ce ne soit une calomnie.

— Eh quoi ! monsieur, interrompit l'un des plus vénérables, y a-t-il aucun Parlement qui se connaisse en sorciers comme le nôtre ? Enfin, mon cher neveu, pour ne vous pas davantage tenir en suspens, le sorcier que nous accusons est l'auteur des *États et empires de la Lune*. Il ne saurait pas nier qu'il ne soit le plus grand magicien de l'Europe, après ce qu'il avoue lui-même. Comment ! avoir monté à la Lune, cela se peut-il sans l'entremise de..... Je n'oserais nommer la bête ; car enfin, dites-moi, qu'allait-il faire chez la Lune ?

— Belle demande ! interrompit un autre, il allait assister au sabbat, qui s'y tenait sans doute ce jour-là : et, en effet, vous voyez qu'il eut accointance avec le démon de Socrate. Après cela, vous étonnez-vous que le diable l'ait, comme il dit, rapporté en ce monde ? Mais, quoi qu'il en soit, voyez-vous, tant de lunes, tant de cheminées, tant de voyages par l'air ne valent rien, je dis rien du tout ; et, entre vous et moi (à ces mots il approcha sa bouche de son oreille), je n'ai jamais vu de sorcier qui n'eût commerce avec la Lune. »

Ils se turent après ces bons avis; et Colignac demeura tellement surpris de leur commune extravagance, qu'il ne put jamais dire un mot. Ce que voyant, un vénérable butor, qui n'avait point encore parlé:

« Voyez-vous, dit-il, notre parent, nous connaissons où vous tient l'enclouure. Le magicien est une personne que vous aimez. Mais n'appréhendez rien ; à votre considération, les choses iront à la douceur : vous n'avez seulement qu'à nous le mettre entre les mains; et, pour l'amour de vous, nous engageons notre honneur de le faire brûler sans scandale. »

A ces mots, Colignac, quoique ses poings dans ses côtés, ne put se contenir ; un éclat de rire le prit, qui n'offensa pas peu messieurs ses parents; de sorte qu'il ne fut pas en son pouvoir de répondre à aucun point de leur harangue que par des ha a a a ou des ho o o o; si bien que nos messieurs, très scandalisés, s'en allèrent, je dirais avec leur courte honte, si elle n'avait duré jusqu'à Toulouse.

Quand ils furent partis, je tirai Colignac dans son cabinet, où, sitôt que j'eus fermé la porte dessus nous:

« Comte, lui dis-je, ces ambassadeurs à long poil me semblent des comètes chevelues; j'appréhende que le bruit dont ils ont éclaté, ne soit le tonnerre de la foudre qui s'ébranle pour choir. Quoique leur accusation soit ridicule, et, possible (probablement), un effet de leur stupidité, je ne serais pas moins mort, quand une douzaine d'habiles gens, qui m'auraient vu griller, diraient que mes juges sont des sots. Tous les arguments dont ils prouveraient mon innocence ne me ressusciteraient pas, et mes cendres demeureraient tout aussi froides dans un tombeau qu'à la voirie. C'est pourquoi, sauf votre meilleur avis, je serais fort joyeux de consentir à la tentation qui me suggère de ne leur laisser en cette province que mon portrait; car

j'enragerais au double de mourir pour une chose à laquelle je ne crois guère. »

Colignac n'eut quasi pas la patience d'attendre que j'eusse achevé, pour répondre. D'abord, toutefois, il me railla ; mais, quand il vit que je le prenais sérieusement :

« Ah ! par la mort ! s'écria-t-il d'un visage alarmé, on ne vous touchera point au bord du manteau que moi, mes amis, mes vassaux, et tous ceux qui me considèrent, ne périssent auparavant. Ma maison est telle qu'on ne la peut forcer sans canon ; elle est très avantageuse d'assiette et bien flanquée. Mais je suis fou de me précautionner contre des tonnerres de parchemin.

— Ils sont, lui répliquai-je, quelquefois plus à craindre que ceux de la moyenne région. »

De là en avant, nous ne parlâmes que de nous réjouir. Un jour, nous chassions ; un autre, nous allions à la promenade ; quelquefois, nous recevions visite, et quelquefois nous en rendions; enfin, nous quittions toujours chaque divertissement avant que ce divertissement eût pu nous ennuyer.

Le marquis de Cussan, voisin de Colignac, homme qui se connaît aux bonnes choses, était ordinairement avec nous et nous avec lui ; et, pour rendre les lieux de notre séjour encore plus agréables par ce changement, nous allions de Colignac à Cussan, et revenions de Cussan à Colignac.

Les plaisirs innocents dont le corps est capable, ne faisaient que la moindre partie ; de tous ceux que l'esprit peut trouver dans l'étude et la conversation aucun ne nous manquait, et nos bibliothèques, unies comme nos esprits, appelaient tous les doctes dans notre société. Nous mêlions la lecture à l'entretien, l'entretien à la bonne chère, celle-là à la pêche ou à la chasse, aux promenades, et, en un mot, nous jouissions, pour ainsi

dire, et de nous-mêmes et de tout ce que la nature a produit de plus doux pour notre usage, et ne mettions que la raison pour bornes à nos désirs.

Cependant ma réputation, contraire à mon repos, courait les villages circonvoisins et les villes mêmes de la province. Tout le monde, attiré par ce bruit, prenait prétexte de venir voir le seigneur, pour voir le sorcier. Quand je sortais du château, non seulement les enfants et les femmes, mais aussi les hommes me regardaient comme la bête, surtout le pasteur de Colignac, qui, par malice ou par ignorance, était en secret le plus grand de mes ennemis. Cet homme, simple en apparence, et dont l'esprit, bas et naïf, était infiniment plaisant en ses naïvetés, était, en effet, très méchant ; il était vindicatif jusqu'à la rage ; calomniateur, comme quelque chose de plus qu'un Normand, et si chicaneur, que l'amour de la chicane était sa passion dominante. Ayant longtemps plaidé contre son seigneur, qu'il haïssait d'autant plus qu'il l'avait trouvé ferme contre ses attaques, il en craignait le ressentiment, et, pour l'éviter, il avait voulu permuter son bénéfice. Mais, soit qu'il eût changé de dessein ou seulement qu'il eût différé pour se venger de Colignac, en ma personne, pendant le séjour qu'il ferait en ses terres, il s'efforçait de persuader le contraire, bien que des voyages qu'il faisait bien souvent à Toulouse en donnassent quelque soupçon. Il y faisait mille contes ridicules de mes enchantements ; et la voix de cet homme malin, se joignant à celle des simples et des ignorants, y mettait mon nom en exécration. On n'y parlait plus de moi que comme d'un nouvel Agrippa [1], et nous sûmes qu'on y avait

1. H. Corneille Agrippa, médecin et philosophe hermétique, déjà nommé dans le précédent récit comme une des notabilités de la science magique, né à Cologne vers 1486, mort en 1535 à l'hôpital de Grenoble. L'étrangeté de son existence et la misère de sa fin donnèrent lieu

même informé contre moi, à la poursuite du curé, lequel avait été précepteur de ses enfants. Nous en eûmes avis par plusieurs personnes qui étaient dans les intérêts de Colignac et du marquis, et, bien que l'humeur grossière de tout un pays nous fût un sujet d'étonnement et de risée, je ne laissai pas de m'en effrayer en secret, lorsque je considérais de plus près les suites fâcheuses que pourrait avoir cette erreur. Mon bon génie, sans doute, m'inspirait cette frayeur; il éclairait ma raison de toutes ces lumières, pour me faire voir le précipice où j'allais tomber; et, non content de me conseiller ainsi tacitement, se voulut déclarer plus expressément en ma faveur.

Une nuit, des plus fâcheuses qui fut jamais, ayant succédé à un des jours les plus agréables que nous eussions eus à Colignac, je me levai aussitôt que l'aurore, et, pour dissiper les inquiétudes et les nuages dont mon esprit était encore offusqué, j'entrai dans le jardin, où la verdure, les fleurs et les fruits, l'artifice et la nature enchantaient l'âme par les yeux, lorsqu'en même instant j'aperçus le marquis, qui se promenait seul dans une grande allée, laquelle coupait le parterre en deux. Il avait le marcher lent et le visage pensif. Je restai fort surpris de le voir, contre sa coutume, si matineux; cela me fit hâter mon abord pour lui en demander la cause.

Il me répondit que quelques fâcheux songes, dont il avait été travaillé, l'avaient contraint de venir, plus matin qu'à son ordinaire, guérir au jour un mal que lui avait causé l'ombre. Je lui confessai qu'une semblable peine m'avait empêché de dormir; et je lui en allais conter le détail; mais, comme j'ouvrais la bouche, nous aperçûmes, au coin d'une palissade qui croissait dans

aux contes les plus ridicules, restés à l'état de légende dans la croyance populaire.

la nôtre, Colignac qui marchait à grands pas. D'aussi loin qu'il nous aperçut :

« Vous voyez, dit-il, un homme qui vient d'échapper aux plus affreuses visions dont le spectacle soit capable de faire tourner le cerveau. A peine ai-je eu le loisir de mettre mon pourpoint, que je suis descendu pour vous le conter, mais vous n'étiez plus ni l'un ni l'autre dans vos chambres. C'est pourquoi je suis accouru au jardin, me doutant que vous y seriez. »

En effet, le pauvre gentilhomme était presque hors d'haleine. Sitôt qu'il l'eut reprise, nous l'exhortâmes de se décharger d'une chose qui, pour être souvent fort légère, ne laisse pas de peser beaucoup.

« C'est mon dessein, nous répliqua-t-il ; mais, auparavant, asseyons-nous. »

Un cabinet de jasmins nous présenta tout à propos de la fraîcheur et des sièges ; nous nous y retirâmes, et, chacun s'étant mis à son aise, Colignac poursuivit ainsi :

« Vous saurez qu'après deux ou trois sommes, durant lesquels je me suis trouvé parmi beaucoup d'embarras, dans celui que j'ai fait environ le crépuscule de l'aurore, il m'a semblé que mon cher hôte, que voilà, était entre le marquis et moi, et que nous le tenions étroitement embrassé, quand un grand monstre noir, qui n'était que de têtes, nous l'est venu tout d'un coup arracher. Je pense même qu'il l'allait précipiter dans un bûcher, allumé proche de là, car il le balançait déjà sur les flammes ; mais une fille, semblable à celle des Muses qu'on nomme Euterpe, s'est jetée aux genoux d'une dame, qu'elle a conjurée de le sauver (cette dame avait le port et les marques dont se servent nos peintres pour représenter la Nature). A peine a-t-elle eu le loisir d'écouter les prières de sa suivante, que, tout étonnée : « Hélas ! a-t-elle crié, c'est un de mes amis ! » Aussitôt

elle a porté à sa bouche une espèce de sarbacane, et a tant soufflé par le canal, sous les pieds de mon cher hôte, qu'elle l'a fait monter dans le ciel et l'a garanti des cruautés du monstre à cent têtes. J'ai crié après lui, fort longtemps, ce me semble, et l'ai conjuré de ne pas s'en aller sans moi, quand une infinité de petits anges, tout ronds, qui se disaient enfants de l'Aurore, m'ont enlevé au même pays, vers lequel il paraissait voler, et m'ont fait voir des choses que je ne vous raconterai point, parce que je les tiens trop ridicules. »

Nous le suppliâmes de ne pas laisser de nous les dire.

« Je me suis imaginé, continua-t-il, être dans le Soleil, et que le Soleil était un monde. Je n'en serais pas même encore désabusé, sans le hennissement de mon barbe [1], qui, me réveillant, m'a fait voir que j'étais dans mon lit. »

Quand le marquis connut que Colignac avait achevé : « Et vous, dit-il, Monsieur Dyrcona [2], quel a été le vôtre ? — Pour le mien, répondis-je, encore qu'il ne soit pas des vulgaires, je ne le mets en compte de rien. Je suis bilieux, mélancolique ; c'est la cause pourquoi, depuis que je suis au monde, mes songes m'ont sans cesse représenté des cavernes et du feu. Dans mon plus bel âge, il me semblait, en dormant, que, devenu léger, je m'enlevais jusqu'aux nues pour éviter la rage d'une troupe d'assassins qui me poursuivaient ; mais que, au bout d'un effort fort long et fort vigoureux, il se rencontrait toujours quelque muraille, après avoir volé par-dessus beaucoup d'autres, au pied de laquelle, accablé de travail, je ne manquais point d'être arrêté. Ou bien, si je m'imaginais prendre ma volée droit en haut,

1. Cheval de sang arabe.
2. Anagramme de Cyrano, avec un D en plus qui peut être là pour la particule *de*.

encore que j'eusse avec les bras nagé fort longtemps dans le ciel, je ne laissais pas de me rencontrer toujours proche de terre ; et, contre toute raison, sans qu'il me semblât être devenu ni las ni lourd, mes ennemis ne faisaient qu'étendre la main, pour me saisir par le pied et m'attirer à eux. Je n'ai guère eu que des songes semblables à celui-là depuis que je me connais ; hormis que, cette nuit, après avoir longtemps volé comme de coutume, et m'être plusieurs fois échappé de mes persécuteurs, il m'a semblé qu'à la fin je les ai perdus de vue, et que, dans un ciel libre et fort éclairé, mon corps soulagé de toute pesanteur, j'ai poursuivi mon voyage jusque dans un palais où se composent la chaleur et la lumière. J'y aurais sans doute remarqué bien d'autres choses ; mais mon agitation pour voler m'avait tellement approché du bord du lit, que je suis tombé dans la ruelle, le ventre tout nu sur le plâtre, et les yeux fort ouverts. Voilà, Messieurs, mon songe tout au long, que je n'estime qu'un pur effet de ces deux qualités qui prédominent à mon tempérament ; car, encore que celui-ci diffère un peu de ceux qui m'arrivent toujours, en ce que j'ai volé jusqu'au ciel sans rechoir, j'attribue ce changement au sang, qui s'est répandu, par la joie de nos plaisirs d'hier, plus au large qu'à son ordinaire, a pénétré la mélancolie et lui a ôté, en la soulevant, cette pesanteur qui me faisait retomber. Mais, après tout, c'est une science où il y a peu à deviner.

— Ma foi ! continua Cussan, vous avez raison, c'est un pot-pourri de toutes les choses à quoi nous avons pensé en veillant, une monstrueuse chimère, un assemblage d'espèces confuses, que la fantaisie, qui dans le sommeil n'est plus guidée par la raison, nous présente sans ordre, et dont toutefois, en les tordant, nous croyons épreindre le vrai sens et tirer, des songes

comme des oracles, une science de l'avenir ; mais, par ma foi, je n'y trouve aucune autre conformité, sinon que les songes, comme les oracles, ne peuvent être entendus. Toutefois jugez par le mien, qui n'est point extraordinaire, de la valeur de tous les autres. J'ai songé que j'étais fort triste ; je rencontrais partout Dyrcona qui nous réclamait. Mais, sans davantage m'alambiquer le cerveau à l'explication de ces noires énigmes, je vous développerai en deux mots leur sens mystique. C'est, par ma foi, qu'à Colignac on fait de fort mauvais songes, et que, si j'en suis cru, nous irons essayer d'en faire de meilleurs à Cussan.

— Allons-y donc, me dit le comte, puisque ce trouble-fête en a tant d'envie. »

Nous délibérâmes de partir le même jour. Je les suppliai de se mettre donc en chemin devant, parce que j'étais bien aise (ayant, comme ils venaient de conclure, à y séjourner un mois) d'y faire porter quelques livres. Ils en tombèrent d'accord, et, aussitôt après déjeuner, montèrent en selle. Ma foi ! cependant, je fis un ballot des volumes que je m'imaginai n'être pas à la bibliothèque de Cussan, dont je chargeai un mulet ; et je sortis environ sur les trois heures, monté sur un très bon coureur. Je n'allais pourtant qu'au pas, afin d'accompagner ma petite bibliothèque, et pour enrichir mon âme avec plus de loisir des libéralités de ma vue. Mais écoutez une aventure qui vous surprendra.

J'avais avancé plus de quatre lieues, quand je me trouvai dans une contrée que je pensais indubitablement avoir vue autre part. En effet, je sollicitai tant ma mémoire de me dire d'où je connaissais ce paysage, que, la présence des objets excitant les images, je me souvins que c'était justement le lieu que j'avais vu en songe la nuit passée. Cette rencontre bizarre eût occupé mon attention plus de temps qu'elle ne l'occupa, sans une

étrange apparition par qui j'en fus réveillé. Un spectre (au moins, je le pris pour tel), se présentant à moi, au milieu du chemin, saisit mon cheval par la bride. La taille de ce fantôme était énorme, et, par le peu qui paraissait de ses yeux, il avait le regard triste et rude. Je ne saurais pourtant dire s'il était beau ou laid, car une longue robe, tissue des feuillets d'un livre de plain-chant, le couvrait jusqu'aux ongles, et son visage était caché d'une carte où l'on avait écrit l'*In principio*. Les premières paroles que le fantôme prononça : « *Satanus diabolas!* cria-t-il tout épouvanté, je te conjure par le grand Dieu vivant..... »

A ces mots, il hésita; mais, répétant toujours le *grand Dieu vivant,* et cherchant d'un visage effaré son pasteur, pour lui souffler le reste, quand il vit que, de quelque côté qu'il allongeât la vue, son pasteur ne paraissait point, un si effroyable tremblement le saisit, que, à force de claquer, la moitié de ses dents en tombèrent, et les deux tiers de la gamme, sous lesquels il était gisant, s'écartèrent en papillotes. Il se retourna pourtant vers moi, et, d'un regard ni doux ni rude, où je voyais son esprit flotter pour résoudre lequel serait plus à propos de s'irriter ou de s'adoucir : « Oh bien! dit-il, *Satanus diabolas,* par le sangué! je te conjure, au nom de Dieu et de M. saint Jean, de me laisser faire; car, si tu grouilles ni pied ni patte, diable emporte, je t'étriperai. »

Je tiraillais contre lui la bride de mon cheval; mais les éclats de rire qui me suffoquaient m'ôtèrent toute force. Ajoutez à cela qu'une cinquantaine de villageois sortirent de derrière une haie, marchant sur leurs genoux et s'égosillant à chanter *Kyrie eleison.*

Quand ils furent assez proche, quatre des plus robustes, après avoir trempé leurs mains dans un bénitier, que tenait tout exprès le serviteur du presbytère,

me prirent au collet. J'étais à peine arrêté, que je vis paraître messire Jean, lequel tira dévotement son étole, dont il me garrotta ; et ensuite, une cohue de femmes et d'enfants, qui, malgré toute ma résistance, me cousirent dans une grande nappe ; au reste, j'en fus si bien entortillé qu'on ne me voyait que la tête. En cet équipage, ils me portèrent à Toulouse, comme s'ils m'eussent porté au monument[1]. Tantôt l'un s'écriait que sans cela il y aurait eu famine, parce que, lorsqu'ils m'avaient rencontré, j'allais assurément jeter le sort sur les blés ; et puis, j'en entendais un autre qui se plaignait que le claveau n'avait commencé dans sa bergerie que d'un dimanche qu'au sortir de vèpres je lui avais frappé sur l'épaule.

Mais ce qui, malgré tous mes désastres, me chatouilla de quelque émotion pour rire, fut le cri plein d'effroi d'une jeune paysanne, après son fiancé, c'est-à-dire après le fantôme, qui m'avait pris mon cheval (car vous saurez que le rustre s'était acalifourchonné dessus, et déjà, comme sien, le talonnait de bonne guerre) : « Misérable ! glapissait son amoureuse, es-tu donc borgne ? Ne vois-tu pas que le cheval du magicien est plus noir que charbon, et que c'est le diable en personne qui t'emporte au sabbat ? »

Notre pitaud[2], d'épouvante, en culbuta par-dessus la croupe ; ainsi, mon cheval eut la clef des champs.

Ils consultèrent s'ils se saisiraient du mulet, et délibérèrent que oui ; mais, ayant décousu le paquet, et, au premier volume qu'ils ouvrirent, s'étant rencontré la *Physique* de M. Descartes, quand ils aperçurent tous les cercles par lesquels ce philosophe a distingué le

1. Au tombeau.

2. *Pitaud* (de *pedito*, fantassin), nom donné jadis à des paysans qui formaient des compagnies de gens à pied dans les armées du moyen âge.

mouvement de chaque planète, tous d'une voix hurlèrent que c'étaient les cernes que je traçais pour appeler Belzébuth [1]. Celui qui le tenait le laissa choir d'appréhension, et par malheur, en tombant, il s'ouvrit dans une page où sont expliquées les vertus de l'aimant ; je dis par malheur, parce qu'à l'endroit dont je parle, il y a une figure de cette pierre métallique, où les petits corps qui se déprennent de sa masse pour accrocher le fer sont représentés comme des bras. A peine un de ces marauds l'aperçut, que je l'entendis s'égosiller que c'était là le crapaud qu'on avait trouvé dans l'auge de l'écurie de son cousin Fiacre, quand ses chevaux moururent [2]. A ce mot, ceux qui avaient paru les plus échauffés rengainèrent leurs mains dans leur sein, ou se regantèrent de leurs pochettes. Messire Jean, de son côté, criait à gorge déployée qu'on se gardât de toucher à rien ; que tous ces livres-là étaient de francs grimoires et le mulet un Satan. La canaille, ainsi épouvantée, laissa partir le mulet en paix. Je vis pourtant Mathurine, la servante de M. le curé, qui le chassait vers l'étable du presbytère, de peur qu'il n'allât dans le cimetière polluer l'herbe des trépassés.

Il était bien sept heures du soir quand nous arrivâmes à un bourg, où, pour me rafraîchir, on me traîna dans la geôle ; car le lecteur ne me croirait pas si je disais qu'on m'enterra dans un trou, et cependant il est si vrai qu'avec une pirouette j'en visitai toute l'étendue. Enfin, il n'y a personne qui, me voyant en ce lieu, ne m'eût pris pour une bougie allumée sous une ventouse. D'abord que mon geôlier me précipita dans cette caverne :

1. C'était ordinairement en se plaçant dans un *cerne*, ou cercle tracé sur le sol, qu'on procédait aux évocations des esprits infernaux.

2. La laideur du crapaud l'avait fait placer au nombre des animaux incarnant les influences diaboliques.

« Si vous me donnez, lui dis-je, ce vêtement de pierre pour un habit, il est trop large; mais si c'est un tombeau, il est trop étroit. On ne peut ici compter les jours que par nuit; des cinq sens il ne me reste l'usage que de deux, l'odorat et le toucher : l'un, pour me faire sentir les puanteurs de ma prison ; l'autre, pour me la rendre palpable. En vérité, je vous l'avoue, je croirais être damné, si je ne savais qu'il n'entre point d'innocents en enfer. »

A ce mot d'innocent, mon geôlier s'éclata de rire : « Et, par ma foi, dit-il, vous êtes donc de nos gens? car je n'en ai jamais tenu sous ma clef que de ceux-là [1]. »

Après d'autres compliments de cette nature, le bonhomme prit la peine de me fouiller, je ne sais pas à quelle intention ; mais, par la diligence qu'il y employa, je conjecture que c'était pour mon bien. Ses recherches étant demeurées inutiles, à cause que, durant la bataille de *Diabolas*, j'avais glissé mon or dans mes chausses [2], quand, au bout d'une très exacte anatomie, il se trouva les mains aussi vides qu'auparavant, peu s'en fallut que je ne mourusse de crainte comme il pensa mourir de douleur.

« Oh ! vertubleu ! s'écria-t-il l'écume dans la bouche, je l'ai bien vu d'abord que c'était un sorcier ! il est gueux comme le diable. Va, va, continua-t-il, mon camarade, songe de bonne heure à ta conscience. »

Il avait à peine achevé ces paroles, que j'entendis le carillon d'un trousseau de clefs, où il choisissait celle de mon cachot. Il avait le dos tourné ; c'est pourquoi, de peur qu'il ne se vengeât du malheur de sa visite, je tirai dextrement de leur cache trois pistoles, et je lui dis:

1. Autrement dit : Je n'ai jamais vu aucun de nos prisonniers s'avouer coupable.
2. Dans ses bas.

« Monsieur le concierge, voilà une pistole ; je vous supplie de me faire apporter un morceau ; je n'ai pas mangé depuis onze heures. »

Il la reçut fort gracieusement, et me protesta que mon désastre le touchait.

Quand je connus son cœur adouci :

« En voici encore une, continuai-je, pour reconnaître la peine que je suis honteux de vous donner. »

Il ouvrit l'oreille, le cœur et la main, et j'ajoutai, lui en comptant trois au lieu de deux, que, par cette troisième, je le suppliais de mettre auprès de moi l'un de ses garçons, pour me tenir compagnie, parce que les malheureux doivent craindre la solitude.

Ravi de ma prodigalité, il me promit toutes choses, m'embrassa les genoux, déclama contre la justice, me dit qu'il voyait bien que j'avais des ennemis ; mais que j'en viendrais à mon honneur ; que j'eusse bon courage, et que, au reste, il s'engageait, avant qu'il fût trois jours, de faire blanchir mes manchettes. Je le remerciai très sérieusement de sa courtoisie, et après mille accolades, dont il pensa m'étrangler, ce cher ami verrouilla et reverrouilla la porte.

Je demeurai tout seul et fort mélancolique, le corps arrondi sur un boteau de paille en poudre : elle n'était pas pourtant si menue, que plus de cinquante rats ne la broyassent encore. La voûte, les murailles et le plancher étaient composés de six pierres de tombe, afin que, ayant la mort dessus, dessous et à l'entour de moi, je ne pusse douter de mon enterrement. La froide bave des limaçons et le gluant venin des crapauds me coulait sur le visage ; les poux y avaient les dents plus longues que le corps. Enfin, je pense que, pour être Job, il ne me manquait plus qu'une femme et un pot cassé [1].

1. Allusion à ce passage du livre de *Job*, ch. II : « L'Éternel frappa

Je vainquis là pourtant toute la dureté de deux heures très difficiles, quand le bruit d'une grosse de clefs, jointe à celui des verrous de ma porte, me réveilla de l'attention que je prêtais à mes douleurs. En suite du tintamarre, j'aperçus, à la clarté d'une lampe, un puissant rustaud. Il se déchargea d'une terrine entre mes jambes :

« Eh! là, là, dit-il, ne vous affligez point; voilà du potage aux choux que, quand ce serait..... Tant y a, c'est de la propre soupe de notre maîtresse, et si, par ma foi, comme dit l'autre, on n'en a pas ôté une goutte de graisse... »

Disant cela, il trempa ses cinq doigts jusqu'au fond, pour m'inviter d'en faire autant. Je travaillai après l'original, de peur de le décourager, et lui, d'un œil de jubilation : « Morguienne ! s'écria-t-il, vous êtes bon frère ! On dit que vous avez des envieux, jerniguai! ils sont des traîtres; eh! qu'ils y viennent donc pour voir! Oh! bien, bien, tant y a, toujours va qui danse[1]. »

Cette naïveté m'enfla par deux ou trois fois la gorge pour en rire, je fus pourtant si heureux que de m'en empêcher. Je voyais que la fortune semblait m'offrir en ce grand maraud une occasion pour ma liberté; c'est pourquoi il m'était très important de choyer ses bonnes grâces; car, d'échapper par d'autres voies, l'architecte qui bâtit ma prison y ayant fait plusieurs entrées, ne s'était pas souvenu d'y faire une sortie. Toutes ces considérations furent cause que, pour le sonder, je lui parlai ainsi : « Tu es pauvre, mon grand ami, n'est-il pas vrai?

Job d'un ulcère malin depuis la plante de son pied jusqu'au sommet de sa tête. Assis sur les cendres, Job prit un tesson pour se gratter. Et sa femme lui dit : « Conserveras-tu encore ton intégrité? Bénis Dieu et meurs. » Job lui répondit : « Tu parles comme une femme insensée... »

1. A propos de ce passage, voyez ce qu'il est dit du *Pédant joué* dans la notice en tête du volume.

— Hélas ! Monsieur, répondit le rustre, quand vous arriveriez de chez le devin, vous n'auriez pas mieux frappé au but.

— Tiens donc, continuai-je, prends cette pistole. »

Je trouvai sa main si tremblante, lorsque je la mis dedans, qu'à peine la put-il fermer. Ce commencement me sembla de mauvais augure ; toutefois, je connus bientôt, par la ferveur de ses remerciements, qu'il n'avait tremblé que de joie ; cela fut cause que je poursuivis :

« Mais, si tu étais homme à vouloir participer à l'accomplissement d'un vœu que j'ai fait, vingt pistoles (outre le salut de mon âme) seraient à toi, comme ton chapeau ; car tu sauras qu'il n'y a pas un bon quart d'heure, enfin un moment avant ton arrivée, qu'un ange m'est apparu, et m'a promis de faire connaître la justice de ma cause, pourvu que j'aille demain faire dire une messe à Notre-Dame de ce bourg, au grand autel. J'ai voulu m'excuser sur ce que j'étais enfermé trop étroitement ; mais il m'a répondu qu'il viendrait un homme, envoyé du geôlier, pour me tenir compagnie, auquel je n'aurais qu'à commander de sa part de me conduire à l'église et de me reconduire en prison ; que je lui recommandasse le secret, et d'obéir sans réplique, sous peine de mourir dans l'an, et, s'il doutait de ma parole, je lui dirais, aux enseignes [1], qu'il est confrère du scapulaire. »

Or, le lecteur saura qu'auparavant j'avais entrevu par la fente de sa chemise un scapulaire, qui me suggéra toute la tissure de cette apparition :

« Et oui-da, dit-il, mon bon seigneur, je ferons ce que l'ange nous a commandé. Mais il faut donc que ce soit à neuf heures, parce que notre maître sera pour lors à Toulouse aux accordailles de son fils avec la fille

1. *Aux enseignes*, c'est-à-dire comme preuve que c'est bien de lui qu'il s'agit.

du maître des hautes œuvres. Dame, écoutez, le bouriau a un nom aussi bien qu'un ciron. On dit qu'elle aura de son père, en mariage, autant d'écus comme il en faut pour la rançon d'un roi. Enfin, elle est belle et riche, mais ces morceaux-là n'ont garde d'arriver à un pauvre garçon. Hélas! mon bon Monsieur, faut que vous sachiez... »

Je ne manquai pas, à cet endroit, de l'interrompre : car je pressentais, par ce commencement de digression, une longue enchaînure de coq-à-l'âne.

Or, après que nous eûmes bien digéré notre complot, le rustaud prit congé de moi.

Il ne manqua pas, le lendemain, de me venir déterrer, justement à l'heure promise. Je laissai mes habits dans la prison, et je m'équipai de guenilles; car, afin de n'être pas reconnu, nous l'avions ainsi concerté la veille. Sitôt que nous fûmes à l'air, je n'oubliai point de lui compter ses vingt pistoles. Il les regarda fort, et même avec de grands yeux. « Elles sont d'or et de poids, lui dis-je, sur ma parole.

— Eh! Monsieur, me répliqua-t-il, ce n'est pas à cela que je songe, mais je songe que la maison du grand Macé est à vendre, avec son clos et sa vigne. Je l'aurai bien pour deux cents francs; il faut huit jours à bâtir le marché, et je voudrais vous prier, mon bon Monsieur, si c'était votre plaisir, de faire que, jusqu'à tant que le grand Macé tienne bien comptées vos pistoles dans son coffre, elles ne deviennent point feuilles de chêne [1]. » La naïveté de ce coquin me fit rire.

Cependant nous continuâmes de marcher vers l'église, où nous arrivâmes. Quelque temps après, on y commença la grand'messe; mais, sitôt que je vis mon

1. C'est-à-dire que le rustaud, à la fois naïf et madré, tout en craignant d'être le jouet d'une illusion magique, demande à ce que la perte au cas échéant soit non pour lui, mais pour le futur vendeur.

garde qui se levait à son rang pour aller à l'offrande, j'arpentai la nef de trois sauts, et, en autant d'autres, je m'égarai prestement dans une ruelle détournée.

De toutes les diverses pensées qui m'agitèrent en cet instant, celle que je suivis fut de gagner Toulouse, dont ce bourg-là n'était distant que d'une demi-lieue, à dessein d'y prendre la poste. J'arrivai au faubourg d'assez bonne heure ; mais je restai si honteux de voir tout le monde qui me regardait, que j'en perdis contenance. La cause de leur étonnement procédait de mon équipage ; car, comme en matière de gueuserie j'étais assez nouveau, j'avais arrangé sur moi mes haillons si bizarrement, que, avec une démarche qui ne convenait pas à l'habit, je paraissais moins un pauvre qu'une mascarade, outre que je passais vite, la vue basse [1] et sans demander.

A la fin, considérant qu'une attention si universelle me menaçait d'une suite dangereuse, je surmontai ma honte. Aussitôt que j'apercevais quelqu'un me regarder, je lui tendais la main. Je conjurais même la charité de ceux qui ne me regardaient point. Mais admirez comment bien souvent, pour vouloir accompagner de trop de circonspection les desseins où la Fortune veut avoir quelque part, nous les ruinons en irritant cette orgueilleuse ! Je fais cette réflexion au sujet de mon aventure ; car, ayant aperçu un homme vêtu en bourgeois médiocre, de qui le dos était tourné vers moi :

« Monsieur, lui dis-je, le tirant par son manteau, si la compassion peut toucher... »

Je n'avais pas entamé le mot qui devait suivre que cet homme tourna la tête. O Dieu ! que devint-il ? Mais, ô Dieu, que devins-je moi-même ? Cet homme était mon geôlier.

1. Baissant les yeux.

Nous restâmes tous deux consternés d'admiration de nous voir où nous nous voyions. J'étais tout dans ses yeux; il employait toute ma vue. Enfin, le commun intérêt, quoique bien différent, nous tira l'un et l'autre de l'extase où nous étions plongés.

« Ah ! misérable que je suis, s'écria le geôlier, faut-il donc que je sois attrapé ! »

Cette parole à double sens m'inspira aussitôt le stratagème que vous allez entendre :

« Eh ! main-forte, Messieurs, main-forte à la justice ! criai-je tant que je pus glapir. Ce voleur a dérobé les pierreries de la comtesse des Mousseaux ; je le cherche depuis un an. Messieurs, continuai-je tout échauffé, cent pistoles pour qui l'arrêtera ! »

J'avais à peine lâché ces mots, qu'une troupe de canaille éboula sur le pauvre ébahi. L'étonnement où mon extraordinaire impudence l'avait jeté, joint à l'imagination qu'il avait que, sans avoir comme un corps glorieux pénétré sans fraction les murailles de mon cachot, je ne pouvais me sauver, le transit tellement qu'il fut longtemps hors de lui-même.

A la fin, toutefois, il se reconnut, et les premières paroles qu'il employa pour détromper le petit peuple furent qu'on se gardât de se méprendre, qu'il était fort homme d'honneur. Indubitablement il allait découvrir tout le mystère ; mais une douzaine de fruitières, de laquais et de porte-chaises, désireux de me servir pour mon argent, lui fermèrent la bouche à coups de poing, et d'autant qu'ils se figuraient que leur récompense serait mesurée aux outrages dont ils insulteraient à la faiblesse de ce pauvre dupé, chacun accourait y toucher du pied ou de la main.

« Voyez l'homme d'honneur ! clabaudait cette racaille. Il n'a pourtant pas pu s'empêcher de dire, dès qu'il a reconnu monsieur, qu'il était attrapé ! »

Le bon de la comédie, c'est que mon geôlier étant en ses habits de fête, il avait honte de s'avouer compère du bourreau, et craignait même, se découvrant, d'être encore mieux battu. Moi, de mon côté, je pris l'essor durant le plus chaud de la bagarre. J'abandonnai mon salut à mes jambes : elles m'eurent bientôt mis en franchise. Mais, pour mon malheur, la vue que tout le monde recommençait à jeter sur moi, me rejeta tout de nouveau dans mes premières alarmes. Si le spectacle de cent guenilles, qui, comme un branle de petits gueux, dansaient à l'entour de moi, excitait un bayeur à me regarder, je craignais qu'il ne lût sur mon front que j'étais un prisonnier échappé. Si un passant sortait la main de dessous son manteau, je me le figurais un sergent qui allongeait le bras pour m'arrêter. Si j'en remarquais un autre arpentant le pavé sans me rencontrer des yeux, je me persuadais qu'il feignait de ne m'avoir pas vu afin de me saisir par derrière. Si j'apercevais un marchand entrer dans sa boutique, je disais : « Il va décrocher sa hallebarde ! » Si je rencontrais un quartier plus chargé de peuple qu'à l'ordinaire : « Tant de monde, pensais-je, ne s'est point assemblé là sans dessein ! » Si un autre était vide : « On est ici prêt à me guetter ! » Un embarras s'opposait-il à ma fuite : « On a barricadé les rues pour m'enclore ! » Enfin, ma peur subornant ma raison, chaque homme me semblait un archer, chaque parole, *arrêtez !* et chaque bruit, l'insupportable croassement des verrous de ma prison passée.

Ainsi travaillé de cette terreur panique, je résolus de gueuser [1] encore, afin de traverser sans soupçon le reste de la ville jusqu'à la porte; mais, de peur qu'on ne me reconnût à la voix, j'ajoutai à l'exercice de quai-

1. De continuer à passer pour mendiant.

mand[1] l'adresse de contrefaire le muet. Je m'avance donc vers ceux que j'aperçois qui me regardent; je pointe un doigt dessous le menton, puis dessus la bouche, et je l'ouvre, en bâillant, avec un cri non articulé, pour faire entendre, par ma grimace, qu'un pauvre muet demande l'aumône.

Tantôt, par charité, on me donnait un compatissement d'épaule; tantôt, je me sentais fourrer une bribe au poing, et tantôt j'entendais des femmes murmurer que je pourrais bien, en Turquie, avoir été de cette façon martyrisé pour la foi. Enfin, j'appris que la gueuserie est un grand livre qui nous enseigne les mœurs des peuples à meilleur marché que tous ces grands voyages de Colomb et de Magellan[2].

Ce stratagème pourtant ne put encore lasser l'opiniâtreté de ma destinée ni gagner son mauvais naturel. Mais à quelle autre invention pouvais-je recourir? Car, de traverser une grande ville comme Toulouse, où mon estampe[3] m'avait fait connaître même aux harengères, bariolé de guenilles aussi bourrues que celles d'un Arlequin, n'était-il pas vraisemblable que je serais observé et reconnu incontinent, et que le contre-charme (le préservatif) de ce danger était le personnage de gueux, dont le rôle se joue sous toutes sortes de visages? Et puis, quand cette ruse n'aurait pas été projetée avec toutes les circonspections qui la devaient accompagner, je pense que, parmi tant de funestes conjonctures, c'était avoir le jugement bien fort de ne pas devenir insensé.

1. Action de *quaimander* ou quémander : mendier.

2. Fern. Magellan navigateur portugais, mort en 1522, au cours de l'expédition qui accomplit le premier voyage autour du monde. Le récit de ce voyage, par Pigaffeta fait partie, de la même bibliothèque que le présent volume.

3. Le portrait mis sur le livre censé publié, et qui est cause de toutes les mésaventures de l'auteur.

J'avançais donc chemin, quand tout à coup je me sentis obligé de rebrousser arrière ; car mon vénérable geôlier et quelque douzaine d'archers de sa connaissance, qui l'avaient tiré des mains de la racaille, s'étant ameutés, et patrouillant toute la ville pour me trouver, se rencontrèrent malheureusement sur mes voies.

D'abord qu'ils m'aperçurent avec leurs yeux de lynx, voler de toute leur force, et moi voler de toute la mienne fut une même chose. J'étais si légèrement poursuivi, que quelquefois ma liberté sentait dessus mon cou l'haleine des tyrans qui la voulaient opprimer ; mais il me semblait que l'air qu'ils poussaient en courant derrière moi me poussât devant eux. Enfin, le ciel ou la peur me donnèrent quatre ou cinq ruelles d'avance. Ce fut pour lors que mes chassseurs perdirent le vent et les traces ; moi, la vue et le charivari de cette importune vénerie.

Certes, qui n'a franchi, je dis en original, des agonies semblables, peut difficilement mesurer la joie dont je tressaillis quand je me vis échappé. Toutefois, parce que mon salut me demandait tout entier, je résolus de ménager bien avaricieusement le temps qu'ils consommaient pour m'atteindre. Je me barbouillai le visage, frottai mes cheveux de poussière, dépouillai mon pourpoint, dévalai mon haut-de-chausses, jetai mon chapeau dans un soupirail ; puis, ayant étendu mon mouchoir dessus le pavé, et disposé aux coins quatre petits cailloux, comme les malades de la contagion, je me couchai vis-à-vis, le ventre contre terre, et, d'une voix piteuse, je me mis à geindre fort langoureusement. A peine étais-je là, que j'entendis les cris de cette enrouée populace longtemps avant le bruit de leurs pieds ; mais j'eus encore assez de jugement pour me tenir en la même posture, dans l'espérance de n'en être point connu, et je ne fus point trompé ; car, me prenant tous pour un pestiféré, ils passèrent fort vite en se bouchant

le nez, et jetèrent la plupart un double (petite pièce de monnaie) sur mon mouchoir.

L'orage ainsi dissipé, j'entre sous une allée, je reprends mes habits et m'abandonne encore à la Fortune ; mais j'avais tant couru, qu'elle s'était lassée de me suivre. Il le faut bien croire ainsi ; car, à force de traverser des places et des carrefours, d'enfiler et couper des rues, cette glorieuse déesse n'étant pas accoutumée de marcher si vite, pour mieux dérober ma route, me laissa choir aveuglément aux mains des archers qui me poursuivaient. A ma rencontre, ils foudroyèrent (firent éclater) une huée si furieuse, que j'en demeurai sourd. Ils crurent n'avoir point assez de bras pour m'arrêter; ils employèrent les dents et ne s'assuraient pas encore de me tenir ; l'un me traînait par les cheveux, un autre par le collet, pendant que les moins passionnés me fouillaient. La quête fut plus heureuse que celle de la prison : ils trouvèrent le reste de mon or.

Comme ces charitables médecins s'occupaient à guérir l'hydropisie de ma bourse, un grand bruit s'éleva, toute la place retentit de ces mots : « *Tue ! tue !* » et en même temps je vis briller des épées. Ces messieurs qui me traînaient crièrent que c'étaient les archers du grand prévôt qui leur voulaient dérober cette capture.

« Mais prenez garde, me dirent-ils, me tirant plus fort qu'à l'ordinaire, de choir entre leurs mains, car vous seriez condamné en vingt-quatre heures, et le roi ne vous sauverait pas ! »

A la fin pourtant, effrayés eux-mêmes du chamaillis qui commençait à les atteindre, ils m'abandonnèrent si universellement, que je demeurai tout seul au milieu de la rue, pendant que les agresseurs faisaient boucherie de tout ce qu'ils rencontraient. Je vous laisse à penser si je pris la fuite, moi qui avais également à craindre l'un et l'autre parti. En peu de temps, je m'éloignai de

la bagarre ; mais, comme déjà je demandais le chemin de la porte, un torrent de peuple, qui fuyait la mêlée, dégorgea dans ma rue. Ne pouvant résister à la foule, je la suivis ; et, me fâchant de courir si longtemps, je gagnai à la fin une petite porte fort sombre, où je me jetai pêle-mêle avec d'autres fuyards.

Nous la bâclâmes dessus nous ; puis, quand tout le monde eut repris haleine :

« Camarades, dit un de la troupe, si vous m'en croyez, passons les deux guichets et tenons fort dans le préau. » Ces épouvantables paroles frappèrent mes oreilles d'une douleur si surprenante, que je pensai tomber mort sur la place. Hélas ! tout aussitôt, mais trop tard, je m'aperçus que, au lieu de me sauver dans un asile comme je croyais, j'étais venu me jeter moi-même en prison, tant il est impossible d'échapper à la vigilance de son étoile. Je considérai cet homme plus attentivement, et je le reconnus pour un des archers qui m'avaient si longtemps couru (poursuivi). La sueur froide m'en monta au front, et je devins pâle, prêt à m'évanouir. Ceux qui me virent si faible, émus de compassion, demandèrent de l'eau ; chacun s'approcha pour me secourir, et, par malheur, ce maudit archer fut des plus hâtés ; il n'eut pas plutôt jeté les yeux sur moi, qu'aussitôt il me reconnut. Il fit signe à ses compagnons, et en même temps on me salua d'un : « *Je vous fais prisonnier de par le roi !* » Il ne fallut pas aller plus loin pour m'écrouer.

Je demeurai dans la morgue[1] jusqu'au soir, où

1. *Morgue* s'est dit autrefois pour *visage;* aussi donna-t-on ce nom à une espèce de vestibule des prisons, où les prisonniers étaient retenus jusqu'à ce que tous les guichetiers — comme nous le voyons faire ici — les eussent bien dévisagés, pour être sûrs de les reconnaître en cas de tentative d'évasion. Plus tard la même désignation fut appliquée, par analogie, à la salle où l'on expose les morts dont l'identité n'est pas encore reconnue.

chaque guichetier, l'un après l'autre, par une exacte dissection des parties de mon visage, venait tirer mon tableau sur la toile de sa mémoire.

A sept heures sonnantes, le bruit d'un trousseau de clefs donna le signal de la retraite. On me demanda si je voulais être conduit à la chambre d'une pistole ; je répondis d'un baissement de tête.

« De l'argent donc ! » me répliqua ce guide. Je connus bien que j'étais en lieu où il m'en faudrait avaler bien d'autres ; c'est pourquoi je le priai, en cas que sa courtoisie ne pût se résoudre à me faire crédit jusqu'au lendemain, qu'il dît de ma part au geôlier de me rendre la monnaie qu'on m'avait prise.

« Oh ! par ma foi, répondit ce maraud, notre maître a bon cœur, il ne rend rien. Est-ce donc que, pour votre beau nez ?... Eh ! allons, allons aux cachots noirs. »

En achevant ces paroles, il me montra le chemin par un grand coup de son trousseau de clefs, la pesanteur duquel me fit culbuter et rouler du haut en bas d'une montée obscure jusqu'au pied d'une porte qui m'arrêta ; encore, n'aurais-je pas reconnu que c'en était une sans l'éclat du choc dont je la heurtai, car je n'avais plus mes yeux : ils étaient demeurés au haut de l'escalier sous la figure d'une chandelle, que tenait à quatre-vingts marches au-dessus de moi mon bourreau de conducteur. En effet, cet homme-tigre, *pian piano* descendu, démêla trente grosses serrures, décrocha autant de barres, et, le guichet seulement entre-bâillé, d'une secousse de genoux, il m'engouffra dans cette fosse, dont je n'eus pas le temps de remarquer toute l'horreur, tant il retira vite après lui la porte. Je demeurai dans la bourbe jusqu'aux genoux. Si je pensais gagner le bord, j'enfonçais jusqu'à la ceinture. Le gloussement terrible des crapauds qui pataugeaient dans la vase me faisait souhaiter d'être sourd ; je sen-

tais des lézards monter le long de mes cuisses ; des couleuvres m'entortiller le cou, et j'en entrevis une, à la sombre clarté de ses prunelles étincelantes, qui, de sa gueule toute noire de venin, dardait une langue à trois pointes, dont la brusque agitation paraissait une foudre où ses regards mettaient le feu.

D'exprimer le reste, je ne puis : il surpasse toute créance; et puis, je n'ose tâcher à m'en ressouvenir, tant je crains que la certitude où je pense être d'avoir franchi ma prison ne soit un songe duquel je me vais éveiller.

L'aiguille avait marqué dix heures au cadran de la grosse tour, avant que personne eût frappé à mon tombeau. Mais, environ ce temps-là, comme déjà la douleur d'une amère tristesse commençait à me serrer le cœur, et désordonner ce juste accord qui fait la vie, j'entendis une voix, laquelle m'avertissait de saisir la perche qu'on me présentait. Après avoir, parmi l'obscurité, tâtonné l'air assez longtemps pour la trouver, j'en rencontrai un bout; je le pris tout ému, et mon geôlier, tirant l'autre à soi, me pêcha au milieu de ce marécage. Je me doutai que mes affaires avaient pris une autre face ; car il me fit de profondes civilités, ne me parla que la tête nue, et me dit que cinq ou six personnes de condition attendaient dans la cour, pour me voir. Il n'est pas jusqu'à cette bête sauvage, qui m'avait enfermé dans la cave que je vous ai décrite, lequel eut l'impudence de m'aborder, avec un genou en terre, m'ayant baisé les mains, de l'une de ses pattes, il m'ôta quantité de limaçons qui s'étaient collés à mes cheveux, et, de l'autre, il fit choir un gros tas de sangsues dont j'avais le visage masqué.

Après cette admirable courtoisie :

« Au moins, me dit-il, mon bon seigneur, vous vous souviendrez de la peine et du soin qu'a pris auprès de

vous le gros Nicolas. Pardi! écoutez, quand c'eût été pour le roi! Ce n'est pas pour vous le reprocher, déa. »

Outré de l'effronterie du maraud, je lui fis signe que je m'en souviendrais. Par mille détours effroyables, j'arrivai enfin à la lumière; et puis dans la cour, où, sitôt que je fus entré, deux hommes me saisirent, que d'abord je ne pus connaître, à cause qu'ils s'étaient jetés sur moi en même temps et me tenaient l'un et l'autre la face attachée contre la mienne. Je fus longtemps sans les reconnaître; mais les transports de leur amitié prenant un peu de trêve, je reconnus mon cher Colignac et le brave marquis.

Colignac avait le bras en écharpe, et Cussan fut le premier qui sortit de son extase :

« Hélas! dit-il, nous n'aurions jamais soupçonné un tel désastre, sans votre coureur et le mulet, qui sont arrivés cette nuit aux portes de mon château; leur poitrail, leurs sangles, leur croupière, tout était rompu, et cela nous a fait présager quelque chose de votre malheur. Nous sommes montés aussitôt à cheval; et n'avons pas cheminé deux ou trois lieues vers Colignac, que tout le pays, ému de cet accident, nous en a particularisé les circonstances. Au galop, en même temps, nous avons donné jusqu'au bourg où vous étiez en prison; mais, y ayant appris votre évasion, sur le bruit que vous aviez tourné du côté de Toulouse, avec ce que nous avions de nos gens, nous y sommes venus à toute bride. Le premier à qui nous avons demandé de vos nouvelles nous a dit qu'on vous avait repris. En même temps, nous avons poussé nos chevaux vers cette prison; mais d'autres gens nous ont assuré que vous vous étiez évanoui de la main des sergents. Et, comme nous avancions toujours chemin, des bourgeois se contaient l'un à l'autre que vous étiez devenu invisible. Enfin, à force de prendre langue, nous avons su

que, après vous avoir pris, perdu et repris je ne sais combien de fois, on vous menait à la prison de la grosse Tour. Nous avons coupé chemin à vos archers, et, d'un bonheur plus apparent que véritable, nous les avons rencontrés en tête, attaqués, combattus et mis en fuite; mais nous n'avons pu apprendre, des blessés mêmes que nous avons pris, ce que vous étiez devenu, jusqu'à ce matin qu'on nous est venu dire que vous étiez aveuglément venu vous-même vous sauver en prison. Colignac est blessé en plusieurs endroits, mais fort légèrement. Au reste, nous venons de mettre ordre que vous fussiez logé dans la plus belle chambre d'ici. Comme vous aimez le grand air, nous avons fait meubler un petit appartement pour vous seul, tout au haut de la grosse Tour, dont la terrasse vous servira de balcon; vos yeux du moins seront en liberté, malgré le corps qui les attache.

— Ah! mon cher Dyrcona, s'écria le comte, prenant alors la parole, nous fûmes bien malheureux de ne pas t'emmener quand nous partîmes de Colignac! Mon cœur, par une tristesse aveugle dont j'ignorais la cause, me prédisait je ne sais quoi d'épouvantable. Mais n'importe; j'ai des amis, tu es innocent, et, en tout cas, je sais fort bien comme on meurt glorieusement. Une seule chose me désespère. Le maraud sur lequel je voulais essayer les premiers coups de ma vengeance (tu conçois bien que je parle de mon curé) n'est plus en état de la ressentir : ce misérable a rendu l'âme. Voici le détail de sa mort. Il courait avec son serviteur, pour chasser ton coureur dans son écurie, quand ce cheval, d'une fidélité par qui peut-être les secrètes lumières de son instinct ont redoublé, tout fougueux, se mit à ruer, mais avec tant de furie et de succès, que, en trois coups de pied contre qui la tête de ce buffle échoua, il fit vaquer son bénéfice. Tu ne comprends pas sans doute les

causes de la haine de cet insensé, mais je te les veux découvrir. Sache donc, pour prendre l'affaire de plus haut, que ce saint homme, Normand de nation et chicaneur de son métier, qui desservait, selon l'argent de pèlerins, une chapelle abandonnée, jeta un dévolu sur la cure de Colignac; et que, malgré tous mes efforts pour maintenir le possesseur dans son bon droit, le drôle patelina si bien ses juges, qu'à la fin, malgré nous, il fut notre pasteur.

« Au bout d'un an, il me plaida aussi sur ce qu'il entendait que je payasse la dîme [1]. On eut beau lui représenter que, de temps immémorial, ma terre était franche, il ne laissa pas d'intenter son procès, qu'il perdit; mais, dans les procédures, il fit naître tant d'incidents, que, à force de pulluler, plus de vingt autres procès ont germé de celui-là, qui demeureront au croc, grâce au cheval dont le pied s'est trouvé plus dur que la cervelle de M. Jean. Voilà tout ce que je puis conjecturer du vertigo de notre pasteur. Mais admirez avec quelle prévoyance il conduisait sa rage! On me vient d'assurer que, s'étant mis en tête le malheureux dessein de ta prison, il avait secrètement permuté la cure de Colignac contre une autre cure en son pays, où il s'attendait de se retirer aussitôt que tu serais pris. Son serviteur même a dit que, voyant ton cheval près de son écurie, il lui avait entendu murmurer que c'était de quoi le mener en lieu où on ne l'atteindrait pas. »

En suite de ce discours, Colignac m'avertit de me défier des offres et des visites que me rendrait peut-être une personne très puissante, qu'il me nomma; que c'était par son crédit que messire Jean avait gagné le procès du dévolu, et que cette personne de qualité avait

1. La dîme ou prélèvement du dixième sur le produit des biens constituait, sous l'ancien régime, le revenu des bénéfices ecclésiastiques.

sollicité l'affaire pour lui, en payement des services que ce bon prêtre, du temps qu'il était cuistre, avait rendus au collège à son fils.

« Or, continua Colignac, comme il est bien malaisé de plaider sans aigreur et sans qu'il reste à l'âme un caractère d'inimitié qui ne s'efface plus, encore qu'on nous ait rapatriés, il a toujours depuis cherché secrètement les occasions de me traverser. Mais il n'importe ; j'ai plus de parents que lui dans la robe, j'y ai beaucoup d'amis, et, tout au pis, nous saurons y interposer l'autorité royale. »

Après que Colignac eut dit, ils tâchèrent l'un et l'autre de me consoler ; mais ce fut par les témoignages d'une douleur si tendre que la mienne s'en augmenta.

Sur ces entrefaites, mon geôlier nous vint retrouver pour nous avertir que la chambre était prête.

« Allons la voir, » répondit Cussan. Il marcha, et nous le suivîmes. Je la trouvai fort ajustée. « Il ne manque rien, leur dis-je, sinon des livres. »

Colignac me promit de m'envoyer dès le lendemain tous ceux dont je lui donnerais la liste. Quand nous eûmes bien considéré et bien reconnu, par la hauteur de ma tour, par les fossés à fond de cuve qui l'environnaient et par toutes les dispositions de mon appartement, que de me sauver était une entreprise hors du pouvoir humain, mes amis, se regardant l'un l'autre, et puis jetant les yeux sur moi, se mirent à pleurer ; mais, comme si tout à coup notre douleur eût fléchi la colère du ciel, une soudaine joie attira l'espérance et l'espérance de secrètes lumières, dont ma raison se trouva tellement éblouie, que, d'un emportement contre ma volonté, qui me semblait ridicule à moi-même :

« Allez! leur dis-je, allez m'attendre à Colignac : j'y serai dans trois jours, et envoyez-moi tous les instruments de mathématique dont je travaille ordinaire-

ment. Au reste, vous trouverez dans une grande boîte force cristaux taillés de diverses façons, ne les oubliez pas. Toutefois, j'aurai plus tôt fait de spécifier dans un mémoire les choses dont j'ai besoin. »

Ils se chargèrent du billet que je leur donnai, sans pouvoir pénétrer mon intention. Après quoi je les congédiai.

Depuis leur départ, je ne fis que ruminer à l'exécution des choses que j'avais préméditées, et j'y ruminais encore le lendemain, quand on m'apporta de leur part tout ce que j'avais marqué au catalogue. Un valet de chambre de Colignac me dit qu'on n'avait point vu son maître depuis le jour précédent, et qu'on ne savait ce qu'il était devenu. Cet accident ne me troubla point, parce qu'aussitôt il me vint à la pensée qu'il serait sans doute allé en cour solliciter ma sortie. C'est pourquoi, sans m'étonner, je mis la main à l'œuvre. Huit jours durant je charpentai, je rabotai, je collai, enfin je construisis la machine que je vous vais décrire.

Ce fut une grande boîte fort légère et qui fermait fort juste ; elle était haute de six pieds ou environ, et large de trois à quatre. Cette boîte était trouée par en bas ; et, par-dessus la voûte, qui l'était aussi, je posai un vaisseau de cristal, troué de même, fait en globe, mais fort ample, dont le goulot aboutissait justement et s'enchâssait dans le pertuis (trou) que j'avais pratiqué au chapiteau.

Le vase était construit exprès à plusieurs angles et en forme d'icosaèdre (prisme à vingt facettes) afin que, chaque facette étant convexe et concave, ma boule produisît l'effet d'un miroir ardent.

Legeôlier ni ses guichetiers ne montaient jamais à ma chambre qu'ils ne me rencontrassent occupé à ce travail ; mais ils ne s'en étonnaient point, à cause des gentillesses de mécanique qu'ils voyaient dans ma

chambre, dont je me disais l'inventeur. Il y avait, entre autres, une horloge à vent, un œil artificiel avec lequel on voit la nuit, une sphère où les astres suivent le mouvement qu'ils ont dans le ciel. Tout cela leur persuadait que la machine où je travaillais était une curiosité semblable ; et puis l'argent dont Colignac leur graissait les mains les faisait marcher doux en beaucoup de pas difficiles. Or, il était neuf heures du matin, mon geôlier était descendu, et le ciel était obscurci, quand j'exposai cette machine au sommet de ma tour, c'est-à-dire au lieu le plus découvert de ma terrasse. Elle fermait si bien, qu'un seul grain d'air, hormis par les deux ouvertures, ne s'y pouvait glisser, et j'avais emboîté par dedans un petit ais fort léger, qui servait à m'asseoir.

Tout cela disposé de la sorte, je m'enfermai dedans, et j'y demeurai près d'une heure, attendant ce qu'il plairait à la fortune d'ordonner de moi.

Quand le soleil, débarrassé de nuages, commença d'éclairer ma machine, cet icosaèdre transparent, qui recevait à travers ses facettes les trésors du soleil, en répandait par le bocal la lumière dans ma cellule ; et, comme cette splendeur s'affaiblissait à cause des rayons qui ne pouvaient se replier jusqu'à moi sans se rompre beaucoup de fois, cette vigueur de clarté tempérée convertissait ma châsse en un petit ciel de pourpre émaillé d'or.

J'admirais avec extase la beauté d'un coloris si mélangé, et voici que tout à coup je sens mes entrailles de la même façon que les sentirait tressaillir quelqu'un enlevé par une poulie. J'allais ouvrir mon guichet pour connaître la cause de cette émotion ; mais comme j'avançais la main, j'aperçus, par le trou du plancher de ma boîte, ma tour déjà fort basse au-dessous de moi ; et mon petit château en l'air, poussant mes pieds

contre-mont, me fit voir en un tour de main Toulouse qui s'enfonçait en terre.

Ce prodige m'étonna, non point à cause d'un effort si subit, mais à cause de cet épouvantable emportement de la raison humaine, au succès d'un dessein qui m'avait même effrayé en l'imaginant. Le reste ne me surprit pas, car j'avais bien prévu que le vide qui surviendrait dans l'icosaèdre, à cause des rayons unis du soleil par les verres concaves, attirerait, pour le remplir, une furieuse abondance d'air, dont ma boîte serait enlevée, et que, à mesure que je monterais, l'horrible vent qui s'engouffrerait par le trou ne pourrait s'élever jusqu'à la voûte qu'en pénétrant cette machine avec furie, et la poussant en haut [1].

Quoique mon dessein fût digéré avec beaucoup de précaution, une circonstance toutefois me trompa, pour n'avoir pas assez espéré de la vertu de mes miroirs. J'avais disposé autour de ma boîte une petite voile, facile à contourner, avec une ficelle dont je tenais le bout, qui passait par le bocal du vase ; car je m'étais imaginé qu'ainsi, quand je serais en l'air, je pourrais prendre autant de vent qu'il m'en faudrait pour arriver à Colignac ; mais, en un clin d'œil, le soleil, qui battait à plomb et obliquement sur les miroirs ardents de l'icosaèdre, me guinda si haut, que je perdis Toulouse de vue. Cela me fit abandonner ma ficelle, et, fort peu de temps après, j'aperçus, par une des vitres que j'avais pratiquées aux quatre côtés de la machine, ma petite voile, arrachée, qui s'envolait au gré d'un tourbillon entonné dedans.

1. Il est impossible de trouver dans l'appareil qui vient d'être décrit rien qui s'accorde, même de la façon la plus fantaisiste, avec une théorie statique quelconque. Nous ne devons y voir qu'une affirmation intuitive en quelque sorte du grand principe d'existence du vide, à propos duquel alors tant de discussions ardentes avaient lieu.

Je me souviens qu'en moins d'une heure je me trouvai au-dessus de la moyenne région. Je m'en aperçus bientôt, parce que je voyais grêler et pleuvoir plus bas que moi.

On me demandera peut-être d'où venait alors ce vent (sans lequel ma boîte ne pouvait monter), dans un étage du ciel exempt de météores. Mais, pourvu qu'on m'écoute, je satisferai à cette objection. Je vous ai dit que le Soleil, qui battait vigoureusement sur mes miroirs concaves, unissant les rayons dans le milieu du vase, chassait avec son ardeur, par le tuyau d'en haut, l'air dont il était plein, et qu'ainsi le vase demeurant vide, la nature, qui l'abhorre [1], lui faisait rehumer, par l'ouverture basse, d'autre air pour se remplir; s'il en perdait beaucoup, il en recouvrait autant; et, de cette sorte, on ne doit pas s'étonner que, dans une région au-dessus de la moyenne où sont les vents, je continuasse de monter, parce que l'éther devenait vent, par la furieuse vitesse avec laquelle il s'engouffrait pour empêcher le vide; et devait, par conséquent, pousser sans cesse ma machine.

Je ne fus quasi pas travaillé de la faim, hormis lorsque je traversai cette moyenne région; car, véritablement, la froideur du climat me la fit voir de loin; je dis de loin, à cause qu'une bouteille d'essence [2], que je portais toujours, dont j'avalai quelques gorgées, lui défendit d'approcher.

Pendant tout le reste de mon voyage, je n'en sentis

1. « *La nature abhorre le vide* », cette formule, que d'ailleurs l'auteur entend ici ridiculiser, servait depuis bien longtemps d'argument sans réplique pour justifier des phénomènes qui ne furent vraiment expliqués que lorsque les expériences de Pascal eurent fixé la théorie de la pression atmosphérique.

2. Évidemment il ne s'agit pas ici d'une *huile essentielle,* comme on dit aujourd'hui, mais d'une de ces liqueurs quintessentielles extraites de substances nutritives dont certains alchimistes prétendaient avoir découvert la préparation.

aucune atteinte; au contraire, plus j'avançais vers ce monde enflammé, plus je me trouvais robuste. Je sentais mon visage un peu chaud et plus gai qu'à l'ordinaire; mes mains paraissaient plus colorées d'un vermeil agréable, et je ne sais quelle joie coulait parmi mon sang, qui me faisait être au delà de moi.

Une chose peut causer de l'étonnement, à savoir, pourquoi les approches de ce globe ardent ne me consumaient pas, puisque j'avais presque atteint la pleine activité de sa sphère; mais en voici la raison. Ce n'est point, à proprement parler, le feu même qui brûle; mais une matière plus grosse que le feu pousse çà et là par les élans de sa nature mobile; et cette poudre de bluettes, que je nomme feu, par elle-même mouvante, tient, sans doute, toute son action de la rondeur de ces atomes, car ils chatouillent, échauffent ou brûlent, selon la figure des corps qu'ils traînent après eux. Ainsi la paille ne jette pas une flamme si ardente que le bois; le bois brûle avec moins de violence que le fer; et cela procède de ce que le feu de fer, de bois et de paille, quoique en soi le même feu, agit toutefois diversement selon la diversité des corps qu'il remue. C'est pourquoi, dans la paille, le feu (cette poussière quasi spirituelle) n'étant embarrassé qu'avec un corps mou, il est moins corrosif; dans le bois, dont la substance est plus compacte, il entre plus durement; et dans le fer, dont la masse est presque tout à fait solide et liée de parties angulaires, il pénètre et consume ce qu'on y jette, en un tour de main. Toutes ces observations étant si familières, on ne s'étonnera point que j'approchasse du Soleil sans être brûlé, puisque ce qui brûle n'est pas le feu, mais la matière où il est attaché; et que le feu du Soleil ne peut être mêlé d'aucune matière. N'expérimentons-nous pas même que la

joie, qui est un feu, parce qu'il ne remue qu'un sang aérien, dont les particules fort déliées glissent doucement contre les membranes de notre chair, chatouille et fait naître je ne sais quelle aveugle volupté ? et que cette volupté, ou, pour mieux dire, ce premier progrès de douleur, n'arrivent pas jusqu'à menacer l'animal de mort, mais jusqu'à lui faire sentir que l'envie cause un mouvement à nos esprits que nous appelons *joie* ? Ce n'est pas que la fièvre, encore qu'elle ait des accidents tout contraires, ne soit un feu aussi bien que la joie, mais c'est un feu enveloppé dans un corps, dont les grains sont cornus, telle qu'est la bile noire ou la mélancolie, qui, venant à darder ses pointes crochues partout où sa nature mobile le promène, perce, coupe, écorche, et produit, par cette agitation violente, ce qu'on appelle ardeur de fièvre [1]. Mais cette enchaînure de preuves est fort inutile; les expériences les plus vulgaires suffisent pour convaincre les aheurtés. Je n'ai pas de temps à perdre, il faut penser à moi. Je suis, à l'exemple de Phaéton, au milieu d'une carrière où je ne saurais rebrousser, et dans laquelle, si je fais un faux pas, toute la nature ensemble n'est pas capable de me secourir.

Je connus très distinctement, comme autrefois j'avais soupçonné, en montant à la Lune, qu'en effet c'est la Terre qui tourne d'orient en occident à l'entour du Soleil, et non pas le Soleil autour d'elle ; car je voyais, en suite de la France, le pied de la botte d'Italie, puis la mer Méditerranée, puis la Grèce, puis le Bosphore, le Pont-Euxin, la Perse, les Indes, la Chine, et enfin le Japon passer successivement vis-à-vis du trou de ma loge ; et, quelques heures après mon élévation, toute la

1. Tout cet essai de démonstration de la théorie du feu et de la chaleur est une paraphrase des mêmes idées épicuriennes, auxquelles l'auteur a déjà fait maint emprunt pour son précédent récit.

mer du Sud, ayant tourné, laissa mettre à sa place le continent de l'Amérique [1].

Je distinguai clairement toutes ces révolutions, et je me souviens même que, longtemps après, je vis encore l'Europe remonter une fois sur la scène, mais je n'y pouvais plus remarquer séparément les États, à cause de mon exaltation (élévation), qui devint trop haute. Je laissai sur ma route, tantôt à gauche, tantôt à droite, plusieurs terres comme la nôtre, où, pour peu que j'atteignisse les sphères de leur activité, je me sentais fléchir. Toutefois, la rapide vigueur de mon essor surmontait celle de ces attractions.

Je côtoyai la Lune, qui, pour lors, se trouvait entre le Soleil et la Terre, et je laissai Vénus à main droite. Mais, à propos de cette étoile, la vieille astronomie a tant prêché que les planètes sont des astres qui tournent à l'entour de la Terre, que la moderne n'oserait en douter. Et je remarquai, toutefois, que, durant tout le temps que Vénus parut au deçà du Soleil, à l'entour duquel elle tourne, je la vis toujours en croissant; mais, achevant son tour, j'observai que, à mesure qu'elle passa derrière, ses cornes se rapprochèrent et son ventre noir se redora. Or, cette vicissitude de lumières et de ténèbres montre bien évidemment que les planètes sont, comme la Lune et la Terre, des globes sans clarté, qui ne sont capables que de réfléchir celle qu'ils empruntent [2].

En effet, à force de monter, je fis encore la même observation de Mercure [3]. Je remarquai, de plus, que tous

1. Très ingénieuse façon d'affirmer la rotation de la Terre.

2. La science moderne affirme cette analogie, qui était alors très vivement contestée.

3. La planète de ce nom, qui est la plus rapprochée du Soleil. A l'époque ou Cyrano écrivait, l'on ne connaissait d'autres satellites aux planètes que ceux que Galilée avait découverts autour de Jupiter. C'est donc par intuition analogique que le voyageur suppose de petits mondes se mouvant autour des mondes planétaires. L'hypothèse s'est depuis

ces mondes ont encore d'autres petits mondes qui se meuvent à l'entour d'eux. Rêvant depuis aux causes de la construction de ce grand univers, je me suis imaginé qu'au débrouillement du chaos, après que Dieu eut créé la matière, les corps semblables se joignirent, par ce principe d'amour inconnu avec lequel nous expérimentons que toute chose cherche son pareil. Des particules formées de certaine façon s'assemblèrent ; et cela fit l'air. D'autres, à qui la figure donna sans doute un mouvement circulaire, composèrent, en se liant, les globes qu'on appelle astres, qui non seulement à cause de cette inclination de pirouetter sur leurs pôles, à laquelle leur figure les nécessite, ont dû s'amasser en rond, comme nous le voyons, mais ont dû même, s'évaporant de la masse, et cheminant dans leur fuite d'une allure semblable, faire tourner les orbes moindres qui se rencontraient dans la sphère de leur activité. C'est pourquoi Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter et Saturne ont été contraints de pirouetter et rouler tout ensemble à l'entour du Soleil.

Ce n'est pas qu'on ne se puisse imaginer qu'autrefois tous ces autres globes n'aient été des soleils, puisqu'il reste encore à la Terre, malgré son extinction présente, assez de chaleur pour faire tourner la Lune autour d'elle, par le mouvement circulaire des corps qui se déprennent de sa masse, et qu'il en reste assez à Jupiter pour en faire tourner quatre. Mais ces soleils, à la longueur du temps, ont fait une perte de lumière et de feu si considérable, par l'émission continuelle des petits corps qui font l'ardeur et la clarté, qu'ils sont demeurés un marc froid, ténébreux et presque impuissant. Nous découvrons même que ces taches qui sont au Soleil, dont les anciens ne s'étaient point aperçus, croissent de jour en jour.

vérifiée pour plusieurs planètes. Deux satellites de Mars n'ont été notamment découverts qu'en 1877.

Or, que sait-on si ce n'est point une croûte qui se forme en sa superficie, sa masse qui s'éteint, à mesure que la lumière s'en déprend ; et s'il ne deviendra point, quand tous ces corps mobiles l'auront abandonné, un corps opaque comme la Terre ? Il y a des siècles fort éloignés, au delà desquels il ne paraît aucun vestige du genre humain. Peut-être qu'auparavant la Terre était un Soleil peuplé d'animaux proportionnés au climat qui les avait produits ; et peut-être que ces animaux-là étaient les démons de qui l'antiquité raconte tant d'exemples. Pourquoi non ? Ne se peut-il pas faire que ces animaux, depuis l'extinction de la Terre, y ont encore habité quelque temps, et que l'altération de leur globe n'en avait pas détruit encore toute la race ? En effet, leur vie a duré jusqu'à celle d'Auguste, au témoignage de Plutarque. Il semble même que le testament prophétique et sacré de nos premiers patriarches nous ait voulu conduire à cette vérité par la main ; car on y lit, auparavant qu'il soit parlé de l'homme, la révolte des anges. Cette suite de temps que l'Écriture observe, n'est-elle pas comme une demi-preuve que les anges ont habité la Terre avant nous, et que ces orgueilleux, qui avaient habité notre monde du temps qu'il était soleil, dédaignant peut-être, depuis qu'il fut éteint, d'y continuer leur demeure, et sachant que Dieu avait posé son trône dans le Soleil, osèrent entreprendre de l'occuper ? Mais Dieu, qui voulut punir leur audace, les chassa même de la Terre et créa l'homme, moins parfait, mais, par conséquent, moins superbe, pour occuper leurs places vides.

Environ au bout de *quatre mois* de voyage, du moins autant qu'on saurait supputer quand il n'arrive point de nuit pour distinguer le jour, j'abordai une de ces petites terres qui voltigent à l'entour du Soleil (que les mathématiciens appellent des macules, où, à cause des

nuages interposés, mes miroirs, ne réunissant plus tant de chaleur, et l'air, par conséquent, ne poussant plus ma cabane avec tant de vigueur, ce qui resta de vent ne fut capable que de soutenir ma chute et me descendre sur la pointe d'une fort haute montagne où je baissai doucement.

Je vous laisse à penser la joie que je sentis de voir mes pieds sur un plancher solide, après avoir si longtemps joué le personnage d'oiseau. En vérité, des paroles sont faibles pour exprimer l'épanouissement dont je tressaillis lorsqu'enfin j'aperçus ma tête couronnée de la clarté des cieux. Cette extase pourtant ne me transporta pas si fort que je ne songeasse, au sortir de ma boîte, à couvrir son chapiteau avec ma chemise, auparavant que de m'éloigner, parce que j'appréhendais, si l'air devenant serein, le Soleil eût rallumé mes miroirs, comme il était vraisemblable, de ne plus retrouver ma maison.

Par des crevasses que des ravines d'eau témoignaient avoir creusées, je dévalai (descendis) dans la plaine, où, pour l'épaisseur du limon dont la terre était grasse, je ne pouvais quasi marcher. Toutefois, au bout de quelque espace de chemin, j'arrivai dans une fondrière où je rencontrai un petit homme, tout nu, assis sur une pierre, qui se reposait. Je ne me souviens pas si je lui parlai le premier, ou si ce fut lui qui m'interrogea ; mais j'ai la mémoire toute fraîche, comme si je l'écoutais encore, qu'il me discourut, pendant trois grosses heures, en une langue que je sais bien n'avoir jamais ouïe, et qui n'a aucun rapport avec pas une de ce monde-ci, laquelle toutefois je compris plus vite et plus intelligemment que celle de ma nourrice.

Il m'expliqua, quand je me fus enquis d'une chose si merveilleuse, que dans les sciences il y avait un vrai hors lequel on était toujours éloigné du facile ; que

plus un idiome s'éloignait de ce vrai, plus il se rencontrait au-dessous de la conception, et de moins facile intelligence.

« De même, continua-t-il, dans la musique, ce vrai ne se rencontre jamais, que l'âme, aussitôt soulevée, ne s'y porte aveuglément. Nous ne le voyons pas, mais nous sentons que la nature le voit; et, sans pouvoir comprendre en quelle sorte nous en sommes absorbés, il ne laisse pas de nous ravir, et nous ne saurions remarquer où il est. Il en va des langues tout de même. Qui rencontre cette vérité de lettres, de mots et de suite, ne peut jamais, en s'exprimant, tomber au-dessous de sa conception : il parle toujours égal à sa pensée; et c'est pour n'avoir pas la connaissance de ce parfait idiome, que vous demeurez court, ne connaissant pas l'ordre ni les paroles qui puissent expliquer ce que vous imaginez. »

Je lui dis que le premier homme de notre monde s'était indubitablement servi de cette langue, parce que chaque nom qu'il avait imposé à chaque chose déclarait son essence.

Il m'interrompit et continua : « Elle n'est pas simplement nécessaire pour exprimer tout ce que l'esprit conçoit, mais sans elle on ne peut pas être entendu de tous. Comme cet idiome est l'instinct ou la voix de la nature, il doit être intelligible à tout ce qui vit sous le ressort de la nature. C'est pourquoi, si vous en aviez l'intelligence, vous pourriez communiquer et discourir de toutes les leurs, à cause que c'est le langage même de la nature, par qui elle se fait entendre à tous les animaux.

« Que la facilité avec laquelle vous entendez le sens d'une langue qui ne sonna jamais à votre ouïe ne vous étonne donc plus. Quand je parle, votre âme rencontre, dans chacun de mes mots, ce vrai qu'elle cherche à

tâtons; et, quoique sa raison ne l'entende pas, elle a chez soi nature, qui ne saurait manquer de l'entendre.

— Ah! c'est sans doute, m'écriai-je, par l'entremise de cet énergique idiome qu'autrefois notre premier père conversait avec les animaux et qu'il était entendu d'eux? Car, comme la domination sur toutes les espèces lui avait été donnée, elles lui obéissaient, parce qu'il les faisait obéir en une langue qui leur était connue; et c'est aussi pour cela (cette langue mère étant perdue) qu'elles ne viennent point aujourd'hui comme jadis, quand nous les appelons, à cause qu'elles ne nous entendent plus. »

Le petit homme ne fit pas semblant de me vouloir répondre; mais, reprenant le fil de son discours, il allait continuer, si je ne l'eusse interrompu encore une fois. Je lui demandai donc en quel monde nous respirions; s'il était beaucoup habité, et quelle sorte de gouvernement maintenait leur police.

« Je vais, expliqua-t-il, vous étaler des secrets qui ne sont point connus en votre climat.

« Regardez bien la terre où nous marchons! Elle était, il n'y a guère, une masse indigeste et brouillée, un chaos de matière confuse, une crasse noire et gluante, dont le Soleil s'était purgé. Or, après que, par la vigueur des rais qu'il dardait contre, il a eu mêlé, pressé et rendu compactes ces nombreux nuages d'atomes; après, dis-je, que, par une longue et puissante coction, il a eu séparé dans cette boule les corps plus contraires et réuni les plus semblables, cette masse, outrée de chaleur, a tellement sué, qu'elle a fait un déluge qui l'a couverte plus de quarante jours, car il fallait bien, à tant d'eau, cet espace de temps pour s'écouler aux régions les plus penchantes et les plus basses de notre globe.

« De ces torrents d'humeur assemblés, il s'est formé la

mer, qui témoigne encore par son sel que ce doit être un amas de sueur, toute sueur étant salée. Ensuite, de la retraite des eaux, il est demeuré sur la terre une bourbe grasse et féconde, où, quand le Soleil eut rayonné, il s'éleva comme une ampoule, qui ne put, à cause du froid, pousser son germe dehors. Elle reçut donc une autre coction; et, cette coction la rectifiant encore et la perfectionnant par un mélange plus exact, elle rendit ce germe, qui n'était en puissance que de végéter, capable de sentir. Mais, parce que les eaux, qui avaient si longtemps croupi sur le limon, l'avaient morfondu, l'ampoule ne se creva point; de sorte que le Soleil la recuisit encore une fois; et, après une troisième digestion, elle s'ouvrit et enfanta un homme, lequel a retenu dans le foie, qui est le siège de l'âme végétative, et l'endroit de la première coction, la puissance vitale; et dans le cerveau, qui est le siège de l'intellectuelle, et le lieu de la troisième coction, la puissance de raisonner.

« Vous me demanderez indubitablement de qui je tiens l'histoire que je vous ai contée. Vous me direz que je ne saurais l'avoir apprise de ceux qui n'y étaient pas. Il est vrai que je suis le seul qui s'y soit rencontré, et que, par conséquent, je n'en puis rendre témoignage, à cause qu'elle était arrivée avant que je naquisse. Cela est encore vrai; mais apprenez aussi que, dans une région voisine du Soleil comme la nôtre, les âmes pleines de feu sont plus claires, plus subtiles et plus pénétrantes que celles des autres animaux aux sphères plus éloignées. Or, puisque dans votre monde même il s'est jadis rencontré des prophètes qui, l'esprit échauffé par un vigoureux enthousiasme, ont eu des pressentiments du futur, il n'est pas impossible que, dans celui-ci, beaucoup plus proche du Soleil, et, par conséquent, beaucoup plus lumineux que le vôtre, il

ne vienne à un fort génie quelque odeur du passé ; que sa raison mobile ne se remue aussi bien en arrière qu'en avant, et qu'elle ne soit capable d'atteindre la cause par les effets, vu qu'elle peut arriver aux effets par la cause. »

Il acheva son récit de cette sorte ; mais, après une conférence encore plus particulière de secrets fort cachés qu'il me révéla, dont je vais taire une partie et dont l'autre m'est échappée de la mémoire, il me dit qu'il n'y avait pas encore trois semaines qu'une motte de terre échauffée par le Soleil lui avait donné naissance.

« D'ailleurs, reprit-il, regardez- bien cette tumeur. » Alors il me fit remarquer, sur de la bourbe, je ne sais quoi d'enflé comme une taupinière : « C'est, dit-il, un apostume semblable à celui qui m'a créé. Depuis plusieurs mois il recèle le principe d'un de mes frères. J'attends ici à dessein, pour l'aider à naître quand le moment sera venu. »

Il aurait continué, s'il n'eût aperçu, à l'entour de ce gazon d'argile, le terrain qui palpitait. Cela fit juger, que le moment en question était arrivé : aussitôt il me quitta pour aller attendre la naissance de son frère, et moi, j'allai rechercher ma cabane [1].

Je regrimpai donc sur la montagne que j'avais descendue, au sommet de laquelle je parvins avec beaucoup de lassitude. Vous pouvez croire combien je fus en peine quand je ne trouvai plus ma machine où je l'avais laissée. J'en soupirais déjà la perte, quand je l'aperçus fort loin qui voltigeait. Autant que mes jambes purent fournir, j'y courus à perte d'haleine, et certes c'était un passe-temps agréable de contempler cette nouvelle façon d'aller à la chasse ; car, quelquefois que j'avais presque la main dessus, il survenait

1. La cage volante dans laquelle il était venu.

dans la boule de verre une légère augmentation de chaleur, qui, tirant l'air avec plus de force, et cet air, devenu plus raide, enlevant ma boîte au-dessus de moi, me faisait sauter après, comme un chat au croc où il voit pendre un lièvre. N'était que ma chemise était demeurée sur le chapiteau pour s'opposer à la force des miroirs, elle eût fait le voyage toute seule.

Mais à quoi bon me rafraîchir la mémoire d'une aventure dont je ne saurais me souvenir qu'avec la même douleur que je ressentis alors ? Il suffira de savoir qu'elle bondit, courut et vola tant, que je sautai, je marchai et j'arpentai tant, qu'enfin je la vis tomber au pied d'une fort haute montagne. Elle m'eût mené, sans doute, encore plus loin, si, de cette orgueilleuse enflure de la terre les ombres, qui noircissaient le ciel bien avant sur la plaine, n'eussent répandu tout autour une nuit de demi-lieue ; car, se rencontrant parmi ces ténèbres, son verre n'en eut pas plus tôt senti la fraîcheur, qu'il ne s'y engendra plus de vide, plus de vent par le trou, et conséquemment plus d'impulsion qui la soutînt ; de sorte qu'elle chut, et se fût brisée en mille éclats, si, par bonheur, une mare où elle tomba n'eût plié sous le faix. Je la tirai de l'eau, remis en état ce qui était froissé ; puis, après l'avoir embrassée de toute ma force, je la portai sur le sommet d'un coteau qui se rencontra tout proche. Là, je développai ma chemise d'alentour du vase, mais je ne la pus vêtir, parce que, mes miroirs commençant leur effet, j'aperçus ma cabane qui frétillait déjà pour voler. Je n'eus le loisir que d'entrer dedans, où je m'enfermai comme la première fois.

La sphère de notre monde ne me paraissait plus qu'un astre à peu près de la grandeur que nous paraît la Lune ; encore, il s'étrécissait, à mesure que je montais, jusqu'à devenir une étoile, puis une bluette, et

puis rien [1], d'autant que ce point lumineux s'aiguisa si fort pour s'égaler à celui qui termine le dernier rayon de ma vue, qu'enfin elle le laissa s'unir à la couleur des cieux. Quelqu'un peut-être s'étonnera que, pendant un si long voyage, le sommeil ne m'ait point accablé. Mais, comme le sommeil n'est produit que par la douce exhalaison des viandes qui s'évaporent de l'estomac au cerveau, ou par un besoin que sent nature de lier notre âme, pour réparer, pendant le repos, autant d'esprits que le travail en a consommé, je n'avais garde de dormir, vu que je ne mangeais pas, et que le Soleil me restituait beaucoup plus de chaleur radicale que je n'en dissipais.

Cependant mon élévation continuait, et à mesure qu'elle m'approchait de ce monde enflammé, je sentais couler dans mon sang une certaine joie qui le rectifiait et passait jusqu'à l'âme. De temps en temps, je regardais en haut pour admirer la vivacité des nuances qui rayonnaient dans mon petit dôme de cristal, et j'ai la mémoire encore présente que, comme je pointais alors mes yeux dans le bocal du vase, voici que, tout en sursaut, je sens je ne sais quoi de lourd qui s'envole de toutes les parties de mon corps. Un tourbillon de fumée fort épaisse et quasi palpable couvrit mon verre de ténèbres ; et, quand je voulus me mettre debout pour contempler ce noir, dont j'étais aveuglé, je ne vis plus ni vase, ni miroirs, ni verrière, ni couverture à ma cabane. Je baissai donc la vue, à dessein de regarder ce qui faisait ainsi tomber mon chef-d'œuvre en ruine ; mais je ne trouvai, à sa place et à celle des quatre côtés et du plancher, que le ciel tout autour de moi.

1. Le voyageur n'a pas cru devoir dire le nom de la *terre* où il a fait une station : c'est de sa part une façon d'attester qu'il existe dans l'espace des mondes invisibles pour nous, comme nous devons être invisibles pour eux.

Encore ce qui m'effraya davantage, ce fut de sentir, comme si le vague de l'air se fût pétrifié, je ne sais quel obstacle invisible, qui repoussait mes bras quand je les pensais étendre. Il me vint alors dans l'imagination que, à force de monter, j'étais sans doute arrivé dans le firmament, que certains philosophes et quelques astronomes ont dit être solide[1]. Je commençai à craindre d'y demeurer enchâssé ; mais l'horreur dont me consterna la bizarrerie de cet accident s'accrut bien davantage par ceux qui succédèrent ; car ma vue, qui voguait çà et là, étant par hasard tombée sur ma poitrine, au lieu de s'arrêter à la superficie de mon corps, passa tout à travers ; puis, un moment ensuite, je m'avisai que je regardais par derrière et presque sans aucun intervalle.

Comme si mon corps n'eût plus été qu'un organe de vision, je sentis ma chair, qui, s'étant décrassée de son opacité, transférait les objets à mes yeux, et mes yeux aux objets à travers elle. Enfin, après avoir heurté mille fois, sans la voir, la voûte, le plancher et les murs de ma chaise, je connus que, par une secrète nécessité de la lumière dans sa source, nous étions, ma cabane et moi, devenus transparents. Ce n'est pas que je ne la dusse apercevoir, quoique diaphane, puisqu'on aperçoit bien le verre, le cristal et les diamants, qui le sont ; mais je me figure que le Soleil, dans une région si proche de lui, purge bien plus parfaitement les corps de leur opacité en arrangeant plus droits les pores imperceptibles de la matière que dans notre monde, où sa force, presque usée par un si long chemin, est à peine capable de transpirer son éclat aux pierres précieuses ; toutefois, à cause de l'interne égalité de

1. D'anciens astronomes affirmaient, en effet, que le dernier cercle céleste était formé d'une sorte de cristal.

leurs superficies, il leur fait rejaillir au travers de leurs glaces, comme de petits yeux, ou le vert des émeraudes, ou l'écarlate des rubis, ou le violet des améthystes, selon que les différents pores[1] de la pierre, ou plus droits, ou plus sinueux, éteignent ou rallument, par la quantité des réflexions, cette lumière affaiblie.

Une difficulté peut embarrasser le lecteur, à savoir comment je pouvais me voir et ne point voir ma loge, puisque j'étais devenu diaphane aussi bien qu'elle. Je réponds à cela que, sans doute, le Soleil agit autrement sur les corps qui vivent que sur les inanimés, puisque aucun endroit ni de ma chair, ni de mes os, ni de mes entrailles, quoique transparents, n'avait perdu sa couleur naturelle; au contraire, mes poumons conservaient encore, sous un rouge incarnat, leur molle délicatesse; mon cœur, toujours vermeil, balançait aisément entre la systole et la diastole; mon foie semblait brûler dans un pourpre de feu, et, cuisant l'air que je respirais, continuait la circulation du sang; enfin, je me voyais, me touchais, me sentais le même, et pourtant je ne l'étais plus.

Pendant que je considérais cette métamorphose, mon voyage s'accourcissait toujours, mais pour lors avec beaucoup de lenteur, à cause de la sérénité de l'éther, qui se raréfiait à proportion que je m'approchais de la source du jour; car, comme la matière en cet étage est fort déliée pour le grand vide dont elle est pleine, et que cette matière est, par conséquent, fort paresseuse, à cause du vide qui n'a point d'action, cet air ne pouvait produire, en passant par le trou de ma boîte, qu'un petit vent à peine capable de la soutenir.

Je ne réfléchis jamais au malicieux caprice de la Fortune, qui toujours s'opposait au succès de mon entreprise avec tant d'opiniâtreté, que je m'étonne comment

1. Trous.

le cerveau ne me tourna point. Mais écoutez un miracle que les siècles futurs auront de la peine à croire.

Enfermé dans une boîte à jour, que je venais de perdre de vue, et mon effort tellement appesanti que je faisais beaucoup de ne pas tomber, enfin, dans un état où tout ce que renferme la machine entière du monde était impuissant à me secourir, je me trouvais réduit au période d'une extrême infortune. Toutefois, comme alors que nous expirons, nous sommes intérieurement poussés à vouloir embrasser ceux qui nous ont donné l'être, j'élevai mes yeux au Soleil, notre père commun.

Cette ardeur de ma volonté non seulement soutint mon corps, mais elle le lança vers la chose qu'il aspirait d'embrasser. Mon corps poussa ma boîte, et, de cette façon, je continuai mon voyage. Sitôt que je m'en aperçus, je raidis avec plus d'attention que jamais toutes les facultés de mon âme, pour les attacher d'imagination à ce qui m'attirait; mais ma tête, chargée de ma cabane, contre le chapiteau de laquelle les efforts de ma volonté me guindaient malgré moi, m'incommoda de telle sorte, qu'à la fin cette pesanteur me contraignit de chercher à tâtons l'endroit de sa porte invisible. Par bonheur, je la rencontrai, j'ouvris et me jetai dehors; mais cette naturelle appréhension de choir qu'ont tous les animaux, quand ils se surprennent soutenus de rien, me fit, pour m'accrocher brusquement, étendre le bras.

Je n'étais guidé que de la nature, qui ne sait raisonner; et c'est pourquoi la Fortune, son ennemie, poussa malicieusement ma main sur le chapiteau de cristal. Hélas! quel coup de tonnerre fut à mes oreilles le son de l'icosaèdre que j'entendis se casser en morceaux! Un tel désordre, un tel malheur, une telle épouvante, sont au delà de toute expression.

Les miroirs n'attirèrent plus d'air, car il ne se faisait plus de vide ; l'air ne devint plus vent, par la hâte de le remplir ; le vent cessa de pousser ma boîte en haut ; bref, aussitôt après ce débris, je la vis choir fort longtemps à travers ces vastes campagnes du monde ; elle recontracta, dans la même région, l'opaque ténébreux qu'elle avait exhalé ; d'autant que l'énergique vertu de la lumière cessant en cet endroit, elle se rejoignit avidement à l'obscure épaisseur qui lui était comme essentielle ; de la même façon qu'il s'est vu des hommes, longtemps après la séparation, venir chercher leurs corps, et, pour tâcher de s'y rejoindre, errer, cent ans durant, à l'entour de leurs sépultures. Je me doute qu'elle perdit ainsi sa diaphanéité : car je l'ai vue depuis, en Pologne, au même état qu'elle était quand j'y entrai pour la première fois. Or, j'ai su qu'elle tomba sous la ligne équinoxiale, au royaume de Bornéo ; qu'un marchand portugais l'avait achetée de l'insulaire qui la trouva, et que, de main en main, elle était venue en la puissance de cet ingénieur polonais, qui s'en sert maintenant à voler.

Ainsi donc, suspendu dans le vague des cieux, et déjà consterné de la mort que j'attendais par ma chute, je tournai, comme je vous ai dit, mes tristes yeux au Soleil ; ma vue y porta ma pensée, et mes regards, fixement attachés à son globe, marquèrent une voie dont ma volonté suivit les traces pour y enlever mon corps.

Ce vigoureux élan de mon âme ne sera pas incompréhensible à qui considérera les plus simples effets de notre volonté ; car on sait bien, par exemple, que, quand je veux sauter, ma volonté, soulevée par ma fantaisie, ayant suscité tout le microcosme, elle tâche de le transporter jusqu'au but qu'elle s'est proposé. Si elle n'y arrive pas toujours, c'est à cause que les principes dans la nature, qui sont universels, prévalent aux particu-

liers, et que, la puissance de vouloir étant particulière aux choses sensibles, et celle de choir au centre étant généralement répandue par toute la matière, mon saut est contraint de cesser, dès que la masse, après avoir vaincu l'insolence de la volonté qui l'a surprise, se rapproche du point où elle tend.

Je tairai tout ce qui survint au reste de mon voyage, de peur d'être aussi long à le conter qu'à le faire. Tant y a qu'au bout de *vingt-deux mois* [1] j'abordai enfin très heureusement les grandes plaines du jour.

Cette terre est semblable à des flocons de neige embrasée, tant elle est lumineuse. Cependant, c'est une chose assez incroyable que je n'aie jamais su comprendre, depuis que ma boîte tomba, si je montai ou si je descendis au Soleil. Il me souvient seulement, quand j'y fus arrivé, que je marchais légèrement dessus; je ne touchais le plancher que d'un point, et je roulais souvent comme une boule, sans que je me trouvasse incommodé de cheminer avec la tête non plus qu'avec les pieds.

Encore que j'eusse quelquefois les jambes vers le ciel et les épaules contre terre, je me sentais dans cette posture aussi naturellement situé que si j'eusse eu les jambes contre terre et les épaules vers le ciel. Sur quelque endroit de mon corps que je me plantasse, sur le ventre, sur le dos, sur un coude, sur une oreille, je m'y trouvais debout. Je connus par là que le Soleil est un monde qui n'a point de centre, et que, comme j'étais bien loin hors de la sphère active du nôtre et de tous ceux que j'avais rencontrés, il était, par conséquent, impossible que je pesasse encore, puisque la pesanteur n'est qu'une attraction du centre dans la sphère de son activité.

1. Le voyage a donc duré en tout *vingt-six mois*.

Le respect avec lequel j'imprimais de mes pas cette lumineuse campagne suspendit pour un temps l'ardeur dont je pétillais d'avancer mon voyage. Je me sentais tout honteux de marcher sur le jour. Mon corps même, étonné, se voulant appuyer de mes yeux, et cette terre transparente, qu'ils pénétraient, ne les pouvant soutenir, mon instinct, malgré moi devenu maître de ma pensée, l'entraînait au plus creux d'une lumière sans fond. Ma raison pourtant peu à peu désabusa mon instinct, j'appuyai sur la plaine des vestiges assurés et non tremblants ; et je comptai mes pas si fièrement, que, si les hommes avaient pu m'apercevoir de leur monde, ils m'auraient pris pour ce grand Dieu qui marche sur les nues.

Après avoir, comme je crois, cheminé durant quinze jours, je parvins en une contrée du Soleil moins resplendissante que celle dont je sortais; je me sentis tout ému de joie, et je m'imaginai qu'indubitablement cette joie procédait d'une secrète sympathie que mon être gardait encore pour son opacité. La connaissance que j'en eus ne me fit point pourtant désister de mon entreprise; car alors je ressemblais à ces vieillards endormis, lesquels, encore qu'ils sachent que le sommeil leur est préjudiciable, et qu'ils aient commandé à leurs domestiques de les en arracher, sont pourtant bien fâchés, dans ce temps-là, quand on les réveille.

Ainsi, quoique mon corps s'obscurcissait à mesure que j'atteignais des provinces plus ténébreuses, il recontracta les faiblesses qu'apporte cette infirmité de la matière : je devins las et le sommeil me saisit. Ces mignardes langueurs, dont les approches du sommeil nous chatouillent, coulaient dans mes sens tant de plaisir, que mes sens, gagnés par la volupté, forcèrent mon âme de savoir bon gré au tyran qui enchaînait ses domestiques; car le sommeil, cet ancien tyran de

la moitié de nos jours, qui, à cause de sa vieillesse, ne pouvant supporter la lumière ni la regarder sans s'évanouir, avait été contraint de m'abandonner à l'entrée des brillants climats du Soleil, et était venu m'attendre sur les confins de la région ténébreuse dont je parle, où, m'ayant rattrapé, il m'arrêta prisonnier, enferma mes yeux, ses ennemis déclarés, sous la voûte de mes paupières; et, de peur que mes autres sens, le trahissant comme ils m'avaient trahi, ne l'inquiétassent dans la paisible possession de sa conquête, il les garrotta chacun contre leur lit.

Tout cela veut dire, en deux mots, que je me couchai sur le sable, fort assoupi.

C'était une rase campagne tellement découverte, que ma vue, de sa plus longue portée, n'y rencontrait pas seulement un buisson; et cependant, à mon réveil, je me trouvai sous un arbre, en comparaison de qui les plus hauts cèdres ne paraîtraient que de l'herbe. Son tronc était d'or massif, ses rameaux d'argent et ses feuilles d'émeraudes, qui, dessus l'éclatante verdeur de leur précieuse superficie, se représentaient comme dans un miroir les images du fruit qui pendait alentour. Mais jugez si le fruit devait rien aux feuilles! L'écarlate enflammée d'un gros escarboucle composait la moitié de chacun, et de l'autre on n'aurait su dire si elle tenait sa matière d'une chrysolithe ou d'un morceau d'ambre doré; les fleurs épanouies étaient des roses de diamant fort larges, et les boutons de grosses perles en poire.

Un rossignol, que son plumage uni rendait beau par excellence, perché tout au faîte, semblait avec sa mélodie vouloir contraindre les yeux de confesser aux oreilles qu'il n'était pas indigne du trône où il était assis.

Je restai longtemps interdit à la vue de ce riche spectacle, et je ne pouvais m'assouvir de le regarder. Mais,

comme j'occupais toute ma pensée à contempler entre les autres fruits une pomme de grenade extraordinairement belle, dont la chair était un essaim de plusieurs gros rubis en masse, j'aperçus remuer cette petite couronne qui lui tient lieu de tête, laquelle s'allongea autant qu'il le fallait pour former un cou. Je vis ensuite bouillonner au-dessus je ne sais quoi de blanc, qui, à force de s'épaissir, de croître, d'avancer et de reculer la matière en certains endroits, parut enfin le visage d'un petit buste de chair.

Ce petit buste se terminait en rond vers la ceinture, c'est-à-dire qu'il gardait encore par en bas sa figure de pomme. Il s'étendit pourtant peu à peu, et sa queue s'étant convertie en deux jambes, chacune de ses jambes se partagea en cinq orteils. Humanisée que fut la grenade [1], elle se détacha de sa tige ; et, d'une légère culbute, tomba justement à mes pieds. Certes, je l'avoue, quand j'aperçus marcher fièrement devant moi cette pomme raisonnable, ce petit bout de nain, pas plus grand que le pouce, et cependant assez fort pour se créer lui-même, je demeurai saisi de vénération.

« Animal humain, me dit-il (en cette langue mère dont je vous ai autrefois discouru), après t'avoir longtemps considéré du haut de la branche où je pendais, j'ai cru lire sur ton visage que tu n'étais pas originaire de ce monde; c'est à cause de cela que je suis descendu, pour en être éclairci au vrai. »

Quand j'eus satisfait sa curiosité à propos de toutes les matières dont il me questionna : « Mais vous, lui dis-je, découvrez-moi qui vous êtes. Car ce que je viens de voir est si fort étonnant, que je désespère d'en connaître jamais la cause, si vous ne me l'apprenez. Quoi ! un grand arbre tout de pur or, dont les feuilles

1. Ayant pris forme humaine.

sont d'émeraude, les fleurs de diamant, les boutons de perles, et, parmi tout cela, des fruits qui se font hommes en un clin d'œil! Pour moi, j'avoue que la compréhension d'un tel miracle surpasse ma capacité. »

En suite de cette exclamation, comme j'attendais sa réponse : « Vous ne trouverez pas mauvais, me dit-il, étant le roi de tout le peuple qui compose cet arbre, que je l'appelle pour me suivre. »

Quand il eut ainsi parlé, je pris garde qu'il se recueillit en lui-même. Je ne sais si, bandant les ressorts intérieurs de sa volonté, il excita hors de soi quelque mouvement qui fit arriver ce que vous allez entendre; mais tant il y a que, aussitôt après, tous les fruits, toutes les fleurs, toutes les feuilles, toutes les branches, enfin tout l'arbre tomba par pièces en petits hommes, voyant, sentant et marchant, lesquels, comme pour célébrer le jour de leur naissance même, se mirent à danser à l'entour de moi.

Le rossignol, entre tous, resta dans sa figure et ne fut point métamorphosé; il se vint jucher sur l'épaule de notre petit monarque, où il chanta un air si mélancolique et si amoureux, que toute l'assemblée, et le prince même, attendris par les douces langueurs de sa voix mourante, en laissa couler quelques larmes.

La curiosité d'apprendre d'où venait cet oiseau me saisit pour lors d'une démangeaison de langue si extraordinaire, que je ne la pus contenir : « Seigneur, dis-je, m'adressant au roi, si je ne craignais d'importuner Votre Majesté, je lui demanderais pourquoi, parmi tant de métamorphoses, le rossignol tout seul a gardé son être. »

Ce petit prince m'écouta avec une complaisance qui marquait bien sa bonté naturelle; et, connaissant ma curiosité : « Le rossignol, me répliqua-t-il, n'a point, comme nous, changé de forme, parce qu'il ne l'a pu.

C'est un véritable oiseau, qui n'est que ce qu'il paraît. Mais marchons vers les régions opaques : et je vous conterai, en chemin faisant, qui je suis, avec l'histoire du rossignol. »

A peine lui eus-je témoigné la satisfaction que je recevais de son offre, qu'il sauta légèrement sur l'une de mes épaules. Il se haussa sur ses petits ergots pour atteindre de sa bouche à mon oreille; et, tantôt se balançant à mes cheveux, tantôt s'y donnant l'estrapade [1] : « Ma foi ! me dit-il, excuse une personne qui se sent déjà hors d'haleine. Comme dans un corps étroit, j'ai les poumons serrés, et la voix, par conséquent, si déliée, que je suis contraint de me peiner beaucoup pour me faire ouïr, le rossignol trouvera bon de parler lui-même de soi-même. Qu'il chante donc, si bon lui semble ! Au moins, nous aurons le plaisir d'écouter son histoire en musique. »

Je lui répliquai que je n'avais point encore assez d'habitude au langage d'oiseau; que véritablement un certain philosophe, que j'avais rencontré en montant au Soleil, m'avait bien donné quelques principes généraux pour entendre celui des brutes; mais qu'ils ne suffisaient pas pour entendre généralement tous les mots, ni pour être touché de toutes les délicatesses qui se rencontrent dans une aventure telle que devait être celle-là.

« Eh bien, dit-il, puisque tu le veux, tes oreilles ne seront pas simplement sevrées des belles chansons du rossignol ; mais de quasi toute son aventure, de laquelle je ne te puis raconter que ce qui est venu à ma connaissance. Toutefois, tu te contenteras de cet échantillon ; aussi bien, quand je la saurais tout entière, la brièveté de notre voyage en son pays, où je le vais reconduire,

1. S'élevant pour retomber ensuite.

ne me permettrait pas de prendre mon récit de plus loin. »

Ayant ainsi parlé, il sauta de dessus mon épaule à terre ; ensuite, il donna la main à tout son petit peuple, et se mit à danser, avec eux, d'une sorte de mouvement que je ne saurais représenter, parce qu'il ne s'en est jamais vu de semblable.

Mais, écoutez, peuples de la Terre, ce que je ne vous oblige pas de croire, puisque, au monde où vos miracles ne sont que des effets naturels, celui-ci a passé pour un miracle! Aussitôt que ces petits hommes se furent mis à danser, il me sembla sentir leur agitation dans moi et mon agitation dans eux. Je ne pouvais regarder cette danse, que je ne fusse entraîné sensiblement de ma place, comme par un vortice (tourbillon) qui remuait, de son même branle et de l'agitation particulière d'un chacun, toutes les parties de mon corps ; et je sentais épanouir sur mon visage la même joie qu'un mouvement pareil avait étendue sur le leur.

A mesure que la danse se serra, les danseurs se brouillèrent d'un trépignement beaucoup plus prompt et plus imperceptible ; il semblait que le dessein du ballet fût de représenter un énorme géant ; car, à force de s'approcher et de redoubler la vitesse de leurs mouvements, ils se mêlèrent de si près, que je ne discernai plus qu'un grand colosse à jour et quasi transparent. Mes yeux toutefois les virent rentrer l'un dans l'autre.

Ce fut en ce temps-là que je commençai à ne pouvoir davantage distinguer la diversité des mouvements de chacun, à cause de leur extrême volubilité ; et parce que, aussi, cette volubilité s'étrécissant toujours à mesure qu'elle s'approchait du centre, chaque vortice occupa enfin si peu d'espace, qu'il échappait à ma vue. Je crois pourtant que les parties s'approchèrent encore ; car cette masse humaine, auparavant démesurée, se ré-

duisit peu à peu à former un jeune homme de taille médiocre, dont tous les membres étaient proportionnés avec une symétrie où la perfection, dans sa plus forte idée, n'a jamais pu voler. Il était beau au delà de ce que les peintres ont élevé leur fantaisie ; mais ce que je trouvai de bien merveilleux, c'est que la liaison de toutes les parties qui achevèrent ce parfait microscome (petit monde) se fit en un clin d'œil.

Tels d'entre les plus agiles de nos petits danseurs s'élancèrent par une cabriole à la hauteur et dans la posture essentielle à former une tête ; tels, plus chauds et moins déliés, formèrent le cœur, et tels, beaucoup plus pesants, ne fournirent que les os, la chair et l'embonpoint.

Quand ce beau grand jeune homme fut entièrement fini, quoique sa prompte construction ne m'eût quasi pas laissé de temps pour remarquer aucun intervalle dans son progrès, je vis entrer, par la bouche, le roi de tous les peuples dont il était le chaos. Encore, il me semble qu'il fut attiré dans ce corps par la respiration du corps même. Tout cet amas de petits hommes n'avait point encore, avant cela, donné aucune marque de vie ; mais, sitôt qu'il eut avalé son petit roi, il ne se sentit plus être qu'un. Il demeura quelque temps à me considérer ; et, s'étant comme apprivoisé par ses regards, il s'approcha de moi, me caressa, et, me donnant la main :

« C'est maintenant que, sans endommager la délicatesse de mes poumons, je pourrai t'entretenir des choses que tu passionnais de savoir, me dit-il ; mais il est bien raisonnable de te découvrir auparavant les secrets cachés de notre origine. Sache donc que nous sommes des animaux natifs du Soleil dans les régions éclairées. La plus ordinaire, comme la plus utile de nos occupations, c'est de voyager par les vastes contrées de ce grand

monde. Nous remarquons curieusement les mœurs des peuples, le génie des climats et la nature de toutes les choses qui peuvent mériter notre attention ; par le moyen de quoi nous nous formons une science certaine de ce qui est.

« Or, tu sauras que mes vassaux voyageaient sous ma conduite, et que, afin d'avoir le loisir d'observer les choses plus curieusement, nous n'avions pas gardé cette conformation particulière à notre corps, qui ne peut tomber sous les sens, dont la subtilité nous eût fait cheminer trop vite. Mais nous nous étions faits oiseaux ; tous mes sujets, par mon ordre, étaient devenus aigles ; et quant à moi, de peur qu'ils ne s'ennuyassent, je m'étais métamorphosé en rossignol, pour adoucir leur travail par les charmes de la musique. Je suivais, sans voler, la rapide volée de mon peuple, car je m'étais perché sur la tête d'un de mes vassaux, et nous suivions toujours notre chemin, quand un rossignol, habitant d'une province du pays opaque [1], que nous traversions alors, étonné de me voir en la puissance d'un aigle (car il ne nous pouvait prendre que pour tels qu'il nous voyait), se mit à plaindre mon malheur ; je fis faire halte à mes gens, et nous descendîmes au sommet de quelques arbres où soupirait ce charitable oiseau. Je pris tant de plaisir à la douceur de ses tristes chansons, que, afin d'en jouir plus longtemps et plus à mon aise, je ne le voulus pas détromper. Je feignis sur-le-champ une histoire dans laquelle je lui contai les malheurs imaginaires qui m'avaient fait tomber aux mains de cet aigle. J'y mêlai des aventures si surprenantes, où les passions étaient si adroitement soulevées et le chant si bien choisi pour la lettre, que le rossignol

1. D'après le récit du voyageur, le globe solaire serait d'un côté, celui qui nous fait face, lumineux et transparent, de l'autre côté, opaque et ombreux.

en était tout hors de lui-même. Nous gazouillions l'un après l'autre, réciproquement, l'histoire en musique de nos mutuelles aventures. Je chantais, dans mes airs, que non seulement je me consolais, mais que je me réjouissais encore de mon désastre, puisqu'il m'avait procuré la gloire d'être plaint par de si belles chansons ; et ce petit inconsolable me répondait, dans les siens, qu'il accepterait avec joie toute l'estime que je faisais de lui, s'il savait qu'elle lui pût faire mériter l'honneur de mourir à ma place ; mais que, la fortune n'ayant pas réservé tant de gloire à un malheureux comme lui, il accepterait de cette estime seulement ce qu'il en fallait pour m'empêcher de rougir de mon amitié.

« A la vérité, je mêlais tant d'adresse à la douceur de ma voix, et je surprenais son oreille par des traits si savants et des routes si peu fréquentées à ceux de son espèce, que j'emportais sa belle âme à toutes les passions dont je la voulais maîtriser. Le péril où il crut que j'étais au milieu de tant d'aigles lui persuada que je l'appelais à mon aide. Il vola aussitôt à mon secours ; et, me voulant donner un glorieux témoignage qu'il savait pour un ami braver la mort jusque dans son trône, il se vint asseoir fièrement sur le grand bec crochu de l'aigle où j'étais perché. Certes, un courage si fort dans un si faible animal me toucha de quelque vénération ; car, encore que je l'eusse réclamé comme il se le figurait, et qu'entre les animaux de semblable espèce aider au malheureux soit une loi, l'instinct pourtant de sa timide nature le devait faire balancer ; et, toutefois, il ne balança point ; au contraire, il partit avec tant de hâte, que je ne sais qui vola le premier, du signal ou du rossignol. Glorieux de voir sous ses pieds la tête de son tyran, et ravi de songer qu'il allait être, pour l'amour de moi, sacrifié presque entre mes ailes, et que de son sang peut-être quelques gouttes bienheureuses rejailli-

raient sur mes plumes, il tourna doucement la vue de mon côté, et, m'ayant comme dit adieu d'un regard par lequel il semblait demander permission de mourir, il précipita si brusquement son petit bec dans les yeux de l'aigle, que je les vis plus tôt crevés que frappés.

« Quand mon oiseau se sentit aveugle, il se forma derechef une vue toute neuve. Je réprimandai doucement le rossignol de son action précipitée ; et, jugeant qu'il serait dangereux de lui cacher plus longtemps notre véritable être, je me découvris à lui ; je lui contai qui nous étions. Mais le pauvre petit, prévenu que ces barbares dont j'étais le prisonnier me contraignaient à feindre cette fable, n'ajouta nulle foi à tout ce que je lui pus dire.

« Quand je connus que toutes les raisons par lesquelles je prétendais le convaincre s'en allaient au vent, je donnai tout bas quelques ordres à douze mille de mes sujets, et incontinent le rossignol aperçut à ses pieds une rivière couler sous un bateau, et le bateau flotter dessus ; il n'était grand que ce qu'il devait l'être, pour me contenir deux fois. Au premier signal que je leur fis paraître, mes aigles s'envolèrent, et je me jetai dans l'esquif, d'où je criai au rossignol que, s'il ne pouvait encore se résoudre à m'abandonner sitôt, qu'il s'embarquât avec moi.

« Dès qu'il fut entré dans le bateau, je commandai à la rivière de prendre son flux vers la région où mon peuple volait. Mais la fluidité de l'onde étant moindre que celle de l'air, et par conséquent la rapidité de leur vol plus grande que celle de notre navigation, nous demeurâmes un peu derrière. Durant tout le chemin, je m'efforçai de démontrer à mon petit hôte que nous n'étions pas de même espèce ; qu'il pouvait bien l'avoir reconnu, quand l'aigle, à qui il avait crevé les yeux, s'en était forgé de nouveaux en sa présence, et lorsque,

par mon commandement, douze mille de mes vassaux s'étaient métamorphosés en cette rivière et ce bateau sur lequel nous voguions. Mes remontrances n'eurent point de succès ; il me répondit que, pour l'aigle que je voulais faire accroire qui s'était forgé des yeux, il n'en avait pas eu besoin, n'ayant point été aveugle, à cause qu'il n'avait pas bien adressé du bec dans ses prunelles ; et, pour la rivière et le bateau que je disais n'avoir été engendrés que d'une métamorphose de mon peuple, ils étaient dans le bois dès la création du monde, mais qu'on n'y avait pas pris garde.

« Le voyant si fort ingénieux à se tromper, je convins avec lui que mes vassaux et moi, nous nous métamorphoserions, à sa vue, en ce qu'il voudrait, à la charge qu'après cela il s'en retournerait en sa patrie. Tantôt il demanda que ce fût en arbre, tantôt il souhaita que ce fût en fleur, tantôt en fruit, tantôt en métal, tantôt en pierre. Enfin, pour satisfaire tout à la fois à toute son envie, quand nous eûmes atteint ma cour, au lieu où je lui avais commandé de m'attendre, nous nous métamorphosâmes, aux yeux du rossignol, en ce précieux arbre que tu as rencontré sur ton chemin, duquel nous venons d'abandonner la forme. Au reste, maintenant que je vois ce petit oiseau résolu à s'en retourner en son pays, nous allons, mes sujets et moi, reprendre notre figure et la route de notre voyage. Mais il est raisonnable de te découvrir auparavant que nous sommes des animaux natifs du Soleil dans la partie éclairée, car il y a une différence bien remarquable entre les peuples que produit la région lumineuse et les peuples du pays opaque. C'est nous qu'au monde de la Terre vous appelez des esprits, et votre présomptueuse stupidité nous a donné ce nom, à cause que, n'imaginant point d'animaux plus parfaits que l'homme, et voyant faire à de certaines créatures des choses au-dessus du

pouvoir humain, vous avez cru ces animaux-là des esprits. Vous vous trompez toutefois : nous sommes des animaux comme vous : car, encore que, quand il nous plaît, nous donnions à notre matière, comme tu viens de voir, la figure et la forme essentielle des choses auxquelles nous voulons nous métamorphoser, cela ne conclut pas que nous soyons des esprits.

« Mais, écoute ; et je te découvrirai comment toutes ces métamorphoses, qui te semblent autant de miracles, ne sont rien que de purs effets naturels. Il faut que tu saches qu'étant nés habitants de la partie claire de ce grand monde, où le principe de la matière est d'être en action, nous devons avoir l'imagination beaucoup plus active que ceux des régions opaques ; et la substance du corps aussi beaucoup plus déliée. Or, cela supposé, il est infaillible que notre imagination ne rencontrant aucun obstacle dans la matière qui nous compose, elle l'arrange comme elle veut, et, devenue maîtresse de toute notre masse, elle la fait passer, en remuant toutes ses particules, dans l'ordre nécessaire à constituer en grand cette chose qu'elle avait formée en petit. Ainsi, chacun de nous s'étant imaginé l'endroit et la partie de ce précieux arbre auquel il se voulait changer ; et ayant, par cet effort d'imagination, excité notre matière aux mouvements nécessaires à les produire, nous nous y sommes métamorphosés. Ainsi, mon aigle, ayant les yeux crevés, n'a eu, pour se les rétablir, qu'à s'imaginer un aigle clairvoyant ; car toutes nos transformations arrivent par le mouvement. C'est pourquoi, quand de feuilles, de fleurs et de fruits que nous étions, nous avons été transmués en hommes, tu nous as vus danser encore quelque temps après, parce que nous n'étions pas encore remis du branle qu'il avait fallu donner à notre matière pour nous faire hommes : à l'exemple des cloches, qui, quoiqu'elles soient arrêtées,

bruissent encore quelque temps après et suivent sourdement le même son que le battant causait en les frappant. Aussi, est-ce pourquoi tu nous a vus danser avant de faire ce grand homme, parce qu'il a fallu, pour le produire, nous donner tous les mouvements généraux et particuliers qui sont nécessaires à le constituer, afin que cette agitation, serrant nos corps peu à peu et les absorbant en un chacun de nous par son mouvement, créât en chaque partie le mouvement spécifique qu'elle doit avoir. Vous autres hommes, ne pouvez pas les mêmes choses, à cause de la pesanteur de votre masse et de la froideur de votre imagination. »

Il continua sa preuve, et l'appuya d'exemples si familiers et si palpables, qu'enfin je me désabusai d'un grand nombre d'opinions mal prouvées, dont nos docteurs aheurtés préviennent l'entendement des faibles. Alors je commençai de comprendre qu'en effet l'imagination de ces peuples solaires, laquelle à cause du climat doit être plus chaude, leurs corps, pour la même raison, plus légers, et leurs individus plus mobiles (n'y ayant point, en ce monde-là, comme au nôtre, d'activité du centre, qui puisse détourner la matière du mouvement que cette imagination lui imprime), je conçus, dis-je, que cette imagination pouvait produire sans miracle tous les miracles qu'elle venait de faire.

Mille exemples d'événements quasi pareils, dont les peuples de notre globe font foi, achevèrent de me persuader : Cippus, roi d'Italie, qui, pour avoir assisté à un combat de taureaux, et avoir eu toute la nuit son imagination occupée à des cornes, trouva son front cornu le lendemain; Gallus Vitius, qui banda son âme et l'excita si vigoureusement à concevoir l'essence de la folie, qu'ayant donné à sa matière, par un effort d'imagination, les mêmes mouvements que cette matière doit avoir pour constituer la folie, devint fou. Le

roi Codrus, poulmonique, qui, fixant ses yeux et sa pensée sur la fraîcheur d'un jeune visage, et cette florissante allégresse, qui regorgeait jusqu'à lui de l'adolescence du garçon, prenant dans son corps le mouvement par lequel il se figurait la santé d'un jeune homme, se remit en convalescence. Je me persuadai même que, si, quand un fameux hypocondre de l'antiquité s'imaginait être cruche, sa matière, trop compacte et trop pesante, avait pu suivre l'émotion de sa fantaisie, elle aurait formé de tout son corps une cruche parfaite; et il aurait paru à tout le monde véritablement cruche, comme il se le paraissait à lui seul.

Tant d'autres exemples, dont je me satisfis, me convainquirent en telle sorte, que je ne doutai plus d'aucune des merveilles que l'homme-esprit m'avait racontées. Il me demanda si je ne souhaitais plus rien de lui; je le remerciai de tout mon cœur. Et ensuite il eut encore la bonté de me conseiller que, puisque j'étais habitant de la Terre, je suivisse le rossignol aux régions opaques du Soleil, parce qu'elles étaient plus conformes au plaisir qu'apprête la nature humaine.

A peine eut-il achevé ce discours que, ayant ouvert la bouche fort grande, je vis sortir du fond de son gosier le roi de ces petits animaux en forme de rossignol. Le grand homme tomba aussitôt, et en même temps tous ses membres par morceaux s'envolèrent sous la figure d'aigles.

Ce rossignol, créateur de soi-même, se percha sur le plus beau d'entre eux, d'où il entonna un air admirable, avec lequel je pense qu'il me disait adieu. Le véritable rossignol prit aussi sa volée, mais non pas de leur côté, ni ne monta pas si haut. Aussi, je ne le perdis point de vue. Nous marchions à peu près de même force; car, comme je n'avais pas dessein d'aborder plutôt une terre que l'autre, je fus bien aise de l'accom-

pagner, outre que les régions opaques des oiseaux étant plus conformes à mon tempérament, j'espérais y rencontrer aussi des aventures plus correspondantes à mon humeur.

Je voyageai, sur cette espérance, pour le moins trois semaines, avec toute sorte de contentement, si je n'eusse eu que mes oreilles à satisfaire; car le rossignol ne me laissait point manquer de musique; quand il était las, il venait se reposer sur mon épaule, et quand je m'arrêtais, il m'attendait. A la fin, j'arrivai dans une contrée du royaume de ce petit chantre, qui alors ne se soucia plus de m'accompagner.

L'ayant perdu de vue, je le cherchai, je l'appelai; mais enfin je restai si las d'avoir couru après lui vainement, que je résolus de me reposer. Pour cet effet, je m'étendis sur un gazon d'herbe molle, qui tapissait les racines d'un superbe rocher. Ce rocher était couvert de plusieurs jeunes arbres verts et touffus, dont l'ombre charma mes sens fatigués le plus agréablement du monde, et m'obligea de les abandonner au sommeil, pour réparer avec sûreté mes forces dans un lieu si tranquille et si frais.

HISTOIRE DES OISEAUX

Je commençais de m'endormir à l'ombre, lorsque j'aperçus en l'air un oiseau merveilleux qui planait sur ma tête ; il se soutenait d'un mouvement si léger et si imperceptible, que je doutai plusieurs fois si ce n'était point encore un petit univers balancé par son propre centre. Il descendit pourtant peu à peu, et arriva enfin si proche de moi, que mes yeux soulagés furent tout pleins de son image. Sa queue paraissait verte, son estomac d'azur émaillé, ses ailes incarnates, et sa tête de pourpre faisait briller, en s'agitant, une couronne d'or, dont les rayons jaillissaient de ses yeux.

Il fut longtemps à voler dans la nue, et je me tenais tellement attentif à tout ce qu'il devenait, que mon âme s'étant repliée et comme raccourcie à la seule opération de voir, elle n'atteignit presque pas jusqu'à celle d'ouïr, pour me faire entendre que l'oiseau parlait en chantant.

Ainsi, peu à peu débandé de mon extase, je remarquai distinctement les syllabes, les mots et le discours qu'il articula.

Voici donc, au mieux qu'il me souvient, les termes dont il arrangea le tissu de sa chanson :

« Vous êtes étranger, siffla l'oiseau fort agréablement,

et naquîtes dans un monde dont je suis originaire. Or, cette propension secrète dont nous sommes émus pour nos compatriotes est l'instinct qui me pousse à vouloir que vous sachiez ma vie.

« Je vois votre esprit tendu à comprendre comment il est possible que je m'explique à vous d'un discours suivi, vu que, encore que les oiseaux contrefassent votre parole, ils ne la conçoivent pas ; mais aussi, quand vous contrefaites l'aboi d'un chien ou le chant d'un rossignol, vous ne concevez pas non plus ce que le chien ou le rossignol ont voulu dire. Tirez donc la conséquence de là que ni les oiseaux ni les hommes ne sont pas pour cela moins raisonnables.

« Cependant, de même qu'entre vous autres il s'en est trouvé de si éclairés qu'ils ont entendu et parlé notre langue, comme Apollonius Tyaneus [1], Anaximander, Ésope, et plusieurs autres dont je vous tais les noms parce qu'ils ne sont jamais venus à votre connaissance ; de même, parmi nous, il s'en trouve qui entendent et parlent la vôtre. Quelques-uns, à la vérité, ne savent que celle d'une nation. Mais, tout ainsi qu'il se rencontre des oiseaux qui ne disent mot, quelques-uns qui gazouillent, d'autres qui parlent, il s'en rencontre encore de plus parfaits qui savent user de toutes sortes d'idiomes ; quant à moi, j'ai l'honneur d'être de ce petit nombre.

1. Apollonius de Tyane, philosophe qui vivait au 1er siècle de notre ère, passa pour un grand faiseur de prodiges. — Anaximandre, disciple de Thalès, vivait au VIe siècle avant J.-C. ; il attribuait, comme nous l'avons indiqué plus haut, lors du séjour du voyageur dans une terre intermédiaire, la création des êtres à l'action du Soleil sur la Terre humide. Les animaux naquirent les premiers, l'homme fut d'abord sous la forme du poisson et ne parvint à son état actuel que par des transformations successives. Anaximandre fut le premier, dit-on, qui eut l'idée que la Lune recevait sa lumière du Soleil. — Esope, poète grec, qui dans ses fables a fait parler les animaux, est censé avoir connu leur langage propre.

« Au reste, vous saurez qu'en quelque monde que ce soit, la nature a imprimé aux oiseaux une secrète envie de voler jusqu'ici, et peut-être que cette émotion de notre volonté est ce qui nous a fait croître des ailes, ou plutôt comme ceux qui, passionnant de savoir nager, ont été vus tout endormis se plonger au courant des fleuves et franchir, avec plus d'adresse qu'un expérimenté nageur, des hasards qu'étant éveillés ils n'eussent osé seulement regarder ; ou comme ce fils du roi Crésus, à qui un véhément désir de parler pour garantir son père enseigna tout d'un coup une langue ; ou, bref, comme cet ancien, qui, pressé de son ennemi et surpris sans armes, sentit croître sur son front des cornes de taureau, par le désir qu'une fureur semblable à celle de cet animal lui en inspira.

« Quand donc les oiseaux sont arrivés au Soleil, ils vont joindre la république de leur espèce. Je vois bien que vous êtes curieux d'apprendre qui je suis. C'est moi que parmi vous on appelle Phénix[1]. Dans chaque monde il n'y en a qu'un à la fois, lequel y habite durant l'espace de cent ans ; car, au bout d'un siècle, quand sur quelque montagne d'Arabie il s'est déchargé d'un gros œuf au milieu des charbons de son bûcher, dont il a trié la matière de rameaux d'aloès, de cannelle et d'encens, il prend son essor et dresse sa volée au Soleil, comme la patrie où son cœur a longtemps aspiré... »

Cela dit, il resta un demi-quart d'heure sans parler, et puis il ajouta : « Je vois bien que vous soupçonnez de fausseté ce que je vous viens d'apprendre ; mais, si je ne dis vrai, je veux jamais n'aborder votre globe qu'un aigle ne fonde sur moi. »

1. La légende du Phénix est trop connue de tous pour que nous nous arrêtions à la développer ici.

Il demeura encore quelque temps à se balancer dans le ciel, et puis il s'envola.

L'admiration qu'il m'avait causée par son récit me donna la curiosité de le suivre; et, parce qu'il fendait la vague des cieux d'un essor non précipité, je le conduisis de la vue et du marcher assez facilement.

Environ au bout de cinquante lieues, je me trouvai dans un pays si plein d'oiseaux, que leur nombre égalait presque celui des feuilles qui les couvraient. Ce qui me surprit davantage fut que ces oiseaux, au lieu de s'effaroucher à ma rencontre, voltigeaient alentour de moi; l'un sifflait à mes oreilles, l'autre faisait la roue sur ma tête; bref, après que leurs petites gambades eurent occupé mon attention fort longtemps, tout à coup je sentis mes bras chargés de plus d'un million de toutes sortes d'espèces, qui pesaient dessus si lourdement, que je ne les pouvais remuer.

Ils me tinrent en cet état jusqu'à ce que je vis arriver quatre grands aigles, dont les uns, m'ayant de leurs serres accolé par les jambes, les deux autres par les bras, m'enlevèrent fort haut.

Je remarquai parmi la foule une pie, qui, tantôt deçà, tantôt delà, volait et revolait avec beaucoup d'empressement; et j'entendis qu'elle me cria que je ne me défendisse point, à cause que ses compagnons tenaient déjà conseil de me crever les yeux. Cet avertissement empêcha toute la résistance que j'aurais pu faire; de sorte que ces aigles m'emportèrent à plus de mille lieues de là, dans un grand bois, qui était (à ce que me dit ma pie) la ville où leur roi faisait sa résidence.

La première chose qu'ils firent fut de me jeter en prison dans le tronc creusé d'un grand chêne; et quantité des plus robustes se perchèrent sur les branches, où ils exercèrent les fonctions d'une compagnie de soldats sous les armes.

Environ au bout de vingt-quatre heures, il en entra d'autres en garde, qui relevèrent ceux-ci. Pendant que j'attendais avec beaucoup de mélancolie ce qu'il plairait à la fortune d'ordonner de mes désastres, ma charitable pie m'apprenait tout ce qui se passait.

Entre autres choses, il me souvient qu'elle m'avertit que la populace des oiseaux avait crié de ce qu'on me gardait si longtemps sans me dévorer; qu'ils avaient remontré que j'amaigrirais tellement, qu'on ne trouverait plus sur moi que des os à ronger.

La rumeur pensa s'échauffer en sédition : car, ma pie s'étant émancipée de représenter que c'était un procédé barbare de faire ainsi mourir sans connaissance de cause un animal qui approchait en quelque sorte le raisonnement, ils la pensèrent mettre en pièces, alléguant que cela serait bien ridicule de croire qu'un animal tout nu, que la nature même en mettant au jour ne s'était pas souciée de fournir des choses nécessaires à le conserver, fût comme eux capable de raison.

« Encore, ajoutaient-ils, si c'était un animal qui approchât un peu davantage de notre figure, mais justement le plus dissemblable et le plus affreux ; enfin une bête chauve, un oiseau plumé, une chimère amassée de toutes sortes de natures et qui fait peur à toutes : l'homme, dis-je, si sot et si vain, qu'il se persuade que nous n'avons été faits que pour lui ; l'homme, qui, avec son âme si clairvoyante, ne saurait distinguer le sucre d'avec l'arsenic ; et qui avalera de la ciguë, que son beau jugement lui aurait fait prendre pour du persil ; l'homme, qui soutient qu'on ne raisonne que par le rapport des sens, et qui cependant a les sens les plus faibles, les plus tardifs et les plus faux d'entre toutes les créatures : l'homme enfin que la nature, pour faire de tout, a créé comme les monstres, mais en qui pour-

tant elle a infus l'ambition de commander à tous les animaux et de les exterminer. »

Voilà ce que disaient les plus sages : pour la commune (la multitude), elle criait que cela était horrible de croire qu'une bête qui n'avait pas le visage fait comme eux eût de la raison.

« Eh quoi, murmuraient-ils l'un à l'autre, il n'a ni bec, ni plumes, ni griffes, et son âme serait spirituelle! ô dieux, quelle impertinence ! »

La compassion qu'eurent de moi les plus généreux n'empêcha point qu'on n'instruisît mon procès criminel : on en dressa toutes les écritures sur l'écorce d'un cyprès ; et puis, au bout de quelques jours, je fus porté au tribunal des oiseaux. Il n'y avait, pour avocats, pour conseillers et pour juges, à la séance, que des pies, des geais et des étourneaux; encore n'avait-on choisi que ceux qui entendaient ma langue.

Au lieu de m'interroger sur la sellette, on me mit à califourchon sur un chicot de bois pourri, d'où celui qui présidait à l'auditoire, après avoir claqué du bec deux ou trois coups, et secoué majestueusement ses plumes, me demanda d'où j'étais, de quelle nation et de quelle espèce.

Ma charitable pie m'avait donné auparavant quelques instructions, qui me furent très salutaires, et, entre autres, que je me gardasse bien d'avouer que je fusse homme. Je répondis donc que j'étais de ce petit monde qu'on appelait la Terre, dont le phénix et quelques autres, que je voyais dans l'assemblée, pouvaient leur avoir parlé; que le climat qui m'avait vu naître était assis sous la zone tempérée du pôle arctique, dans une extrémité de l'Europe, qu'on nommait la France ; et, quant à ce qui concernait mon espèce, que je n'étais point homme comme ils se le figuraient, mais singe; que des hommes m'avaient enlevé au ber-

ceau fort jeune et nourri parmi eux; que leur mauvaise éducation m'avait ainsi rendu la peau délicate; qu'ils m'avaient fait oublier ma langue naturelle et instruit à la leur; que pour complaire à ces animaux farouches, je m'étais accoutumé à ne marcher que sur deux pieds; et qu'enfin, comme on tombe plus facilement qu'on ne monte d'espèce, l'opinion, la coutume et la nourriture de ces bêtes immondes avaient tant de pouvoir sur moi, qu'à peine mes parents, qui sont singes d'honneur, me pourraient eux-mêmes reconnaître. J'ajoutai, pour ma justification, qu'ils me fissent visiter par des experts, et que, en cas que je fusse trouvé homme, je me soumettais à être anéanti comme un monstre.

« Messieurs, s'écria une hirondelle de l'assemblée dès que j'eus cessé de parler, je le tiens convaincu; vous n'avez pas oublié qu'il vient de dire que le pays qui l'avait vu naître était la France; mais vous savez qu'en France il ne naît point de singes; après cela, jugez s'il est ce qu'il se vante d'être ! »

Je répondis à mon accusatrice que j'avais été enlevé si jeune du sein de mes parents et transporté en France, qu'à bon droit je pouvais appeler mon pays natal celui duquel je me souvenais le plus loin.

Cette raison, quoique spécieuse, n'était pas suffisante; mais la plupart, ravis d'entendre que je n'étais pas homme, furent bien aises de le croire; car ceux qui n'en avaient jamais vu ne pouvaient se persuader qu'un homme ne fût pas plus horrible que je ne leur paraissais; et les plus sensés ajoutaient que l'homme était quelque chose de si abominable, qu'il était utile qu'on crût que ce n'était qu'un être imaginaire.

De ravissement, tout l'auditoire en battit des ailes; et sur l'heure on me mit, pour m'examiner, au pouvoir des syndics, à la charge de me représenter le lende-

main, et d'en faire, à l'ouverture des Chambres, le rapport à la compagnie. Ils s'en chargèrent donc, et me portèrent dans un bocage reculé. Là, pendant qu'ils me tinrent, ils ne s'occupèrent qu'à gesticuler autour de moi cent sortes de culbutes, à faire la procession, des coques de noix sur la tête. Tantôt ils battaient des pieds l'un contre l'autre, tantôt ils creusaient de petites fosses pour les remplir; et puis j'étais tout étonné que je ne voyais personne.

Le jour et la nuit se passèrent à ces bagatelles, jusqu'au lendemain que, l'heure prescrite étant venue, on me reporta derechef comparaître devant mes juges, où mes syndics, interpellés de dire vérité, répondirent que, pour la décharge de leur conscience, ils se sentaient tenus d'avertir la cour que, assurément, je n'étais pas singe comme je me vantais.

« Car, disaient-ils, nous avons eu beau sauter, marcher, pirouetter et inventer en sa présence cent tours de passe-passe, par lesquels nous prétendions l'émouvoir à faire de même, selon la coutume des singes. Or, quoiqu'il eût été nourri parmi les hommes, comme le singe est toujours singe, nous soutenons qu'il n'eût pas été en sa puissance de s'abstenir de contrefaire nos singeries. Voilà, Messieurs, notre rapport. »

Les juges alors s'approchèrent pour venir aux opinions; mais on s'aperçut que le ciel se couvrait et paraissait chargé. Cela fit lever l'assemblée.

Je m'imaginais que l'apparence du mauvais temps les y avait conviés, quand l'avocat général me vint dire, par ordre de la cour, qu'on ne me jugerait point ce jour-là; que jamais on ne vidait un procès criminel lorsque le ciel n'était pas serein, parce qu'ils craignaient que la mauvaise température de l'air n'altérât quelque chose à la bonne constitution de l'esprit des juges; que le chagrin dont l'humeur des oiseaux se charge durant

la pluie, ne dégorgeât sur la cause, ou qu'enfin la cour ne se vengeât de sa tristesse sur l'accusé; c'est pourquoi mon jugement fut remis à un plus beau temps. On me ramena donc en prison, et je me souviens que, pendant le chemin, ma charitable pie ne m'abandonna guère; elle vola toujours à mes côtés, et je crois qu'elle ne m'eût point quitté, si ses compagnons ne se fussent approchés de nous.

Enfin j'arrivai au lieu de ma prison, où, pendant ma captivité, je ne fus nourri que du pain du roi : c'était ainsi qu'ils appelaient une cinquantaine de vers et autant de grillons, qu'ils m'apportaient à manger de sept heures en sept heures.

Je pensais recomparaître dès le lendemain, et tout le monde croyait ainsi; mais un de mes gardes me conta, au bout de cinq à six jours, que tout ce temps-là avait été employé à rendre justice à une communauté de chardonnerets, qui l'avait implorée contre un de leurs compagnons. Je demandai à ce garde de quel crime ce malheureux était accusé :

« Du crime, répliqua le garde, le plus énorme dont un oiseau puisse être noirci. On l'accuse... le pourriez-vous bien croire? On l'accuse... mais, bons dieux! d'y penser seulement les plumes m'en dressent à la tête... Enfin, on l'accuse de n'avoir pas depuis six ans mérité d'avoir un ami; c'est pourquoi il a été condamné à être roi, et roi d'un peuple différent de son espèce.

« Si ses sujets eussent été de sa nature, il aurait pu tremper, au moins des yeux et du désir, dans leurs voluptés; mais, comme les plaisirs d'une espèce n'ont point du tout de relation avec les plaisirs d'une autre espèce, il supportera toutes les fatigues et boira toutes les amertumes de la royauté, sans pouvoir en goûter aucune des douceurs.

« On l'a fait partir ce matin, environné de beaucoup

de médecins, pour veiller à ce qu'il ne s'empoisonne dans le voyage. » Quoique mon garde fût grand causeur de sa nature, il ne m'osa pas entretenir seul plus longtemps, de peur d'être soupçonné d'intelligence.

Environ sur la fin de la semaine, je fus encore ramené devant mes juges.

On me nicha sur le fourchon d'un petit arbre sans feuilles. Les oiseaux de longue robe, tant avocats, conseillers que présidents, se juchèrent tous par étage, chacun selon sa dignité, au sommet d'un grand cèdre. Pour les autres, qui n'assistaient à l'assemblée que par curiosité, ils se placèrent pêle-mêle tant que les sièges furent remplis, c'est-à-dire tant que les branches du cèdre furent couvertes de pattes.

Cette pie, que j'avais toujours remarquée pleine de compassion pour moi, se vint percher sur mon arbre, où feignant de se divertir à becqueter la mousse :

« En vérité, me dit-elle, vous ne sauriez croire combien votre malheur m'est sensible ; car, encore que je n'ignore pas qu'un homme parmi les vivants est une peste dont on devrait purger tout État bien policé ; quand je me souviens toutefois d'avoir été dès le berceau élevée parmi eux ; d'avoir appris leur langue si parfaitement, que j'en ai presque oublié la mienne, et d'avoir mangé de leur main des fromages mous si excellents, que je ne saurais y songer sans que l'eau m'en vienne aux yeux et à la bouche ; je sens pour vous des tendresses qui m'empêchent d'incliner au plus juste parti. »

Elle achevait ceci, quand nous fûmes interrompus par l'arrivée d'un aigle qui se vint asseoir entre les rameaux d'un arbre assez proche du mien. Je voulus me lever, pour me mettre à genoux devant lui, croyant que ce fût le roi, si ma pie, de sa patte, ne m'eût contenu en mon assiette.

« Pensiez-vous donc, me dit-elle, que ce grand aigle fût notre souverain ? C'est une imagination de vous autres hommes, qui, à cause que vous laissez commander aux plus grands, aux plus forts et aux plus cruels de vos compagnons, avez sottement cru, jugeant de toutes choses par vous, que l'aigle nous devait commander.

« Mais notre politique est bien autre ; car nous ne choisissons pour nos rois que les plus faibles, les plus doux et les plus pacifiques ; encore, les changeons-nous tous les six mois, et nous les prenons faibles, afin que le moindre à qui ils auraient fait quelque tort se pût venger d'eux. Nous les choisissons doux, afin qu'ils ne haïssent ni ne se fassent haïr de personne, et nous voulons qu'ils soient d'une humeur pacifique, pour éviter la guerre, ce canal de toutes les injustices.

« Chaque semaine, notre roi tient les États, où tout le monde est reçu à se plaindre de lui. S'il se rencontre seulement trois oiseaux mal satisfaits de son gouvernement, il est dépossédé; et l'on procède à une nouvelle élection.

« Pendant la journée que durent les États, notre roi est monté au sommet d'un grand if sur le bord d'un étang, les pieds et les ailes liés. Tous les oiseaux, l'un après l'autre, passent par devant lui ; et, si quelqu'un d'eux le sait coupable du dernier supplice, il le peut jeter à l'eau. Mais il faut que sur-le-champ il justifie la raison qu'il en a eue, autrement il est condamné à la mort triste. »

Je ne pus m'empêcher de l'interrompre pour lui demander ce qu'elle entendait par la *mort triste*, et voici ce qu'elle me répliqua :

« Quand le crime d'un coupable est jugé si énorme, que la mort est trop peu de chose pour l'expier, on tâche d'en choisir une qui contienne la douleur de plusieurs, et l'on y procède de cette façon :

« Ceux d'entre nous qui ont la voix la plus mélancolique et la plus funèbre sont délégués vers le coupable, qu'on porte sur un funeste cyprès. Là, ces tristes musiciens s'amassent tout autour, et lui remplissent l'âme, par l'oreille, de chansons si lugubres et si tragiques, que, l'amertume de son chagrin désordonnant l'économie de ces organes et lui pressant le cœur, il se consume à vue d'œil et meurt suffoqué de tristesse.

« Toutefois un tel spectacle n'arrive guère ; car, comme nos rois sont fort doux, ils n'obligent jamais personne à vouloir, pour se venger, encourir une mort si cruelle.

« Celui qui règne à présent est une colombe dont l'humeur est si pacifique, que, l'autre jour qu'il fallait accorder deux moineaux, on eut toutes les peines du monde à lui faire comprendre ce que c'était qu'inimitié. »

Ma pie ne put continuer un si long discours sans que quelques-uns des assistants y prissent garde ; et, parce qu'on la soupçonnait déjà de quelque intelligence, les principaux de l'assemblée lui firent mettre la main sur le collet par un aigle de la garde, qui se saisit de sa personne.

Le roi colombe arriva sur ces entrefaites ; chacun se tut, et la première chose qui rompit le silence fut la plainte que le grand censeur des oiseaux dressa contre la pie. Le roi, pleinement informé du scandale dont elle était cause, lui demanda son nom et comment elle me connaissait.

« Sire, répondit-elle fort étonnée, je me nomme Margot ; il y a ici force oiseaux de qualité qui répondront de moi. J'appris un jour, au monde de la Terre d'où je suis native, par Guillery l'Enrhumé [1], que voilà

1. La pie désigne ainsi l'accusé auquel elle s'intéresse,

(qui, m'ayant entendu crier en cage, me vint visiter à la fenêtre où j'étais pendue), que mon père était Porte-queue et ma mère Croque-noix. Je ne l'aurais pas su sans lui, car j'avais étéenlevée de dessous l'aile de mes parents, au berceau, fort jeune. Ma mère, quelque temps après, en mourut de déplaisir, et mon père, désespéré de se voir sans héritiers, s'en alla à la guerre des geais, où il fut tué d'un coup de bec dans la cervelle. Ceux qui me ravirent furent certains animaux sauvages qu'on appelle porchers, qui me portèrent vendre à un château, où je vis cet homme à qui vous faites maintenant le procès. Je ne sais s'il conçut quelque bonne volonté pour moi, mais il se donnait la peine d'avertir les serviteurs de me hacher de la mangeaille. Il avait quelquefois la bonté de me l'apprêter lui-même. Si en hiver j'étais morfondue, il me portait auprès du feu, calfeutrait ma cage ou commandait au jardinier de me réchauffer dans sa chemise. Les domestiques n'osaient m'agacer en sa présence, et je me souviens qu'un jour il me sauva de la gueule du chat, qui me tenait entre ses griffes, où le petit laquais de madame m'avait exposée. Mais il ne sera pas mal à propos de vous apprendre la cause de cette barbarie. Pour complaire à Verdelet (c'est le nom du laquais), je répétais un jour les sottises qu'il m'avait enseignées. Or, il arriva, par malheur, quoique je récitasse toujours mes quolibets de suite, que je vins à dire en son ordre, justement comme il entrait pour faire un faux message : « Taisez-vous, vous avez menti ! » Cet homme accusé, que voilà, qui, connaissant le naturel menteur du fripon, s'imagina que je pourrais bien avoir parlé par prophétie, envoya sur les lieux s'enquérir si Verdelet y avait été : Verdelet fut convaincu de fourbe, Verdelet fut fouetté, et Verdelet, pour se venger, m'eût fait manger au matou, sans lui. »

Le roi, d'un baissement de tête, témoigna qu'il était content de la pitié que la pie avait eue de mon désastre ; il lui défendit toutefois de ne me plus parler en secret. Ensuite, il demanda à l'avocat de ma partie si son plaidoyer était prêt. Il fit signe, de la patte, qu'il allait parler, et voici, ce me semble, les mêmes points dont il insista contre moi :

PLAIDOYER

Fait au Parlement des oiseaux, les Chambres réunies, contre un animal accusé d'être homme.

« Messieurs, la partie de ce criminel est Guillemette la Charnue, perdrix de son extraction, nouvellement arrivée du monde de la Terre, la gorge encore ouverte d'une balle de plomb que lui ont tirée les hommes, demanderesse à l'encontre du genre humain, et par conséquent à l'encontre d'un animal que je prétends être un membre de ce grand corps. Il ne nous serait pas malaisé d'empêcher par sa mort les violences qu'il peut faire ; toutefois, comme le salut ou la perte de tout ce qui vit importe à la république des vivants, il me semble que nous mériterions d'être nés hommes, c'est-à-dire dégradés de la raison et de l'immortalité que nous avons par-dessus eux, si nous leur avions ressemblé par quelqu'une de leurs injustices.

« Examinons donc, messieurs, les difficultés de ce procès, avec toute la contention de laquelle nos divins esprits sont capables.

« Le nœud de l'affaire consiste à savoir si cet animal est homme ; et puis, en cas que nous avérions qu'il le soit, si pour cela il mérite la mort.

« Pour moi, je ne fais point de difficulté qu'il ne le soit : premièrement, par un sentiment d'horreur, dont

nous nous sommes tous sentis saisis à sa vue sans en pouvoir dire la cause ; secondement, en ce qu'il rit comme un fou ; troisièmement, en ce qu'il pleure comme un sot ; quatrièmement, en ce qu'il se mouche comme un vilain ; cinquièmement, en ce qu'il est plumé comme un galeux ; sixièmement, en ce qu'il a toujours une quantité de petits grès carrés dans la bouche [1], qu'il n'a pas l'esprit de cracher ni d'avaler ; septièmement, et pour conclusion, en ce qu'il lève en haut tous les matins ses yeux, son nez et son large bec, colle ses mains ouvertes, la pointe au ciel, plat contre plat, et n'en fait qu'une attachée, comme s'il s'ennuyait d'en avoir deux libres ; se casse les jambes par la moitié, en sorte qu'il tombe sur ses gigots ; puis, avec des paroles magiques qu'il bourdonne, j'ai pris garde que ses jambes rompues se rattachent, et qu'il se relève après aussi gai qu'auparavant [2]. Or, vous savez, messieurs, que de tous les animaux il n'y a que l'homme seul dont l'âme soit assez noire pour s'adonner à la magie, et, par conséquent, celui-ci est homme. Il faut maintenant examiner si, pour être homme, il mérite la mort.

« Je pense, messieurs, qu'on n'a jamais révoqué en doute que toutes les créatures sont produites par notre commune mère, pour vivre en société. Or, si je prouve que l'homme semble n'être né que pour la rompre, ne prouverai-je pas qu'allant contre la fin de sa création, il mérite que la nature se repente de son ouvrage ?

« La première et la plus fondamentale loi pour la manutention d'une république, c'est l'égalité ; mais l'homme ne la saurait endurer éternellement ; il se rue sur nous, pour nous manger ; il se fait accroire que nous

1. Les dents.

2. L'oiseau accusateur transforme en pratiques magiques l'action de prier.

n'avons été faits pour lui ; il prend, pour argument de sa supériorité prétendue, la barbarie avec laquelle il nous massacre et le peu de résistance qu'il trouve à forcer notre faiblesse, et ne veut pas cependant avouer pour ses maîtres, les aigles et les condors, par qui les plus robustes d'entre eux sont surmontés.

« Mais pourquoi cette grandeur et disposition de membres marquerait-elle diversité d'espèce, puisque entre eux-mêmes il se rencontre des nains et des géants ?

« Encore, est-ce un droit imaginaire que cet empire dont ils se flattent ; ils sont, au contraire, si enclins à la servitude, que, de peur de manquer à servir, ils se vendent les uns aux autres leur liberté. C'est ainsi que les jeunes sont esclaves des vieux, les pauvres des riches, les paysans des gentilshommes, les princes des monarques, et les monarques mêmes des lois qu'ils ont établies. Mais, avec tout cela, ces pauvres serfs ont si peur de manquer de maîtres, que, comme s'ils appréhendaient que la liberté ne leur vînt de quelque endroit non attendu, ils se forgent des dieux de toutes parts, dans l'eau, dans l'air, dans le feu, sous la terre ; ils en feront plutôt de bois, qu'ils n'en aient, et je crois même qu'ils se chatouillent des fausses espérances de l'immortalité, moins par l'horreur dont le non-être les effraye que par la crainte qu'ils ont de n'avoir pas qui leur commande après la mort. Voilà le bel effet de cette fantastique monarchie et de cet empire si naturel de l'homme sur les animaux et sur nous-mêmes, car son insolence a été jusque-là. Cependant, en conséquence de cette principauté ridicule, il s'attribue tout joliment sur nous le droit de vie et de mort ; il nous dresse des embuscades, il nous enchaîne, il nous jette en prison, il nous égorge, il nous mange, et, de la puissance de tuer ceux qui sont demeurés libres, il fait un prix à la no-

blesse [1]. Il pense que le Soleil s'est allumé pour l'éclairer à nous faire la guerre ; que la nature nous a permis d'étendre nos promenades dans le ciel, afin seulement que de notre vol il puisse tirer de malheureux ou favorables auspices ; et, quand Dieu mit des entrailles dedans notre corps, qu'il n'eut intention que de faire un grand livre où l'homme pût apprendre la science des choses futures [2].

« Eh bien, ne voilà pas un orgueil tout à fait insupportable ? Celui qui l'a conçu pouvait-il mériter un moindre châtiment que de naître homme ? Ce n'est pas toutefois sur quoi je vous presse de condamner celui-ci. La pauvre bête n'ayant pas comme nous l'usage de la raison, j'excuse ses erreurs quant à celles que produit son défaut d'entendement ; mais, pour celles qui ne sont filles que de la volonté, j'en demande justice : par exemple, de ce qu'il nous tue, sans être attaqué par nous ; de ce qu'il nous mange, pouvant repaître sa faim de nourriture plus convenable ; et, ce que j'estime beaucoup plus lâche, de ce qu'il débauche le bon naturel de quelques-uns des nôtres, comme des laniers, des faucons et des vautours, pour les instruire au massacre des leurs, à faire gorge chaude de leurs semblables ou nous livrer entre ses mains.

« Cette seule considération est si pressante, que je demande à la cour qu'il soit exterminé de la mort triste. »

Tout le barreau frémit de l'horreur d'un si grand supplice ; c'est pourquoi, afin d'avoir lieu de le modérer, le roi fit signe à mon avocat de répondre.

C'était un étourneau, grand jurisconsulte, lequel,

1. On sait que la noblesse seule avait autrefois droit de chasse.

2. On sait que les anciens *prenaient les auspices* soit en consultant le vol des oiseaux, soit en observant leur plus ou moins d'avidité à prendre les aliments qu'on leur présentait, ou encore en les tuant pour chercher les augures dans l'état de leurs entrailles.

après avoir frappé trois fois de sa patte contre la branche qui le soutenait, parla ainsi à l'assemblée :

« Il est vrai, messieurs, qu'ému de pitié, j'avais entrepris la cause de cette malheureuse bête ; mais, sur le point de la plaider, il m'est venu un remords de conscience, et comme une voix secrète qui m'a défendu d'accomplir une action si détestable. Ainsi, messieurs, je vous déclare, et à toute la cour, que, pour faire le salut de mon âme, je ne veux contribuer en façon quelconque à la durée d'un monstre tel que l'homme. »

Toute la populace claqua du bec en signe de réjouissance, et pour approuver la sincérité d'un si oiseau de bien.

Ma pie se présenta pour plaider à sa place ; mais il lui fut impossible d'avoir audience, à cause qu'ayant été nourrie parmi les hommes, et peut-être infectée de leur morale, il était à craindre qu'elle n'apportât à ma cause un esprit prévenu ; car la cour des oiseaux ne souffre point que l'avocat qui s'intéresse davantage pour un client que pour l'autre, soit ouï, à moins qu'il ne puisse justifier que cette inclination procède du bon droit de la partie.

Quand mes juges virent que personne ne se présentait pour me défendre, ils étendirent leurs ailes qu'ils secouèrent, et volèrent incontinent aux opinions.

La plus grande partie, comme j'ai su depuis, insista fort que je fusse exterminé de la mort triste ; mais, toutefois, quand on aperçut que le roi penchait à la douceur, chacun revint à son opinion. Ainsi, mes juges se modérèrent, et, au lieu de la mort triste, dont ils me firent grâce, ils trouvèrent à propos, pour faire sympathiser mon châtiment à quelqu'un de mes crimes, et m'anéantir par un supplice qui servît à me détromper en bravant ce prétendu empire de l'homme sur les oiseaux, que je

fusse abandonné à la colère des plus faibles d'entre eux ; cela veut dire qu'ils me condamnèrent à être mangé des mouches [1].

En même temps, l'assemblée se leva, et j'entendis murmurer qu'on ne s'était pas davantage étendu à particulariser les circonstances de ma tragédie, à cause de l'accident arrivé à un oiseau de la troupe qui venait de tomber en pâmoison comme il voulait parler au roi. On crut qu'elle était causée par l'horreur qu'il avait eue de regarder trop fixement un homme. C'est pourquoi on donna ordre de m'emporter.

Mon arrêt me fut prononcé auparavant, et sitôt que l'orfraie, qui servait de greffier criminel, eut achevé de me le lire, j'aperçus à l'entour de moi le ciel tout noir de mouches, de bourdons, d'abeilles, de cousins et de puces, qui bruissaient d'impatience.

J'attendais encore que mes aigles m'enlevassent comme à l'ordinaire ; mais je vis à leur place une grande autruche noire, qui me mit honteusement à califourchon sur son dos, car cette posture est entre eux la plus ignominieuse où l'on puisse appliquer un criminel ; et jamais oiseau, pour quelque offense qu'il ait commise, n'y peut être condamné.

Les archers qui me conduisirent au supplice étaient une cinquantaine de condors et autant de griffons [2]; devant et derrière ceux-ci, volait fort lentement une procession de corbeaux, qui croassaient je ne sais quoi de lugubre, et il me semblait ouïr, comme de plus loin, des chouettes qui leur répondaient.

A partir du lieu où mon jugement m'avait été rendu, deux oiseaux de paradis, à qui on avait donné charge

1. D'après le texte de ce jugement, le peuple des oiseaux comprendrait tous les animaux ayant des ailes et même des insectes qui en sont dépourvus, comme les puces, que nous allons voir intervenir pour l'exécution de la sentence.

2. Ancien nom d'une espèce de vautour.

de m'assister à la mort, se vinrent asseoir sur mes épaules.

Quoique mon âme fût alors fort troublée à cause de l'horreur du pas que j'allais franchir, je me suis pourtant souvenu de quasi tous les raisonnements, par lesquels ils tâchèrent de me consoler.

« La mort, me dirent-ils, me mettant le bec à l'oreille, n'est pas sans doute un grand mal, puisque nature, notre bonne mère, y assujettit tous ses enfants; et ce ne doit pas être une affaire de grande conséquence, puisqu'elle arrive à tout moment et pour si peu de chose; car, si la vie était si excellente, il ne serait pas en notre pouvoir de ne la point donner; ou, si la mort traînait après soi des suites de l'importance que tu te fais accroire, il ne serait pas en notre pouvoir de la donner.

« Je parle à toi ainsi, à cause que ton âme, n'étant pas immortelle comme la nôtre, tu peux bien juger, quand tu meurs, que tout meurt avec toi [1]. Ne t'afflige donc point de faire plus tôt ce que quelques-uns de tes compagnons feront plus tard. Leur condition est plus déplorable que la tienne; car, si la mort est un mal, elle n'est mal qu'à ceux qui ont à mourir; et ils seront, au prix de toi, qui n'as plus qu'une heure entre ci et là, cinquante ou soixante ans en état de pouvoir mourir. Et puis, dis-moi, celui qui n'est pas né n'est pas malheureux? Or, tu vas être celui qui n'est pas né un clin d'œil après la vie, tu seras ce que tu étais un clin d'œil devant, et, ce clin d'œil passé, tu seras mort d'aussi longtemps que celui qui mourut il y a mille siècles.

« Mais, en tout cas, suppose que la vie soit un bien,

1. L'auteur, renversant les rôles, fait prendre par les oiseaux leur revanche sur l'homme qui, en vertu de la doctrine cartésienne, refusait toute espèce d'âme aux animaux en général.

le même rencontre, qui, parmi l'infinité du temps, a pu faire que tu sois, ne peut-il pas faire quelque jour que tu sois encore un autre coup? La matière, qui, à force de se mêler, est enfin arrivée à ce nombre, cette disposition et cet ordre nécessaires à la construction de ton être, ne peut-elle pas, en se remêlant, arriver à une disposition requise pour faire que tu te sentes être encore une autre fois? Oui; mais, me diras-tu, je ne me souviendrai pas d'avoir été? Eh! mon cher frère, que t'importe, pourvu que tu te sentes être? Et puis, ne se peut-il pas faire que pour te consoler de la perte de ta vie, tu imagineras les mêmes raisons que je te représente maintenant?

« Voilà des considérations assez fortes pour t'obliger à boire cette absinthe en patience. Il m'en reste, toutefois, d'autres encore plus pressantes qui t'inviteront sans doute à la souhaiter. Il faut, mon cher frère, te persuader que, comme toi et les autres brutes êtes matériels, et comme la mort, au lieu d'anéantir la matière, elle n'en fait que troubler l'économie, tu dois, dis-je, croire avec certitude que, cessant d'être ce que tu étais, tu commenceras d'être quelque autre chose. Je veux donc que tu ne deviennes qu'une motte de terre ou un caillou, encore seras-tu quelque chose de moins méchant que l'homme. Mais j'ai un secret à te découvrir, que je ne voudrais pas qu'aucun de mes compagnons eût entendu de ma bouche : c'est qu'étant mangé, comme tu vas être, de nos petits oiseaux, tu passeras en leur substance. Oui, tu auras l'honneur de contribuer, quoique aveuglément, aux opérations intellectuelles de nos mouches, et de participer à la gloire, si tu ne raisonnes toi-même, de les faire au moins raisonner. »

Environ à cet endroit de l'exhortation, nous arrivâmes au lieu destiné pour mon supplice.

Il y avait quatre arbres fort proches l'un de l'autre,

et quasi en même distance, sur chacun desquels, à hauteur pareille, un grand héron s'était perché. On me descendit de dessus l'autruche noire; et quantité de cormorans m'élevèrent là où les quatre hérons m'attendaient. Ces oiseaux, vis-à-vis l'un de l'autre, appuyés fermement chacun sur son arbre, avec leur cou de longueur prodigieuse, m'entortillèrent comme avec une corde, les uns par les bras, les autres par les jambes, et me lièrent si serré, qu'encore que chacun de mes membres ne fût garrotté que du cou d'un seul, il n'était pas en ma puissance de me remuer le moins du monde.

Ils devaient demeurer longtemps en cette posture : car j'entendis qu'on donna charge à ces cormorans, qui m'avaient élevé, d'aller à la pêche pour les hérons et de leur couler la mangeaille dans le bec.

On attendait encore les mouches, à cause qu'elles n'avaient pas fendu l'air d'un vol si puissant que nous : toutefois, on ne resta guère sans les ouïr.

Quand elles furent arrivées, d'abord elles s'entre-départirent mon corps, et cette distribution fut faite si malicieusement, qu'on assigna mes yeux aux abeilles, afin de me les crever en me les mangeant; mes oreilles aux bourdons, afin de me les étourdir et me les dévorer tout ensemble; mes épaules, aux puces, afin de les entamer d'une morsure qui me démangeât, et ainsi du reste. A peine leur avais-je entendu disposer de leurs ordres, qu'incontinent après je les vis approcher. Il semblait que tous les atomes dont l'air est composé se fussent convertis en mouches; car je n'étais presque pas visité de deux ou trois faibles rayons de lumière qui semblaient se dérober pour venir jusqu'à moi, tant ces bataillons étaient serrés et voisins de ma chair.

Mais, comme chacun d'entre eux choisissait déjà

du désir la place qu'il devait mordre, tout à coup je les vis brusquement reculer ; et, parmi la confusion d'un nombre infini d'éclats qui retentissaient jusqu'aux nues, je distinguai plusieurs fois ce mot de grâce ! grâce ! grâce !...

Ensuite, deux tourterelles s'approchèrent de moi. A leur venue, tous les funestes appareils de ma mort se dissipèrent ; je sentis mes hérons relâcher les cercles de ces longs cous qui m'entortillaient, et mon corps, étendu en sautoir, tomber du faîte de quatre arbres jusqu'au pied de leurs racines.

Je n'attendais de ma chute que de me briser à terre contre quelque rocher ; mais, au bout de ma peur, je fus bien étonné de me trouver à mon séant sur une autruche blanche, qui se mit au galop, dès qu'elle me sentit sur son dos.

On me fit faire un autre chemin que celui par où j'étais venu ; car il me souvient que je traversai un grand bois de myrtes et un autre de térébinthes, aboutissant à une vaste forêt d'oliviers, où m'attendait le roi colombe au milieu de toute sa cour.

Sitôt qu'il m'aperçut, il fit signe qu'on m'aidât à descendre. Aussitôt deux aigles de la garde me tendirent les pattes et me portèrent à leur prince.

Je voulus par respect embrasser et baiser les petits ergots de Sa Majesté, mais elle se retira.

« Je vous demande, dit-elle auparavant, si vous connaissez cet oiseau. »

A ces paroles, on me montra un perroquet, qui se mit à rouer[1] et à battre des ailes ; comme il aperçut que je le considérais :

« Et il me semble, criai-je au roi, que je l'ai vu quelque part ; mais la peur et la joie ont chez moi tellement

1. Faire la roue.

embrouillé les espèces, que je ne puis encore marquer bien clairement où ç'a été. »

Le perroquet, à ces mots, me vint de ses deux ailes accoler le visage, et me dit :

« Quoi ! vous ne connaissez plus César, le perroquet de votre cousine, à l'occasion de qui vous avez tant de fois soutenu que les oiseaux raisonnent ? C'est moi qui tantôt, pendant votre procès, ai voulu déclarer à l'assemblée les obligations que je vous ai ; mais la douleur de vous voir en un si grand péril m'a fait tomber en pamoison. »

Son discours acheva de me dessiller la vue. L'ayant donc reconnu, je l'embrassai et le baisai ; il m'embrassa et me baisa. « Donc, lui dis-je, est-ce toi, mon pauvre César, à qui j'ouvris la cage pour te rendre la liberté que la tyrannique coutume de notre monde t'avait ôtée ? »

Le roi interrompit nos caresses et me parla de la sorte :

« Homme, parmi nous une bonne action n'est jamais perdue ; c'est pourquoi, encore que, étant homme, tu mérites de mourir, seulement à cause que tu es né [1], le sénat te donne la vie. Il peut bien accompagner de cette reconnaissance les lumières dont nature éclaira ton instinct, quand elle te fit pressentir en nous la raison, que tu n'étais pas capable de connaître. Va donc en paix, et vis joyeux ! »

Il donna tout bas quelques ordres ; et mon autruche blanche, conduite par les deux tourterelles, m'emporta de l'assemblée.

Après m'avoir galopé environ un demi-jour, elle me laissa proche d'une forêt, où je m'enfonçai dès qu'elle

1. « A cause que tu es né, » suprême expression du soin qu'on aurait dans le monde des oiseaux de respecter le droit à la vie de tous les êtres.

fut partie. Là, je commençai à goûter le plaisir de la liberté et celui de manger le miel qui coulait le long de l'écorce des arbres.

Je pense que je n'eusse jamais fini ma promenade; car l'agréable diversité du lieu me faisait toujours découvrir quelque chose de plus beau, si mon corps eût pu résister à la fatigue. Mais, comme enfin je me trouvai tout à fait amolli de lassitude, je me laissai couler sur l'herbe.

Ainsi étendu à l'ombre de ces arbres, je me sentais invité au sommeil par la douce fraîcheur et le silence de la solitude, quand un bruit incertain de voix confuses, qu'il me semblait entendre voltiger autour de moi, me réveilla en sursaut.

Le terrain paraissait fort uni et n'était hérissé d'aucun buisson qui pût rompre la vue; c'est pourquoi la mienne s'allongeait fort avant entre les arbres de la forêt. Cependant le murmure, qui venait à mon oreille, ne pouvait partir que de fort proche de moi; de sorte que, m'y étant rendu encore plus attentif, j'entendis fort distinctement une suite de paroles grecques; et, parmi beaucoup de personnes qui s'entretenaient, j'en démêlai une qui s'exprimait ainsi :

« Monsieur le médecin, un de mes alliés, l'orme à trois têtes, me vient d'envoyer un pinson, par lequel il me mande qu'il est malade d'une fièvre étique et d'un grand mal de mousse, dont il est couvert depuis la tête jusqu'aux pieds. Je vous supplie, par l'amitié que vous me portez, de lui ordonner quelque chose. »

Je demeurai quelque temps sans rien ouïr; mais, au bout d'un petit espace, il me semble qu'on répliqua ainsi :

« Quand l'orme à trois têtes ne serait point votre allié; et quand, au lieu de vous, qui êtes mon ami, le plus étrange de notre espèce me ferait cette prière, ma

profession m'oblige de secourir tout le monde. Vous ferez donc dire à l'orme à trois têtes que, pour la guérison de son mal, il a besoin de sucer le plus d'humide et le moins de sec qu'il pourra ; que, pour cet effet, il doit conduire les petits filets de ses racines vers l'endroit le plus moite de son lit, ne s'entretenir que de choses gaies, et se faire tous les jours donner la musique par quelques rossignols excellents. Après, il vous fera savoir comment il se sera trouvé de ce régime de vivre. »

Ces paroles achevées, je n'entendis plus le moindre bruit ; sinon qu'un quart d'heure après, une voix que je n'avais point encore, ce me semble, remarquée, parvint à mon oreille ; et voici comment elle parlait :

« Holà, fourchu, dormez-vous ? »

J'ouïs qu'une autre voix répliquait ainsi : « Non, fraîche écorce ; pourquoi ?

— C'est, reprit celle qui la première avait rompu le silence, que je me sens ému de la même façon que nous avons accoutumé de l'être, quand ces animaux qu'on appelle hommes nous approchent ; et je voudrais vous demander si vous sentez la même chose. »

Il se passa quelque temps avant que l'autre répondît, comme s'il eût voulu appliquer à cette découverte ses sens les plus secrets. Puis, il s'écria : « Mon Dieu ! vous avez raison, et je vous jure que je trouve mes organes tellement pleins des espèces (senteurs ou émanations) d'un homme, que je suis le plus trompé du monde s'il n'y en a quelqu'un fort proche d'ici. »

Alors plusieurs voix se mêlèrent, qui disaient que, assurément, elles sentaient un homme.

J'avais beau distribuer ma vue de tous côtés, je ne découvrais point d'où pouvait provenir cette parole. Enfin, après m'être un peu remis de l'horreur dont cet événement m'avait consterné, je répondis à celle qui

demandait s'il y avait là un homme, que, en effet, il y en avait un :

« Mais je vous en supplie, continuai-je aussitôt, qui que vous soyez qui parlez à moi, de me dire où vous êtes. »

Un moment après, j'écoutai ces mots :

« Nous sommes en ta présence : tes yeux nous regardent, et tu ne nous vois pas ! Envisage les chênes où nous sentons que tu tiens ta vue attachée : c'est nous qui te parlons ; et, si tu t'étonnes que nous parlions une langue usitée au monde d'où tu viens, sache que nos premiers pères en sont originaires ; ils demeuraient en Épire, dans la forêt de Dodone [1], où leur bonté naturelle les convia de rendre des oracles aux affligés qui les consultaient. Ils avaient, pour cet effet, appris la langue grecque, la plus universelle qui fût alors, afin d'être entendus ; et parce que nous descendons d'eux, de père en fils, le don de prophétie a coulé jusqu'à nous. Or, tu sauras qu'un grand aigle, à qui nos pères de Dodone donnaient retraite, ne pouvant aller à la chasse, à cause d'une main qu'il s'était rompue, se repaissait du gland que leurs rameaux lui fournissaient, quand, un jour, ennuyé de vivre dans un monde où il souffrait tant, il prit son vol au soleil, et continua son voyage si heureusement qu'enfin il aborda le globe lumineux où nous sommes ; mais, à son arrivée, la chaleur du climat le fit vomir ; il se déchargea d'un gland non encore digéré ; ce gland germa, il en crût des chênes, qui furent nos aïeux.

1. Il y a dans les auteurs anciens un grand nombre d'assertions fort diverses sur le fameux oracle de la forêt de Dodone. Selon les uns, c'étaient les chênes eux-mêmes qui, balancés par le vent, révélaient les secrets du Destin au nom de Jupiter ; d'autres disent que les prêtres du temple interprétaient la résonnance de grands bassins de cuivre ou chaudrons suspendus à ces mêmes arbres. Toujours est-il que chez les Grecs on avait coutume d'appeler les grands parleurs de « véritables chaudrons de Dodone. »

» Voilà comment nous changeâmes d'habitation. Cependant, encore que vous nous entendiez parler une langue humaine, ce n'est pas à dire que les autres arbres s'expliquent de même ; il n'y a rien que nous autres chênes, issus de la forêt de Dodone, qui parlions comme vous ; car pour les autres végétants, voici leur façon de s'exprimer. N'avez-vous point pris garde à ce vent doux et subtil qu'on ne manque jamais de respirer à l'orée des bois ? C'est l'haleine de leur parole ; et ce petit murmure ou ce bruit délicat dont ils rompent le sacré silence de leur solitude, c'est proprement leur langage. Mais, encore que le bruit des forêts semble toujours le même, il est toutefois si différent, que chaque espèce de végétant garde le sien particulier, en sorte que le bouleau ne parle pas comme l'érable, ni le hêtre comme le cerisier. Si le sot peuple de votre monde m'avait entendu parler comme je fais, il croirait que ce serait un diable enfermé sous mon écorce ; car, bien loin de croire que nous puissions raisonner, il ne s'imagine pas même que nous ayons l'âme sensitive ; encore que, tous les jours, il voie qu'au premier coup dont le bûcheron assaut un arbre, la cognée entre dans la chair quatre fois plus avant qu'au second, et qu'il doit conjecturer que, assurément, le premier coup l'a surpris et frappé au dépourvu, puisque, aussitôt qu'il a été averti par la douleur, il s'est ramassé en soi-même, a réuni ses forces pour combattre, et s'est comme pétrifié, pour résister à la dureté des armes de son ennemi. Mais mon dessein n'est pas de faire comprendre la lumière aux aveugles ; un particulier m'est toute l'espèce, et toute l'espèce ne m'est qu'un particulier, quand le particulier n'est point infecté des erreurs de l'espèce ; c'est pourquoi soyez attentif, car je crois parler, en vous parlant, à tout le genre humain.

« Vous saurez donc, en premier lieu, que presque

tous les concerts, dont les oiseaux font musique, sont composés à la louange des arbres ; mais, aussi, en récompense du soin qu'ils prennent de célébrer nos belles actions, nous nous donnons celui de cacher leurs nids ; car ne vous imaginez pas, quand vous avez tant de peine à en découvrir un, que cela provienne de la prudence avec laquelle ils l'ont caché.

C'est l'arbre, qui lui-même a plié ses rameaux tout autour du nid pour garantir des cruautés de l'homme la famille de son hôte. Et qu'ainsi ne soit, considérez l'aire de ceux, ou qui sont nés à la destruction des oiseaux leurs concitoyens, comme des éperviers, des hobereaux, des milans, des faucons, etc. ; ou qui ne parlent que pour quereller, comme les geais et les pies ; ou qui prennent plaisir à nous faire peur, comme des hibous et des chats-huants. Vous remarquerez que l'aire de ceux-là est abandonnée à la vue de tout le monde, parce que l'arbre en a éloigné ses branches, afin de la donner en proie.

« Eh bien, vous autres hommes, vous regardez éternellement ces choses et ne les contemplez jamais ; il s'en est passé à vos yeux de plus convaincantes encore, qui n'ont pas seulement ébranlé les aheurtés (obstinés). »

J'avais l'attention fort bandée aux discours dont cette voix arborique (d'arbre) m'entretenait ; et j'attendais la suite, quand tout à coup elle cessa d'un ton semblable à celui d'une personne que la courte haleine empêcherait de parler.

Comme je la vis tout à fait obstinée au silence, je la conjurai, par toutes les choses que je crus qui la pouvaient émouvoir, qu'elle daignât instruire une personne qui n'avait risqué les périls d'un si grand voyage que pour apprendre. J'ouïs, dans ce temps-là, deux ou trois voix, qui lui faisaient, pour l'amour de moi, les mêmes

prières, et j'en distinguai une qui lui dit, comme si elle eût été fâchée :

« Or bien, puisque vous plaignez tant vos poumons, reposez-vous ; je vais lui conter l'histoire des arbres amis.

— O qui que vous soyez, m'écriai-je en me jetant à genoux, le plus sage de tous les chênes de Dodone, qui daignez prendre la peine de m'instruire, sachez que vous ne ferez pas leçon à un ingrat ; car je fais vœu, si jamais je retourne à mon globe natal, de publier les merveilles dont vous me faites l'honneur de pouvoir être le témoin. »

J'achevais cette protestation, lorsque j'entendis la même voix continuer ainsi :

« Regardez, petit homme, à douze ou quinze pas de votre main droite. Vous verrez deux arbres jumeaux, de médiocre taille, qui, confondant leurs branches et leurs racines, s'efforcent par mille sortes de moyens de ne devenir qu'un. »

Je tournai les yeux vers ces plantes voisines, et j'observai que les feuilles de toutes les deux, légèrement agitées d'une émotion quasi volontaire, excitaient en frémissant un murmure si délicat, qu'à peine effleurait-il l'oreille ; avec lequel pourtant on eût dit qu'elles tâchaient de s'interroger et de se répondre.

Après qu'il se fut passé environ le temps nécessaire à remarquer ce double végétant, mon bon ami le chêne reprit ainsi le fil de son discours.

« Vous ne sauriez avoir tant vécu, sans que la fameuse amitié de Pylade et d'Oreste soit venue à votre connaissance.

« Je vous décrirais toutes les joies d'une douce passion, et je vous conterais tous les miracles dont ces amis ont étonné leur siècle, si je ne craignais que tant de lumière n'offensât les yeux de votre raison. C'est

pourquoi je peindrai ces deux jeunes soleils seulement dans leur éclipse.

« Il vous suffira donc de savoir qu'un jour le brave Oreste, engagé dans une bataille, cherchait son cher Pylade, pour goûter le plaisir de vaincre ou de mourir en sa présence, quand il l'aperçut au milieu de cent bras de fer élevés sur sa tête. Hélas ! que devint-il ! Désespéré, il se lança à travers une forêt de piques, il cria, il hurla, il écuma. Mais que j'exprime mal l'horreur des mouvements de cet inconsolable ! Il s'arracha les cheveux, il mangea ses mains, il déchira ses plaies. Encore, au bout de cette description, suis-je obligé de dire que le moyen d'exprimer sa douleur mourut avec lui. Quand avec son épée il se croyait faire un chemin pour aller secourir Pylade, une montagne d'hommes s'opposait à son passage. Il les pénétra pourtant; et, après avoir longtemps marché sur les sanglants trophées de sa victoire, il s'approcha peu à peu de Pylade; mais Pylade lui sembla si proche du trépas, qu'il n'osa presque plus parer aux ennemis, de peur de survivre à la chose pour laquelle il vivait. On eût dit même, à voir ses yeux déjà tout pleins des ombres de la mort, qu'il tâchait, avec ses regards, d'empoisonner les meurtriers de son ami. Enfin, Pylade tomba sans vie; et Oreste, qui sentait pareillement la sienne sur le bord de ses lèvres, la retint toujours, jusqu'à ce que, d'une vue égarée ayant cherché parmi les morts et retrouvé Pylade, il sembla, collant sa bouche, vouloir jeter son âme dedans le corps de son ami [1].

« Le plus jeune de ces héros expira de douleur sur

1. Aucun mythologue ancien ne présente ainsi l'histoire d'Oreste et de Pylade, dont l'amitié est restée légendaire, mais qui, d'après les traditions, ne moururent point de cette manière. Si l'auteur n'avait cité plus loin, parmi les illustres amis, Nisus et Euryale, on pourrait croire qu'il les a confondus avec Oreste et Pylade, car l'épisode qu'il raconte

le corps de son ami mort, et vous saurez que de la pourriture de leur tronc on vit germer, entre les os déjà blancs de leurs squelettes, deux jeunes arbrisseaux, dont la tige et les branches, se joignant pêle-mêle, semblaient ne se hâter de croître qu'afin de s'entortiller davantage. On connut bien qu'ils avaient changé d'être, sans oublier ce qu'ils avaient été; car leurs boutons parfumés se penchaient l'un sur l'autre et s'entr'échauffaient de leur haleine, comme pour se faire éclore plus vite. Mais que dirai-je de l'affectueux partage qui maintenait leur société? Jamais le suc, où réside l'aliment, ne s'offrait à leur souche, qu'ils ne le partageassent avec cérémonie; jamais l'un n'était mal nourri que l'autre ne fût malade d'inanition. Enfin, ces amis bienheureux produisirent des pommes, mais des pommes miraculeuses qui firent encore plus de miracles que leurs pères. On n'avait pas sitôt mangé des pommes de l'un, qu'on devenait éperdument passionné pour quiconque avait mangé du fruit de l'autre. Et cet accident arrivait quasi tous les jours, parce que tous les jets de Pylade environnaient ou se trouvaient environnés de ceux d'Oreste; et leurs fruits presque jumeaux ne se pouvaient résoudre à s'éloigner.

« Il faut remarquer que celui des deux qui avait mangé le plus de ces fruits était le plus aimé. Ce fruit n'avait garde qu'il ne fût et fort doux et fort beau, n'y ayant rien de si beau ni de si doux que l'amitié. Aussi fût-ce ces deux qualités de beau et de bon, qui ne se rencontrent guère en un même sujet, qui le mirent en vogue. Oh! combien de fois, par sa miraculeuse vertu, multiplia-t-il les exemples de Pylade et d'Oreste! On vit, depuis ce temps-là, des Hercules et des Thésées, des

semble calqué sur le passage si connu du X[e] livre de l'*Enéide*, où Virgile rapporte en si beaux vers la mort de deux jeunes Troyens. D'ailleurs la métamorphose en arbre est de l'invention de Cyrano.

Achilles et des Patrocles, des Nises et des Euryales; bref, un nombre innombrable de ceux qui, par des amitiés plus qu'humaines, ont consacré leur mémoire au temple de l'Éternité.

« Or, l'engeance de ce fruit s'est perdue en votre monde, et voici comment ce malheur arriva.

« Les pères et les mères, qui, comme vous savez, au gouvernement de leurs familles ne se laissent conduire que par l'intérêt, fâchés que leurs enfants, aussitôt qu'ils avaient goûté de ces pommes, prodiguaient à leur ami tout ce qu'ils possédaient, brûlèrent autant de ces plantes qu'ils en purent découvrir. Ainsi, l'espèce étant perdue, c'est pour cela qu'on ne trouve plus aucun ami véritable.

« A mesure donc que ces arbres furent consumés par le feu, les pluies qui tombèrent dessus en calcinèrent la cendre, si bien que leur suc congelé se pétrifia de la même façon que l'humeur de la fougère brûlée se métamorphose en verre, de sorte qu'il se forma, par tous les climats de la terre, des cendres de ces arbres jumeaux, deux pierres métalliques, qu'on appelle aujourd'hui le fer et l'aimant, qui, à cause de la sympathie des fruits de Pylade et d'Oreste, dont ils ont toujours conservé la vertu, aspirent encore tous les jours à être réunis; et remarquez que, si le morceau d'aimant est plus gros, il attire le fer; ou, si la pièce de fer excède en quantité, c'est elle qui attire l'aimant, comme il arrivait jadis dans le miraculeux effet des pommes de Pylade et d'Oreste, de l'une desquelles quiconque avait mangé davantage était le plus aimé par celui qui avait mangé de l'autre.

« N'avez-vous jamais considéré un morceau d'aimant appuyé sur de la limaille de fer? Vous voyez l'aimant se couvrir aussitôt de ces atomes métalliques; et l'ardeur avec laquelle ils s'accrochent est si subite et si

impatiente, qu'après s'être embrassés partout, vous diriez qu'il n'y a pas un grain d'aimant qui ne veuille s'unir à un grain de fer, et pas un grain de fer qui ne veuille s'unir à un grain d'aimant; car le fer ou l'aimant, séparés, envoient continuellement de leur masse les petits corps les plus mobiles à la quête de ce qu'ils aiment. Mais, quand ils l'ont trouvé, n'ayant plus rien à désirer, chacun termine ses voyages, et l'aimant occupe son repos à être joint au fer, comme le fer ramasse tout son être à être joint à l'aimant. C'est donc de la sève de ces deux arbres qu'a découlé l'humeur dont ces deux métaux ont pris naissance. Avant cela, ils étaient inconnus; et, si vous voulez savoir de quelle matière on fabriquait des armes pour la guerre : Samson s'armait d'une mâchoire d'âne contre les Philistins; Jupiter, roi de Crète, de feux artificiels, par lesquels il imitait la foudre pour subjuguer ses ennemis; Hercule enfin, avec une massue, vainquit des tyrans et dompta des monstres. Mais ces deux métaux ont encore une relation bien plus spécifique avec nos deux arbres : vous saurez qu'encore que cette couple d'amis sans vie inclinent vers le pôle, ils ne s'y portent jamais qu'en compagnie l'un de l'autre; et je vous en vais découvrir la raison, après que je vous aurai un peu entretenu des pôles.

« Les pôles sont les bouches du ciel, par lesquelles il reprend la lumière, la chaleur et les influences qu'il a répandues sur la Terre : autrement, si tous les trésors du Soleil ne remontaient à leur source, il y aurait longtemps (toute sa clarté n'étant qu'une poussière d'atomes enflammés qui se détachent de son globe) qu'elle serait éteinte, et qu'il ne luirait plus; ou que cette abondance de petits corps ignés, qui s'amoncellent sur la Terre, pour n'en plus sortir, l'auraient déjà consommée. Il faut donc, comme je vous ai dit, qu'il y ait

au ciel des soupiraux par où se dégorgent les réplétions de la terre, et d'autres par où le ciel puisse réparer ses pertes, afin que l'éternelle circulation de ces petits corps de vie pénètre successivement tous les globes de ce grand univers. Or, les soupiraux du ciel sont les pôles, par où il se repaît des âmes de tout ce qui meurt dans les mondes de chez lui, et tous les astres sont ses bouches, et les pores par où s'exhalent derechef ses esprits. Mais, pour vous montrer que ceci n'est pas une imagination si nouvelle, quand vos poètes anciens, à qui la philosophie avait découvert les plus cachés secrets de la nature, parlaient d'un héros dont ils voulaient dire que l'âme était allée habiter avec les dieux, ils s'exprimaient ainsi : « *Il est monté au pôle, il est assis sur le pôle, il a traversé le pôle,* » parce qu'ils savaient que les pôles étaient les seules entrées par où le ciel reçoit tout ce qui est sorti de chez lui. Si l'autorité de ces grands hommes ne vous satisfait pleinement, l'expérience de vos modernes qui ont voyagé vers le nord, vous contentera peut-être. Ils ont trouvé que plus ils approchaient de l'Ourse, pendant les six mois de nuit dont on a cru que ce climat était tout noir, une grande lumière éclairait [1] l'horizon, qui ne pouvait partir que du pôle, parce qu'à mesure qu'on approchait, et qu'on s'éloignait par conséquent du Soleil, cette lumière devenait plus grande. Il est donc bien vraisemblable qu'elle procède des rayons du jour et d'un grand monceau d'âmes [2], lesquelles, comme vous savez, ne sont faites que d'atomes lumineux, qui s'en retournent au ciel par leurs portes accoutumées.

1. Allusion évidente aux *aurores boréales* sur lesquelles, à cette époque, l'on n'avait encore que des notions assez vagues.

2. Cette fantaisiste explication des effets de l'attraction magnétique — qui d'ailleurs sont encore inexpliqués — procède d'une opinion bien ancienne qui attribuait une âme à l'aimant.

« Il n'est pas difficile, après cela, de comprendre pourquoi le fer frotté d'aimant, ou l'aimant frotté de fer, se tournent vers le pôle; car, étant un extrait du corps de Pylade et d'Oreste, et ayant toujours conservé les inclinations des deux arbres, comme les deux arbres celles des deux amis, ils doivent aspirer de se rejoindre à leur âme; c'est pourquoi ils se guindent vers le pôle, par où ils sentent qu'elle est montée, avec cette retenue pourtant que le fer ne s'y tourne point, s'il n'est frotté d'aimant, ni l'aimant, s'il n'est frotté de fer, à cause que le fer ne veut point abandonner un monde, privé de son ami l'aimant; ni l'aimant, privé de son ami le fer; et qu'ils ne peuvent se résoudre à faire ce voyage l'un sans l'autre. »

Cette voix allait, je pense, entamer un autre discours; mais le bruit d'une grande alarme qui survint l'en empêcha. Toute la forêt en rumeur ne retentissait que de ces mots : « Gare la peste ! et passe parole [1] ! »

Je conjurai l'arbre, qui m'avait si longtemps entretenu, de m'apprendre d'où procédait un si grand désordre. « Mon ami, me dit-il, nous ne sommes pas, en ces quartiers-ci, encore bien informés des particularités du mal. Je vous dirai seulement, en trois mots, que cette peste, dont nous sommes menacés, est ce qu'entre les hommes on appelle embrasement [2] : nous pouvons bien le nommer ainsi, puisque parmi nous il n'y a point de maladie si contagieuse. Le remède que nous y allons apporter, c'est de roidir nos haleines et de souffler tous ensemble vers l'endroit d'où part l'inflammation, afin de repousser ce mauvais air. Je crois que ce qui nous aura

1. *Passe parole !* ancien terme militaire signifiant : « Faites passer, transmettez l'avis, le commandement. »

2. Ou incendie, que les arbres doivent naturellement redouter, comme une maladie très contagieuse et mortelle.

apporté cette fièvre ardente est une bête à feu qui rôde depuis quelques jours à l'entour de nos bois; car, comme elles ne vont jamais sans feu et ne s'en peuvent passer, celle-ci sera sans doute venue le mettre à quelqu'un de nos arbres.

« Nous avions mandé l'animal glaçon pour venir à notre secours; cependant il n'est pas encore arrivé. Mais adieu, je n'ai pas le temps de vous entretenir; fuyez, si vous ne voulez être vous-même enveloppé dans notre ruine.»

Je suivis son conseil, sans toutefois me beaucoup presser, parce que je connaissais mes jambes. Cependant je savais si peu la carte du pays, que je me trouvai, au bout de dix-huit heures de chemin, au derrière de la forêt dont je pensais fuir; et, pour surcroît d'appréhension, cent éclats épouvantables de tonnerre m'ébranlaient le cerveau, tandis que la funeste et blême lueur de mille éclairs venait éteindre mes prunelles.

De moment en moment, les coups redoublaient avec tant de furie, qu'on eût dit que les fondements du monde allaient s'écrouler; et, malgré tout cela, le ciel ne parut jamais plus serein. Comme je me vis au bout de mes raisons, enfin le désir de connaître la cause d'un événement si extraordinaire m'invita de marcher vers le lieu d'où le bruit semblait s'épandre.

Je marchai environ l'espace de quatre cents stades [1], à la fin desquels j'aperçus, au milieu d'une fort grande campagne, comme deux boules qui, après avoir, en bruissant, tourné longtemps à l'entour l'une de l'autre, s'approchaient et puis se reculaient. Et j'observai que, quand le heurt se faisait, c'était alors qu'on entendait ces grands coups; mais, à force de marcher plus avant, je reconnus que ce qui, de loin, m'avait paru deux boules, était deux animaux; l'un desquels, quoique

1. Le stade, ancienne mesure grecque, équivaut à environ 188 mètres.

rond par en bas, formait un triangle par le milieu, et sa tête fort élevée, avec sa rousse chevelure qui flottait contremont, s'aiguisait en pyramide; son corps était troué comme un crible, et, à travers ces pertuis déliés qui lui servaient de pores, on apercevait glisser de petites flammes qui semblaient le couvrir d'un plumage de feu.

En me promenant là autour, je rencontrai un vieillard fort vénérable qui regardait ce fameux combat avec autant de curiosité que moi. Il me fit signe de m'approcher : j'obéis, et nous nous assîmes l'un auprès de l'autre.

J'avais dessein de lui demander le motif qui l'avait amené en cette contrée, mais il me ferma la bouche par ces paroles :

« Eh bien, vous le saurez, le motif qui m'amène en cette contrée!..... » (*Lacune dans le texte.*)

Et là-dessus, il me raconta fort au long toutes les particularités de mon voyage.

Je vous laisse à penser si je demeurai interdit. Cependant, pour accroître ma consternation, comme déjà je brûlais de lui demander quel démon lui révélait mes pensées :

« Non, non, s'écria-t-il, ce n'est point un démon qui me révèle vos pensées... » (*Autre lacune.*)

Ce nouveau tour de devin me le fit observer avec plus d'attention qu'auparavant, et je remarquai qu'il contrefaisait mon port, mes gestes, ma mine, situait tous ses membres, et figurait toutes les parties de son visage sur le patron des miennes; enfin, mon ombre en relief ne m'eût pas mieux représenté.

« Je vois, continua-t-il, que vous êtes en peine de savoir pourquoi je vous contrefais, et je veux bien vous l'apprendre. Sachez donc qu'afin de connaître votre intérieur, j'arrange toutes les parties de mon corps dans

un ordre semblable au vôtre ; car, étant de toutes parts situé comme vous, j'excite en moi, par cette disposition de matière, la même pensée que produit en vous cette même disposition de matière.

« Vous jugerez cet effet-là possible, si autrefois vous avez observé que les gémeaux qui se ressemblent ont ordinairement l'esprit, les passions et la volonté semblables; jusque-là qu'il s'est rencontré à Paris deux jumeaux qui n'ont jamais eu que les mêmes maladies et la même santé; se sont mariés, sans savoir le dessein l'un de l'autre, à même heure et à même jour; se sont réciproquement écrit des lettres, dont le sens, les mots et la constitution étaient de même, et qui, enfin, ont composé, sur un même sujet, une même sorte de vers avec les mêmes pointes, le même tour et le même ordre. Mais ne voyez-vous pas qu'il était impossible que la composition des organes de leurs corps étant pareille dans toutes ses circonstances, ils n'opérassent d'une façon pareille, puisque deux instruments égaux, touchés également, doivent rendre une harmonie égale? Et qu'ainsi, conformant tout à fait mon corps au vôtre, et devenant, pour ainsi dire, votre gémeau, il est impossible qu'un même branle de matière ne nous cause à tous deux un même branle d'esprit[1]. »

Après cela, il se remit encore à me contrefaire, et poursuivit ainsi :

« Vous êtes maintenant fort en peine de l'origine du combat de ces deux monstres, mais je veux vous l'apprendre. Sachez donc que les arbres de la forêt, que

1. Nous trouvons émise ici la théorie, d'ailleurs fort ancienne, de la *Physiognomonie* ou science ayant pour objet de déduire le caractère des formes du corps. Mise en honneur au xvie siècle par Porta, et plusieurs autres savants, cette science fit plus près de nous l'objet des célèbres travaux de Lavater et de Gall.

nous avons à dos, n'ayant pu repousser avec leurs souffles les violents efforts de la bête à feu, ont eu recours à l'animal glaçon.

— Je n'ai encore, lui dis-je, entendu parler de ces animaux-là qu'à un chêne de cette contrée, mais fort à la hâte, car il ne songeait qu'à se garantir. C'est pourquoi je vous supplie de m'en instruire. »

Voici comment il me parla :

« On verrait, en ce globe où nous sommes, les bois fort clairsemés, à cause du grand nombre de bêtes à feu qui les désolent, sans les animaux glaçons qui, tous les jours, à la prière des forêts, leurs amies, viennent guérir les arbres malades; je dis guérir, car, à peine de leur bouche gelée ont-ils soufflé sur les charbons de cette peste, qu'ils l'éteignent.

« Au monde de la terre d'où vous êtes et d'où je suis, la bête à feu s'appelle salamandre[1] et l'animal glaçon y est connu sous le nom de remore[2]. Or, vous saurez que les remores habitent vers l'extrémité du pôle, au plus profond de la mer Glaciale, et c'est la froideur évaporée de ces poissons, à travers leurs écailles, qui fait geler en ces quartiers-là l'eau de la mer, quoique salée.

« La plupart des pilotes qui ont voyagé pour la découverte du Groënland, ont enfin expérimenté qu'en certaine saison les glaces qui, d'autres fois, les avaient arrêtés, ne se rencontraient plus; mais, encore que cette mer fût libre dans le temps où l'hiver est le plus âpre, ils n'ont pas laissé d'en attribuer la cause à quelque

1. Avons-nous besoin de dire qu'il n'y a aucun cas à faire des nombreuses légendes relatives à la salamandre, comme animal vivant dans le feu?

2. La remora (Echénéis) vulgairement *succet* ou *arrête-nef*. Chez les anciens, il était de croyance commune que la remora, s'attachant à un vaisseau, avait le pouvoir d'en arrêter la marche. Aujourd'hui les marins font de la ou du remora une espèce de poisson parasite du requin, au corps duquel il s'attache très souvent. Notre auteur brode à plaisir toute une fable pittoresque sur le compte de la salamandre et du remora.

chaleur secrète qui les avait fondues[1]. Mais il est bien plus vraisemblable que les remores, qui ne se nourrissent que de glace, les avaient alors absorbées. Or, vous devez savoir que, quelques mois après qu'elles se sont repues, cette effroyable digestion leur rend l'estomac si morfondu, que la seule haleine qu'elles respirent reglace derechef toute la mer du pôle. Quand elles sortent sur la terre (car elles vivent dans l'un et dans l'autre élément), elles ne se rassasient que de ciguë, d'aconit, d'opium et de mandragore.

« On s'étonne, en notre monde, d'où procèdent ces frileux vents du nord, qui traînent toujours la gelée; mais, si nos compatriotes savaient, comme nous, que les remores habitent en ce climat, ils connaîtraient, comme nous, qu'ils proviennent du souffle avec lequel elles essayent de repousser la chaleur du Soleil qui les approche.

« Cette eau stygiade[2], de laquelle on empoisonna le grand Alexandre, et dont la froideur pétrifia ses entrailles, était de l'urine d'un de ces animaux. Enfin, la remore contient si éminemment tous les principes de froidure, que, passant par-dessous un vaisseau, le vaisseau se trouve saisi du froid, en sorte qu'il en demeure tout engourdi jusqu'à ne pouvoir démarrer de sa place. C'est pour cela que la moitié de ceux qui ont cinglé, vers le nord, à la découverte du pôle, n'en sont point revenus, parce que c'est un miracle si les remores, dont le nombre est si grand dans cette mer, n'arrêtent leurs vaisseaux. Voilà pour ce qui est des animaux glaçons.

1. Ce n'est pas d'hier, on le voit, que les esprits se sont occupés de cette question de la *mer libre* au pôle, qui a été un des mobiles de plusieurs grandes expéditions boréales.

2. Eau froide comme celle du Styx. On sait qu'Alexandre faillit mourir pour s'être baigné dans les eaux glaciales du Cydnus.

« Mais, quant aux bêtes à feu, elles logent dans la terre, sous des montagnes de bitume allumé, comme l'Etna, le Vésuve et le cap Rouge[1]... »

Nous restâmes, après cela, sans parler, pour nous rendre attentifs à ce fameux duel.

La salamandre attaquait avec beaucoup d'ardeur, mais la remore soutenait impénétrablement. Chaque heurt qu'ils se donnaient engendrait un coup de tonnerre, comme il arrive dans les mondes d'ici autour, où la rencontre d'une nue chaude avec une froide excite le même bruit.

Des yeux de la salamandre il sortait, à chaque œillade de colère qu'elle dardait contre son ennemi, une rouge lumière dont l'air paraissait allumé : en volant, elle suait de l'huile bouillante et projetait de l'eau-forte.

La remore, de son côté, grosse, pesante et carrée, montrait un corps tout écaillé de glaçons. Ses larges yeux paraissaient deux assiettes de cristal, dont les regards portaient une lumière si morfondante, que je sentais frissonner l'hiver sur chaque membre de mon corps où elle les attachait. Si je pensais mettre ma main au-devant, ma main en prenait l'onglée; l'air même, autour d'elle, atteint de sa rigueur, s'épaississait en neige; la terre durcissait sous ses pas, et je pouvais compter les traces de la bête par le nombre des engelures qui m'accueillaient quand je marchais dessus.

Au commencement du combat, la salamandre, à cause de la vigoureuse contention de sa première ardeur, avait fait suer la remore; mais, à la longue, cette sueur s'étant refroidie, émailla toute la plaine d'un verglas si glissant, que la salamandre ne pouvait joindre

1. Aucun des *caps rouges* indiqués dans les Portulans ou dans les dictionnaires de géographie du temps où écrivait Cyrano ne doit son nom à une montagne de *bitume allumé*, autrement dit à un volcan. Peut-être s'agit-il de quelque désignation trouvée par l'auteur dans un récit de voyage, et que l'usage n'avait pas consacrée.

la remore sans tomber. Nous connûmes bien, le philosophe et moi, que, à force de choir et de se relever tant de fois, elle s'était fatiguée; car ces éclats de tonnerre, auparavant si effroyables, qu'enfantait le choc dont elle heurtait son ennemie, n'étaient plus que le bruit sourd de ces petits coups qui marquent la fin d'une tempête, et ce bruit sourd, amorti peu à peu, dégénéra en un frémissement semblable à celui d'un fer rouge plongé dans de l'eau froide.

Quand la remore connut que le combat tirait aux abois, par l'affaiblissement du choc dont elle se sentait à peine ébranlée, elle se dressa sur un angle de son cube et se laissa tomber de toute sa pesanteur sur l'estomac de la salamandre, avec un tel succès, que le cœur de la pauvre salamandre, où tout le reste de son ardeur s'était concentrée, en se crevant, fit un éclat si épouvantable que je ne sais rien dans la nature pour le comparer.

Ainsi mourut la bête à feu, sous la paresseuse résistance de l'animal glaçon.

Quelque temps après que la remore se fut retirée, nous nous approchâmes du champ de bataille; et le vieillard, s'étant enduit les mains de la terre sur laquelle elle avait marché, comme d'un préservatif contre la brûlure, il empoigna le cadavre de la salamandre.

« Avec le corps de cet animal, me dit-il, je n'ai que faire de feu dans ma cuisine; car, pourvu qu'il soit pendu à ma crémaillère, il fera bouillir et rôtir tout ce que j'aurai mis à l'âtre. Quant aux yeux, je les garde soigneusement; s'ils étaient nettoyés des ombres de la mort, vous les prendriez pour deux petits soleils. Les anciens de notre monde les savaient bien mettre en œuvre; c'est ce qu'ils nommaient des lampes ardentes, et l'on ne les appendait qu'aux sépultures pompeuses des personnes illustres.

« Nos modernes en ont rencontré en fouillant quelques-uns de ces fameux tombeaux ; mais leur ignorante curiosité les a crevés, en pensant trouver, derrière les membranes rompues, ce feu qu'ils y voyaient reluire[1]. »

Le vieillard marchait toujours, et moi je le suivais, attentif aux merveilles qu'il me débitait. Or, à propos du combat, il ne faut pas que j'oublie l'entretien que nous eûmes touchant l'animal glaçon.

« Je ne crois pas, me dit-il, que vous ayez jamais vu de remores, car ces poissons ne s'élèvent guère à fleur d'eau ; encore, n'abandonnent-ils quasi point l'océan septentrional. Mais sans doute vous aurez vu de certains animaux, qui, en quelque façon, se peuvent dire de leur espèce. Je vous ai tantôt dit que cette mer, en tirant vers le pôle, est toute pleine de remores qui jettent leur frai sur la vase comme les autres poissons. Vous saurez donc que cette semence, extraite de toute leur masse, en contient si éminemment toute la froideur, que, si un navire est poussé par-dessus, le navire en contracte un ou plusieurs vers qui deviennent oiseaux, dont le sang, privé de chaleur, fait qu'on les range, quoiqu'ils aient des ailes, au nombre des poissons. Aussi le souverain pontife, lequel connaît leur origine, ne défend pas d'en manger en carême. C'es ce que vous appelez des macreuses[2]. »

1. On a, en effet prétendu avoir trouvé dans certains tombeaux antiques des lampes *perpétuelles*, dont le secret, que connaissaient les anciens, se serait perdu ; mais il est aujourd'hui avéré que rien de semblable ne fut jamais découvert.

2. L'origine des macreuses, sorte de canards qui nichent en été dans les mers lointaines du Nord, et qui viennent ensuite sur nos côtes, a donné lieu à une légende des plus étranges, qui jouit encore d'ailleurs d'un certain crédit parmi les gens de mer. La tradition les faisait naître d'une espèce de coquillage qui s'attache par un pied membraneux aux pièces de bois immergées, flottantes, et qui est encore appelé *anatife* (qui engendre les canards). La tradition s'explique par cela que les

Je marchais toujours, sans autre dessein que de le suivre, mais tellement ravi d'avoir trouvé un homme, que je n'osais détourner les yeux de dessus lui, tant j'avais peur de le perdre : « Jeune mortel, me dit-il (car je vois bien que vous n'avez pas encore, comme moi, satisfait au tribut que nous devons à la nature), aussitôt que je vous ai vu, j'ai rencontré sur votre visage ce je ne sais quoi qui donne envie de connaître les gens. Si je ne me trompe aux circonstances de la conformation de votre corps, vous devez être Français et natif de Paris. Cette ville est le lieu où, après avoir promené mes disgrâces par toute l'Europe, je les ai terminées.

« Je me nomme Campanella[1], et suis Calabrais de nation. Depuis ma venue au Soleil, j'ai employé mon temps à visiter les climats de ce grand globe pour en découvrir les merveilles : il est divisé en royaumes, républiques, états et principautés, comme la Terre. Ainsi les quadrupèdes, les volatiles, les plantes, les pierres, chacun y a le sien ; et, quoique quelques-uns de ceux-là n'en permettent point l'entrée aux animaux d'espèce étrangères, particulièrement aux hommes, que les oiseaux par-dessus tout haïssent à la mort, je puis voyager partout sans courir de risque, à cause qu'une âme de philosophe est tissue de parties bien plus déliées que les instruments dont on se servirait à la tourmenter. Je me suis trouvé heureusement dans la province des Arbres, quand les désordres de la salamandre ont commencé : ces grands éclats de tonnerre, que vous devez avoir entendus aussi bien que moi, m'ont conduit à leur champ de bataille, où vous êtes venu un

macreuses, plongeant pour détacher les anatifes et les manger, semblaient naître du bois portant ces coquillages.

1. Le même philosophe dont il a été question dans le *Voyage à la Lune*, et à qui le démon de Socrate disait avoir inspiré ses livres.

moment après. Au reste, je m'en retourne à la province des Philosophes...

— Quoi ! lui dis-je, il y a donc aussi des philosophes dans le Soleil ?

— S'il y en a ! répliqua le bonhomme, oui, certes, et ce sont les principaux habitants du Soleil, et ceux-là mêmes dont la renommée de votre monde a la bouche si pleine. Vous pourrez bientôt converser avec eux, pourvu que vous ayez le courage de me suivre ; car j'espère mettre le pied dans leur ville avant qu'il soit trois jours. Je ne crois pas que vous puissiez concevoir de quelle façon ces grands génies se sont transportés ici.

— Non, certes, m'écriai-je ; car tant d'autres personnes auraient-elles eu jusqu'à présent les yeux bouchés, pour n'en pas trouver le chemin ? Ou bien est-ce que, après la mort, nous tombons entre les mains d'un examinateur des esprits, lequel, selon notre capacité, nous accorde ou nous refuse le droit de bourgeoisie au Soleil ?

— Ce n'est rien de tout cela, repartit le vieillard ; les âmes viennent, par un principe de ressemblance, se joindre à cette masse de lumière ; car ce monde-ci n'est formé d'autre chose que des esprits de tout ce qui meurt dans les orbes d'autour, comme sont Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter et Saturne.

« Ainsi, dès qu'une plante, une bête ou un homme expirent, leurs âmes montent, sans s'éteindre, à sa sphère, de même que vous voyez la flamme d'une chandelle y voler en pointe, malgré le suif qui la tient par les pieds. Or, toutes ces âmes, unies qu'elles sont à la source du jour, et purgées de la grosse matière qui les empêchait, exercent des fonctions bien plus nobles que celles de croître, de sentir, de raisonner ; car elles sont employées à former le sang et les esprits vitaux

du Soleil, ce grand et parfait animal. Et c'est aussi pourquoi vous ne devez point douter que le Soleil n'opère de l'esprit bien plus parfaitement que vous, puisque c'est par la chaleur d'un million de ces âmes rectifiées, dont la sienne est un élixir, qu'il connaît le secret de la vie, qu'il influe à la matière de vos mondes la puissance d'engendrer, qu'il rend des corps capables de se sentir être, et enfin qu'il se fait voir et fait voir toutes choses [1].

« Il me reste maintenant à vous expliquer pourquoi les âmes des philosophes ne se joignent pas essentiellement à la masse du Soleil, comme celle des autres hommes.

« Il y a trois ordres d'esprits dans toutes les planètes, c'est-à-dire dans les petits mondes qui se meuvent à l'entour de celui-ci.

« Les plus grossiers servent simplement à réparer l'embonpoint du soleil [2]. Les subtils s'insinuent à la place de ses rayons ; mais ceux des philosophes, sans avoir rien contracté d'impur dans leur exil, arrivent tout entiers à la sphère du jour, pour en être habitants. Or, elles ne deviennent pas, comme les autres, une partie intégrante de sa masse, parce que la matière qui les compose, au point de leur génération, se mêle si exactement, que rien ne la peut plus défendre ; semblable à celle qui forme l'or, les diamants et les astres, dont toutes les parties sont mêlées par tant d'entrelacements, que le plus fort dissolvant n'en saurait relâcher l'étreinte.

1. N'oublions pas que dans les doctrines dont Cyrano aimait à reconnaître les principes, le Soleil était considéré comme source première de l'âme universelle.

2. Certaine école astronomique donne aujourd'hui ce rôle aux comètes qui, tombant dans le Soleil, seraient en quelque sorte les réparatrices de son activité calorique, en recueillant, pour les lui reporter, les effluves qui se perdent dans l'espace.

« Or, ces âmes de philosophes sont tellement, à l'égard des autres âmes, ce que l'or, les diamants et les astres sont à l'égard des autres corps, qu'Épicure dans le Soleil est le même Épicure qui vivait jadis sur la Terre. »

Le plaisir que je recevais en écoutant ce grand homme m'accourcissait le chemin, et j'entamais souvent tout exprès des matières savantes et curieuses, sur lesquelles je sollicitais sa pensée, afin de m'instruire. Et certes, je n'ai jamais vu de bonté si grande que la sienne ; car, quoiqu'il pût, à cause de l'agilité de sa substance, arriver tout seul, en fort peu de journées, au royaume des Philosophes, il aima mieux s'ennuyer longtemps avec moi que de m'abandonner parmi ces vastes solitudes.

Cependant il était pressé ; car je me souviens que, m'étant avisé de lui demander pourquoi il s'en retournait avant d'avoir reconnu toutes les régions de ce grand monde, il me répondit que l'impatience de voir un de ses amis, lequel était nouvellement arrivé, l'obligeait à rompre son voyage. Je reconnus, par la suite de son discours, que cet ami était ce fameux philosophe de notre temps, M. Descartes, et qu'il ne se hâtait que pour le joindre.

Il me répondit encore, sur ce que je lui demandai quelle estime il avait pour sa *Physique* : qu'on ne la devait lire qu'avec le même respect qu'on écoute prononcer des oracles. « Ce n'est pas, ajouta-t-il, que la science des choses naturelles n'ait besoin, comme les autres sciences, de préoccuper notre jugement d'axiomes qu'elle ne prouve point ; mais les principes de la sienne sont si simples et si naturels qu'il n'y en a aucun qui satisfasse plus nécessairement à toutes les apparences. »

« Je ne pus, en cet endroit, m'empêcher de l'inter-

rompre : « Mais, lui dis-je, il me semble que ce philosophe a toujours impugné (combattu) le vide ; et cependant, quoiqu'il fût épicurien, afin d'avoir l'honneur de donner un principe aux principes d'Épicure, c'est-à dire aux atomes, il a établi pour commencement des choses un chaos de matière tout à fait solide, que Dieu divisa en un nombre innombrable de petits carreaux, à chacun desquels il imprima des mouvements opposés. Or, il veut que ces cubes, en se froissant l'un contre l'autre, se soient égrugés en parcelles de toutes sortes de figures. Mais comment peut-il concevoir que ces pièces carrées aient commencé de tourner séparément, sans avouer qu'il s'est fait du vide entre leurs angles ? Ne s'en rencontrait-il pas nécessairement dans les espaces que les angles de ces carreaux étaient contraints d'abandonner, pour se mouvoir ? Et puis, ces carreaux qui n'occupaient qu'une certaine étendue, avant que de tourner, peuvent-ils s'être mus en cercle, qu'ils n'en aient occupé dans leur circonférence encore une fois autant ? La géométrie nous enseigne que cela ne se peut ; donc, la moitié de cet espace a dû nécessairement demeurer vide, puisqu'il n'y avait point encore d'atomes pour la remplir. »

Mon philosophe me répondit que M. Descartes nous rendrait raison de cela lui-même, et qu'étant né aussi obligeant que philosophe, il serait assurément ravi de trouver en ce monde un homme mortel, pour l'éclaircir des doutes que la surprise de la mort l'avait contraint de laisser à la terre qu'il venait de quitter [1] ; qu'il ne croyait pas qu'il eût grande difficulté à y répondre, suivant ses principes, que je n'avais examinés qu'autant que la faiblesse de mon esprit me le pouvait permettre ;

1. Descartes est mort au commencement de l'année 1650. Ce passage nous indique que Cyrano, mort en 1655, écrivit son voyage au Soleil entre ces deux dates.

« parce, disait-il, que les ouvrages de ce grand homme sont si pleins et si subtils, qu'il faut une attention, pour les entendre, qui demande l'âme d'un vrai et consommé philosophe. Ce qui fait qu'il n'y a pas un philosophe dans le Soleil, qui n'ait de la vénération pour lui ; jusque-là que l'on ne veut pas lui contester le premier rang, si sa modestie ne l'en éloigne.

« Pour tromper la peine que la longueur du chemin pourrait vous apporter, nous en discourrons suivant ses principes, qui sont assurément si clairs, et semblent si bien satisfaire à tout par l'admirable lumière de ce grand génie, qu'on dirait qu'il a concouru à la belle et magnifique structure de cet univers.

« Vous vous souvenez bien qu'il dit que notre entendement est fini. Ainsi, la matière étant divisible à l'infini, il ne faut pas douter que c'est une de ces choses qu'il ne peut comprendre ni imaginer, et qu'il est bien au-dessus de lui d'en rendre raison. « Mais, dit-il, « quoique cela ne puisse tomber sous les sens, nous « ne laissons pas de concevoir que cela se fait par la « connaissance que nous avons de la matière ; et nous « ne devons pas, dit-il, hésiter à déterminer notre ju- « gement sur les choses que nous concevons. » En effet, pouvons-nous imaginer la manière dont l'âme agit sur le corps? Cependant, on ne peut nier cette vérité, ni la révoquer en doute ; au lieu que c'est une absurdité bien plus grande d'attribuer au vide un espace qui est une propriété appartenant au corps de l'étendue; vu que l'on confondrait l'idée du rien avec celle de l'être, et que l'on lui donnerait des qualités, à lui qui ne peut rien produire, et ne peut être auteur de quoi que ce soit.

« Mais, dit-il, pauvre mortel, je sens que ces spé- « culations te fatiguent, parce que, comme dit cet « excellent homme, tu n'as jamais pris peine à

« bien épurer ton esprit d'avec la masse de ton corps,
« et parce que tu l'as rendu si paresseux, qu'il ne veut
« plus faire aucunes fonctions sans le secours du
« sens. »

Je lui allais repartir, lorsqu'il me tira par le bras pour me montrer un vallon de merveilleuse beauté. « Apercevez-vous, me dit-il, cette enfonçure de terre où nous allons descendre? On dirait que le coupeau[1] des collines qui la bornent se soit exprès couronné d'arbres, pour inviter, par la fraîcheur de son ombre, les passants au repos.

« C'est au pied de l'un de ces coteaux que le lac du Sommeil prend sa source; il n'est formé que de la liqueur des cinq fontaines.

« Au reste, s'il ne se mêlait aux trois fleuves, et par sa pesanteur n'engourdissait leurs eaux, aucun animal de notre monde ne dormirait. »

Je ne puis exprimer l'impatience qui me pressait de le questionner sur ces trois fleuves, dont je n'avais point encore ouï parler : mais je restai content, quand il m'eut promis que je verrais tout.

Nous arrivâmes bientôt après dans le vallon, et quasi au même temps sur le tapis qui borde ce grand lac.

« En vérité, me dit Campanella, vous êtes bien heureux de voir, avant de mourir, toutes les merveilles de ce monde; c'est un bien pour les habitants de votre globe d'avoir porté un homme qui lui puisse apprendre les merveilles du Soleil, puisque sans vous ils étaient en danger de vivre dans une grossière ignorance, et de goûter cent douceurs sans savoir d'où elles viennent; car on ne saurait imaginer les libéralités que le Soleil fait à tous vos petits globes; et ce vallon seul répand une infinité de biens par tout l'univers, sans lesquels

1. Coupeau, arête, sommet.

vous ne pourriez vivre, et ne pourriez pas seulement voir le jour. Il me semble que c'est assez d'avoir vu cette contrée pour vous faire avouer que le Soleil est votre père, et qu'il est l'auteur de toutes choses. Pour ce que ces cinq ruisseaux viennent se dégorger dedans, ils ne courent que quinze ou seize heures ; et cependant ils paraissent si fatigués, quand ils arrivent, qu'à peine se peuvent-ils remuer ; mais ils témoignent leur lassitude par des effets bien différents; car celui de la vie s'étrécit, à mesure qu'il s'approche de l'étang du sommeil ; l'ouïe, à son embouchure, se confond, s'égare et se perd dans la vase ; l'odorat excite un murmure semblable à celui d'un homme qui ronfle ; le goût, affadi du chemin, devient tout à fait insipide ; et le toucher, naguère si puissant, qu'il logeait tous ses compagnons, est réduit à cacher sa demeure. De son côté, la nymphe de la paix, qui fait sa demeure au milieu du lac, reçoit ses hôtes à bras ouverts, les couche dans son lit, et les dorlote avec tant de délicatesse, que, pour les endormir, elle prend elle-même le soin de les bercer. Quelque temps après s'être ainsi confondus dans ce vaste rondeau, on le voit à l'autre bout se partager derechef en cinq ruisseaux, qui reprennent en sortant, les mêmes noms qu'ils avaient laissés en entrant. Mais les plus hâtés de partir, et qui tiraillent leurs compagnons pour se mettre en chemin, c'est l'ouïe et le toucher; car, pour les trois autres, ils attendent que ceux-ci les éveillent ; et le goût demeure toujours derrière les autres. »

Le noir concave d'une grotte se voûte par-dessus le lac du sommeil. Quantité de tortues se promènent à pas lents sur les rivages; mille fleurs de pavot communiquent à l'eau, en s'y mirant, la vertu d'endormir ; on voit jusqu'à des marmottes arriver de cinquante lieues, pour y boire ; et le gazouillis de l'onde est si charmant, qu'il

semble qu'elle se froisse contre les cailloux avec mesure, et tâche de composer une musique assoupissante. »

Le sage Campanella prévit sans doute que j'en allais sentir quelque atteinte; c'est pourquoi il me conseilla de doubler le pas. Je lui eusse obéi, mais les charmes de cette eau m'avaient tellement enveloppé la raison, qu'il ne m'en resta presque pas assez pour entendre ces dernières paroles. « Dormez donc, dormez! je vous laisse; aussi bien, les songes qu'on fait ici sont tellement parfaits, que vous serez quelque jour bien aise de vous ressouvenir de celui que vous allez faire. Je me divertirai cependant à visiter les raretés du lieu, et puis, je vous viendrai rejoindre. » Je crois qu'il ne discourut pas davantage, ou bien la vapeur du sommeil m'avait déjà mis hors d'état de pouvoir l'écouter.

J'étais au milieu d'un songe le plus savant et le mieux conçu du monde, quand mon philosophe me vint éveiller. Je vous en ferai le récit, lorsque cela n'interrompra point le fil de mon discours; car il est tout à fait important que vous le sachiez, pour vous faire connaître avec quelle liberté l'esprit des habitants du Soleil agit, pendant que le sommeil captive les sens. Pour moi, je pense que ce lac évapore un air qui a la propriété d'épurer entièrement l'esprit de l'embarras des sens; car il ne se présente rien à votre pensée qui ne semble vous perfectionner et vous instruire : c'est ce qui fait que j'ai le plus grand respect du monde pour ces philosophes qu'on nomme rêveurs, dont nos ignorants se moquent.

J'ouvris donc les yeux comme en sursaut; il me sembla que j'ouïs qu'il disait : « Mortel, c'est assez dormir! levez-vous, si vous désirez voir une rareté qu'on n'imaginerait jamais dans votre monde. Depuis une heure environ que je vous ai quitté, pour ne point troubler votre repos, je me suis toujours promené le long des

cinq fontaines qui forment l'étang du sommeil. Vous pouvez croire avec combien d'attention je les ai toutes considérées; elles portent le nom des cinq sens, et coulent fort près l'une de l'autre. Celle de la vue semble un tuyau fourchu, plein de diamants en poudre et de petits miroirs, qui dérobent et restituent les images de tout ce qui se présente : elle environne de son cours le royaume des lynx. Celle de l'ouïe est pareillement double; elle tourne, en s'insinuant comme un dédale, et l'on ouït retentir, au plus creux des concavités de sa couche, un écho de tout le bruit qui résonne alentour. Je suis fort trompé si ce ne sont des renards que j'ai vu s'y curer les oreilles. Celle de l'odorat paraît comme les précédentes, qui se divise en deux petits canaux cachés sous une seule voûte; elle extrait de tout ce qu'elle rencontre je ne sais quoi d'invisible, dont elle compose mille sortes d'odeurs, qui lui tiennent lieu d'eau. On trouve, aux bords de cette source, force chiens qui s'affinent le nez. Celle du goût coule par saillies, lesquelles n'arrivent ordinairement que trois ou quatre fois le jour; encore faut-il qu'une grande vanne de corail soit levée, et par-dessous celle-là quantité d'autres fort petites qui sont d'ivoire; sa liqueur ressemble à de la salive. Mais quant à la cinquième, celle du toucher, elle est si vaste et si profonde, qu'elle environne toutes ses sœurs, jusqu'à se coucher de son long dans leur lit, et son humeur épaisse se répand au large sur des gazons tout verts de plantes sensitives.

« Or, vous saurez que j'admirais, glacé de vénération, les mystérieux détours de toutes ces fontaines, quand, à force de marcher, je me suis trouvé à l'embouchure où elles se dégorgent dans les trois rivières. Mais suivez-moi, vous comprendrez beaucoup mieux la disposition de toutes ces choses, en les voyant. » Une promesse, si forte selon moi, acheva de m'éveiller; je

lui tendis le bras, et nous marchâmes par le même chemin qu'il avait tenu le long des levées qui compriment les cinq ruisseaux, chacun dans son canal.

Au bout environ d'un stade, quelque chose d'aussi luisant qu'un lac parvint à nos yeux. Le sage Campanella ne l'eut pas plus tôt aperçu, qu'il me dit : « Enfin, mon fils, nous touchons au port ; je vois distinctement les trois rivières. »

A cette nouvelle, je me sentis transporté d'une telle ardeur, que je pensais être devenu aigle. Je volai plutôt que je ne marchai, et courus tout autour, d'une curiosité si avide qu'en moins d'une heure mon conducteur et moi nous remarquâmes ce que vous allez entendre.

Trois grands fleuves arrosent les campagnes brillantes de ce monde embrasé. Le premier et le plus large se nomme la Mémoire ; le second, plus étroit, mais plus creux, l'Imagination ; le troisième, plus petit que les autres, s'appelle Jugement.

Sur les rives de la Mémoire, on entend jour et nuit un ramage importun de geais, de perroquets, de pies, d'étourneaux, de linottes, de pinsons et de toutes les espèces qui gazouillent ce qu'elles ont appris. La nuit, ils ne disent mot : car ils sont pour lors occupés à s'abreuver de la vapeur épaisse qu'exhalent ces lieux aquatiques. Mais leur estomac cacochyme la digère si mal, qu'au matin, quand ils pensent l'avoir convertie en leur substance, on la voit tomber de leur bec aussi pure qu'elle était dans la rivière.

L'eau de ce fleuve paraît gluante et roule avec beaucoup de bruit ; les échos qui se forment dans ses cavernes répètent la parole jusqu'à plus de mille fois ; elle engendre de certains monstres dont le visage approche du visage de femme. Il s'y en voit d'autres plus furieux, qui ont la tête cornue et carrée, et à peu près semblable à celle de nos pédants. Ceux-là ne s'occu-

pent qu'à crier, et ne disent pourtant que ce qu'ils se sont entendu dire les uns aux autres.

Le fleuve de l'Imagination coule plus lentement ; sa couleur, légère et brillante, étincelle de tous côtés. Il semble, à regarder cette eau d'un torrent de bluettes humides, qu'elles n'observent en voltigeant aucun ordre certain. Après l'avoir considérée plus attentivement, je pris garde que l'humeur qu'elle roulait dans sa couche était de pur or potable, et son écume de l'huile de talc. Le poisson qu'elle nourrit, ce sont des remores, des sirènes et des salamandres ; on y trouve, au lieu de gravier, de ces cailloux dont parle Pline, avec lesquels on devient pesant quand on les touche par l'envers, et léger quand on se les applique par l'endroit [1]. J'y en remarquai de ces autres encore, dont Gygès avait un anneau [2], qui rendent invisibles ; mais surtout un grand nombre de pierres philosophales [3] éclatent parmi son sable. Il y avait sur les rivages force arbres fruitiers, principalement de ceux que trouva Mahomet en paradis [4] ; les branches fourmillaient de phénix, et j'y remarquai des sauvageons de cet arbre où la Discorde cueillit la pomme, qu'elle jeta aux pieds des trois déesses [5] : on avait enté dessus des greffes du jardin des Hespérides [6]. Chacun de ces deux larges fleuves se divise en une infinité de bras qui s'entrelacent ; et j'ob-

1. Pline, *Hist. naturelle,* livre XXXVI, ch. xvi.

2. L'anneau de Gygès, roi de Lydie, qui rendait invisible celui qui le portait, est resté proverbial.

3. La pierre cherchée par les alchimistes.

4. Ou mieux dans le plus élevé des sept paradis que Mahomet promet aux croyants.

5. La Discorde furieuse de n'avoir pas été priée aux noces de Thétis et de Pélée, jeta sur la table du festin une pomme d'or sur laquelle elle avait écrit : « A la plus belle ! » Junon, Pallas et Vénus se disputant cette pomme, Jupiter désigna pour juge le berger Pâris, qui donna la pomme à Vénus, d'où la colère des deux autres déesses, qui causa de grands malheurs, notamment la fameuse guerre de Troie.

6. Fruits qu'Hercule alla cueillir en tuant le dragon qui les gardait.

servai que, quand un grand ruisseau de la Mémoire en approchait un plus petit de l'Imagination, il éteignait aussitôt celui-là; mais qu'au contraire si le ruisseau de l'Imagination était plus vaste, il tarissait celui de la Mémoire : or, comme ces trois fleuves, soit dans leur canal, soit dans leurs bras, coulent toujours à côté l'un de l'autre, partout où la Mémoire est forte, l'Imagination diminue; et celle-ci grossit à mesure que l'autre s'abaisse.

Proche de là, coule, d'une lenteur incroyable la rivière du Jugement : son canal est profond, son humeur semble froide; et, lorsqu'on en répand sur quelque chose, elle sèche au lieu de mouiller. Il croît, parmi la vase de son lit, des plantes d'ellébore [1], dont la racine, qui s'étend en longs filaments, nettoie l'eau de sa bouche. Elle nourrit des serpents, et, dessus l'herbe molle qui tapisse ses rivages, un million d'éléphants se reposent. Elle se distribue, comme ses deux germaines, en une infinité de petits rameaux; elle grossit en coulant, et, quoiqu'elle gagne toujours pays, elle va et revient éternellement sur elle-même.

De l'humeur de ces trois rivières tout le monde est arrosé; elle sert à détremper les atomes brûlants de ceux qui meurent dans ce grand monde; mais cela mérite bien d'être traité plus au long.

La vie des animaux du Soleil est fort longue; ils ne finissent que de mort naturelle, qui n'arrive qu'au bout de sept à huit mille ans, quand, pour les continus excès d'esprit où leur tempérament de feu les incline, l'ordre de la matière se brouille. Car, aussitôt que dans un corps la nature sent qu'il faudrait plus de temps à réparer les ruines de son être qu'à en composer un nouveau, elle aspire à se dissoudre, si bien que, de jour en

1. L'ellébore était jadis réputé comme un remède souverain contre les dérangements d'esprit.

jour, on voit, non pas pourrir, mais tomber l'animal en particules semblables à de la cendre rouge.

Le trépas n'arrive guère que de cette sorte. Expiré donc qu'il est, ou, pour mieux dire, éteint, les petits corps ignés qui composaient sa substance entrent dans la grosse matière de ce monde allumé, jusqu'à ce que le hasard les ait abreuvés de l'humeur des trois rivières ; car alors, devenus mobiles par leur fluidité, afin d'exercer vitement les facultés dont cette eau leur vient d'imprimer l'obscure connaissance, ils s'attachent en longs filets, et, par un flux de points lumineux, s'aiguisent en rayons et se répandent aux sphères d'alentour, où ils ne sont pas plutôt enveloppés, qu'ils arrangent eux-mêmes la matière autant qu'ils peuvent dedans la forme propre à exercer toutes les fonctions dont ils ont contracté l'instinct dans l'eau des trois rivières, des cinq fontaines et de l'étang. C'est pourquoi ils se laissent attirer aux plantes, pour végéter ; les plantes se laissent brouter aux animaux, pour sentir, et les animaux se laissent manger aux hommes, afin qu'étant passées en leur substance, ils viennent à réparer ces trois facultés de la mémoire, de l'imagination et du jugement, dont les rivières du Soleil leur avaient fait pressentir la puissance.

Or, selon que les atomes ont plus ou moins trempé dedans l'humeur de ces trois fleuves, ils apportent aux animaux plus ou moins de mémoire, d'imagination ou de jugement, et, selon que, dans les trois fleuves, ils ont plus ou moins contracté de la liqueur des cinq fontaines et de celle du petit lac, ils leur élaborent des sens plus ou moins parfaits, et produisent des âmes plus ou moins endormies.

Voici à peu près ce que nous observâmes touchant la nature de ces trois fleuves. On en rencontre partout de petites veines écartées çà et là ; mais, pour les bras

principaux, ils vont droit aboutir à la province des Philosophes. Aussi nous arrivâmes dans le grand chemin, sans nous éloigner du courant que ce qu'il faut pour monter sur la chaussée. Nous vîmes toujours les trois grandes rivières qui flottaient à côté de nous ; mais, pour les cinq fontaines, nous regardions de haut en bas serpenter dans la prairie. Cette route est fort agréable, quoique solitaire ; on y respire un air libre et subtil, qui nourrit l'âme et la fait régner sur les passions.

Au bout de cinq ou six journées de chemin, comme nous divertissions nos yeux à considérer le différent et riche aspect des paysages, une voix languissante, comme d'un malade qui gémirait, parvint à nos oreilles. Nous nous approchâmes du lieu d'où nous jugions qu'elle pouvait venir, et nous trouvâmes, sur la rive du fleuve Imagination, un vieillard tombé à la renverse, qui poussait de grands cris. Les larmes de compassion m'en vinrent aux yeux, et la pitié que j'eus du mal de ce misérable me convia d'en demander la cause. « Cet homme, me répondit Campanella, se tournant vers moi, est un philosophe réduit à l'agonie, car nous mourons plus d'une fois ; et comme nous ne sommes que des parties de cet univers, nous changeons de forme pour aller prendre vie ailleurs ; ce qui n'est point un mal, puisque c'est un chemin pour perfectionner son être et pour arriver à un nombre infini de connaissances. Son infirmité est celle qui fait mourir presque tous les grands hommes. »

Son discours m'obligea de considérer le malade plus attentivement, et, dès la première œillade, j'aperçus qu'il avait la tête grosse comme un tonneau et ouverte par plusieurs endroits. « Or sus ! me dit Campanella, me tirant par le bras, toute l'assistance que nous croirions donner à ce moribond serait inutile et ne ferait

que l'inquiéter. Poussons outre; aussi bien, son mal est incurable. L'enflure de sa tête provient d'avoir trop exercé son esprit ; car, encore que les espèces dont il a rempli les trois ventricules de son cerveau soient des images fort petites, elles sont corporelles et capables, par conséquent, de remplir un grand lieu, quand elles sont fort nombreuses. Or, vous saurez que ce philosophe a tellement grossi sa cervelle à force d'entasser image sur image, que, ne les pouvant plus contenir, elle s'est éclatée. Cette façon de mourir est celle des grands génies, et cela s'appelle crever d'esprit. »

Nous marchions toujours en parlant, et les premières choses qui se présentaient à nous nous fournissaient matière d'entretien. J'eusse pourtant bien voulu sortir des régions opaques du Soleil pour rentrer dans les lumineuses, car le lecteur saura que toutes les contrées n'en sont pas diaphanes : il y en a qui sont obscures comme celles de notre monde, et qui, sans la lumière d'un Soleil qu'on aperçoit de là, seraient couvertes de ténèbres. Or, à mesure qu'on entre dans les opaques, on le devient insensiblement; et, de même, lorsqu'on approche des transparentes, on se sent dépouiller de cette noire obscurité par la vigoureuse irradiation du climat.

Je me souviens que, à propos de cette envie dont je brûlais, je demandai à Campanella si la province des philosophes était brillante ou ténébreuse : « Elle est plus ténébreuse que brillante, me répondit-il; car, comme nous sympathisons encore beaucoup avec la Terre, notre pays natal, qui est opaque de sa nature, nous n'avons pas pu nous accommoder dans les régions de ce globe les plus éclairées. Nous pouvons toutefois, par une vigoureuse contention de la volonté, nous rendre diaphanes lorsqu'il nous en prend envie, et même la plus grande part des philosophes ne parlent pas avec la langue; mais, quand ils veulent communi-

quer leur pensée, ils se purgent, par les élans de leur fantaisie, d'une sombre vapeur sous laquelle ordinairement ils tiennent leurs conceptions à couvert ; et, sitôt qu'ils ont fait descendre en son siège cette obscurité de rate qui les noircissait, comme leur corps est alors diaphane, on aperçoit, à travers leur cerveau, ce dont ils se souviennent, ce qu'ils s'imaginent, ce qu'ils jugent, et, dans leur foie et leur cœur, ce qu'ils désirent et ce qu'ils résolvent ; car, quoique ces petits portraits soient plus imperceptibles qu'aucune chose que nous puissions figurer, nous avons en ce monde-ci les yeux assez clairs pour distinguer facilement jusqu'aux moindres idées.

« Ainsi, quand quelqu'un de nous veut découvrir à son ami l'affection qu'il lui porte, on aperçoit son cœur élancer des rayons jusque dans sa mémoire sur l'image de celui qu'il aime ; et quand, au contraire, il veut témoigner son aversion, on voit son cœur darder, contre l'image de celui qu'il hait, des tourbillons d'étincelles brûlantes et se retirer tant qu'il peut en arrière ; de même, quand il parle en soi-même, on remarque clairement les espèces, c'est-à-dire les caractères de chaque chose qu'il médite, qui, s'imprimant ou se soulevant, viennent présenter aux yeux de celui qui regarde, non pas un discours articulé, mais une histoire en tableau de toutes ses pensées. »

Mon guide voulait continuer, mais il en fut détourné par un accident jusqu'à cette heure inouï : ce fut que tout à coup nous aperçûmes la terre se noircir sous nos pas, et le ciel, allumé de rayons, s'éteindre sur nos têtes, comme si on eût développé entre nous et le Soleil un dais large de quatre lieues.

Il me paraît malaisé de vous dire ce que nous nous imaginâmes dans cette conjoncture. Toutes sortes de terreurs nous vinrent assaillir, jusqu'à celle de la fin du

monde, et nulle de ces terreurs ne nous sembla hors d'apparence; car, de voir la nuit au Soleil ou l'air obscurci de nuages, c'est un miracle qui n'y arrive point.

Or nous reconnûmes bientôt que cette ombre était produite par les ailes d'un immense oiseau. Ah! vraiment, s'écria Campanella, c'est un de ces monstres à plume, appelés condors, qu'on voit dans notre monde, par toute la zone torride; ils y couvrent de leurs ailes un arpent de terre. Mais, comme ces oiseaux deviennent plus démesurés à proportion que le Soleil, qui les a vus naître, est plus échauffé, il ne se peut qu'ils ne soient, au monde du Soleil, d'une épouvantable grandeur.

L'oiseau avançait sur nous. Tout à coup je fus fort étonné d'entendre Campanella, d'un visage plein de joie et de transport, s'écrier : « Soyez le très bien venu, le plus cher de tous mes amis ! Allons, messieurs, allons, continua ce bon homme, au-devant de M. Descartes; descendons, le voilà qui arrive, il n'est qu'à trois lieues d'ici. » Pour moi, je demeurai fort surpris de cette saillie, car je ne pouvais comprendre comment il avait pu savoir l'arrivée d'une personne de qui nous n'avions point reçu de nouvelles. « Assurément, lui dis-je, vous venez de le voir en songe ? — Si vous appelez songe, dit-il, ce que votre âme peut voir avec autant de certitude que vos yeux le jour quand il luit, je le confesse. — Mais, m'écriai-je, n'est-ce pas une rêverie, que de croire que M. Descartes, que vous n'avez point vu depuis votre sortie du monde de la terre, est à trois lieues d'ici, parce que vous vous l'êtes imaginé ? »

Je proférais la dernière syllabe, quand nous vîmes arriver Descartes. Aussitôt Campanella courut l'embrasser. Ils se parlèrent longtemps; mais je ne pus être attentif à ce qu'ils se dirent réciproquement d'obligeant, tant je brûlais d'apprendre de Campanella son se-

cret pour deviner. Ce philosophe, qui lut ma passion sur mon visage, en fit conte à son ami, et le pria de trouver bon qu'il me contentât. M. Descartes riposta d'un souris, et mon savant précepteur discourut de cette sorte : « Il s'exhale de tous les corps des espèces, c'est-à-dire des images corporelles qui voltigent en l'air. Or, ces images conservent toujours, malgré leur agitation, la figure, la couleur et toutes les autres proportions de l'objet dont elles partent ; mais, comme elles sont très subtiles et très déliées, elles passent au travers de nos organes sans y causer aucune sensation ; elles vont jusqu'à l'âme, où elles s'impriment à cause de la délicatesse de sa substance, et lui font ainsi voir des choses très éloignées, que les sens ne peuvent apercevoir : ce qui arrive ici ordinairement, où l'esprit n'est point engagé dans un corps formé de matière grossière, comme dans ton monde. Nous te dirons comment cela se fait, lorsque nous aurons eu le loisir de satisfaire pleinement l'ardeur que nous avons mutuellement de nous entretenir ; car, assurément, tu mérites bien qu'on ait pour toi la dernière complaisance..... »

(Cet ouvrage n'a pas été achevé.)



EXTRAITS DE LA PRÉFACE

MISE EN TÊTE DE L'ÉDITION DE 1662 DE L'*HISTOIRE COMIQUE DES ÉTATS ET EMPIRES DU SOLEIL*[1].

Lecteur, les amis du feu sieur de Bergerac ont cru devoir, à sa mémoire et au favorable accueil que tu as fait à ses précédents ouvrages, une exacte recherche de ce dernier, qui, pour n'être qu'un fragment, ne laisse pas d'avoir des endroits capables de te faire passer quelques heures avec plaisir. C'est un enfant qui n'est pas tout à fait formé, mais dont tous les traits ne marquent pas moins le génie du père que ceux qui ont vu le jour avant lui. Enfin, tel qu'il est, il ose se promettre que, si son père vivait encore, il le trouverait assez raisonnable pour ne le pas désavouer; et, s'il le cachait pour quelque temps à la vue, ce serait pour te le donner après avec plus de bienséance. Il est naturel de n'être pas bien aise de voir ses enfants estropiés, et de leur donner toute la perfection qui les peut rendre recommandables dans le monde; mais celui-ci est un posthume, qui n'y a d'appui que de lui-même, et qui n'a pas eu le bien, comme le dernier qui l'a précédé, d'avoir M. Le Bret pour tuteur. Excuse donc ses défauts

1. Il nous a semblé intéressant et instructif de placer ici la majeure partie de cette préface où l'éditeur, pour préparer le lecteur aux incidents étranges du récit, avait cru devoir lui donner un sommaire aperçu des idées philosophiques et physiques anciennes et modernes dont l'auteur s'était inspiré, et qui, pour la plupart d'ailleurs, étaient encore en discussion.

et considère que sa malheureuse naissance, qui l'a fait tomber entre les mains de ceux qui pillèrent le coffre de notre auteur pendant sa maladie, lui a refusé cet avantage. On ne te prie point de le bien recevoir, puisqu'il a du mérite et qu'il porte le nom d'un homme dont l'esprit à plu à toute la terre. Certainement, l'on peut dire que le sieur de Bergerac a droit de tenir rang parmi ces illustres que l'antiquité nous vante, et je puis t'assurer que tu le trouveras aussi ingénieux dans cette dernière production que dans les premières; car, enfin, tu le verras monter au Soleil par une machine qui vaut bien ses fioles pleines d'essence, et celle d'acier, qui le porta autrefois à la Lune.

Je te prie que ces démons, avec qui tu apprendras qu'il a eu des entretiens si familiers en son voyage, ne t'étonnent pas. Il n'est pas nouveau de penser que le Soleil soit habité. Chacun sait que Lucien a déjà plaisanté sur le même sujet. Mais, si ton humeur sévère ne pouvait souffrir un divertissement sans fondement, et si tu venais jusqu'à la rigueur d'exiger de nous quelques autorités, je te dirais, pour défendre un mort, qu'Apulée, dans son *Démon de Socrate*, a prétendu prouver qu'il y avait une puissance qui tenait le milieu entre les dieux et les hommes; que c'était elle qui entretenait les erreurs de leur religion; que toutes ces prédictions merveilleuses qui étaient annoncées aux grands hommes, soit par les songes, soit par la bouche des oracles, lui étaient dues, et qu'enfin elle avait inspiré les sibylles. « Il est, dit-il, vraisemblable que, puisque la Terre est peuplée, puisqu'il y a des poissons dans l'eau, et puisque Aristote veut que le feu même ne consume point de certains animaux, cette belle étendue, que les Latins nomment l'*æther*, n'est ni morte ni stérile. Il y a, dit-il, apparence qu'elle est la demeure de ces substances animées qui ont été reconnues des Grecs sous le nom de

démons, et des latins sous celui de génies. Lactance les nomme ainsi.

Je pourrais dire, si j'étais réduit à tirer des preuves de loin pour autoriser ces opinions, que Zénon et tous les stoïques, tenant que cette partie régnait sur tout l'univers, pouvaient concevoir une Nature qui l'habitait, à qui ils attribuaient ce gouvernement; ainsi que ceux qui, disant que Rome était la maîtresse de la moitié de la Terre, se servent de ce terme pour exprimer la souveraine autorité du peuple romain.

S'il est donc ainsi que tant de grands hommes aient cru que ces êtres spirituels aient été les peuples de cette haute région, qui peut trouver mauvais que notre auteur ait promené son esprit plus loin, et qu'il leur ait assigné une terre sur ces taches qu'on remarque au Soleil, puisque Plutarque même, parlant d'eux, ne fait pas difficulté de les loger dans la Lune?

Je me souviens, à propos de cette belle partie du monde, d'avoir lu dans Lucrèce que, au commencement,

> Les corps furent pressés, et s'acquirent leurs poids :
> La Terre, cet amas des excréments du monde,
> Demeura fixe et sembla faire choix,
> Dans le fond du chaos, d'une figure ronde.
> Dès lors, les champs de l'air se virent transparents ;
> La mer s'émut, son cristal fut liquide ;
> Et du ciel étoilé la matière fluide
> Nous laissa voir ses beaux astres errants.

Ces vers semblent ne rien faire à mon sujet; aussi, ne les ai-je cités que pour te faire remarquer que ce philosophe sépare la matière du ciel qu'il nomme l'Æther d'avec l'air que nous respirons, et pour te faire souvenir ensuite qu'il nous avait auparavant expliqué sa nature en nous enseignant que

> Ce beau vide apparent, le ciel, ce bel espace,
> De jour en jour augmenta son ardeur ;
> Et, pour chasser enfin cette matière crasse,
> La terre et l'eau, ces sources de froideur,

Il s'unit au Soleil, ramassa sa lumière,
Lança ses traits sur elle avec tant de raideur
Que de la terre il fit une masse grossière.

Ce que j'appelle un vide apparent, un espace (par une façon de parler vulgaire), est cet Æther, qui n'est qu'une vapeur de feu perpétuelle, si l'on en croit ces derniers vers. Un philosophe moderne écrit qu'Anaxagore, Ocelle, Lucain, disciple de Pythagore, Hippocrate et Aristote, avec toute l'antiquité, ont suivi cette opinion.

Je sais bien qu'il traite ce sentiment de ridicule, mais il peut être qu'il n'a pas raison et qu'il n'établit pas mieux ce que c'est. Ainsi, si nous voulons ajouter foi à ceux qui ont imaginé qu'il y avait quelques substances qui pouvaient vivre dans ce brûlant climat, quel inconvénient y aura-t-il de les approcher du Soleil, et qu'est-ce qui n'est point permis à un homme qui écrit avec l'enjouement de notrè auteur?

Ces contes à plaisir, l'essor d'un beau caprice,
Ces enfants d'une belle humeur,
Ont un innocent artifice
De qui l'appât ou la douceur
Par une secrète méthode,
Avec la vérité bien souvent s'accommode;
Mais, s'ils voulaient enfin toujours tout emporter,
Une âme forte, un esprit sage,
Se conserve bien l'avantage
De se dégager d'eux et de les rejeter.

Ces vers d'Horace t'apprennent à ne pas croire tout ce que l'on te dit, à ne chercher pas le solide partout, à prendre les choses comme il faut, et à ne pas refuser avec chagrin les plaisirs qu'on te donne. Je t'en dirais davantage, pour t'obliger à les recevoir, si je ne craignais de t'ennuyer.

Je ne sais si, lorsque Platon tient les démons invisibles, il pourrait favoriser le récit que le sieur de Bergerac nous fait de son corps, qui devint transparent à mesure qu'il approcha du Soleil; car, par ce moyen,

toutes ses facultés pouvaient être tellement épurées qu'elles ne fussent point tombées sous le sens grossier de nous autres qui sommes ici-bas. Quoi qu'il en soit, Apulée, Platon, Aristote et notre auteur, dans son roman, conviennent en ce qu'ils croient que les démons sont formés de la plus subtile matière du monde.

Robert Flud estime qu'ils ont un corps intérieur et un corps extérieur; que le premier est de feu et se conserve par le second, qui est formé de l'air le plus pur de la partie supérieure du monde, pour les rendre plus agiles. Cela étant, notre auteur n'a-t-il pas eu raison de chercher leur origine dans le Soleil ? Si tu voulais lire le traité que ce philosophe en a fait, tu verrais qu'il les reconnaît pour des corps subtils et vivants, qui ont le pouvoir de se dérober à nos yeux et de se faire voir quand ils veulent. Il me semble qu'il prouve qu'ils tirent le premier avantage d'une façon de se mettre, qu'il nomme dilatation; qu'ils possèdent le secours d'un autre, qu'il appelle condensation; et qu'il en est d'eux comme des autres corps, qui n'ont de la force qu'en nombre.

« D'où vient, dit-il, que les étoiles ne brillent que parce qu'elles sont formées d'un amas de cette matière, laquelle, assemblée et unie, peut envoyer des rayons suffisamment pour frapper la vue et pour faire naître en nous ce sentiment qu'on nomme lumière. »

On peut dire aussi que le changement de la figure des parties qui les forment les peut rendre invisibles, s'il était de notre sujet de soutenir cette opinion; car nous ne devons point douter qu'elle ne dispose les corps à certains effets particuliers, ainsi que l'estime René Descartes, qui veut que les petits corps qui passent par les pôles du fer et de l'aimant soient figurés bien différemment des autres de la même nature. Or, quoiqu'ils soient de la matière qui sort d'un astre, et qu'ils se

meuvent très vite, ils ne sont pas, pour cela, lumineux, et ne produisent pas moins leurs effets ordinaires durant les ténèbres qu'en plein jour. Cela présupposé, ces corps spirituels, pour se servir des termes de Flud, je veux dire les démons, ne pourraient-ils pas donner une telle figure à toutes leurs parties qu'ils ne seraient point aperçus?

Mais c'est trop s'égarer; revenons à notre auteur. Tu avoueras qu'il était bien ingénieux, lorsqu'il te dira qu'il disposait de son corps comme il voulait; que, étant dépouillé de sa pesanteur, sa volonté en était la maîtresse, puisqu'il ne lui pouvait plus résister; qu'en un mot, il n'avait qu'à vouloir, qu'aussitôt l'air lui était soumis, et il se trouvait porté d'une région à une autre avec une vitesse prodigieuse. Il fallait assurément être savant pour inventer une si bonne et si heureuse commodité à voyager dans ces routes périlleuses.

Ceux qui auront lu les *Principes* de René Descartes connaîtront qu'il le possédait, lorsqu'il dit qu'il suffit que le corps soit une fois dans le mouvement pour continuer toujours à se mouvoir; et ils auront lieu de regretter le sieur de Bergerac, le voyant mourir au plus bel endroit de sa course; car, sans cette ennemie commune, qui rend les ouvrages des grands hommes presque tous défectueux, nous aurions su ses entretiens avec ce philosophe, qu'il se contente d'élever jusqu'au Soleil, par une louange d'autant plus modeste, qu'il pourrait dire, à sa gloire, les vers que Lucrèce fit autrefois pour Épicure, et que nous aurions pu dire en faveur de notre auteur même :

Le feu de son esprit, sa généreuse audace,
Courut le ciel, la terre et leurs vastes déserts;
Mais, les trouvant toujours d'un trop petit espace,
Il ouvrit leurs remparts et passa l'univers.

Surtout, ne t'imagine pas que ce soit par caprice et sans raison qu'il lui fait faire ce long voyage, puisque Hésiode tenait que, après que les hommes s'étaient débarrassés de la matière terrestre, ils devenaient démons.

Plutarque, suivant cette opinion, ne doute point qu'il n'y en ait immédiatement sur nos têtes et à l'entour de nous; et qu'enfin ils se plaisent avec les hommes, par un reste d'amour qu'ils ont pour leur première nature :

« S'ils ne se communiquent, dit-il, au commun que par signes; aussi, lorsqu'ils en trouvent d'un esprit élevé, ils leur parlent familièrement, leur font part de leurs secrets et leur impriment certaines marques, dont le vulgaire ignorant n'a aucune connaissance. »

C'est peut-être la raison pour laquelle tu verras toujours notre auteur dans la compagnie de Campanella; car il était trop bien-assuré de leur faveur pour ne pas se fier à ces peuples obligeants...

...Quand tu arriveras à un certain lac où tous les sens aboutissent comme cinq ruisseaux, pour se décharger dans trois fleuves qu'il appelle Mémoire, Imagination et Jugement, pense que tu vois la source de ces petits corps de Lucrèce qui enferment la semence des choses, et que tu la vois dans le Soleil, parce que c'est lui qui anime tout et qui distribue au corps toutes ses puissances.

Tu ne verras pas plutôt l'histoire qu'il fait des oiseaux, pour t'entretenir de leur façon de vivre et de leur raisonnement, que tu confesseras qu'il a trouvé la manière dont ce sujet devait être traité...

Si tu te veux aussi promener avec lui dans une certaine forêt, où il se fait dire cent choses curieuses par les arbres, tu connaîtras qu'on trompe la peine du chemin avec un homme savant, bien agréablement, et qu'il semble que tout soit fait pour le divertir.

Ne trouve donc point étrange qu'il en use de la so[illegible], il était trop bon physicien pour ignorer que la joie [illegible] presque toujours bonne; et, si tu ne peux souffrir q[illegible] ne traite pas sérieusement des choses qui semblent sérieuses d'elles-mêmes, il y a beaucoup de gens qui n'aiment pas ces grandes applications d'esprit, desquels il espère la faveur. Cependant, pour te rendre tout à fait raison de son procédé, je puis encore te dire qu'il a peut-être cru qu'un roman serait une façon nouvelle de traiter les grandes choses qui pourrait toucher le goût des esprits du siècle, et qu'il a écrit dans le même sentiment qui fit dire à Lucrèce, pour se défendre d'avoir fait parler la Sagesse en vers, que

Pour ceux qui sont nouveaux dans les doctes matières,
Les hauts raisonnements, les traités sérieux,
Paraissent bien souvent des discours ennuyeux,
Qui font que le commun fuit ces tristes lumières,
Dont l'abord ne produit que de vaines sueurs;
Mais le style enjoué, la grâce des neuf Sœurs
Épand un air divin qui rend tout agréable,
Et rendra mon sujet plus doux et plus traitable.....



DES CHOSES INCROYABLES

QUE L'ON VOIT AU DELA DE L'ILE DE THULÉ

PAR

ANTONIN DIOGÈNE

DES CHOSES INCROYABLES

QUE L'ON VOIT AU DELA DE L'ILE DE THULÉ [1]

L'AUTEUR introduit d'abord un Arcadien, nommé Dinias, qui, errant avec son fils Démocharès, loin de sa patrie, pour acquérir des connaissances et satisfaire sa curiosité, s'embarque sur le Pont-Euxin, traverse la mer Caspienne et Hyrcanienne, arrive au pied des monts Riphées, et aux bouches du Tanaïs. Là, ces deux voyageurs, forcés par la rigueur du climat de changer de route, se détournent vers l'Océan scythique, entrent dans l'Océan oriental et s'avancent jusques aux Portes du jour ; ils côtoient ensuite, dans tout son contour, la mer extérieure ; et, après de longs circuits, pendant lesquels ils s'associent trois compagnons de voyage, Carmanès, Méniscus, Azulis, ils abordent enfin à l'île de Thulé [2], où ils se reposent, pendant quelque temps, de leurs fatigues.

Dinias, pendant son séjour dans l'île, devient amou-

1. Extrait de la bibliothèque grecque du patriarche Photius, traduction de Chardin de la Rochette (1812).

2. La position de l'île de Thulé est un des points les plus obscurs de la géographie ancienne. On croit cependant assez généralement que c'est l'Islande. Virgile (*Géorg.*, I, 30) et d'autres poètes l'appellent *Ultima Thule,* la plus lointaine, dans l'Océan septentrional; mais notre auteur en suppose beaucoup d'autres au delà. Les critiques modernes pensent que la désignation d'*ultima Thule* s'applique non pas à telle ou telle île éloignée, mais à toute île dont la découverte reculera les limites du monde connu.

reux de Dercyllis, jeune Tyrienne, d'une naissance distinguée, qui se trouvait alors à Thulé avec son frère Mantinias. Dans les fréquents entretiens qu'ils ont ensemble, elle lui raconte comment un prêtre égyptien, nommé Paapis, dont la patrie venait d'être dévastée, se réfugia à Tyr ; comment il y fut accueilli chez ses parents, qui exercèrent envers lui tous les devoirs de l'hospitalité ; comment, après s'être d'abord montré sensible aux bienfaits de toute la famille, il finit par accabler de maux le père et les enfants. Obligée de prendre la fuite avec son frère, elle est successivement portée à Rhodes, en Crète, chez les Tyrrhéniens et chez les peuples qu'on nomme Cymmériens. Chez ces derniers, elle visite les enfers, y reconnaît Myrtha, l'une de ses suivantes, morte depuis longtemps, et apprend d'elle une partie de ce qui se passe dans l'empire des ombres.

Tout cela fournit la matière des premiers récits que Dinias fait à Cymbas. Celui-ci avait été député à Tyr par le peuple entier d'Arcadie, pour engager Dinias à retourner dans sa patrie ; mais, l'âge empêchant ce dernier de se rendre à cette invitation, on lui fait raconter tout ce qu'il a vu dans ses voyages, et tout ce que d'autres témoins oculaires lui ont appris. Il n'oublie pas ce que Dercyllis lui a raconté dans l'île de Thulé, c'est-à-dire ses premiers voyages, dont il a été déjà question ; sa séparation d'avec son frère ; son retour des enfers avec Ceryllus et Astræus ; ce qu'Astræus avait entendu dire à Phylotis, touchant Pythagore, et ce qu'il avait appris de lui, touchant l'apparition fabuleuse de ses frères.

Dinias passe aux nouvelles aventures de Dercyllis et de sa suite ; ils abordent à une ville d'Ibérie (Espagne), dont les habitants sont privés de la vue pendant le jour, et la recouvrent pendant la nuit. Astræus, par les sons de sa flûte, met en déroute les ennemis de ce

peuple. Ils partent, comblés de bénédictions, et arrivent chez les Celtes, peuple cruel et fou. Bientôt ils fuient sur des chevaux qui changent de couleur et qui donnent lieu à plus d'une aventure. Ils passent en Aquitaine où l'on accueille avec distinction Dercyllis et Ceryllus, mais surtout Astræus, dont les yeux, croissant et décroissant avec la lune, indiquent, par leurs phases, le moment précis où chacun des deux rois du pays doit, selon l'accord fait entre eux, monter alternativement sur le trône, ce qui met fin aux longues querelles de ces rois, et remplit d'allégresse les habitants. Dinias raconte ensuite les autres choses que Dercyllis avait vues, et les nouveaux malheurs auxquels elle avait été en proie ; son arrivée chez les Artabres [1], dont les femmes vont à la guerre, tandis que les hommes gardent la maison et s'occupent des soins du ménage ; les aventures de Dercyllis et de Ceryllus dans les Asturies ; les aventures particulières d'Astræus ; comment les deux premiers ayant échappé, contre toute espérance, aux nombreux périls qu'ils avaient courus chez ces peuples, l'un d'eux, Ceryllus, ne put se soustraire à la peine qui lui était due pour un crime dont il s'était autrefois rendu coupable, et fut coupé par morceaux.

Après cela, Dinias rend compte de ce que Dercyllis vit en Italie et en Sicile ; à Ério, ville de Sicile, elle est prise et envoyée à Sænisidème, qui régnait alors sur les Léontins. Elle rencontre à la cour de ce tyran le scélérat Paapis ; mais, dans son malheur, une consolation inattendue lui est offerte, Mantinias lui est rendu. Celui-ci raconte à sa sœur tout ce que les hommes, les animaux, le soleil même et la lune, les plantes, les îles, lui ont montré d'étonnant et de merveilleux dans ses longues courses, ce qui devient pour Dinias une

1. Peuple du cap Finistère.

source intarissable de récits fabuleux qu'il fait à son tour à l'Arcadien Cymbas.

On voit ensuite que Dercyllis et Mantinias, en quittant le pays des Léontins, pour se rendre à Rhégium, enlèvent à Paapis une petite besace qui contenait quelques livres et une petite boîte pleine de racines. De Rhégium, ils passent à Métaponte, où Astræus les rejoint, et les avertit que Paapis est à leur poursuite. Ils suivent Astræus chez les Thraces et les Massagètes, auprès de Zamolxis, disciple comme lui de Pythagore.

Les aventures du voyage trouvent ici leur place ainsi que l'entrevue d'Astræus et de Zamolxis, qui était déjà considéré comme un dieu parmi les Gètes, et les grâces que Dercyllis et Mantinias demandèrent à Zamolxis, par l'entremise d'Astræus. Un oracle leur apprend que le Destin les appelle à Thulé, et qu'ils ne reverront leur patrie qu'après une longue suite d'infortunes ; après avoir expié le crime, quoique involontaire, qu'ils ont commis envers leurs parents, et après être morts et ressuscités alternativement, morts pendant le jour, et rendus à la vie pendant la nuit.

Pour se conformer à l'oracle, ils partent, laissant auprès de Zamolxis Astræus, qui jouissait déjà d'une grande considération chez les Gètes. Dans le pays dominé par Borée, ils sont témoins de beaucoup de prodiges, et en apprennent beaucoup d'autres. Dinias à qui Dercyllis a raconté toutes ces choses, pendant son séjour à Thulé, en rend compte à Cymbas. Il lui dit comment Paapis, s'étant mis à la poursuite de Dercyllis et de son frère, les rejoignit dans cette île ; comment, par une opération magique, en leur crachant au milieu du visage, il leur ôtait la vie chaque matin, pour la leur rendre à l'entrée de la nuit ; comment un habitant de l'île, nommé Thruscanus, qui aimait Dercyllis, la voyant tomber morte par l'effet de l'enchantement,

en conçut une vive douleur, fondit sur Paapis, le tua, et mit ainsi un terme aux longues souffrances de nos Tyriens; comment enfin Thruscanus, persuadé que Dercyllis était réellement morte, se tua sur le corps de celle-ci. Dinias, pendant son séjour dans l'île de Thulé, avait entendu raconter tout cela à Dercyllis, ainsi que beaucoup d'autres aventures semblables, telles que les circonstances qui avaient accompagné et suivi leurs funérailles; les amours de Mantinias et les événements auxquels elles donnèrent lieu. Il les raconte à son tour à Cymbas.

Ici finit le vingt-troisième livre des *Choses incroyables que l'on voit au delà de Thulé.* Ce qui concerne cette île occupe fort peu d'espace, on en dit seulement quelques mots vers le commencement de l'ouvrage.

Dans le vingt-quatrième livre Dinias redit à Cymbas ce qu'il a entendu conter à Azulis. Ce dernier trouve dans la besace que les deux Tyriens avaient enlevée à Paapis, et qu'ils avaient emportée avec eux, le mode qu'avait suivi ce prêtre scélérat pour les faire passer alternativement de la vie à la mort, de la mort à la vie, et le moyen qu'il fallait employer pour détruire cet enchantement. Il y découvre encore la marche que doivent suivre Dercyllis et Mantinias, pour retirer leurs parents de ce long sommeil de mort dans lequel ils les avaient plongés depuis si longtemps, à l'instigation de Paapis, et dans la ferme persuasion où ils étaient qu'il en résulterait pour eux un grand bien.

Dercyllis et Mantinias, délivrés par les soins d'Azulis, se hâtent de regagner leur patrie, pour rendre à la vie les auteurs de leurs jours. Après le départ d'Azulis, Dinias, Carmanès et Méniscus continuent leurs courses au delà de Thulé ; ce qui fournit à Dinias l'occasion de raconter à Cymbas tout ce qu'il a vu d'extraordinaire dans ce nouveau voyage. Il prétend avoir vérifié, de

ses propres yeux, plusieurs faits avancés par les astronomes ; par exemple, que certains peuples peuvent habiter sous l'Ourse[1] et l'avoir au-dessus de leur tête ; qu'il y a des nuits d'un mois, de six mois, plus ou moins, et enfin d'un an, que la durée des jours correspond à celle des nuits, et plusieurs autres faits semblables.

Il raconte ensuite des choses si étonnantes sur les hommes qu'il a vus et sur les prodiges dont il prétend avoir été témoin, que non seulement personne ne s'est jamais vanté d'en avoir tant vu, mais que même l'imagination n'en a jamais forgé de pareilles. Mais la chose la plus incroyable dans ces récits, c'est qu'il assure qu'en avançant vers le Nord, ils s'approchèrent de la Lune, qui leur parut une terre absolument nue, et qu'ils y virent tout ce que devait naturellement y voir un homme qui a déjà fabriqué tant de mensonges. On voit ensuite que la Sibylle apprit de Carmanès l'art de la divination ; qu'après cela chacun fit des vœux particuliers qui furent tous exaucés ; que Dinias, après s'être endormi profondément, se vit, à son réveil, transporté à Tyr, dans le temple d'Hercule, et qu'il y retrouva Dercyllis et Mantinias, qui avaient déjà délivré leurs parents du sommeil, ou plutôt de la mort. Les uns et les autres jouissaient d'une bonne santé et d'un sort prospère.

Dinias, ayant terminé ces récits, présente à Cymbas des tablettes de cyprès, et l'invite à faire mettre par écrit tout ce qu'il vient de lui raconter, par l'Athénien Erasinidès, qui était à sa suite et qui avait les talents nécessaires pour remplir dignement cet office ; en même temps il leur montre Dercyllis qui avait apporté elle-même les tablettes ; il ordonne ensuite que

1. Constellation du pôle boréal.

ces récits soient retracés sur deux tablettes différentes, dont l'une restera entre ses mains, et dont l'autre, enfermée dans une cassette, sera déposée par Dercyllis près de son tombeau, quand elle croira que l'heure de sa mort est venue.



L'HISTOIRE VÉRITABLE

PAR

LUCIEN

L'HISTOIRE VÉRITABLE

LIVRE PREMIER

Les athlètes, et ceux qui s'adonnent aux exercices du corps, ne s'appliquent pas continuellement à prendre de belles attitudes, ils ne fréquentent pas sans cesse les gymnases : quelquefois ils se donnent des instants de relâche, et font même consister dans ce repos la meilleure partie de leurs exercices. Je pense qu'à leur exemple, ceux qui s'appliquent à l'étude, doivent aussi accorder à leur esprit quelques moments de loisir et le détourner de temps en temps des lectures trop sérieuses, afin de le rendre plus capable de s'appliquer ensuite au travail. Je pense encore que ce loisir leur serait plus utile s'ils l'employaient à lire des ouvrages qui pussent tout à la fois les charmer par les grâces et la délicatesse du style, et présenter à l'imagination des objets intéressants, tels qu'ils en trouveront, je crois, dans ce petit ouvrage.

Ce n'est pas seulement par la singularité du sujet qu'il leur plaira, ni par la plaisanterie que je m'y propose, ni même parce que j'y ai répandu quelques fictions que je présente comme des histoires vraisemblables et dignes de foi; mais parce que chaque trait de cette histoire fait allusion d'une manière assez divertissante à quelques anciens poètes, aux historiens ou

aux philosophes qui ont écrit sérieusement des récits merveilleux et semblables à des fables. J'aurais pu citer leurs noms si le lecteur n'eût dû facilement les reconnaître[1]. Ctésias de Cnide, fils de Ctésiochus, a écrit sur le pays des Indiens et sur l'histoire de l'Inde des choses dont il ne fut jamais témoin oculaire, et qu'il n'avait apprises de personne. Iambule a composé sur l'Océan et sur ses productions une foule de contes incroyables; et, quoiqu'il soit aisé de s'apercevoir que son ouvrage n'est qu'une pure fiction, on éprouve cependant quelque plaisir à le lire, par la manière dont il est composé.

Plusieurs autres ont encore choisi de semblables sujets. Ils ont écrit des aventures et des voyages, comme si c'eût été les leurs propres; ils ont mêlé à leur récit des descriptions de bêtes monstrueuses, d'usages cruels ou de mœurs singulières, établis chez certains peuples. A la tête de ces auteurs, et comme le maître de toutes ces impertinences, on peut citer l'Ulysse d'Homère, lorsqu'il raconte à la cour d'Alcinoüs, et l'esclavage des vents, et la férocité de ces hommes sauvages, qui n'avaient qu'un seul œil et mangeaient de la chair crue, et ces bêtes à plusieurs têtes, et ces métamorphoses opérées par les enchantements de quelques magiciennes, et mille autres fables semblables à celles qu'Ulysse débite comme des merveilles aux imbéciles Phéaciens. Toutefois, en lisant ces auteurs, je ne leur ai point fait un crime de leurs mensonges : mentir est un usage consacré par ceux mêmes qui se donnent pour philosophes; mais j'ai toujours été étonné de ce qu'ils avaient cru qu'en écrivant des fictions, la fausseté de leurs récits échapperait aux lecteurs.

1. La plupart des ouvrages que cite Lucien étant aujourd'hui perdus, il est difficile de saisir le sens des critiques qu'il en fait.

Moi-même, enfin, j'ai suivi leur exemple, et pour acquérir quelque renom dans la postérité, je me suis livré à ce genre d'ouvrages, parce que je n'avais rien de véritable à raconter; car il ne m'est jamais rien arrivé qui méritât d'être écrit; d'ailleurs, je n'ai pas voulu être le seul qui n'eût point participé à cette liberté générale de feindre et d'inventer. J'en userai du moins avec plus de probité que les autres; et quand mon récit ne contiendrait d'autre vérité que l'aveu que je fais qu'il ne contient que des mensonges, j'éviterai, du moins, le reproche que je faisais tout à l'heure aux autres. J'écris donc ici des aventures qui ne sont point arrivées, dont je n'ai jamais été témoin et que d'autres ne m'ont point apprises. Je parle de choses qui n'ont jamais eu d'existence et n'ont pu en avoir; et j'exhorte ceux qui les liront à n'y ajouter aucune foi.

Je partis un jour des colonnes d'Hercule[1], et secondé d'un vent favorable, je fis voile vers l'Océan d'Hespérie; ma curiosité, le désir de voir quelque chose de nouveau me déterminèrent à ce voyage. Je voulais, d'ailleurs, savoir quelles étaient les bornes de l'Océan, et quels hommes en habitaient les limites: j'embarquai donc avec moi de nombreuses provisions de bouche et une quantité d'eau suffisante. Je m'associai une cinquantaine de jeunes gens de mon âge, dont la curiosité était égale à la mienne; nous nous munîmes de tous les instruments nécessaires, et nous

1. *Colonnes d'Hercule,* nom que les anciens donnaient aux promontoires de Calpé et d'Abyla, qui forment ce détroit dit aujourd'hui de Gibraltar, par lequel la Méditerranée communique avec l'Océan. Selon la légende, Hercule ayant coupé une montagne pour établir ce détroit, avait érigé sur chaque rive une colonne, pour marquer la limite extrême du monde; on y lisait l'inscription *non ultra* ou *nec plus ultra* (rien au delà, on n'ira pas plus loin) qui est devenue proverbiale. Il est donc tout naturel que le voyageur imaginaire, qui ne doit visiter que des pays absolument inconnus, choisisse pour point de départ le lieu que nul autre ne songe à franchir.

engageâmes, à force d'argent, un pilote à nous servir de guide. Le vaisseau que nous montions était un vaisseau marchand, que j'eus soin de faire réparer comme destiné à faire un trajet long et périlleux.

Pendant un jour et une nuit, un vent favorable poussait notre navire, le roulis n'était pas très violent, et l'on apercevait encore au loin la terre ; mais le lendemain, au lever du soleil, le vent commença à souffler avec plus de force, les flots se gonflèrent, l'obscurité survint et il n'était plus possible d'amener les voiles ni de faire aucune manœuvre.

Forcés de nous abandonner aux vents, nous fûmes pendant soixante et dix-neuf jours le jouet de la tempête ; mais le quatre-vingtième, au lever du soleil, nous découvrîmes, à fort peu de distance, une île couverte d'arbres, et dont les bords étaient assez escarpés. Les flots venaient s'y briser avec un doux murmure : la tempête était presque entièrement dissipée ; nous résolûmes de nous en approcher et d'y descendre ; nous nous assîmes même sur les bords autant de temps qu'il en fallut pour nous remettre un peu des fatigues de la mer.

Cependant nous nous levâmes. Nous séparant en deux bandes, nous choisîmes trente de nos compagnons pour garder notre navire, et moi, à la tête de vingt autres, je pénétrai dans l'intérieur de l'île, pour découvrir ce qu'elle pouvait renfermer. A peine étions-nous avancés à travers le bois environ l'espace de trois stades, qu'une colonne d'airain s'offrit à nos regards ; elle portait une inscription en caractères grecs un peu effacés, qui disaient qu'Hercule et Bacchus étaient venus jusques en ces lieux.

Nous vîmes aussi sur un rocher voisin de cette colonne les traces de deux pieds ; l'une avait un arpent

de longueur[1], l'autre était plus petite ; je jugeai que celle-ci appartenait à Bacchus, et que l'autre était l'ouvrage du pied d'Hercule.

Après avoir adoré ces deux divinités, nous continuâmes notre route ; mais à peine avions-nous fait quelques pas que nous rencontrâmes une rivière qui roulait des flots d'un vin semblable à celui de Chio : son courant large et profond était navigable en quelques endroits. La vue de cette merveille nous fit ajouter foi à l'inscription de la colonne et au voyage de Bacchus. Il me prit envie de découvrir la source de la rivière, je la remontai ; je ne trouvai aucune source, mais quantité de grandes vignes couvertes de raisins ; un vin limpide coulait de leurs racines, et formait la source de cette rivière. On y voyait quantité de poissons qui avaient la couleur et le goût du vin ; nous en pêchâmes quelques-uns, nous les mangeâmes, et ils nous enivrèrent ; en effet, en les ouvrant nous leur avions trouvé le corps plein de lie, aussi nous prîmes par la suite la précaution de mêler à ces poissons vineux des poissons d'eau douce, pour en corriger la violence.

Plus loin, nous trouvâmes d'autres vignes bien plus miraculeuses que les premières : de leur tronc épais et ligneux sortaient de belles femmes, d'une taille élégante et bien proportionnée ; elles étaient découvertes jusqu'à la ceinture : c'est ainsi que nos peintres représentent Daphné métamorphosée en arbre, au moment où Apollon va l'atteindre ; l'extrémité de leurs doigts se prolongeait en rameaux chargés de grappes, et au lieu de cheveux leurs têtes étaient couronnées de pampres et de feuillages.

1. Lucien raille ici, sans aucun doute, le vieil historien Hérodote, qui rapporte que les Scythes montraient la trace du pied d'Hercule empreinte sur un rocher, et qu'elle avait deux coudées de longueur (la *coudée* est la mesure du coude au bout du médium, environ un demimètre.

Quand nous nous fûmes approchés d'elles, elles nous saluèrent, nous tendirent la main ; deux de nos compagnons eurent l'imprudence de se laisser prendre, mais ils ne purent plus se dégager, ils poussèrent des racines comme ces femmes, en un instant leurs doigts furent changés en rameaux couverts de pampre et tout prêts à se charger de fruits. Effrayés de ce prodige, nous quittâmes promptement ces lieux, et nous courûmes à notre vaisseau, où nous racontâmes à ceux que nous y avions laissés, la métamorphose de nos deux compagnons.

Cependant, munis de quelques amphores, nous fîmes nos provisions d'eau, et nous puisâmes du vin dans le fleuve, sur le rivage duquel nous passâmes la nuit.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous remîmes à la voile par un vent assez doux ; mais sur le midi, lorsque nous avions perdu l'île de vue, il s'éleva une bourrasque si violente, qu'après avoir fait tournoyer notre vaisseau, elle l'enleva dans les airs à plus de trois mille stades.

Le vent qui gonflait les voiles ne lui permit plus de se rasseoir sur les flots ; il le suspendait dans la moyenne région, et pendant sept jours et autant de nuits nous naviguâmes en l'air : enfin, le huitième on découvrit une grande terre semblable à une île ronde, brillante, qui semblait éclairée par une vive lumière ; nous nous en approchâmes, et y étant abordés, nous descendîmes, nous examinâmes le pays, et vîmes que l'île était habitée et cultivée. Tant qu'il fit jour, on ne put apercevoir de là aucun autre objet ; mais sitôt que la nuit fut venue, on distingua fort bien plusieurs autres îles voisines ; les unes paraissaient considérables, d'autres plus petites, mais toutes étaient de couleur de feu.

On voyait encore au-dessous une autre terre qui

était arrosée par des fleuves et des mers, et qui portait des villes, des forêts et des montagnes ; nous conjecturâmes que c'était celle que nous habitions ordinairement. Nous résolûmes de pénétrer plus avant dans l'intérieur de l'île ; mais ayant rencontré des Hippogypes, ils nous firent prisonniers.

Ces Hippogypes[1] sont des hommes portés sur de grands vautours, car ces oiseaux leur servent de monture; ils sont d'une grosseur énorme, et la plupart ont trois têtes ; pour donner une idée de leur taille, je dirai que chacune de leur plume est plus longue et plus grosse que le mât du plus fort navire. Ces Hippogypes avaient ordre de faire le tour de l'île, et s'ils rencontraient quelques étrangers, de les amener au roi. On nous conduisit donc chez cette majesté, qui, nous ayant considérés quelque temps, et jugeant à nos habits qui nous étions, nous dit : « Vous êtes Grecs. »

Nous n'en convînmes pas. « Et comment, ajouta-t-il, êtes-vous venus ici ? comment avez-vous pu traverser un espace d'air aussi considérable ? »

Nous lui racontâmes notre aventure, il nous raconta la sienne à son tour ; il nous dit qu'il était homme comme nous, qu'il s'appelait Endymion ; qu'un jour, s'étant endormi sur la terre, il avait été enlevé dans ce séjour ; qu'à son arrivée on l'avait fait roi du pays, et que ce pays était la Lune : il nous exhorta à nous rassurer, à ne craindre aucun danger, et nous promit qu'on aurait soin de ne nous laisser manquer de rien : « de plus, ajouta-t-il, si je puis terminer à mon avantage la guerre que j'ai déclarée aux habitants du Soleil, vous jouirez, dans mon palais, du sort le plus heureux. »

1. Nom formé des deux mots grecs : *hippos*, cheval, et *gyps*, vautour.

Nous lui demandâmes quels étaient ses ennemis, et le sujet qui l'animait contre eux.

« Il y a déjà quelque temps, nous répondit-il, que Phaëton, roi du Soleil (car cet astre est habité aussi bien que la Lune), m'a déclaré la guerre, et voici pourquoi. J'avais rassemblé tous les pauvres de mon empire, dans le dessein d'en former une colonie, et de les envoyer dans l'étoile du matin[1], qui, depuis longtemps, était déserte et n'a point encore d'habitants. Phaëton, jaloux de cet établissement, voulut y mettre obstacle, et vers le milieu de la route il se présenta à nous avec ses Hippomyrmèques[2]. Nous fûmes vaincus dans ce combat, où les forces ne se trouvaient point égales, et obligés de lui abandonner le champ de bataille ; mais aujourd'hui je veux reprendre les armes pour établir ma colonie ; et si vous voulez prendre part à cette expédition, je vous ferai donner à chacun un des vautours de mon écurie, avec le reste de l'équipage qui vous est nécessaire ; dès demain nous nous mettrons en marche.

— Comme il vous plaira », lui répondis-je.

Alors il nous retint à souper et nous passâmes la nuit dans son palais.

Le lendemain, dès la pointe du jour, nous étions à peine levés, que les espions vinrent annoncer que les ennemis approchaient. On se hâta aussitôt de ranger l'armée en bataille.

Les forces d'Endymion consistaient en cent mille combattants, sans compter l'infanterie, les serviteurs, les machinistes et les alliés ; le nombre de ces derniers montait à quatre-vingt mille Hippogypes, et vingt mille Lachanoptères[3], espèce de grands oiseaux cou-

1. La planète Vénus.
2. Cavaliers montés du peuple des fourmis.
3. Des deux mots grecs : *lachanon*, herbe potagère, et *pteron*, aile.

verts d'herbes au lieu de plumes, et dont les ailes, d'une prodigieuse vivacité, ressemblent beaucoup à des feuilles de laitue.

Ces oiseaux étaient montés par les Cenchroboles[1] et les Scorodomagues[2]. Trente mille Psyllotoxotes[3] et cinquante mille Anémodromes[4] étaient venus de l'étoile de l'Ourse en qualité d'alliés. Les premiers étaient montés sur de grosses puces, et de là leur est venu le nom de Psyllotoxotes ; ces puces sont aussi grosses que douze éléphants : pour les Anémodromes, ils sont fantassins, et sans avoir d'ailes ils sont portés par les vents. Voici de quelle manière. Ils se vêtent de longues tuniques qui leur pendent jusqu'aux talons ; ils les retroussent, et le vent, venant à s'engouffrer dedans, les fait naviguer dans l'air comme un vaisseau sur l'eau ; ils se servent ordinairement de boucliers dans les combats. On nous dit qu'il devait encore arriver des astres qui sont au-dessus de la Cappadoce, soixante-dix mille Strutobalanes[5], et cinquante mille Hippogéranes[6] ; mais nous ne les vîmes point, parce qu'ils ne vinrent pas ; je n'oserais en faire la description, on en rapportait des choses trop extraordinaires et trop peu croyables.

Telle était l'armée d'Endymion, les armes consistaient en des casques faits de cosses de fèves (elles sont très grosses et très dures en ce pays) ; les cuirasses étaient faites de cosses de pois, cousues fort adroitement ensemble : or, les cosses de pois dans ce pays sont aussi impénétrables que la corne ; les épées et les boucliers ne différaient point de ceux des Grecs.

1. Qui lancent des grains de millet.
2. Qui combattent avec des gousses d'ail.
3. Archers montés sur des puces.
4. D'*anémos,* vent, et *dromeus,* coureur.
5. Moineaux-glands.
6. Chevaux-grues.

Quand le moment de livrer le combat fut venu, on rangea les troupes de cette manière ; les Hippogypes formèrent l'aile droite, que commandait Endymion entouré de ses plus braves officiers, du nombre desquels nous étions. Les Lachanoptères occupaient la gauche, les alliés tenaient le centre ; l'infanterie montait à soixante millions, et, pour la ranger en bataille, voici de quel moyen on se servit ; les araignées de ce pays sont en grand nombre, et chacune d'elles est plus grosse que toutes les îles Cyclades ensemble.

On leur donna ordre de former dans l'air une toile qui s'étendît depuis la Lune jusqu'à l'étoile de Lucifer, ce qu'elles firent en un clin d'œil ; elles établirent un champ de bataille, sur lequel le roi rangea son infanterie, dont il confia le commandement à Nyctérion, fils d'Eudiamactus, et à deux autres. L'aile gauche des ennemis était composée des Hippomyrmèques. Phaëton en occupait le centre ; ces Hippomyrmèques sont des animaux ailés, d'une taille énorme, et semblables à nos fourmis, mais beaucoup plus gros, car le plus grand d'entre eux couvrait deux arpents.

Ces animaux combattent aussi bien que ceux qui les montent, et frappent l'ennemi de leurs cornes [1] ; on m'assura que leur nombre était d'environ cinquante mille.

Les Aéroconopes [2], qui se montaient à peu près au même nombre, furent placés à la droite. Ils combattent avec l'arc et sont montés sur de grands moucherons : derrière eux, on mit les Aérocoraces [3], fantassins armés à la légère, et très belliqueux ; ils se servent de la fronde et lancent de loin de grandes raves ; celui

1. On croit voir ici une critique de ce que les historiens ont attribué à Bucéphale, le cheval d'Alexandre.

2. *Aer*, air, et *konops*, moucheron.

3. Corbeaux-aériens.

qui en est atteint ne peut résister longtemps, l'odeur infecte qui sort subitement de sa plaie le fait bientôt mourir ; on me dit qu'ils trempaient leurs traits dans le jus de mauve.

On rangea auprès d'eux les Caulomycètes [1], soldats pesamment armés; ce nom leur vient de ce qu'ils se servent de champignons pour boucliers ; ils ont pour lances de longues queues d'asperges : on en comptait à peu près dix mille. A côté d'eux on plaça les Cynobalanes qu'avaient envoyés à Phaëton les habitants de l'étoile Syrius, il y en avait cinq cent mille : ces Cynobalanes [2] sont des hommes qui ont un visage de chien ; ils combattent ordinairement à cheval sur des glands ailés. Nous apprîmes que l'on attendait encore d'autres alliés, et qu'il devait arriver de la Galaxie [3] des frondeurs qu'avait fait demander Phaëton. Les Néphélocentaures vinrent aussi, mais le combat était déjà commencé : et plût aux dieux qu'ils ne fussent jamais venus !

Quant aux frondeurs, ils ne parurent point, et l'on prétend que par la suite Phaëton, outré de leur défection, mit leur pays à feu et à sang. Telle était l'armée du roi du Soleil.

Cependant on donne le signal pour le combat, les étendards sont déployés, les ânes brayent (ils servent de trompettes dans ce pays), et les deux armées en viennent aux mains. L'aile gauche des ennemis ne pouvant soutenir le choc de nos Hippogypes, ploya d'abord et prit la fuite, nous les poursuivîmes vivement ; l'on en fit un grand carnage : mais leur aile droite enfonça

1. *Kaulos,* tige, *mukès,* champignon.
2. *Kuôn,* chien, et *balanos,* gland.
3. Ou *voie lactée,* l'amas d'étoiles que les anciens avaient ainsi nommé, et qui a gardé ce nom, représentait pour eux la tache blanche faite dans le ciel par une goutte de lait (*gala*) tombée du sein de Junon.

notre gauche, et les Aéronocopes fondant tout à coup sur elle, la poursuivirent jusqu'à notre infanterie, qui, s'avançant pour les secourir, les obligea de se retirer après les avoir mis en désordre. Lorsqu'ils eurent appris la défaite de leur aile gauche, ils se mirent à fuir avec une nouvelle vitesse ; leur déroute devint générale, un grand nombre fut fait prisonnier, plus encore restèrent sur la place ; le sang ruisselait de tous côtés sur les mers; elles en furent teintes, et prirent cette couleur rouge qu'on leur voit quelquefois au coucher du soleil. Il en tomba jusqu'à terre, et ce fut sans doute à l'occasion de quelque événement semblable, arrivé autrefois dans les cieux, qu'Homère nous dit que Jupiter avait fait pleuvoir du sang à la mort de Sarpédon [1].

Au retour de la poursuite des fuyards, nous dressâmes deux trophées, l'un sur la toile d'araignée, pour servir de monument à la bravoure de notre infanterie, l'autre sur les nuées, à cause de l'avantage que nous avions remporté en l'air. Comme on les achevait, les coureurs vinrent annoncer que l'on voyait paraître lés Néphélocentaures, dont Phaëton aurait eu grand besoin au commencement du combat ; bientôt ils nous joignirent, et nous vîmes le spectacle le plus étrange : des monstres moitié hommes moitié chevaux ; leur grandeur est telle que l'homme égale la moitié du colosse de Rhodes [2], et le cheval, un gros vaisseau marchand. Leur nombre était si considérable que je n'ai pas voulu l'écrire, de peur qu'on ne refusât de me croire ; ils étaient commandés par le sagittaire du Zodiaque ; lorsqu'ils se furent aperçus de la défaite de leurs alliés, ils envoyèrent dire à Phaëton qu'il revînt

1. Sarpédon, fils de Jupiter, tué au siège de Troie par Patrocle. (*Iliade*, liv. XVI.)

2. Ce colosse, une des merveilles du monde, dressé à l'entrée du port de Rhodes, était assez grand pour que les vaisseaux pussent passer entre ses jambes.

à la charge ; et s'étant eux-mêmes rangés en bataille, ils tombèrent vivement sur les soldats de la Lune, auxquels l'ardeur de la poursuite avait fait quitter leurs rangs, et qui s'étaient dispersés çà et là, occupés à dépouiller les morts. Ils les renversèrent, et poursuivant le roi jusque dans la ville, ils lui tuèrent la meilleure partie de ses vautours, arrachèrent les trophées et parcoururent toute la plaine qu'avaient tissue les araignées.

Deux de mes compagnons et moi nous fûmes faits prisonniers ; Phaëton, dans ce moment, arriva ; les ennemis érigèrent de nouveaux trophées et nous conduisirent le même jour dans l'empire du Soleil, les mains attachées derrière le dos avec une patte d'araignée ; ils ne jugèrent pas à propos d'assiéger la ville ; mais retournant sur leurs pas, ils construisirent au milieu des airs une double muraille faite de nuées, laquelle empêchait les rayons du Soleil de parvenir jusqu'à la Lune ; en sorte que cet astre demeurait dans une éclipse totale, et couvert d'une nuit continuelle.

Endymion, ne pouvant plus supporter un tel malheur, envoya des ambassadeurs supplier Phaëton de détruire la muraille, et de ne pas le laisser vivre ainsi dans l'obscurité ; il se soumit à lui payer un tribut, de ne plus prendre les armes contre lui, offrit en outre d'être son allié, et de lui donner des otages. Phaëton assembla deux fois son conseil ; dans la première délibération, les vainqueurs ne voulurent entendre à aucun accommodement et persistèrent dans leur ressentiment, mais à la seconde, ils changèrent d'avis ; la paix et l'alliance furent acceptées aux conditions suivantes :

1° Que les habitants du Soleil raseraient la muraille, et ne feraient plus d'irruptions dans la Lune ; 2° que

les prisonniers seraient rendus moyennant une rançon; 3° que les habitants de la Lune laisseraient les autres astres se gouverner selon leurs lois, qu'ils ne porteraient plus les armes contre les habitants du Soleil, mais que les deux peuples feraient ensemble une ligue offensive et défensive ; 4° que le roi de la Lune payerait pour tribut à celui du Soleil dix mille amphores de rosée, et lui donnerait pour otages pareil nombre de ses sujets ; que la colonie qu'on devait envoyer dans l'étoile du jour serait formée en commun par ceux qui voudraient en être.

Ce traité fut gravé sur une colonne d'ambre dressée dans les airs, aux confins des deux empires, et le serment fait du côté des habitants du Soleil par Pyronide, Thérite et Phlogius ; et du côté des habitants de la Lune, par Nyctor, Ménius et Polylampe.

Ainsi la paix fut conclue, le mur fut démoli et l'on nous mit en liberté. A notre retour dans la Lune, nos compagnons accoururent au-devant de nous, nous embrassèrent les larmes aux yeux. Endymion, charmé de nous revoir, nous engagea à rester auprès de lui et à nous établir dans sa colonie ; il me promit même de me donner sa fille en mariage mais je ne me laissai point aller à ces offres, et je le priai de nous faire reconduire sur la mer.

Quand il vit que rien ne pouvait ébranler notre résolution, il nous régala pendant sept jours, et nous congédia.

Il faut cependant vous raconter les choses nouvelles et extraordinaires que j'ai remarquées pendant mon séjour dans la Lune. Dans ce pays, quand un homme est parvenu à une extrême vieillesse, il ne meurt point, il se sublimise, s'évapore en fumée; tous les habitants se nourrissent de la même manière. Assis en cercle, comme autour d'une table, ils mangent des grenouilles; ils avalent à longs traits de la fumée qui s'exhale de

leur rôti : voilà comme ils se régalent [1]. Leur boisson est de l'air pressé dans un vase, et dont ils expriment une espèce d'humidité semblable à la rosée.

Chez eux, les chauves passent pour les plus beaux, et ils ont en horreur ceux qui sont chevelus : bien différents des habitants des Comètes, chez qui une belle chevelure est une grande beauté. Je tiens cette particularité de quelques-uns d'entre eux qui voyageaient dans la Lune, et qui m'ont donné des détails très curieux sur leurs mœurs.

La barbe des peuples de la Lune leur croît un peu au-dessus des genoux. Leurs pieds n'ont point d'ongles et n'ont qu'un seul doigt. Il leur croît au bas du dos une espèce de chou long, semblable à une queue; il est toujours vert, et ne se brise jamais, quand même un homme tomberait sur le dos ; de leur nez découle un miel fort âcre, et pour se disposer au travail ou à la lutte, ils se frottent le corps avec une espèce de lait, mêlé de miel, qui se caille et fait du fromage ; ils expriment de l'ail une huile épaisse et grasse, qui répand une odeur aussi agréable que le meilleur parfum. Le pays est planté de vignes très fertiles en eau, et les grains de raisins ressemblent à la grêle, en sorte qu'il faut croire que quand il grêle ici-bas, c'est que le vent agite les vignes de la Lune, et égrène les grappes. Ces peuples se servent encore de leur ventre comme d'une poche, ils y mettent tout ce dont ils ont besoin : car il s'ouvre et se ferme à volonté. On n'y voit ni intestins ni foie ; mais il est velu intérieurement, en sorte que les enfants s'y cachent quand ils ont froid. L'habillement des riches est de verre, étoffe très moelleuse, celui des pauvres est un tissu de cuivre ; ce métal est fort commun en ce pays, et les habitants, en le

1. Ce trait est un de ceux que Cyrano s'est appropriés.

mouillant avec de l'eau, le travaillent comme de la laine.

Quant à leurs yeux, en vérité, je n'ose dire comment ils sont faits, la chose est si incroyable que je crains de passer pour un menteur. Je hasarderai cependant de dire que leurs yeux sont amovibles ; qu'ils les ôtent à volonté et les mettent dans leur poche, jusqu'à ce qu'ils aient envie de voir. Alors ils les remettent à leur place ; et lorsque quelqu'un a perdu les siens, il peut emprunter ceux d'un autre et s'en servir. Il y a même des gens qui en tiennent magasin ; et ceux-là passent pour très riches. Leurs oreilles sont de feuilles de platane, excepté celles des hommes nés d'un gland, qui les ont de bois.

Je vis une bien plus grande merveille dans le palais du roi. C'était un grand miroir suspendu au-dessus d'un puits assez peu profond. En descendant dans le puits, on entendait tout ce qui se disait sur la terre, et en regardant dans le miroir, on y voyait toutes les villes et tous les peuples comme si l'on était au milieu d'eux. J'y vis ma patrie et tous mes amis. Je ne sais s'ils me virent, je n'oserais l'assurer ; mais si quelqu'un refuse de me croire, il verra, quand il y aura été, que je ne suis pas un menteur.

Cependant nous prîmes congé du roi et de sa cour, et nous remîmes à la voile. Endymion me fit présent de deux tuniques de verre, de cinq robes de cuivre et d'une armure complète de cosses de pois chiches ; mais j'ai laissé toutes ces curiosités dans la baleine [1]. Il nous donna pour escorte mille Hippogypes, qui nous accompagnèrent l'espace de cinq cents stades. Nous parcourûmes beaucoup de pays sans nous arrêter nulle part : cependant la curiosité et le besoin d'eau nous

1. Baleine ou poisson monstrueux dont il sera question plus loin.

firent aborder à l'étoile du jour, où était la nouvelle colonie.

De là nous dirigeâmes notre route vers le Zodiaque, et laissant le Soleil à gauche, nous naviguâmes presque à fleur de terre sans néanmoins pouvoir y descendre: le vent était contraire, et s'opposait à nos désirs, qu'excitait encore plus la vue d'une contrée fertile, couverte de bocages, arrosée de mille ruisseaux, et qui semblait nous promettre un séjour fortuné.

Les Néphélocentaures[1], que soudoyait Phaëton, nous aperçurent, et volèrent à tire d'aile sur notre vaisseau. Il y avait déjà quelque temps que nous avions renvoyé notre escorte; et nous eûmes quelque inquiétude, mais ils se retirèrent aussitôt que nous leur eûmes fait connaître le dernier traité de paix.

Nous voguâmes ensuite une nuit et un jour, et vers le soir nous commencions à nous approcher beaucoup de la Terre; enfin nous arrivâmes à la ville des Lampes.

Cette ville, située à l'extrémité du Zodiaque, est entre les Hyades et les Pléiades. A notre descente nous n'y trouvâmes point d'hommes, mais des Lampes, qui se promenaient sur le port ou dans la place publique. Il y en avait de petites, qui semblaient être la populace ; et un petit nombre de grandes qui jetaient au loin un éclat lumineux, et annonçaient assez les riches. Elles avaient chacune leur maison, ou plutôt leur lanterne; chacune un nom, comme les hommes. Nous les entendîmes même parler. Loin de nous faire aucun mal, elles nous offrirent l'hospitalité; mais nous ne voulûmes point l'accepter, de crainte de quelque surprise; aucun de nous ne fut assez hardi pour souper avec elles, et y passer la nuit. Au milieu de la ville est un palais, dans lequel le chef de l'État rend la jus-

1. Centaures portés sur des nuages.

tice. Il cite les Lampes, ses sujettes, à son tribunal, en les appelant par leur nom. Celle qui refuse d'obéir est traitée comme déserteur, et condamnée à mort.

Or, pour les faire mourir, on les éteint. Nous nous rendîmes au palais pour voir ce que l'on y faisait, et nous entendîmes plusieurs Lampes qui cherchaient à se justifier, et exposaient les raisons pour lesquelles elles se rendaient si tard à l'audience. Je reconnus parmi elles la Lampe de ma maison. Je lui parlai, et lui demandai des nouvelles de ma famille; elle satisfit à toutes mes questions.

Après avoir passé la nuit dans cette île, nous levâmes l'ancre le lendemain, et faisant route dans la région des nuées, nous découvrîmes la ville de Néphélococcygie [1]. Nous admirâmes sa magnificence; mais nous n'y descendîmes point, le vent contraire nous en empêcha.

Coronus, fils de Cottyphion, en était roi. Je me rappelai alors ce qu'en dit Aristophane, ce poète grave et véridique, qui mérite à tant d'égards la foi de ses lecteurs. Trois jours après nous vîmes très distinctement l'Océan, mais nous n'aperçûmes d'autres terres que celles qui sont dans les airs; déjà même elles commençaient à prendre une couleur de feu, et paraissaient lumineuses.

La quatrième journée, vers midi, le vent, qui souf-

1. Aristophane, au troisième acte de sa comédie des *Oiseaux,* donne ce nom de *Néphélococcygie* à la ville que les oiseaux se proposent de bâtir. A l'acte suivant, il fait la description de cette ville, dont les remparts sont si larges qu'on pourrait aisément y promener deux chars attelés de chevaux aussi gros que le fameux cheval de bois qui fit prendre Troie; il donne ensuite une énumération de tous les oiseaux qui travaillent à édifier cette cité. Les grues taillent les pierres, les cigognes les polissent avec leur bec, les pélicans servent de charpentiers, taillent les portes de la ville... La plupart de ces traits doivent être autant d'allusions ou d'allégories sur les différends qui existaient entre Athènes et Lacédémone, mais il est aujourd'hui bien difficile d'en avoir la clef.

flait mollement, cessa tout à coup et nous laissa descendre sur la mer. A peine eûmes-nous touché l'onde salée, que nous fîmes éclater nos transports de joie. Nous nous livrâmes au plaisir de la table. La mer était calme, et le temps serein, nous nous jetâmes dans l'eau pour nous baigner.

Hélas! la prospérité qui suit l'infortune nous présage souvent de plus grands malheurs. Il y avait deux jours que notre vaisseau voguait paisiblement sur l'Océan. Le troisième, au lever du soleil, nous voyons paraître tout à coup des monstres marins et des baleines; il y en avait une quantité prodigieuse ; mais une surtout qui surpassait toutes les autres en grosseur, était longue de cinq cent mille stades. Elle nageait la gueule ouverte, et était couverte d'écume ; ses mouvements agitaient au loin la mer, ses dents nous parurent énormes, aussi blanches que l'ivoire, et non moins aiguës que des pieux.

A ce spectacle effrayant, nous nous disons le dernier adieu; nous nous embrassons tendrement, n'attendant plus que la mort. Déjà le monstre est près de nous. Il nous avale et nous engloutit avec notre vaisseau. Heureusement que nous coulâmes par l'intervalle de ses dents avant qu'il eût refermé la gueule, sans quoi nous étions écrasés.

Dans le premier instant, l'obscurité profonde où nous étions plongés nous empêchait de rien voir ; mais ensuite la baleine ayant ouvert la gueule, nous connûmes toute l'énormité du monstre. Il était si large et si haut, qu'il aurait pu contenir aisément une ville habitée par dix mille hommes. Au milieu de ses entrailles on voyait un amas de poissons et de monstres marins qu'il avait dévorés, des mâts de vaisseaux, des ancres, des ossements humains, des ballots et plus loin une terre et des montagnes, dont j'attribuai la formation

à la quantité prodigieuse de limon qu'il avalait, et qui s'était amassé dans ses entrailles.

Cette terre était plantée d'arbres de différentes espèces, et produisait des légumes : on eût dit qu'elle était cultivée : son circuit me parut de deux cents stades. La forêt était peuplée d'oiseaux marins. Les poules d'eau et les alcyons y faisaient leurs nids dans les arbres [1]. Le premier effet de notre captivité fut de nous faire verser un torrent de larmes.

Cependant je rappelai mon courage, et réveillant celui de mes compagnons, nous étayâmes notre vaisseau; nous battîmes le briquet, en un instant le feu s'alluma, et le souper fut préparé. Nous nous régalâmes de poissons de toute espèce, dont nous avions une ample provision.

Il nous restait encore de l'eau, que nous avions apportée de l'étoile du jour. Le lendemain, à notre réveil, la baleine ouvrant la gueule nous permit de voir clair; nous découvrîmes tantôt des montagnes, tantôt le ciel et le plus souvent des îles.

Nous sentions, aux grands mouvements du monstre, qu'il parcourait presque toute la mer [2].

Accoutumés enfin à notre triste séjour, je pris avec moi sept de mes plus braves compagnons, et, résolu de reconnaître le pays, je m'avançai dans la forêt. Lorsque je fus parvenu à la distance de cinq stades, je trouvai un petit temple, dont l'inscription m'apprit qu'il était dédié à Neptune ; un peu plus loin, je découvris plu-

1. Ces oiseaux ne nichent ordinairement que dans les roseaux, ou à terre, au bord des eaux.

2. Un commentateur croit que Lucien fait ici la critique de l'opinion de certains philosophes anciens prétendant que le monde est un animal et le définissant *animal se mouvant et subsistant par lui-même*. Platon,dans un de ses traités (le *Timée*), dit « que si le monde n'a point de pieds ni de mains, il a tout au moins des yeux et des oreilles ».

sieurs tombeaux surmontés de colonnes, et tout près de là une source d'une eau fraîche et limpide.

Alors j'entendis aboyer un chien, et j'aperçus au loin de la fumée. Je ne doutai plus qu'il n'y eût en cet endroit quelque métairie; en conséquence, nous hâtons le pas, et nous rencontrons un vieillard et un jeune homme qui travaillaient avec beaucoup d'ardeur à cultiver la plate-bande d'un jardin et à diriger l'eau de la source. Saisis à la fois et de joie et de crainte, nous nous arrêtons. Les deux autres, à notre aspect, sont également surpris, et personne n'ose rompre le silence. Enfin le vieillard nous parle en ces termes :

« Qui êtes-vous, étrangers? des divinités de la mer, ou d'infortunés mortels qui auraient éprouvé un malheur pareil au mien? Pour nous, malheureux humains, nous habitions autrefois la terre, et nous vivons à présent dans les flots, enfermés dans un monstre qui nous promène à son gré. Nous ressemblons à des gens qui sont morts; et cependant je crois que nous vivons encore.

— Notre sort est le même, lui répondis-je ; arrivés depuis peu dans ce pays, avant-hier nous fûmes avalés avec notre navire. La curiosité a guidé nos pas dans cette forêt, qui nous a paru fort épaisse. Sans doute qu'un dieu nous a conduits en ces lieux, pour que nous ayons la consolation de vous y voir, et d'apprendre que nous ne sommes pas les seuls qui soyons emprisonnés dans les entrailles du monstre. Racontez-moi cependant par quelle infortune vous avez été contraints de descendre dans ce séjour.

— Vous le saurez, me répondit le vieillard ; mais ce ne sera pas avant que vous ayez reçu les présents accoutumés de l'hospitalité. »

A ces mots il nous prend par la main, et nous conduit à sa demeure , espèce de cabane qu'il s'est cons-

truite, et dans laquelle il avait disposé des lits. Il nous servit des légumes, des fruits et du poisson, nous versa du vin ; et quand nous fûmes rassasiés, il nous pria de lui faire le récit de nos aventures.

Je lui racontai donc toute notre histoire : la tempête, mon arrivée à l'île des vignes, ma navigation aérienne, la guerre de Phaëton, jusqu'à notre engloutissement. Ce récit lui causa beaucoup d'étonnement ; et pour nous faire part à son tour de ses aventures, il nous dit :

« Étrangers, Cypre est ma patrie ; je m'étais embarqué avec mon fils que vous voyez et plusieurs de mes concitoyens pour aller faire le commerce en Italie. Notre vaisseau, dont vous avez dû voir les débris dans le gosier de la baleine, était chargé de diverses marchandises. La navigation fut heureuse jusqu'à la hauteur de la Sicile ; mais un vent violent, s'étant élevé, nous chassa de ce parage, et nous transporta en trois jours dans l'Océan. Ce fut là que nous rencontrâmes la baleine qui engloutit tout notre équipage : nos compagnons périrent en cette occasion, et nous échappâmes seuls au danger. Notre premier soin fut de leur donner la sépulture ; nous élevâmes ensuite un temple à Neptune. Nous vivons ici de légumes que nous cultivons, de poissons et de fruits. La forêt est assez grande, comme vous le voyez ; elle contient des vignes qui produisent d'excellent vin. Vous avez vu sans doute une fontaine dont l'eau est fraîche et limpide ? Nous nous sommes fait un lit de feuilles ; nous allumons de grands feux ; la chasse nous procure des oiseaux et la pêche des poissons que nous prenons vivants. Près des ouïes de ce monstre, il y a un grand étang salé qui peut avoir vingt stades de tour, et dans lequel nous nous baignons, quand cela nous plaît ; il nourrit une infinité de poissons de toute espèce. J'ai fait moi-même une petite barque, à l'aide de laquelle

nous allons les pêcher. Voici la vingt-septième année qui s'écoule depuis notre engloutissement. Notre condition serait encore assez supportable, si nous n'avions des voisins dont la férocité et les mœurs barbares rendent la société dangereuse.

— Eh, quoi! lui dis-je, il y a dans la baleine d'autres gens que nous?

— Oui, beaucoup, me répondit-il, tous inhospitaliers, et d'un aspect effroyable. A l'extrémité occidentale de la forêt habitent les Taricanes[1]; ce peuple a des yeux d'anguille et un visage d'écrevisse. Du reste hardi, belliqueux, il ne se nourrit que de chair crue. Les Tritonomendètes[2] occupent la partie orientale; ils ressemblent à des hommes depuis la tête jusqu'à la ceinture, tout le reste est d'un chat. Leur caractère est un peu moins féroce que celui des autres. A gauche sont les Carcinochires[3] et les Thynocéphales[4], alliés et amis depuis longtemps. Le milieu des terres est occupé par les Psittopodes[5]; ils sont expérimentés à la guerre et très légers à la course. Le côté de l'orient, qui est voisin de la gueule du monstre, est désert, à cause des fréquentes inondations; et moi j'occupe ce petit canton, au moyen d'un tribut de cinq cents huîtres que je paye tous les ans aux Psittopodes. Voilà l'état du pays. Il faut songer au moyen de combattre ces peuples, et d'assurer ici notre subsistance.

— Quel est leur nombre, » lui dis-je?

Il me répondit qu'ils étaient plus de mille.

« De quelles armes se servent-ils? demandai-je.

— D'aucunes, sinon d'arêtes de poissons.

1. C'est-à-dire qui vivent de viande salée.
2. Les commentateurs n'expliquent pas la formation de ce mot composé. *Triton* est le nom d'un monstre marin.
3. A mains d'écrevisse.
4. A tête de thon.
5. A pieds de perroquet.

— Cela étant, lui dis-je, nous ne risquons rien à les attaquer ; si nous parvenons à les vaincre, nous vivrons désormais en sûreté. »

Cet avis fut approuvé, et nous regagnâmes notre vaisseau pour y faire tous les préparatifs nécessaires. Le refus du tribut devait être le prétexte de la guerre. Déjà le temps de le payer était venu ; on avait envoyé des ambassadeurs pour le recevoir ; le vieillard leur répondit avec hauteur et les chassa.

Les Psittopodes, apprenant cette insulte, entrèrent en fureur contre Scintharus (c'est ainsi que s'appelait notre hôte), et peu de jours après ils marchèrent contre lui. Nous avions prévu leur irruption ; nous les attendîmes de pied ferme ; pendant la nuit, nous avions placé en embuscade vingt-cinq de nos gens ; ils avaient ordre de ne point se découvrir que les ennemis ne fussent passés, afin de les prendre en queue. Ils le firent, et donnant à propos sur leur arrière-garde, ils la taillèrent en pièces.

Cependant nous marchâmes à la rencontre des Barbares, au nombre de vingt-cinq. Scintharus et son fils avaient aussi pris les armes ; on en vint aux mains ; le combat fut long et opiniâtre ; mais nous renversâmes les ennemis et les poursuivîmes vivement jusques à leurs cavernes.

Ils laissèrent sur la place soixante-dix des leurs.

Nous ne perdîmes qu'un de nos compagnons, et le pilote qui eut le dos percé d'outre en outre d'une arête de mulet. Nous employâmes à ce combat un jour et une nuit, et nous dressâmes sur le champ de bataille un trophée fait de l'épine du dos d'un dauphin.

Le lendemain, les autres peuples, ayant appris la défaite des Psittopodes, se présentèrent à nous en ordre de bataille. Les Taricanes, commandés par Pélamus, formaient l'aile droite ; les Thynocéphales la gauche ;

le centre était occupé par les Carcinochires. Les Tritonomendètes n'avaient point voulu prendre de parti, et gardaient la neutralité. La rencontre se fit près du temple de Neptune.

Nous les attaquâmes en poussant de grands cris, qui retentirent dans la concavité de la baleine. Nous eûmes d'autant moins de peine à les défaire, qu'ils étaient sans armes ; nous les poursuivîmes jusque dans la forêt, et nous restâmes maîtres de toute la contrée. Quelque temps après, ils nous envoyèrent des hérauts pour nous demander la permission d'ensevelir les morts et faire des propositions d'amitié ; mais nous ne voulûmes faire aucun pacte avec eux. Le lendemain, étant entrés sur leur territoire, nous les taillâmes presque tous en pièces. Les seuls Tritonomendètes furent épargnés. Mais quand ils virent de quelle manière nous traitions les autres, ils s'échappèrent à travers les ouïes de la baleine, et se jetèrent dans la mer.

Devenus par leur retraite paisibles possesseurs du pays, nous l'habitâmes sans aucune inquiétude. La chasse, les exercices, la culture des vignes, la récolte des fruits, nous occupaient tour à tour ; et nous ressemblions à des gens qui, se voyant enfermés dans une vaste prison, sans espoir d'en sortir, se livrent à toutes sortes de plaisirs pour faire diversion à leurs chagrins.

Pendant un an et huit mois, nous vécûmes de cette manière. Le cinquième jour du neuvième mois, au second bâillement de la baleine (car il est bon de savoir qu'elle ouvrait la gueule une fois à toutes les heures du jour, en sorte que nous conjecturions par là quelle heure il pouvait être) ; au second bâillement, dis-je, des cris, accompagnés d'un bruit épouvantable, se firent entendre tout à coup. Il semblait qu'on exhortait des rameurs à bien faire leur devoir.

Surpris, comme l'on peut penser, nous nous glissâmes, en rampant, vers la gueule de la baleine, et nous tenant dans l'intervalle de ses dents, nous vîmes le spectacle le plus étonnant. Je n'avais jamais été temoin d'une chose aussi extraordinaire. C'étaient des géants d'un demi-stade de hauteur, qui voguaient sur de grandes îles, comme sur des trirèmes.

On refusera peut-être de me croire, mais cela ne m'empêchera pas de le dire. Les îles avaient beaucoup plus de longueur que de hauteur, et leur circuit était d'environ cent stades. Elles étaient montées chacune par vingt-huit de ces géants. Les uns assis le long des bords de l'île, ramaient avec de grands cyprès garnis de toutes leurs branches ; derrière, et comme à la poupe, un pilote se tenait debout ; monté sur une colline, il tenait à la main un gouvernail d'airain long d'un stade ; du côté de la proue, quarante guerriers, tous couverts de leurs armes, se préparaient à combattre ; ils ressemblaient parfaitement à des hommes, à la chevelure près. La leur était de feu, et jetait une flamme continuelle, en sorte qu'ils n'avaient point besoin de casque.

Au lieu de voiles, chaque île avait au milieu d'elle une épaisse forêt. Le vent qui y soufflait la gonflait et conduisait le navire partout où voulait le pilote. Les rameurs avaient un chef qui les excitait ; ils ramaient avec effort, comme on a coutume, pour faire avancer les gros vaisseaux.

D'abord nous n'en vîmes que deux ou trois, ensuite il en parut plus de six cents, qui, se séparant en deux bandes, se livrèrent un combat terrible ; un grand nombre venant à se choquer, leurs proues se fracassèrent, beaucoup d'autres s'ouvrirent et coulèrent à fond.

Plusieurs de ces îles s'avancèrent dans la mêlée et y

combattirent vigoureusement. Elles ne se détachaient pas facilement ; car les guerriers qui occupaient la proue déployaient de part et d'autre tout leur courage ; ils ne faisaient point de prisonniers, tous étaient mis à mort. Au lieu de grappins, ils se lançaient de grands polypes attachés les uns aux autres, qui, s'embarrassant dans la forêt, arrêtaient un vaisseau ; ils combattaient à coup d'écailles d'huîtres, dont une seule aurait rempli un char, et avec des éponges, dont la grandeur aurait couvert un arpent. Les uns étaient commandés par Aëolocentaure [1] ; les autres avaient à leur tête Thalassopotès [2]. Les cris des combattants m'ont appris le nom de leurs chefs et le sujet de leur querelle. Thalassopotès avait enlevé plusieurs troupeaux de dauphins à Aëolocentaure, qui voulait se venger de ce brigandage ; aussi fut-il vainqueur ; il coula à fond plus de cent cinquante des îles ennemies, et se rendit maître de trois et de tous ceux qui les montaient. Les autres s'enfuirent, la poupe fracassée. Les vainqueurs les poursuivirent, et le soir ils revinrent pour recueillir les débris de leur flotte. Ils avaient perdu plus de quatre-vingts de leurs îles qui avaient été coulées à fond. Ils dressèrent ensuite sur la tête de la baleine un trophée, auquel ils suspendirent un des vaisseaux ennemis, qui leur servit à attacher leurs cordages et à jeter l'ancre ; leurs ancres étaient de cristal, d'une grandeur et d'une force prodigieuses. Le lendemain ils firent un sacrifice d'action de grâces sur le dos de la baleine, enterrèrent leurs morts, et se rembarquèrent joyeux et chantant des hymnes de victoire. Voilà tout ce qui se passa au combat des îles.

1. Centaure impétueux.
2. C'est-à-dire *qui boit la mer*.

LIVRE SECOND

Depuis ce moment, la vie que nous menions dans la baleine, me devint insupportable ; ce séjour m'était odieux, et je résolus de chercher tous les moyens d'en sortir. D'abord, nous pensâmes qu'il suffirait, pour nous échapper, de faire un large trou dans le côté droit du monstre : en conséquence nous commençâmes à creuser ; mais après avoir poussé notre fouille jusqu'à la profondeur de cinq stades, nous fûmes obligés d'y renoncer. Nous prîmes une autre résolution ; ce fut de mettre le feu à la forêt ; cet incendie devait faire mourir la baleine; et dans ce cas, il nous serait facile de nous échapper de cette prison.

Nous commençâmes, en conséquence, à embraser les parties voisines de la queue : pendant sept jours et autant de nuits, la baleine parut insensible à cette chaleur extrême ; mais le huitième et le neuvième, nous nous aperçûmes qu'elle était malade; elle ouvrait la gueule avec moins de vivacité et la fermait sur-le-champ ; le dixième et le onzième jour, elle se mourait, déjà même elle sentait mauvais ; le douzième jour, nous nous aperçûmes, un peu tard, que si on ne lui mettait promptement un bâillon, pour l'empêcher de fermer la gueule tout à fait, nous courions risque de ne pouvoir trouver aucune issue, et de périr suffoqués par l'odeur fétide de ce cadavre : en sorte que pour étayer ses mâchoires, nous dressons de grosses poutres ; ensuite nous préparons notre vaisseau, nous faisons une ample provision d'eau et de munitions de toute espèce et nous choisissons Scintharus pour notre pilote.

Le lendemain, la baleine étant morte, nous tirons notre vaisseau, nous le faisons passer à travers les dents du monstre; et, par le moyen d'un câble attaché à ces mêmes dents, nous le descendons doucement dans la mer ; alors nous montons sur le dos de la baleine, et nous offrons un sacrifice à Neptune, auprès du trophée.

Le calme qui régnait nous obligea même d'y passer trois jours; le quatrième, nous nous mîmes en mer. Alors nous rencontrâmes les corps de ceux qui avaient péri dans le combat naval ; notre vaisseau les choquait de temps en temps, et nous admirions leur taille immense.

Après une navigation de quelques jours, secondée par un beau temps, le vent du nord se mit tout à coup à souffler avec violence, et il survint un si grand froid, que toute la mer en fut gelée jusqu'à la profondeur de quatre cents coudées; en sorte que nous pûmes descendre de notre navire et courir sur la glace[1]; mais comme le vent se soutenait toujours, et devenait de plus en plus insupportable, nous prîmes le parti, d'après le conseil de Scintharus, de creuser dans la glace une grande caverne : nous y passâmes trente jours, allumant du feu et vivant de poissons. Pour les avoir, il suffisait de fouiller.

Cependant, comme les provisions commençaient à nous manquer, nous regagnâmes notre navire, et après l'avoir arraché du milieu des glaces, nous déployâmes la voile et commençâmes à voguer doucement, et à glisser comme sur des patins ; mais, cinq jours après,

1. Comme il l'a déjà fait très souvent au cours de son récit, l'auteur prend encore ici le contre-pied des idées reçues : car les anciens, qui n'avaient pas encore exploré les régions septentrionales, n'admettaient pas que la mer pût geler. Tout ce qu'il dit de l'existence que les aventuriers mènent sur les glaces pouvait être alors rangé parmi les impossibilités; mais ces faits n'ont plus rien d'extraordinaire pour nous.

la chaleur revint, la glace se fondit, et rendit l'eau à son premier état.

Nous avions déjà couru à peu près trois cents stades, lorsque nous fûmes portés sur une petite île déserte. Nous y fîmes de l'eau qui commençait à nous manquer, et nous tuâmes à coups de flèches deux taureaux sauvages. Ces animaux n'ont point les cornes plantées sur la tête, mais au-dessous des yeux, ainsi que le voulait Momus. Bientôt après nous tombâmes dans une mer qui n'était plus d'eau, mais de lait, et au milieu de laquelle s'élevait une île blanche, remplie de vignes : cette île était un grand fromage, bien pris ; nous le sûmes par la suite, car nous en mangeâmes : elle peut avoir vingt-cinq stades de circonférence. Les vignes étaient chargées de grappes ; mais au lieu de vin, on n'en exprimait que du lait. Au milieu de l'île on avait construit un temple dédié, comme le portait l'inscription, à la Néréide Galathée[1].

Tout le temps que nous demeurâmes dans cette île, la terre même nous servit de nourriture, et le lait des grappes de boisson. On nous dit que Tyro[2], fille de Salmonée, était reine de ce pays ; ce fut la récompense qu'elle reçut de Neptune, lorsque ce dieu la quitta.

Notre séjour dans cette île ne fut que de cinq jours ; le sixième nous levâmes l'ancre ; le vent soufflait faiblement et les flots étaient un peu agités. Le huitième jour nous n'étions plus dans un océan de lait ; la mer avait repris sa saumure et sa couleur bleue. Nous aperçûmes alors une foule d'hommes qui couraient sur l'onde ; ils nous ressemblaient en tout, et par le corps et par la taille ; il n'y avait de différence que dans leurs pieds, qui étaient de liège ; pour

1. Galathée signifie *de lait*.
2. Tyro signifie *fromage*.

cette raison, ces hommes s'appelaient Phellopodes[1]. Nous étions fort étonnés de voir qu'au lieu d'enfoncer, ils se soutenaient sur l'eau et voyageaient sans aucune crainte.

Quelques-uns nous abordèrent, nous saluèrent en grec, et nous dirent qu'ils allaient à Liège, leur patrie[2]. Ils nous accompagnèrent pendant quelque temps, en marchant auprès de notre vaisseau; mais ensuite ils prirent une autre route et s'éloignèrent en nous souhaitant une heureuse navigation. Bientôt nous découvrîmes plusieurs îles, dont la plus voisine était celle de Liège, où ces voyageurs se hâtaient de retourner. C'est une ville flottante, bâtie sur un grand morceau de liège de forme ronde. Sur la droite, on apercevait cinq autres villes, grandes et bien bâties, desquelles s'élevait un feu continuel. En face de notre vaisseau, à cinq cents stades de distance, nous découvrîmes une autre île assez large, dont les bords avaient peu d'élévation; nous nous en approchâmes, et aussitôt nous sentîmes que l'air était parfumé d'une odeur douce et suave, semblable à celle qu'exhale l'Arabie Heureuse, suivant l'historien Hérodote[3]. C'était un mélange délicieux de rose, de narcisse, d'hyacinthe, de lis, de myrte, de laurier et de fleur de vigne, dont nos sens étaient réjouis, et le plaisir que nous causait cette odeur agréable, nous fit espérer qu'après tant de fatigues nous allions enfin jouir d'un heureux sort. En approchant nous vîmes que l'île offrait de tous côtés

1. De *phellos*, liège, et *pous, podos*, pied.

2. Ce jeu de mots est aussi heureux en grec qu'en français, car de même qu'il y a en Belgique une ville du nom de *Liège*, il y avait en Pamphilie une ville du nom de *Phellos*.

3. Hérodote consacre plusieurs chapitres de son troisième livre à indiquer comment se recueillent en Arabie les parfums les plus renommés dans l'antiquité : l'encens, le cinnamome ou cannelle, le ladanum, etc., et il conclut ainsi : « Toute l'Arabie en répand comme une odeur divine. »

des ports vastes et tranquilles, qu'elle était arrosée par des rivières, dont les eaux limpides descendaient tranquillement dans la mer.

Des prairies et des bois s'offraient à notre vue, remplis d'oiseaux mélodieux, dont les uns chantaient le long des rivages, tandis que d'autres, perchés sur des branches, faisaient résonner les bois de leurs concerts ; un air pur et léger environnait cette île ; le souffle agréable des zéphyrs agitait doucement le feuillage des arbres, et en tirait des sons flatteurs, semblables aux soupirs d'une flûte.

A cette musique se mêlait le bruit de plusieurs voix ; mais ce bruit n'avait rien de tumultueux ; il ressemblait à celui qu'on entend dans les festins, lorsqu'aux chants de la cithare et aux sons de la flûte les convives mêlent leurs louanges et leurs applaudissements.

Enchantés de tous ces objets, nous résolûmes de relâcher ; nous entrâmes dans le port, et nous descendîmes du vaisseau, où nous laissâmes pour le garder Scintharus et deux de nos compagnons. Comme nous marchions à travers une prairie émaillée de fleurs, nous rencontrâmes des gardes, qui nous enchaînèrent avec des guirlandes de roses (ils n'ont point de plus forts liens) et nous conduisirent vers le chef de la contrée.

Durant le chemin, ils nous apprirent que nous étions dans l'île des Bienheureux, gouvernée par le Crétois Rhadamanthe. Déjà nous étions arrivés à son tribunal; notre cause fut placée la quatrième. Notre tour vint enfin, et l'on nous fit approcher du tribunal. Rhadamanthe nous demanda pour quelle raison, étant encore en vie, nous étions venus en ces lieux sacrés; alors nous lui racontâmes nos aventures ; il nous ordonna de nous retirer à l'écart, et délibéra longtemps

sur notre affaire avec les autres juges. Ils sont en grand nombre, et parmi eux est Aristide l'Athénien, surnommé le Juste. Enfin il prononça son arrêt ; il portait que nous subirions après notre mort la peine due à notre curiosité et à notre voyage indiscret ; mais que, pour le présent, il nous serait permis de rester un certain temps dans l'île, de partager les plaisirs et la société des héros ; mais ce temps expiré, nous serions obligés de nous en aller. Le terme de notre séjour n'était que de sept mois.

A peine Rhadamanthe eut-il cessé de parler que les guirlandes dont nous étions enchaînés tombèrent d'elles-mêmes; nous fûmes libres, et l'on nous conduisit dans la ville et au banquet des bienheureux. Cette ville est toute d'or, ses murailles sont d'émeraude; elle a sept portes faites d'un seul morceau de cinnamome, ses rues sont pavées d'ivoire. Tous les dieux y ont des temples bâtis de pierre de béryl [1], et sur leurs autels, formés d'une seule améthyste, on immole des hécatombes entières. Un fleuve de myrrhe promène ses flots limpides autour de la ville; il a cent coudées de largeur, et sa profondeur est telle qu'on peut aisément y naviguer.

Les bains de ce pays sont de vastes édifices de cristal ; on n'y brûle que du cinnamome ; et au lieu d'eau, les bassins sont remplis de rosée chaude. Les bienheureux portent pour vêtement des toiles d'araignée, teintes de pourpre ; du reste ils n'ont point de corps ; on ne

1. D'anciens commentateurs de Lucien ont cru comprendre que l'auteur avait eu l'intention de parodier ici la description que les Juifs faisaient de leur *Jérusalem céleste,* ou cité future des élus. La pierre dite *béryl,* appelée aujourd'hui *aigue-marine* (nom qu'elle doit à son chatoiement bleu et vert analogue aux reflets de la mer), tenait le huitième rang sur le pectoral du grand prêtre d'Israël. Peut-être a-t-il suffi qu'elle fût indiquée dans cette description pour qu'on en ait tiré la conclusion que nous venons de mentionner.

peut les toucher; et ils n'offrent aux yeux qu'une forme et une apparence [1]; cependant ils ne laissent pas de se tenir debout, de marcher, de réfléchir, de parler.

On ne peut les comparer qu'à une âme dégagée de la matière, et revêtue de l'effigie du corps. Il faut les toucher pour être convaincu qu'ils n'ont rien de corporel; ce sont des ombres vivantes, qui ne sont point noires. On ne vieillit point dans ces lieux, et l'on y conserve l'âge que l'on avait en entrant. Jamais il n'y fait nuit [2]; le jour n'est pas non plus fort éclatant; mais on y jouit d'un crépuscule continuel, semblable à celui qui précède l'aurore et qui annonce le lever du soleil. On ne connaît qu'une saison dans cette île; un printemps éternel y règne toute l'année, et le zéphyr est le seul vent qui ose y souffler.

La campagne est émaillée de fleurs de toute espèce, ombragée de bois touffus et délicieux; les vignes s'y chargent de fruits douze fois l'année, une fois chaque mois; et les arbres fruitiers, les pêchers, les pommiers, produisent treize fois, et offrent une double récolte pendant le mois qui est consacré à Minos.

Au lieu de froment, les épis portent des pains qui ont la forme de champignons. Autour de la ville, on trouve trois cent soixante-cinq sources d'eau, autant de miel, cinq cents de myrrhe, mais celles-ci sont plus petites, sept fleuves de lait, et huit de vin.

Le banquet se tient hors de la ville, dans une plaine qu'ils appellent Champs Élysées. C'est une prairie délicieuse, environnée d'un bois épais, dont le feuillage

1. Les mêmes commentateurs reconnaissent ici une satire à l'adresse des théories psychologiques de Platon.

2. Lucien, qui connaissait le récit d'Antonin Diogène, que nous avons reproduit plus haut, critique évidemment ici ce que l'ancien conteur avait dit des longs jours et des longues nuits de Thulé, qu'il considère comme d'extravagantes assertions.

ombrage les convives, couchés sur des lits semés de fleurs. Les vents sont les ministres du festin : mais ils ne versent point à boire ; ce soin est superflu, de grands arbres, d'un fin cristal, rangés autour du banquet, portent des fruits qui servent de coupes. Il y en a de toute forme et de toute grandeur.

Chaque convive, en se mettant à table, cueille un ou deux de ces fruits, il le pose devant lui, et ce vase se remplit aussitôt de vin ; telle est leur manière de boire. Au lieu des couronnes que l'on porte dans les festins [1], les rossignols et les autres oiseaux répandent, en chantant, sur la tête des convives des fleurs qu'ils ont cueillies avec leur bec dans la prairie voisine. A l'égard des parfums, des nuées épaisses, formées de l'exhalaison des fontaines de myrrhe, sont suspendues au-dessus de la salle, et, doucement pressées par les vents, elles se résolvent en une pluie fine comme la rosée du matin.

Pendant le repas, ces ombres fortunées charment leur loisir avec de la musique et des chansons. On y chante principalement les vers d'Homère. Ce poète est dans le séjour de la félicité, et partage le banquet des bienheureux, placé au-dessus d'Ulysse. On exécute aussi des chœurs de danse, formés par des jeunes garçons et des jeunes filles. Quand ces musiciens ont cessé de chanter, ce premier chœur est suivi d'un second, composé de cygnes, d'hirondelles, de rossignols, et les arbres, conduits par les vents, les accompagnent en jouant de la flûte.

Ce qui contribue le plus au plaisir qu'on goûte en ce banquet, c'est qu'on y trouve deux fontaines charmantes, dont les eaux communiquent, l'une le rire et la gaieté, l'autre les plus doux plaisirs. Chaque

1. On sait que les anciens avaient coutume de se couronner de fleurs pour assister aux festins ou *repas de fête.*

convive, avant de se mettre à table, boit à ces deux sources, et passe le reste de la journée dans la joie et les plus parfaites félicités...

. . . .

(Ici l'auteur raconte comme quoi il a vu dans cette île beaucoup de grands hommes, de demi-dieux, de héros, et il consacre plusieurs pages à rapporter des entretiens qu'il a eus avec les uns et les autres. Homère, après avoir longuement causé avec lui, le charge d'apporter sur terre un nouveau poème qu'il a composé; mais le voyageur, au cours de ses pérégrinations, perd ce précieux manuscrit.

Le temps fixé pour leur séjour dans l'île étant expiré, les voyageurs reçoivent, à leur grand regret, l'ordre de s'éloigner. Ils se rembarquent donc et côtoient d'abord les îles qui servent de séjour aux impies.)

L'air en ces lieux était obscurci d'une insupportable odeur de bitume et de soufre, de poix et de chair brûlées, exhalant une odeur infecte. L'espace était obscurci d'une vapeur noire et ténébreuse, qui retombait en une fumée épaisse et infecte. On entendait un bruit effrayant de claquements de fouets, de cris et de gémissements. Nous ne nous arrêtâmes point à ces îles; une seule tenta notre curiosité, nous y descendîmes et nous la trouvâmes bordée de précipices, dépouillée de verdure; elle était hérissée de pierres et de rochers. On n'y voyait point d'arbres, on n'y trouvait point d'eau.

Néanmoins, en nous glissant le long des précipices, nous montâmes par un chemin hérissé de ronces et d'épines; et, après avoir traversé une campagne affreuse, nous parvînmes à une enceinte et aux lieux où l'on punit les scélérats.

La nature du sol, en cet endroit, a quelque chose d'effrayant. Il produit des épées et des pointes de fer;

il est entouré de trois fleuves, dont l'un ne roule qu'une bourbe épaisse, l'autre est de sang, et le troisième de feu. Ce dernier contient des poissons dont les uns ressemblent à des tisons enflammés, d'autres à des charbons ardents; on les nomme lychnisques[1]. On ne peut pénétrer en ces lieux que par une entrée étroite qui passe à travers les fleuves. Elle est gardée par Timon l'Athénien[2]. Il nous laissa passer. Nous vîmes les scélérats au milieu des supplices qui leur sont infligés. Il y avait parmi eux une foule de rois...

Nos conducteurs nous apprenaient les actions atroces que ces criminels avaient commises pendant leur vie et la cause de leur punition. Les supplices les plus terribles étaient réservés aux menteurs et aux écrivains qui se sont plu à débiter des fables. Parmi eux étaient Ctésias de Cnide, Hérodote[3] et plusieurs autres.

En les voyant, je me flattai d'avoir un meilleur sort après ma vie, car *je n'ai jamais écrit de mensonges volontaires*[4].

Ne pouvant supporter plus longtemps ce spectacle effrayant, nous retournâmes à notre vaisseau... Un instant après nous découvrîmes assez près de nous l'île des Songes, enveloppée d'une obscurité qui permettait à peine de la distinguer. Semblable aux songes mêmes, elle fuyait à mesure qu'on s'approchait d'elle. Enfin nous la joignîmes et étant entrés dans le *port du*

1. De *lychniskos*, petite lampe.

2. Timon, dit *le Misanthrope* ou ennemi des hommes, vivait au cinquième siècle avant notre ère.

3. Ctésias de Cnide, médecin grec, ayant vécu pendant dix-huit ans à la cour d'Artaxerce Memnon, roi de Perse, publia, lors de son retour en Grèce, une *Histoire de la Perse et de l'Inde*. Comme il traitait dans son livre de choses et de mœurs pouvant paraître extraordinaires à ses compatriotes, ceux-ci durent lui adresser, comme à Hérodote, le reproche de crédulité ou d'altération de la vérité.

4. Le lieu est on ne peut mieux choisi pour articuler une pareille déclaration. On voit que l'esprit d'à-propos ne manquait pas à l'auteur.

sommeil, auprès duquel se trouvent les portes d'ivoire [1] et le temple d'Alectryon, nous descendîmes à terre.

Quand nous eûmes passé la porte, nous vîmes une foule de Songes de couleurs et de formes très variées. Mais je veux avant tout vous faire un peu la description de cette ville, dont aucun écrivain n'a parlé avant moi ; car ce que Homère en dit [2] est peu considérable, et n'est nullement exact. Elle est entièrement environnée d'une forêt sombre, dont les arbres sont de grands pavots et des mandragores [3]. Une foule de chauves-souris y voltigent sans cesse ; c'est le seul oiseau qui se trouve dans l'île. Près de la ville coule un fleuve que les habitants appellent Nyctiporos [4], formé par deux sources qui jaillissent près des portes. Le nom de ces fontaines est Négrétos et Pannuchie [5]. L'enceinte de la ville est une muraille fort élevée, de couleur changeante et semblable à celle de l'Iris. Elle n'a pas seulement deux portes, comme le dit Homère ; elle en a quatre : deux regardent la plaine ; l'une est de fer, l'autre d'argile ; c'est par elles que sortent, dit-on, les Songes effrayants, ensanglantés et cruels. Les deux autres portes sont situées près du port, et voisines de la mer. L'une est de corne, et l'autre d'ivoire ; ce fut par cette dernière que nous entrâmes. On trouve à droite le temple de la Nuit. Cette divinité est le principal objet du culte des habitants ; ils honorent également Alectryon, dont le temple est situé près du port. A gauche est le palais du Sommeil, roi de la contrée : il gouverne par

1. Chez les anciens les songes étaient considérés comme des divinités. Ceux qui présidaient aux visions véritables, qui étaient des avertissements donnés aux humains, passaient par une porte de corne, tandis que les vaines illusions passaient par la porte d'ivoire.

2. *Odyssée,* liv. IX.

3. Plantes narcotiques.

4. Qui coule la nuit.

5. Qui ne s'éveille point, qui dure toute la nuit.

le ministère de deux satrapes, Mataeogènes et Ploutoclès [1], fils de Phantasion. Au milieu de la place publique, il y a une source qu'on appelle Caréotis, et non loin de cette source on voit deux temples, celui du Mensonge et celui de la Vérité ; ils ont chacun un sanctuaire, dans lequel on rend des oracles. Antiphon y préside : il est tout à la fois prophète et interprète des Songes ; c'est une fort belle charge, dont le Sommeil l'a honoré. La nature et la forme des Songes sont extrêmement variées : les uns sont grands, beaux et agréables ; d'autres sont petits, d'un aspect hideux ; ceux-ci paraissent d'or ; ceux-là n'ont qu'un extérieur pauvre et misérable ; quelques-uns portent des ailes ; d'autres vont à quatre pattes.

On en voit qui sont parés comme pour une pompe triomphale ; ils sont destinés aux rois et aux dieux. Je reconnus parmi la foule quelques-uns de ces Songes que j'avais vus autrefois dans ma patrie ; ils nous abordèrent, et nous donnant le bonjour, comme à gens de leur connaissance, ils nous prirent même par la main, nous endormirent et nous régalèrent avec une magnificence et une politesse sans exemple ; enfin ils nous firent la plus belle réception, nous promirent de nous faire rois ou satrapes ; quelques-uns nous transportèrent dans notre patrie, nous montrèrent nos parents ou nos amis, et nous ramenèrent le même jour.

Nous avions déjà passé dans cette île trente jours et autant de nuits, bercés par le Sommeil, au milieu des festins, lorsque soudain un grand coup de tonnerre vint nous réveiller. Nous nous levons avec précipitation, nous chargeons notre vaisseau de vivres, et nous levons l'ancre.

Le troisième jour nous arrivâmes chez les Colocyn-

1. Enfanté par une illusion, et riche glorieux.

thopirates [1]. Ce sont des hommes sauvages qui vivent de rapines et exercent la piraterie dans les îles voisines. Pour vaisseaux ils se servent de grandes citrouilles de soixante coudées de longueur ; ils les vident quand elles sont sèches, ils en ôtent la pulpe et les pépins, et mettent ensuite ces citrouilles à flot. Leurs mâts sont de grands roseaux, et au lieu de voiles, ils emploient les feuilles même de la citrouille ; ils coururent sur nous, et nous attaquant avec deux navires, dont l'équipage était complet, ils firent en même temps une décharge de graines de citrouille; ces graines leur servent de pierres; plusieurs de nos compagnons en furent blessés. Cependant le combat se soutint avec égalité jusqu'au milieu du jour. Alors nous vîmes arriver derrière les Colocynthopirates une flotte qui faisait force de voiles et de rames, et c'était celle des Caryonautes [2]. Ces deux peuples sont ennemis, du moins nous eûmes lieu de le penser; car aussitôt que les premiers s'aperçurent de l'approche des autres, ils nous quittèrent pour aller les combattre. Nous en profitâmes pour déployer notre voile et prendre la fuite, laissant les deux flottes aux prises. Il était aisé de voir que la victoire resterait aux Caryonautes; ils étaient bien plus nombreux, et avaient cinq vaisseaux d'équipage complet; d'ailleurs la construction de ces vaisseaux était bien plus solide; ils étaient faits de coquilles de noix coupées par la moitié et vidées, chaque moitié de noix avait cent coudées de longueur. Quand nous fûmes assez éloignés pour qu'ils nous eussent perdus de vue, nous songeâmes à panser les blessés, et nous ne quittâmes point les armes le reste du jour, de peur de quelque surprise.

1. Ou pirates naviguant dans des citrouilles.
2. Qui naviguent dans des coquilles de noix.

Le soleil n'était point encore couché, que nous vîmes une vingtaine d'hommes s'avancer vers nous des îles voisines. Ils étaient montés sur des dauphins ; c'étaient encore des pirates. Ces dauphins paraissaient être des montures fort commodes, ils se cabraient et hennissaient comme des chevaux. Quand ces pirates furent près de nous, ils nous attaquèrent en nous lançant des os de sèches et des yeux de cancres ; mais ils ne tinrent pas à la première décharge que nous fîmes de nos flèches et de nos javelots ; ils furent blessés pour la plupart, et regagnèrent promptement l'île voisine. Vers le milieu de la nuit, par le plus beau calme, nous donnâmes, sans nous en apercevoir, sur un nid d'alcyon, d'une grandeur immense, puisqu'il avait environ soixante stades de circonférence.

Il y avait dans ce nid un alcyon d'une taille aussi énorme, et qui flottait en couvant ses œufs ; à notre abord il s'envola, et le vent que firent ses ailes pensa faire couler notre navire à fond. En s'éloignant, il poussait des gémissements et faisait entendre une voix plaintive. Le jour étant venu, nous descendîmes dans le nid ; nous le considérâmes, il ressemblait à un grand radeau, et était construit avec des arbres entrelacés ; il contenait cinq cents œufs, plus gros chacun qu'un tonneau de Chio. On apercevait les petits sous la coquille, ils commençaient déjà à croasser. Nous cassâmes un de ces œufs à coups de hache ; nous en fîmes sortir le petit qui n'avait point encore de plumes, et qui déjà surpassait vingt vautours en grosseur.

Nous remontâmes sur le vaisseau, et nous quittâmes le nid. Nous n'en étions pas encore éloignés de deux cents stades, que des prodiges étonnants se manifestèrent à nos yeux : l'oie qui servait de chénisque[1] à la

1. Le chénisque était la partie antérieure du vaisseau sur lequel on sculptait le plus souvent une oie.

proue de notre vaisseau, se mit tout à coup à battre des ailes et à crier. Les cheveux repoussèrent subitement à Scintharus, notre pilote, qui était chauve ; et ce qu'il y a de plus incroyable, le mât de notre vaisseau poussa de la verdure, produisit des branches, dont l'extrémité se chargea de fruits ; c'étaient des figues et des raisins, qui n'étaient pas encore mûrs. A ce spectacle, nous fûmes saisis, comme on peut croire, de trouble et d'étonnement ; nous priâmes tous les dieux de détourner ce que ces prodiges pouvaient annoncer de funeste. A peine avions-nous fait un trajet de cinq cents stades, que nous découvrons une vaste forêt de pins et de cyprès : nous crûmes que c'était un continent ; mais nous nous trompions.

La mer en cet endroit n'avait point de fond, et les arbres sans avoir de racines étaient plantés dans l'onde ; ils s'y tenaient immobiles et droits, flottant au gré des eaux. Nous nous en approchâmes ; et quand nous connûmes l'état des lieux, nous nous trouvâmes dans le plus grand embarras sur ce que nous devions faire. Il était impossible de naviguer entre les arbres, qui étaient trop serrés et se touchaient de toutes parts. Il n'était guère facile de retourner sur nos pas ; je montai sur un des arbres les plus élevés, pour examiner ce qu'il pouvait y avoir au delà de la forêt, et je vis qu'elle n'avait que cinquante stades, ou un peu plus de profondeur, et qu'un nouvel Océan s'étendait jusqu'à l'horizon. Alors nous prîmes le parti de hisser notre vaisseau jusqu'au sommet des arbres, de le faire glisser sur le feuillage qui était très touffu, et de gagner ainsi l'autre mer. En conséquence, nous montâmes sur les arbres, et par le moyen d'un câble, nous tirâmes avec bien de la peine notre vaisseau, nous le posâmes sur les branches, et, la voile déployée, nous naviguâmes sur les arbres, comme nous l'aurions fait sur la mer. Le

vent nous poussait avec beaucoup de vitesse. Je me rappelai, dans cette circonstance, ce vers d'Antimaque[1] :

Tandis qu'ils naviguaient à travers les forêts.

Enfin nous parvînmes à passer celle-ci, et nous arrivâmes à l'endroit où l'eau reprenait son cours. Nous descendîmes notre vaisseau, et nous recommençâmes à voguer sur une mer pure et transparente; mais notre course fut bientôt interrompue par une ouverture immense que la séparation de l'eau avait formée. Tels sont ces gouffres que souvent nous voyons s'ouvrir sur la terre, quand elle est agitée par quelques tremblements.

Nous nous hâtâmes de plier la voile, et notre vaisseau s'arrêta; mais peu s'en était fallu qu'il n'allât se précipiter dans cette ouverture. Nous osâmes y plonger nos regards, et nous découvrîmes une profondeur de plus de mille stades, capable d'inspirer l'horreur et l'effroi. Ce qu'il y avait de plus étrange, c'est que l'eau partagée formait de chaque côté une espèce de muraille[2].

En regardant autour de nous, nous aperçûmes à quelque distance un pont formé par l'eau, lequel joignait les deux mers, et leur servait de communication. Nous dirigeâmes notre vaisseau de ce côté, et forçant de rames, nous parvînmes, après bien des peines, à traverser le pont, au moment où nous l'espérions le moins. Après ce pas difficile, l'Océan qui nous reçut dans son sein était calme et tranquille, et nous offrit bientôt une île peu considérable mais d'un facile abord. Elle était habitée par des hommes sauvages, nommés

1. Antimaque de Colophon, poète épique, dont il ne reste que quelques fragments, avait composé une *Thébaïde* que l'empereur Adrien préférait aux poëmes d'Homère.

2. Selon certains commentateurs, Lucien aurait eu dans ce passage l'intention de tourner en ridicule le miraculeux passage de la mer Rouge, que raconte Moïse.

Bucéphales [1], qui avaient le front armé de cornes et la tête d'un taureau. Tel nos peintres représentent le Minotaure. Nous descendîmes pour y faire de l'eau et rafraîchir nos provisions de bouche, qui commençaient à nous manquer. Les sources étaient à peu de distance du rivage. Du reste, on n'apercevait aucun objet dans la campagne, on entendait seulement des mugissements qui semblaient partir d'un endroit peu éloigné. Persuadés qu'il y avait là quelque troupeau de bœufs, nous nous avançons dans le pays, et nous rencontrons les hommes dont je viens de parler.

Dès qu'ils nous aperçoivent, ils se mettent à nous poursuivre et s'emparent de trois de nos compagnons : nous regagnons promptement le rivage et notre vaisseau; nous prenons les armes, résolus de venger la mort de nos camarades; nous tombons sur les Bucéphales, qui déjà se partageaient les chairs de leurs prisonniers; nous les poursuivons malgré leur fuite précipitée; nous en tuons cinquante, et nous en prenons deux vivants. N'ayant pu trouver de vivres, nous retournons au rivage avec nos prisonniers. Plusieurs d'entre nous voulaient les égorger; mais je ne fus point de cet avis, je conseillai plutôt de les charger de chaînes et de les garder soigneusement, jusqu'à ce que leurs compatriotes envoyassent des députés pour traiter de leur rançon. Ils ne tardèrent pas à venir la tête penchée, poussant des mugissements plaintifs, comme des suppliants qui viennent demander grâce à leurs vainqueurs. Elle fut accordée, à condition qu'ils nous donneraient un grand nombre de fromages, des poissons secs, des oignons et quatre cerfs. Ceux de ce pays n'ont que trois jambes, celles de devant se réunissent en une. A ce prix nous rendîmes les prisonniers, et après être

1. A tête de bœuf.

demeurés encore un jour dans cette île, nous levâmes l'ancre le lendemain.

Un soir nous abordâmes à une petite île peuplée de femmes qui, parlant la langue grecque, nous abordèrent avec beaucoup de civilité. Elles étaient magnifiquement vêtues d'une tunique brillante qui pendait jusqu'à leurs pieds. Elles nous tendirent la main et nous emmenèrent chez elles pour nous offrir l'hospitalité.

Pour moi tant de politesse me parut suspecte, je n'en présageais rien de bon, et considérant avec plus d'attention ce qui m'environnait dans la maison où j'étais entré, j'aperçus bientôt dans un coin des crânes et des ossements humains...

Ma première idée fut alors de crier pour appeler mes compagnons; mais je jugeai plus prudent de n'en rien faire... Un instant après, tandis que mon hôtesse s'occupait à me servir, je m'apercus que ses pieds n'étaient point ceux d'une femme, mais ceux d'un âne. Alors tirant mon épée et saisissant cette femme, je la liai par le milieu du corps et l'interrogeai sur tout ce que je venais de voir. Effrayée, elle me répondit que ses compagnes et elle étaient des femmes marines appelées *Onoscélès*[1] et qu'elles dévoraient les étrangers qui abordaient dans leur île. Nous commençons, dit-elle, par les enivrer; ils s'endorment, et pendant leur sommeil nous les égorgeons... »

A peine eus-je entendu ces mots que, laissant là cette femme encore attachée, je montai sur le toit de la maison, d'où j'appelai à grands cris mes camarades qui se rassemblèrent et à qui j'appris le danger qui nous menaçait. Je les fis entrer dans la maison, pour leur montrer les ossements humains.

1. Nom formé d'*onos*, âne, et *skélos*, jambe.

En les voyant entrer, la magicienne se changea subitement en eau et disparut. Moi, pour savoir si ce n'était point quelque prestige, je plongeai mon épée dans cette eau et la retirai tout ensanglantée. Aussitôt nous nous hâtâmes de reprendre la mer [1].

Le lendemain, au point du jour, nous découvrîmes un continent; nous pensâmes que ce devait être celui qui est opposé au nôtre ; en conséquence, nous étant prosternés, nous l'adorâmes [2]; et, après lui avoir adressé notre prière, nous délibérâmes sur le parti que nous devions prendre.

Les uns étaient d'avis d'y descendre pour quelques instants, d'autres de pénétrer dans l'intérieur des terres pour en connaître les habitants.

Tandis que nous délibérions, un vent violent s'élevant tout à coup, et poussant notre vaisseau contre le rivage, le brisa sur les rochers...

Je rapporterai dans les livres suivants ce qui nous advint sur cette nouvelle terre.

(On ignore si ces livres ont été écrits; toujours est-il

1. L'auteur vient de parodier, selon toute évidence, l'épisode du dixième livre de l'*Odyssée,* où Homère raconte les aventures d'Ulysse et de ses compagnons dans l'île qu'habite la magicienne Circé.

2. L'auteur aborde ici la fameuse question des *antipodes,* qui, dès l'antiquité et jusqu'à la découverte du continent américain, a donné lieu à tant de stériles discussions. Ce passage, malgré le caractère purement facétieux du livre où il se trouve, a été souvent cité, quand, le nouveau monde étant trouvé, on s'est avisé de recueillir les opinions des auteurs anciens qui semblaient avoir présumé l'existence d'un autre continent. « Thalès et ses sectateurs, dit Plutarque dans son traité de l'*Opinion des philosophes,* croient qu'il n'y a qu'une terre. Icétas, le pythagoricien, prétend qu'il y en a deux : la nôtre et celle qui lui est opposée, ou les *antipodes.* » Étant données de semblables affirmations, on comprend que les voyageurs, qui sont censés aborder sur cette terre jusqu'alors inconnue, soient saisis du sentiment d'adoration qui trouvait tant d'occasions de se manifester dans le monde païen, où s'idéalisaient toutes choses.

qu'ils ne nous sont pas parvenus; mais on peut, nous semble-t-il, supposer avec plus de raison que l'auteur, ayant épuisé son fantaisiste sujet, a cru devoir clore par un dernier mensonge la série des assertions mensongères que, par antiphrase, il a intitulé Histoire véritable.)



TABLE DES MATIÈRES

SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE
Jules Bardoux, directeur.